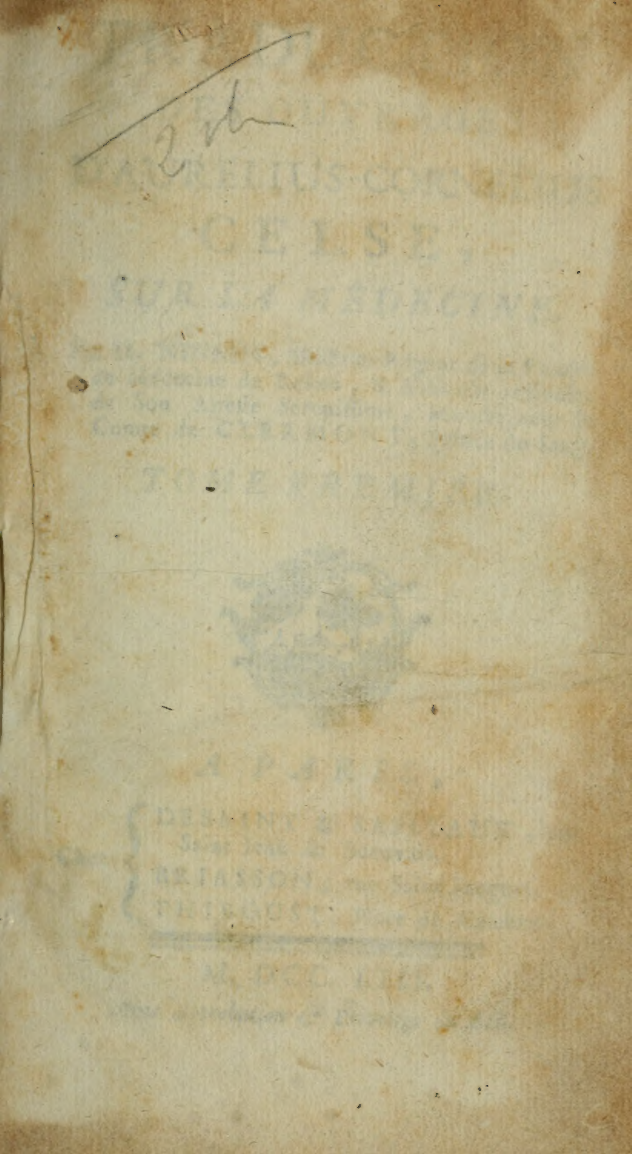


2 volumes 4°.



TRADUCTION
DES OUVRAGES
D'AURELIUS-CORNELIUS
CELSE,
SUR LA MÉDECINE.

Par M. NINNIN, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Reims, & Médecin ordinaire de Son Altesse Sérénissime, Monseigneur le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

TOME PREMIER.

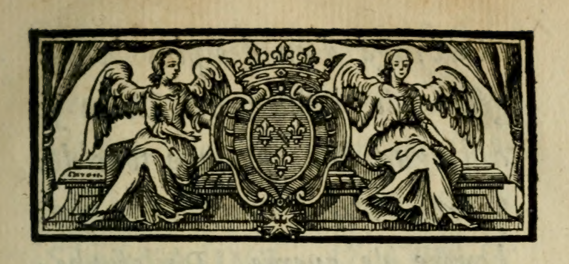


A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, rue Saint Jean de Beauvais.
BRIASSON, rue Saint Jacques.
THIBOUST, Place de Cambrai.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME,

MONSEIGNEUR

LE COMTE

DE CLERMONT,

PRINCE DU SANG.

ONSEIGNEUR,

Le Traité de Médecine, dont je présente la traduction à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *est*

l'Ouvrage d'un des plus beaux génies de l'antiquité. Celſe *ſe diſtingua dans preſque tous les genres. Il fut tout-à-la fois homme de guerre, Philoſophe, Rétheur, Médecin. Toutes ces connoiſſances qu'il fit ſervir au bien de la ſociété, lui méritèrent les ſuffrages les plus illuſtres, & lui répondent de celui de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME. *On eſt aſſuré de Lui plaire, dès qu'on travaille à ſe rendre utile. C'eſt le but que je me propoſai, lorſque j'entrepris de traduire* Celſe. *Vous avez,* MONSEIGNEUR, *animé mon travail, en m'honorant du titre*

de votre Médecin : titre infiniment précieux pour moi ; puisqu'il me procure l'avantage d'approcher de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME , *& d'être témoin de son goût pour les Sciences & pour les Arts , qu'Elle protegea toujours d'une façon spéciale. Votre valeur tant de fois couronnée par les succès les plus éclatans, vous a marqué un rang distingué parmi les Héros ; mais, qu'il me soit permis de le dire*, MONSEIGNEUR , *ce qui met le comble à votre gloire ; c'est cette grandeur d'ame ; c'est cette bonté de cœur, qu'on admire en Vous , & qui Vous*

concilie l'estime & l'amour des Peuples.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

De VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, NINNIN.



PRÉFACE.

IL y a eu parmi les Romains, plusieurs personnes célébres, qui ont porté le nom de Celse ; mais celui dont nous donnons la traduction, est distingué des autres, autant par son excellent Traité de Médecine, que par les prénoms d'*Aurelius Cornelius*, qui se trouvent à la tête de toutes les éditions de ses ouvrages.

Quoiqu'on ne puisse pas marquer précisément le tems où vivoit cet Auteur ; on a cependant assez de preuves, pour assurer que c'étoit sous les régnes d'Auguste, de Tibere, & de Caligula ; & qu'il écrivit du tems de ces deux derniers Empereurs ; comme on peut le conclure des

termes dont il se sert dans sa Préface, en parlant de la doctrine de Thémison, l'un des successeurs d'Asclepiade. Il dit que dans sa vieillesse, il avoit apporté quelque changement dans la doctrine de son maître; & il détermine ce tems par le mot *nuper*, *derniérement*; ce qui ne désigne que peu d'années. Or Thémison exerçoit la Médecine à Rome, du tems d'Auguste. Ce qui est encore plus décisif pour cette question, c'est le témoignage de Columelle, qui certainement écrivoit sous l'empire de Claude, & qui parle de Celse, comme de son contemporain. *Nostrorum temporum Cornelius Celsus*, & dans un autre endroit : *Ætatis nostræ.* *

Il a été plus difficile encore de décider de quelle profession étoit Celse, que de déterminer le tems auquel il a vécu ; & ce

* *De re rustica. l. 3. c. 7.*

qui a donné lieu à la diverſité des ſentimens, c'eſt celle des Arts, ſur leſquels il a écrit, & cela, ſelon Quintilien, d'une maniére à perſuader qu'il étoit verſé dans chacun; * de ſorte qu'ayant traité de la Réthorique, de l'Art Militaire, de l'Agriculture, & de la Médecine, il ſemble, dit l'Auteur qu'on vient de citer, qu'il y auroit autant de raiſon de dire, qu'il étoit orateur, ou homme de guerre, que médecin. Cette multiplicité de connoiſſances dans quelques Anciens, ne doit point ſurprendre. Nous en avons des exemples remarquables dans Platon, dans Ariſtote, Varron, Pline, Plutarque, & pluſieurs autres. Cependant l'ordre que le Traité de Médecine tient parmi les ouvrages que Celſe avoit compoſés, & qui y eſt le dernier, prou-

* *Inſtit. l.* 2. *c.* 11.

ve qu'après s'être appliqué successivement à plusieurs choses, il avoit consacré les derniéres années de sa vie, & le tems de la plus grande maturité de l'âge, à celui de tous les Arts, qui a besoin d'un plus grand nombre de connoissances; & on ne doit pas plus douter qu'il n'ait été Médecin, que Fracastor, Perrault, & Charles Patin, desquels nous avons d'excellens ouvrages de Poësie, d'Architecture, & d'Histoire. On fait, à la vérité, une objection qui paroît spécieuse; c'est que, selon Pline, * la Médecine étoit de son tems, le seul de tous les Arts, que la gravité Romaine ne cultivoit point; & si quelque Romain en avoit appris quelque chose, on le rangeoit d'abord parmi les Grecs, dans la langue desquels, il étoit obligé d'écrire, s'il vou-

* Hist nat. *l.* 29. *c.* 1.

loit donner quelque crédit à ses découvertes. Mais il paroît qu'on a mal interprété le passage de Pline, qui dit seulement, que la langue des Grecs étant celle des premiers Médecins établis à Rome, elle donnoit plus de poids à leur Art, que la Latine.

Quelques Critiques ont prétendu que Celse n'a été que traducteur, & qu'il n'a point travaillé de son fonds sur la Médecine. Il paroît que la chose est aisée à décider, ou pour mieux dire, qu'on ne doit point former de doute à cet égard. Il suffit de faire quelque attention au ton qu'il prend, quand il parle de plusieurs maniéres de pratiquer dans certaines circonstances : ce ton décisif marque un maître, & non pas un traducteur. *J'avertis , j'ordonne , nous prescrivons*, dit-il, en plusieurs endroits. Theophraste & Pline ont, comme lui, traité des médicamens &

des cures chirurgicales ; mais c'eſt en Hiſtoriens qu'ils ont parlé ; Celſe le fait en homme du métier, qui examine les cas où il faut appliquer les remédes, & qui, après avoir balancé les raiſons de part & d'autre, prend ſon parti en habile Médecin. Quelle pratique, par exemple, plus ſage, que celle qu'il obſerve pour la pierre? Il n'omet rien, ni dans l'examen des remédes, ni dans les précautions qu'il faut prendre, pour le tems de l'opération, pour le régime, &c. Ce ſont autant de points ſur leſquels il raiſonne en maître.

De l'hiſtoire de Celſe, nous paſſerons à l'examen de ſes ouvrages conſervés ou perdus. Quintilien, qui cite quelques-uns de ces derniers, en fait la critique ; * mais on prétend qu'il eſt entré un peu de jalouſie dans

* *Inſtit. liv. 2 ch. 5. & liv. 3. chap. 5.*

le jugement qu'il a fait de la Réthorique de Celſe ; puiſqu'après quelques invectives, il convient de ſon érudition, & avoue qu'il écrit avec netteté & avec grace : *Scripſit non parum multa, non ſine cultu ac nitore* ; & s'il le traite ailleurs, d'eſprit du ſecond ordre, ce n'eſt qu'en le comparant à Platon, à Ariſtote, à Ciceron & à Varron ; après leſquels il y a encore bien des rangs honorables. Pour ce qui regarde le traité d'Agriculture qu'avoit compoſé Celſe, on ſçait par Columelle, qui travailla quelques années après, ſur le même ſujet, qu'il étoit diviſé en cinq Livres ; qu'il renfermoit toutes les parties de cet Art ; que l'Auteur étoit très-verſé dans cette matiére, & généralement dans toute l'hiſtoire de la nature. A l'égard de ſon ouvrage ſur la Médecine, il a paru admirable à tous ceux qui l'ont lû ; & en effet, ſi on l'exa-

mine en Grammairien, quelle ſource de mots choiſis n'y trouve-t-on point ? quelle richeſſe dans les termes de l'Art, quelle pureté dans le ſtyle, quelle élégance ? Le choix des expreſſions, le tour noble & concis, l'éloquence, tout marque un Auteur fleuri. L'Hiſtorien y trouve à profiter dans le détail des ſectes, des opinions, des découvertes & des noms des anciens Médecins ; l'Antiquaire, dans ſes obſervations ſur le manger, le boire, la diéte, & en général, ſur toute la gymnaſtique des Romains; le Philologue dans la valeur de leurs poids & de leurs meſures, qui y eſt mieux marquée que dans aucun autre Auteur de ce tems-là : enfin, le corps de l'ouvrage eſt le plus parfait & le plus méthodique que nous ayons en latin, de toutes les parties de la Médecine-pratique des Anciens, réduite dans un abrégé qui n'eſt qu'un

tiſſu de préceptes, & comparable, ſelon M. Mahudel, aux inſtituts de Juſtinien. *

Cet ouvrage eſt diviſé en huit Livres. Le premier renferme une préface fort étenduë, dans laquelle l'Auteur rapporte l'origine, les progrès de la Médecine, les différentes ſectes des Médecins, & leurs différentes opinions. Cette préface contient la moitié du livre; le reſte eſt employé à donner des préceptes ſur la maniére de ſe conſerver en ſanté. Dans le ſecond, ſont décrits tous les ſignes qui précédent, qui accompagnent les maladies, & qui donnent lieu d'eſpérer la guériſon, ou de craindre la mort du malade. Celſe paſſe enſuite à la cure des maladies en général; il rapporte les indications qu'elles préſentent à remplir, & les diffé-

* Voiez l'hiſtoire de l'Académie des Belles-Lettres, année 1726. Tome VII. p. 97. & ſuiv. d'où nous avons tiré preſque tout ce que nous venons de dire ſur Celſe.

rens moyens de les remplir. Tout ce ſecond Livre ne renferme abſolument que des préceptes généraux ; ce n'eſt que dans le troiſiéme Livre, où il commence à être queſtion des maladies en particulier. Elles ſont diviſées en deux claſſes principales ; en maladies univerſelles, qui ſemblent attaquer tout le corps ; & en maladies particuliéres, qui ſont propres à chaque partie du corps. Le troiſiéme Livre traite des maladies de la premiére claſſe ; & le quatriéme, de celles de la ſeconde. On trouve au commencement de celui-ci, un traité de Splanchnologie, peu étendu, à la vérité, mais très-intéreſſant ; puiſqu'il peut ſervir à nous donner une idée des connoiſſances anatomiques des Anciens. Ces quatre premiers Livres ſont entiérement du reſſort de la Médecine proprement dite ; l'Auteur n'y parle que des maladies

internes

internes, de leurs causes, de leurs symptômes & de leur curation. Les quatre derniers regardent la Pharmacie & la Chirurgie. La Pharmacie des Anciens étoit beaucoup moins étenduë que la nôtre. Celse n'employe que la moitié de son cinquiéme Livre, à décrire les différens remédes, tant simples que composés, qui étoient en vogue de son tems, & qu'on appliquoit à l'extérieur, ou qu'on faisoit prendre intérieurement: il traite dans le reste de ce Livre & dans le suivant, des maladies qu'on guérissoit sur-tout par le secours des médicamens extérieurs: il divise aussi ces maladies en deux classes; en maladies qui attaquent indistinctement toutes les parties du corps; & en maladies qui sont propres à chaque partie. Il commence par les différentes espéces de plaies simples, sur lesquelles il s'est fort étendu; il

en rapporte les différens ſignes & les différens ſymptômes; delà, il paſſe à la cure des accidens qui accompagnent les bleſſures; après quoi, il donne le traitement général des plaies; la maniére de les réunir, de les déterger, de les incarner & de les cicatriſer. Il parle enſuite des plaies qui ſont accompagnées d'ulcères, de déperdition de ſubſtance & de contuſion. Après les plaies, viennent les différentes ſortes de tumeurs & d'ulcères qui ſont occaſionnés par quelque vice intérieur, & qui peuvent naître ſur quelque partie du corps, que ce ſoit. C'eſt à ces maladies, que ſe borne le cinquiéme Livre. Il s'agit dans le ſixiéme, de celles où l'uſage des topiques eſt auſſi néceſſaire, mais qui ſont propres à certaines parties. Ces maladies ſont traitées avec beaucoup de ſoin & d'exactitude, principalement celles des

yeux & des oreilles. Les Anciens s'étoient ſur-tout attachés aux maladies de ces organes, dont les fonctions ſont ſi eſſentielles aux différens uſages & au bonheur de la vie ; & ils n'avoient rien omis de ce qui pouvoit en aſſurer la guériſon. Dans le ſeptiéme & le huitiéme Livre, il eſt queſtion de la Chirurgie proprement dite ; c'eſt-à-dire, des maladies qui demandent le ſecours de la main & de l'opération. On ſera ſurpris, ſans doute, de voir à quel point de perfection cette partie de la Chirurgie étoit portée chez les Anciens. Nos Chirurgiens modernes exécutent aujourd'hui peu d'opérations, qu'on ne trouve décrites dans notre Auteur. M. Boerhave dans ſa méthode d'apprendre la Médecine, avoue que les opérations de Chirurgie ſe faiſoient du tems de Celſe, avec autant d'habileté, d'adreſſe & de dextérité, qu'au-

jourd'hui ; & qu'on donne pour nouvelles, quantité de choſes qui ſont dans les Ouvrages de cet illuſtre Romain. Il l'appelle le premier de tous les Anciens & même des Modernes, en fait de Chirurgie. * On trouve décrites dans le ſeptiéme Livre, la plûpart des grandes opérations, telle que l'opération de la fiſtule à l'anus, de la fiſtule lacrymale, de la cataracte, du ſtaphylome, de la taille, du bubonocele, & des différentes eſpéces de hernies. On y voit auſſi une méthode de retirer les différentes ſortes de traits & de fléches. Ce morceau eſt des plus curieux, & l'on ſent qu'il part de la main d'un grand maître. Le huitiéme Livre concerne les os. Il commence par un traité d'oſtéologie. Viennent enſuite les maladies des os ; la carie, les fiſſures,

* Page 416.

les fractures & les luxations. C'eſt dans ce Livre, qu'on trouve la deſcription du trépan ; il eſt tout-à-fait ſemblable au nôtre. Il paroît même que les Anciens en faiſoient plus d'uſage que nous. Ils appliquoient ſouvent ſur un même os, quatre ou cinq couronnes de trépan. Les fractures & les luxations ne ſont pas traitées avec moins de ſoin, que la carie & les fiſſures, dont Celſe parle d'une maniére qui ne laiſſe rien à déſirer ; & l'on peut dire que ce que l'on trouve de mieux dans les Modernes, au ſujet des maladies des os, ſemble copié d'après cet Auteur. Nous avons cru devoir donner ce précis de ſon Ouvrage, afin que le lecteur pût, comme d'un coup d'œil, s'en former une juſte idée. Il eſt étonnant qu'il n'ait été juſqu'à préſent, traduit dans notre langue, par perſonne. Preſque tous les Auteurs Latins qui

ont écrit dans les beaux ſiécles de Rome, l'ont été : on peut aſſurer néanmoins, que Celſe ne méritoit pas moins de l'être, qu'aucun d'eux. L'hiſtoire des infirmités du genre humain, & des moyens d'y remédier, ſeroit-elle moins intéreſſante pour nous, que les Oraiſons de Ciceron, ou les Diſcours de Salluſte & de Tite-Live? Si ces grands hommes nous ont ſervi de modéles, chacun dans leur genre, Celſe peut auſſi nous en ſervir dans le ſien; & c'eſt la ſource où ont puiſé pluſieurs Modernes célébres. Nous avons ſuivi l'édition de Vanderlinden, & celle d'Amelloven, parce qu'elles nous ont paru les plus exactes : nous ne nous y ſommes cependant point attachés de façon que nous ne nous en ſoyons écartés dans quelques endroits qui n'étoient point clairs, & qui ne pré-

ſentoient point un ſens exact. Nous avons eu recours alors, au Manuſcrit de la Bibliothéque du Roi, ou aux Obſervations de M. Morgagni ſur Celſe. Nous avons quelquefois traduit d'après ce Manuſcrit, ou d'après les Remarques de l'Auteur que nous venons de citer. Toutes les fois que nous l'avons fait, nous avons eu ſoin d'en avertir par des notules miſes au bas de la page. Il eſt certains termes que nous avons rendus comme dans le Latin; tels ſont ceux de *mulſum*, qui ſignifie vin miellé; *paſſum*, qui ſignifie vin de raiſins ſéchés au ſoleil, &c. Nous avons traduit *ſorbitio*, par *ſorbition*. Les autres termes dont nous euſſions pû faire uſage, n'euſſent point rendu exactement l'idée de ce mot. Il eſt évident que celui de tiſanne ne la rend point, non plus que celui de bouillon. Le terme de breu-

vage étoit trop générique, & ne caractérisoit point assez l'espéce de breuvage : il a donc fallu faire un nouveau terme, pour ne point se mettre en contradiction avec l'Auteur qu'on traduisoit. Nous avons rendu les termes d'*acia* & de *fibula*, le premier par *fil* ; & le second, par *boucle*. On sçait les disputes qu'il y a eu entre les Modernes, au sujet de la signification de ces deux mots. Ils paroissent cependant présenter un sens fort clair, pour quiconque veut lire Celse avec attention. *Acia* ne signifie rien autre chose, qu'un fil. Il est aisé de se convaincre de la vérité de ce que nous avançons ici, par le passage suivant de Celse. * *Utraque (sutura & fibula) ex aciâ molli, non nimis tortâ, quò mitiùs corpori insideat.* On voit par ce passage, que la matiére de la

* *L. 5. ch. 26. p. 292. lig. 53.*

future

ſuture & de la boucle étoit abſolument la même, & que les meilleures étoient celles qui étoient faites avec un fil doux & qui n'étoit point trop tors. Il ſeroit abſurde de dire qu'*acia* pût ſignifier un fil de métal; *utraque ex aciâ molli, non nimis tortâ*, ne peut ſouffrir cette interprétation; un fil de métal n'eſt point doux; & il l'eſt d'autant moins, qu'il eſt double & retors. Celſe d'ailleurs, dans tous les endroits où il parle de ſuture, ſe ſert indiſtinctement du mot *filum* ou *linum*; ce qui tranche la difficulté, & fait voir manifeſtement, que le fil dont il eſt queſtion, n'eſt point un fil de métal. Le paſſage que nous venons de citer, ne laiſſe point non plus de doute, ſur la matiére de la boucle *fibula*; elle étoit de fil, comme celle de la ſuture; *utraque ex aciâ molli, non nimis tortâ*. Par la maniére dont ſe faiſoit la

boucle, on a lieu de croire qu'elle n'étoit rien autre chose, que la suture entre-coupée de nos Chirurgiens Modernes. Voici ce que dit Celse à ce sujet. * *Tum fibulæ oris sic injiciendæ, ut simul eas quoque venas comprehendant. Id hoc modo fit. Acus ab exteriore parte, oram vulneris perforat : tum non per ipsam venam, sed per membranam ejus immittitur, per eamque in alteram oram compellitur.* »On applique, *dit-»il*, aux bords de l'incision, des »boucles, dans lesquelles les vei-»nes variqueuses se trouvent aussi »comprises. Voici comment cela »se fait. On perce par l'extérieur, »un des bords de l'incision, avec »une aiguille, qu'on enfonce, non »dans la veine même, mais à tra-»vers sa membrane ; après quoi, »on vient percer avec la même »aiguille, l'autre bord de l'inci-»sion. »Nous prions le lecteur,

* *L. 7. ch. 22. p. 469. lig. 19.*

de lire attentivement, le reste de ce Chapitre, & il se convaincra de plus en plus par lui-même, de ce que nous disons ici de la boucle. Nous eussions fort souhaité pouvoir trouver dans notre Auteur, des passages aussi décisifs sur la valeur de certains signes qu'on trouve employés dans ses formules. Ces caractères sont les suivans. P. ✱ Z. Rhodius, dans sa dissertation posthume * des poids & des mesures des anciens Médecins, & sur-tout de Celse, prétend que le signe P. désigne la livre; le signe ✱ le denier, ou la drachme, & le signe Z. le sixiéme. On convient, avec Rhodius, de la valeur de ces deux derniers caractéres; mais il n'en est pas de même de celle du premier; il ne peut désigner la li-

* Imprimée à Coppenhague en 1662, par Thomas Bartholin: voyez aussi à ce sujet, la quatriéme planche du cinquiéme volume du Dictionnaire de James.

vre, au moins dans Celſe, où il n'eſt jamais employé, que pour déſigner le poids en général. Voici comment il s'explique au ſujet des poids. * *Sed & antè ſciri volo, in unciâ pondus denariorum ſeptem eſſe. Unius deinde denarii pondus dividi à me in ſex partes, id eſt, ſextantes, ut idem in ſextante denarii habeam, quod Græci habent in eo, quem obolon appellant. Is ad noſtra pondera relatus paulo plus dimidio ſcrupulo facit.* » Avant tout, » je veux qu'on ſçache que l'once » peſe ſept deniers; que je diviſe » le denier en ſix parties, c'eſt-à-» dire, en ſixiémes, & que le ſi-» xiéme équivaut à l'obole des » Grecs, qui peſe un peu plus » qu'un demi-ſcrupule dans notre » meſure ». Le caractére P. comme l'on voit, n'eſt donc dans Celſe qu'une abbréviation, qui déſigne le poids en général, & non la

* *Liv. 5. chap. 17. pag. 249. lig. 2.*

livre. A l'égard des mesures des matiéres liquides, il n'est fait mention dans Celse, que du sétier, *sextarius*, qui étoit la sixiéme partie du conge qui contenoit cent onces romaines d'eau ou de vin, c'est-à-dire, trois pintes & un peu plus, que la quatriéme partie d'une pinte de Paris ; de la chopine, *hemina*, qui étoit la moitié du setier ; du verre, *cyathus*, qui étoit la quatriéme partie de la chopine ; & de l'*acetabulum*, que nous avons traduit par mesure, & qui contenoit un demi-verre.

Nous nous étions proposé d'abord, de donner, avec notre traduction, une édition du texte, conforme au manuscrit de la bibliothéque du Roi, & aux Remarques de M. Morgagni ; mais nous avons été bien aises auparavant, de pressentir le jument du Public, sur les changemens qu'il y auroit à faire dans

le texte de Celſe. Nous ne devons point oublier de dire, que M. Morgagni penſe qu'il manque quatre chapitres entiers de cet Auteur, dans le quatriéme Livre, après le vingtiéme chapitre. Il ſe fonde ſur un ancien manuſcrit, où il a trouvé les titres de ces chapitres. Le manuſcrit de la bibliothéque du Roi, qui eſt très-exact, n'en fait aucune mention; on n'en voit non plus aucune trace dans de très-anciens fragmens de Celſe, dépoſés auſſi à la bibliothéque du Roi.

TABLE

Des Matiéres contenues dans cè premier Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

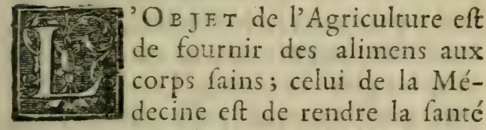
LIVRE V.



TRADUCTION
DES OUVRAGES
D'AURELIUS-CORNELIUS
CELSE,
SUR LA MÉDECINE.

LIVRE PREMIER.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.



L'OBJET de l'Agriculture eſt de fournir des alimens aux corps ſains; celui de la Médecine eſt de rendre la ſanté aux corps malades. La Médecine eſt répandue par tout : les Nations même les plus groſſiéres connoiſſent des Plantes & d'autres Remédes propres à gué-

rir leurs plaies & leurs maladies. Les Grecs néanmoins ſe ſont adonnés à cette Science avec un peu plus de ſoin que les autres Nations ; mais ils ne l'ont pas fait dès les commencemens de leur établiſſement : ce n'a été que quelques ſiécles avant nous ; puiſqu'Eſculape eſt regardé parmi eux, comme le plus ancien Médecin. On le mit au nombre des Dieux, pour avoir exercé avec un peu plus d'habileté que les autres, cet Art qui étoit encore informe & abandonné au peuple. Enſuite ſes deux fils, Podalirius & Machaon, ayant ſuivi Agamemnon à la guerre de Troye, ne rendirent pas de médiocres ſervices à leurs Compatriotes. Selon le rapport d'Homere, ils ne s'attachérent pas à traiter la peſte, ni les autres eſpéces de maladies, mais ſeulement à guérir les plaies, avec le fer & les médicamens. D'où il paroît que ce furent les ſeules parties de la Médecine, auxquelles ils s'appliquérent, & qu'ainſi elles ſont les plus anciennes. Le même Auteur nous apprend auſſi que dans ce tems, on avoit coûtume d'attribuer les maladies à la colére des Dieux, & d'implorer leur ſecours pour la guériſon des malades. Quoique la Médecine n'eut

pas alors beaucoup de remédes contre la mauvaiſe ſanté ; il eſt vraiſemblable néanmoins, que les hommes ſe portoient ordinairement bien, à cauſe de leurs bonnes mœurs, que ni la pareſſe, ni l'uſage immoderé des plaiſirs n'avoient point encore corrompues. Ce fut d'abord chez les Grecs & enſuite chez nous, que ces deux vices énervérent les corps. C'eſt pourquoi la Médecine d'aujourd'hui ſi variée dans ſes remédes, dont on ſe paſſoit autrefois, & dont ſe paſſent encore à préſent certaines Nations, conduit à peine quelques-uns d'entre nous, aux portes de la vieilleſſe. Après les hommes dont je viens de parler, il y en eut peu qui ſe diſtinguérent dans la Médecine, juſqu'au tems où l'on commença à ſe livrer avec plus d'ardeur à l'étude des Lettres ; occupation qui eſt auſſi nuiſible au corps, qu'elle eſt néceſſaire à l'eſprit. Alors la Médecine fut regardée comme une partie de la Philoſophie ; tellement que l'Art de Guérir, & l'Etude de la Nature, étoient également l'objet des Philoſophes. Il étoit naturel que ces Grands Hommes qui par leurs longues veilles, & leurs profondes méditations avoient épuiſé leur temperament, cher-

chaſſent dans la Médecine les moyens de le rétablir. Auſſi app: nons-nous que pluſieurs Philoſophes éto:ent fort habiles dans l'art de guérir, & que parmi ce nombre, Pithagore, Empedocle & Democrite tenoient le premier rang. H ppocrate de l'Iſle de Co, diſciple de Démocrite, ainſi que quelques-uns l'ont cru, fut le premier de ceux dont les noms ont mérité de paſſer à la poſtérité, qui ſépara la Médecine de la Philoſophie. Ce Grand Homme étoit également récommandable & par ſon ſçavoir, & par ſon éloquence. Après lui, Dioclès de Caryſte, enſuite Praxagore, & Chryſippe, Herophile & Eraſiſtrate exercérent la Médecine; mais ils procédérent chacun par différentes méthodes de guérir. Ce fut dans ce même-tems, que la Médecine fut diviſée en trois parties, dont l'une guériſſoit par le régime; l'autre par les médicamens; & la troiſiéme par le ſecours de la main. Les Grecs appellérent la premiére *Diététique;* la ſeconde *Pharmaceutique;* & la troiſiéme *Chirurgique*. C'eſt dans la partie qui guérit par la diéte, que l'on trouve les Auteurs les plus célébres, qui pour porter leur Art à un plus haut point de per-

fection, entreprirent de connoître la nature même des choses, croyant que sans cette connoissance, la Médecine étoit insuffisante & de peu de ressource. A ceux-ci succeda Serapion, qui fut le premier de tous, qui prétendit que le raisonnement étoit inutile à la Médecine, & qui la fit toute consister dans l'expérience. Apollonius, Glaucias, & quelque tems après, Heraclide de Tarente & quelques autres Médecins d'un mérite peu commun, suivirent ce sentiment, le mirent en pratique, & s'appellérent Empiriques. Ainsi cette partie qui guérit par la diéte, fut subdivisée en deux Sectes, dont l'une réunissoit l'expérience au raisonnement, & l'autre se bornoit uniquement à l'expérience. La Médecine resta quelque tems dans cet état; personne après ceux dont je viens de parler, n'ajoutant rien à ce qu'il avoit appris de ses Prédecesseurs, jusqu'au tems où l'art de guérir fut presque entiérement changé par Asclepiade. Le systême de celui-ci souffrit aussi à son tour quelques changemens; car il n'y a pas long-tems que Thémison, l'un de ses successeurs, s'en est un peu écarté, & cela dans sa vieillesse. C'est à ces Hommes principalement que

la Médecine eſt redevable aujourd'hui de ſes accroiſſemens. Des trois parties qui compoſent la Médecine, celle qui guérit les maladies, étant la plus difficile, & en même-tems la plus belle, c'eſt par elle qu'il convient de commencer. Mais comme les ſentimens ſont partagés, & que les uns prétendent que l'expérience ſeule eſt néceſſaire ; les autres au contraire, que l'expérience eſt inſuffiſante, ſi elle n'eſt jointe à la connoiſſance du corps & des choſes naturelles ; nous allons rapporter ce que l'on dit de part & d'autre, pour pouvoir enſuite dire ce que nous penſons nous-mêmes ſur cette matiére.

Ceux donc qui prétendent que la Médecine doit réunir le raiſonnement à l'expérience, exigent que le Médecin ait la connoiſſance des cauſes cachées, prochaines & évidentes des maladies ; qu'il connoiſſe la cauſe des actions naturelles, & la ſtructure des parties intérieures. Ils appellent cauſes cachées, celles qui concernent les élémens, ou les principes dont nos corps ſont compoſés, & ce qui fait la ſanté, ou la maladie. Il eſt impoſſible, diſent-ils, qu'on puiſſe guérir les maladies, ſi on ignore d'où elles viennent. Peut-on

douter qu'il ne faille un autre traitement, ſi toutes les maladies en général viennent de l'excès, ou du défaut de quelqu'un des quatre Elemens, comme quelques Philoſophes l'ont cru ; un autre, ſi tout le vice eſt dans les humeurs, ainſi qu'Herophile l'a prétendu ; un autre, ſi c'eſt dans les eſprits, comme Hippocrate l'aſſure ; un autre, ſi c'eſt le ſang, qui paſſant dans les vaiſſeaux deſtinés à contenir les eſprits, y excite une inflammation, que les Grecs appellent *Phlegmone*, & qui eſt accompagnée d'un mouvement ſemblable à celui de la fiévre, comme Eraſiſtrate l'a imaginé ; un autre enfin, ſi ce ſont des Corpuſcules qui venant à s'exhaler, s'arrêtent dans les pores imperceptibles de la tranſpiration & bouchent le paſſage, ainſi qu'Aſclepiade l'a voulu ? Cela ſuppoſé, il eſt conſtant que celui de tous les Médecins qui ne ſe ſera point mépris ſur la premiére cauſe des maladies, réuſſira le mieux dans leur cure. Les Dogmatiques ne nient point que les expériences ne ſoient auſſi néceſſaires ; mais ils aſſurent que ces expériences n'ont jamais pû ſe faire ſans le ſecours du raiſonnement. Les anciens Médecins, ajoutent-ils, n'ont pas commencé

par faire prendre aux malades, la premiére chose qui leur est venue dans l'imagination; mais ils ont réflechi sur ce qui leur paroissoit le mieux convenir, & ensuite ils ont essayé le reméde qui leur avoit été suggeré par quelque conjecture. Et peu importe après tout, que dans les commencemens on ait été obligé de faire pareilles épreuves, pourvû que l'on ne puisse disconvenir que ce soit le raisonnement qui y ait donné lieu. N'est-ce point ainsi que cela se fait dans une infinité de cas? D'ailleurs ne se présente-t-il pas souvent des maladies d'une espéce nouvelle, touchant lesquelles l'usage n'a encore rien appris? Il est donc nécessaire d'examiner d'où proviennent ces sortes de maladies; sans quoi, personne ne pourra dire pourquoi il employe plûtôt un tel reméde qu'un autre. Voilà les raisons qui obligent les Dogmatiques à s'attacher à la recherche des causes cachées.

Ils nomment causes évidentes, celles où l'on examine, si c'est la chaleur, le froid, la faim, l'excès dans le manger, & autres choses semblables qui ont donné naissance à la maladie. Celui, disent-ils, qui connoît l'origine du mal, pourra dès le commencement en préve-

nir les ſuites. Ils appellent actions naturelles du corps, la reſpiration, la déglutition, la digeſtion, la nutrition; ils veulent que le Médecin ſoit au fait de la maniére dont ſe font ces différentes fonctions; qu'il ſache d'où proviennent la dilatation & la contraction ſucceſſives de nos artères; qu'il connoiſſe les cauſes de la veille & du ſommeil. Sans ces connoiſſances, ils ne penſent pas que perſonne puiſſe prévenir ou guérir les maladies qui dépendent du dérangement de ces fonctions. Comme la digeſtion eſt la plus importante de toutes, ils s'y attachent principalement. Les uns prenant Eraſiſtrate pour guide, ſoutiennent qu'elle ſe fait par trituration; d'autres ſelon le ſentiment de Pliſtonicus, Diſciple de Praxagore, veulent que ce ſoit par putrefaction; d'autres en croyent Hippocrate, & admettent la coction; enfin viennent les Diſciples d'Aſclepiade, qui prétendent que tous ces ſentimens ſont vains & inutiles; qu'il ne ſe fait point de coction, mais que la matiére paſſe dans le corps toute crue, ainſi qu'on l'a priſe. Ils ne ſont guere d'accord entre eux, comme on le voit, ſur ce point; & la ſeule choſe dont ils conviennent, c'eſt qu'il faut

des alimens différens aux malades, selon que la digestion se fait par telle, ou telle cause. Car si c'est par trituration, il faut faire choix d'alimens qui se broyent facilement; si c'est par putrefaction, les alimens qui se pourrissent aisément, sont préférables; si c'est par coction, il faut faire usage de ceux qui excitent le plus la chaleur. Mais ce n'est aucun de ces alimens qui convient, s'il ne se fait point de coction; & il faut employer ceux qui changent le moins de nature. Par la même raison, ils pensent que pour guérir une personne qui a la respiration gênée, qui est assoupie, ou tourmentée d'insomnie, il faut connoître les causes d'où dépendent la respiration, la veille, & le sommeil.

Enfin comme la douleur & différentes espéces de maladies attaquent les parties intérieures, ils prétendent que celui qui n'aura pas une connoissance exacte de la structure de ces parties, ne pourra pas remédier à leurs dérangemens; qu'ainsi il est nécessaire d'ouvrir les corps des morts; de fouiller dans leurs viscères & leurs entrailles; qu'on ne peut trop louer Herophile & Erasistrate, qui ont dissequé tout vifs

les criminels qu'ils avoient obtenus des Rois; puiſque par-là ces Médecins ſont venus à bout de conſidérer ſur le ſujet vivant, les parties que la nature a cachées; d'en examiner la poſition, la couleur, la figure, la grandeur, la diſpoſition, la dureté, la molleſſe, la lubricité, les anfractuoſités, les prolongemens, & les différens replis; & de voir s'ils s'inſinuent l'un dans l'autre, ou ſi l'un reçoit ſeulement une portion de l'autre. En effet, lorſque la douleur ſe fait ſentir à l'intérieur, pourra-t-on ſçavoir qu'elle eſt la partie qui ſouffre, ſi l'on ne connoît pas la poſition de chaque viſcère, & de chacune des parties internes? Peut-on guérir un mal qu'on ne connoît point? Et lorſque les viſcères ont été mis à découvert par quelque bleſſure, ſera-t-il poſſible à celui qui ne connoît pas la couleur de chaque partie ſaine, de diſtinguer ce qui eſt ſain d'avec ce qui eſt corrompu ou alteré? Comment pourra-t-il y apporter du ſecours? Enfin n'eſt-il pas néceſſaire de connoître la poſition, la figure & la grandeur des parties intérieures, ſi l'on veut appliquer avec exactitude, les topiques à l'extérieur? Il en eſt de même des autres choſes

dont on vient de parler. Il n'y a donc point de cruauté, ainſi que pluſieurs l'avancent, de chercher dans le ſupplice d'un petit nombre de ſcélerats, des connoiſſances qui peuvent ſervir dans tous les âges, à la conſervation d'une infinité d'innocens.

Ceux au contraire, qui ſe bornent uniquement à l'expérience, & qui s'appellent Empiriques, admettent à la vérité comme néceſſaires, les cauſes évidentes; mais ils prétendent que les recherches ſur les cauſes cachées, & ſur la maniére dont ſe font les actions naturelles, ſont inutiles, par la raiſon que la nature eſt incompréhenſible; que la diverſité des ſentimens de ceux qui diſputent ſur ces matiéres, en eſt la preuve; puiſque ni les Philoſophes, ni les Médecins ne ſont point d'accord ſur ce point. Car pourquoi croira-t-on plutôt Hippocrate qu'Herophile? Pourquoi plutot celui-ci qu'Aſclepiade? Sera-ce par rapport aux raiſonnemens? Mais tout ce que les uns & les autres diſent paroît également vraiſemblable. Sera-ce par rapport aux cures? Il eſt conſtant que tous ces Médecins ont rendu la ſanté à des malades. Il ne faut donc pas ſe refuſer ni aux raiſons, ni

à l'autorité des uns & des autres. Si le raiſonnement faiſoit les Médecins, les Philoſophes devroient être regardés comme les plus habiles. Mais ils n'ont que des paroles à donner, & ne guériſſent point. La maniére de traiter les maladies, doit varier ſelon la diverſité des climats. La méthode qui convient à Rome, ne conviendroit point dans l'Egypte, ni dans la Gaule, qui ont chacune leur méthode particuliére. Si c'étoient les mêmes cauſes par tout, qui occaſionnaſſent les maladies; les remédes devroient être auſſi par tout les mêmes. Souvent les cauſes de la maladie ſont évidentes, comme celles de la lippitude & de la bleſſure, ſans que pour cela on connoiſſe les remédes qu'il convient d'y apporter. Si une cauſe évidente ne donne pas cette connoiſſance, à plus forte raiſon, une cauſe douteuſe ne la donnera-t-elle point? Les cauſes cachées étant incertaines & impénétrables, il vaut mieux s'appuyer ſur les choſes certaines & éprouvées, c'eſt-à-dire, ſur celles que l'expérience nous a fait découvrir dans le traitement des maladies; ainſi que cela ſe pratique dans tous les autres Arts. C'eſt l'uſage, & non la diſpute, qui fait le

Laboureur & le Pilote. La preuve que toutes ces recherches ne ſont d'aucune utilité dans la Médecine, c'eſt que tous les Médecins qui avoient des ſentimens tout-à-fait différens ſur ces matiéres, ſont également venus à bout de rendre la ſanté à leurs malades; ce qui n'eſt arrivé que parce qu'ils ont fondé leur traitement, non ſur les cauſes obſcures, & ſur la connoiſſance des choſes naturelles; points ſur leſquels ils penſoient tous différemment; mais ſur les expériences qui leur avoient réuſſi auparavant. Ce n'eſt pas à des queſtions de cette nature, mais aux expériences, que la Médecine doit ſes premiers progrès. Car parmi le nombre des malades qui dans le commencement étoient ſans Médecins, les uns tourmentés par la faim, ont voulu manger dès les premiers jours; les autres au contraire, dégoutés, n'ont rien voulu prendre, & ſe ſont trouvés beaucoup mieux que les premiers. De même les uns ont voulu manger dans le tems même de la fiévre; les autres un peu devant, & les autres après la fin de l'accès; ce qui a réuſſi parfaitement à ces derniers. Par la même raiſon, les uns ont mangé beaucoup dès le commencement de leur

maladie, & les autres fort peu. Et ceux qui s'étoient remplis d'alimens, ont été bien plus dangereuſement malades que les autres. Comme ces ſortes de choſes arrivoient tous les jours, des hommes attentifs ont obſervé ce qui réuſſiſſoit le mieux, & l'ont enſuite preſcrit aux malades. C'eſt de-là qu'eſt née la Médecine qui, par les eſſais qui ont été faits tantôt au bien, tantôt au détriment des malades, a appris à diſcerner les choſes pernicieuſes d'avec celles qui ſont ſalutaires. Ce n'eſt donc qu'après avoir trouvé les remédes, que les hommes ont commencé à raiſonner ſur leur maniére d'agir; ainſi la Médecine n'a pas été inventée après le raiſonnement; mais le raiſonnement après la Médecine. D'ailleurs, ou les choſes que le raiſonnement enſeigne, ſont conformes à l'expérience, ou elles y ſont contraires. Si elles y ſont conformes, le raiſonnement eſt inutile; ſi elles y ſont contraires, il eſt nuiſible. A la vérité dans les commencemens, il a fallu s'aſſûrer avec tout le ſoin poſſible de la vertu des remédes; mais aujourd'hui qu'on en connoît les propriétés, il n'eſt plus néceſſaire de faire de pareilles épreuves; & comme il ne ſe rencontre point de nouvelles eſ-

péces de maladies, on n'a pas beſoin de nouveaux remédes. S'il ſe préſente aujourd'hui quelque mal inconnu, le Médecin ne doit point recourir pour cela à des cauſes obſcures ; il lui ſuffit d'examiner à quel genre de maladie cette nouvelle eſpéce ſe rapporte le plus, & d'eſſayer les mêmes remédes qui ont été employés ſouvent avec ſuccès dans des cas à peu près ſemblables. En ſe conduiſant ainſi par la voie de l'Analogie, on ne peut manquer de trouver des ſecours.

Les Empiriques diſoient auſſi qu'ils étoient bien éloignés de penſer que le raiſonnement fut inutile en Médecine, ou qu'un animal ſans raiſon pût exercer cet Art ; mais ils étoient perſuadés que les conjectures qu'on tiroit des cauſes cachées & obſcures, ne faiſoient rien au fait ; car le but n'eſt pas de ſçavoir ce qui fait la maladie, mais ce qui la guérit. L'eſſentiel n'eſt pas de connoître comment ſe fait la digeſtion, mais quels ſont les alimens qui ſe digérent le mieux ; ſoit que cette fonction ſe faſſe par telle ou telle cauſe ; ſoit qu'il y ait réellement coction ; ſoit qu'il n'y ait qu'une ſimple diſſolution. Il eſt auſſi également inutile, à ce qu'ils prétendent, de rechercher quelles ſont les cauſes de la reſpiration,

tion, mais ce qui peut rendre aisée & facile une respiration lente & embarassée. Il n'est pas plus nécessaire de connoître la cause du battement des artères; il suffit de sçavoir ce que dénotent les différentes espéces de pouls; or cette derniére connoissance ne peut s'apprendre que par l'expérience. Dans toutes ces sortes de disputes, on peut soutenir le pour & le contre; aussi celui qui a le plus d'esprit ou d'éloquence, l'emporte-t-il toujours. Cependant ce n'est pas par les beaux discours, mais par les remédes qu'on guérit les maladies. Un homme qui seroit sans facilité pour s'énoncer, mais qui connoîtroit parfaitement les propriétés des remédes, seroit bien plus grand Médecin que celui qui, sans cette connoïssance, se seroit uniquement attaché à bien parler. Les choses dont on vient de faire mention, peuvent être regardées seulement comme inutiles; mais il n'en est pas de même de celles qui suivent. C'est une cruauté inouie de disséquer des hommes tout vivans, & de faire d'un Art destiné à la conservation du genre humain, l'instrument de sa destruction, & cela de la façon la plus barbare; sur-tout si par des voies aussi horribles, on ne peut parvenir à décou-

vrir une partie des choſes que l'on cherche, & ſi l'on peut connoître les autres ſans exercer une pareille inhumanité. Ni la couleur, ni la moleſſe, ni la lubricité, ni la dureté, ni la plûpart des choſes de cette nature, ne ſont pas dans un corps qu'on vient d'ouvrir, telles qu'elles étoient dans ce même corps avant qu'on l'eût ouvert: car ſi la crainte, la douleur, la faim, une indigeſtion, la laſſitude, & mille autres légeres incommodités ſont capables de produire du changement à cet égard ſur les corps des perſonnes intactes, à combien plus forte raiſon les parties intérieures qui ſont beaucoup plus molles, & qui ne ſont point faites à l'air, doivent-elles changer ſous le couteau, & par une mort auſſi violente. Qu'y a-t-il de plus ridicule que de penſer que les choſes doivent être dans un homme mourant, ou même déja mort, les mêmes qu'elles étoient dans un homme vivant? On peut à la vérité ouvrir à un homme vivant, le bas-ventre qui renferme des parties moins eſſentielles à la vie; (*) mais cet homme n'expire-

(*) Nous avons ſuivi ici le Texte du Manuſcrit de la Bibliothéque du Roi.

t-il pas auſſi-tôt que le ſcalpel a atteint la poitrine, & qu'il a coupé le diaphragme, ainſi appellé des Grecs, parce qu'il ſépare les parties ſupérieures d'avec les inférieures. Voilà le ſeul moyen par lequel le cœur & les autres viſcères ſe préſentent enfin aux yeux du Médecin homicide. Peut-on dire que ces parties dans le cadavre ſoient dans l'état, où elles étoient dans le ſujet vivant? Qu'a donc fait ce Médecin? Il a égorgé un homme de la maniére la plus cruelle, & n'a pu venir à bout de voir les viſcères tels qu'ils ſont dans l'homme pendant la vie. Enfin s'il eſt quelques parties que l'on puiſſe conſidérer au-dedans du corps avant que l'homme ſoit expiré, le hazard fournira aſſez d'occaſions aux Médecins de les voir. N'arrive-t-il pas tous les jours qu'un Gladiateur dans l'arène, un Soldat dans une bataille, un Voyageur dans une rencontre de voleurs, ſont bleſſés de maniére que dans celui-ci, il y a une telle partie intérieure qui a été miſe à découvert, & dans celui-là une autre? Un Médecin habile peut donc ſans donner la mort, mais en travaillant à rétablir la ſanté, s'inſtruire de la ſituation, de la poſition, de l'arrangement, de la figure, & des autres

choses ſemblables qui concernent les parties intérieures. La compaſſion lui apprend ce que les autres ne peuvent connoître que par une horrible cruauté. Si l'on peſe bien ces raiſons, on verra que la diſſection des cadavres, qui à la vérité n'a rien de cruel, mais qui répugne toujours à la nature, n'eſt pas même néceſſaire ; puiſque les parties pour la plûpart ſont très-différentes après la mort, de ce qu'elles étoient pendant la vie ; & que le traitement des maladies fait voir tout ce qu'il eſt poſſible de connoître dans le ſujet vivant.

Comme les Médecins ont écrit quantité de Volumes ſur cette matiére; qu'ils ont eu, & qu'ils ont encore aujourd'hui à ce ſujet de grandes diſputes, je crois devoir rapporter ici ce qui me paroît le plus vraiſemblable, ſans cependant trop m'approcher des uns, ni trop m'écarter des autres ; mais en gardant un juſte milieu, ainſi qu'il convient de faire dans des diſputes telles que celle-ci, où l'on doit rechercher ſincérement la vérité, ſans montrer de partialité.

Quant aux cauſes de la ſanté & des maladies; quant à la maniére dont ſe font la reſpiration, la déglutition, la digeſtion, je dis que les Philoſophes même

les plus habiles ne sçavent rien de certain là-dessus, & qu'ils n'en raisonnent que par conjectures ; or une conjecture sur une chose que l'on ne connoît pas avec certitude, peut-elle faire trouver un reméde sûr ? Il faut donc convenir que rien ne contribue plus à perfectionner la méthode de traiter les maladies, que l'expérience. Mais de même que dans les Arts, il y a bien de choses qui ne leur sont point essentielles, & qui concourent néanmoins à leur perfection, en ce qu'elles excitent le génie de l'Artiste, de même aussi la contemplation des choses naturelles, quoiqu'à proprement parler, elle ne fasse pas le Médecin, le rend cependant plus propre à exercer la Médecine. Hippocrate, Erasistrate & tous les autres qui, non contens de traiter les plaies & les maladies, se sont aussi livrés à l'étude de la nature, n'ont pas été Médecins par cela seul, mais ils en sont devenus bien plus habiles dans leur Art. L'on peut dire même que, s'il n'est pas toujours nécessaire de raisonner en Médecine, sur les causes obscures & sur les actions naturelles, on ne peut souvent néanmoins se dispenser de le faire ; car la Médecine est un Art conjectural, & non-seulement

les conjectures, mais même les expériences trompent. La fiévre, par exemple, l'appétit, le ſommeil ne ſont-ils pas ſujets à quantité de variations? On rencontre auſſi des maladies nouvelles, rarement à la vérité; mais enfin on ne peut nier qu'on n'en rencontre. De nos jours, une perſonne fut attaquée d'une maladie, dont les plus habiles Médecins ne purent expliquer la nature, & à laquelle ils ne connoiſſoient point de remédes. Il lui ſortit par les parties naturelles, une excroiſſance de chair, qui étant venue à ſe deſſécher, la fit périr en peu d'heures. Comme c'étoit une perſonne de la plus haute diſtinction, on n'oſa faire ſur elle aucune expérience, dans la crainte d'être accuſé de ſa mort, ſi on ne la ramenoit à la vie; mais je crois que ſans cette cruelle politique, on n'eût pas manqué de chercher des remédes, & peut-être en eût-on trouvé de ſalutaires. L'analogie cependant ne réuſſit pas toujours dans ces ſortes de cas; & ſi elle réuſſit quelquefois, c'eſt lorſque le raiſonnement a fait connoitre parmi pluſieurs eſpéces ſemblables de maladies & de remédes, quel eſt celui qu'il eſt le plus à propos d'employer. Ainſi lorſque pareil cas ſe préſente, il faut que

le Médecin trouve un reméde, qui peut-être ne répondra pas toujours à ſon attente ; mais qui du moins lui réuſſira le plus ſouvent. Pour cela, il tachera de tirer de nouvelles lumiéres, non des cauſes cachées, car elles ſont toujours douteuſes & incertaines ; mais des choſes que l'on peut examiner, c'eſt-à-dire, des cauſes évidentes; car il eſt d'une très-grande importance de diſtinguer ſi c'eſt la fatigue, ou la ſoif, le froid ou le chaud, la veille ou la faim, l'excès dans le boire ou dans le manger, ou l'intempérance qui a donné lieu à la maladie. Il ne faut pas non plus que le Médecin ignore quelle eſt la conſtitution de ſon malade ; s'il eſt d'un tempérament humide ou ſec ; s'il eſt foible ou robuſte. Il s'informera auſſi s'il eſt ſouvent incommodé ou non, & ſi lorſqu'il l'eſt, ſes maladies ſont conſidérables, ou legeres ; ſi elles ſont longues ou de peu de durée ; s'il mene un genre de vie pénible ou tranquille ; s'il vit frugalement, ou s'il aime la bonne chére. C'eſt de ces circonſtances, qu'il déduira peut-être une méthode nouvelle de traiter la maladie. Qui croiroit que ce que j'avance ici, ſouffrit des contradictions ? Cependant Eraſiſtrate ſoutient que ces

considérations sont inutiles, & que les maladies ne viennent point de-là; puisque l'on voit plusieurs personnes qui ont eu la fiévre, & d'autres qui ne l'ont point eue, après s'être trouvées dans les différens cas dont nous venons de parler. Il y a même quelques Méthodiques de notre siécle, qui prétendent avec Thémison, ainsi du moins qu'ils veulent le faire croire, qu'il n'est pas nécessaire de connoître aucune cause pour guérir les maladies; que c'est assez d'en considérer quelques généralités, & que ces généralités sont de trois espéces. Que l'une consiste dans le resserrement; l'autre dans le relachement; & que la troisiéme est mixte. Car tantôt, les malades ne rendent pas assez; tantôt ils rendent trop, & tantôt ils ne rendent pas assez par une partie, & trop par une autre. Les maladies comprises sous ces trois genres, sont quelquefois aigues, quelquefois chroniques; elles croissent, elles arrivent à leur plus haut période, ou elles restent un certain tems dans le même état; & enfin on les voit diminuer. Ainsi lorsqu'on connoît quelle est l'espéce de ces trois derangemens, qui a lieu; si le corps est resserré, il faut relâcher,

relâcher ; s'il eſt relâché, il faut reſſerrer ; & s'il eſt tout à la fois relâché & reſſerré, il faut commencer par remédier au mal le plus preſſant. Le traitement doit auſſi varier ſelon que les maladies ſont aigues ou chroniques ; ſelon qu'elles croiſſent, qu'elles ſont dans leur état de conſiſtance, ou qu'elles vont en déclinant. Toute la Médecine, diſent-ils, conſiſte dans l'obſervation de ce petit nombre de regles ; ils renferment cet Art dans une maniére de procéder, que les Grecs appellent Méthode, & qui enviſage ce que les maladies ont de commun. Les Méthodiques ne veulent pas qu'on les place ni parmi les Médecins Dogmatiques, ni parmi les Empiriques, parce qu'ils différent de ces premiers, en ce qu'ils rejettent la connoiſſance des cauſes occultes ; & de ces derniers, en ce qu'ils penſent que l'Art ne conſiſte point à faire des obſervations ſur les expériences. Quant à Eraſiſtrate, l'évidence même eſt contraire à ſon opinion ; car il eſt rare qu'on ſoit malade, ſi ce n'eſt après s'être trouvé dans quelqu'une des circonſtances fâcheuſes dont on a parlé ; & il ne s'en ſuit pas de ce qu'une choſe n'affecte pas l'un, qu'elle ne puiſſe pas

affecter l'autre, & de ce qu'elle ne nuit pas dans un tems, qu'elle ne puisse pas nuire dans un autre. Ne peut-il pas se trouver dans un corps, soit par rapport à sa foible constitution, soit par rapport à quelque autre affection, certaines dispositions qui ne se trouveront pas dans un autre. ? Ces mêmes dispositions ne peuvent elles pas même se trouver en une personne dans un tems & ne pas s'y trouver dans un autre? Si elles ne sont pas assez considérables par elles-mêmes, pour exciter une maladie, elles mettent du moins le corps dans un état où il est bien plus exposé aux différentes espéces d'infirmités. Si Erasistrate eut bien compris jusqu'où s'étend la connoissance des choses naturelles, connoissance que les Médecins s'attribuent à bon droit, il eut vû que rien ne se fait par une seule cause, & qu'on prend pour cause tout ce qui paroît avoir contribué beaucoup à produire un effet; que telle chose qui seule n'agira pas, peut, étant jointe à d'autres, exciter les plus grands troubles. Bien plus, Erasistrate lui-même, qui prétend que la fiévre est produite par le passage du sang dans les artères destinées à contenir les esprits,

& que ce passage se fait lorsqu'il y a plénitude, ne peut expliquer, pourquoi de deux personnes également pléthoriques, l'une tombera malade, tandis que l'autre restera en santé. C'est ce que nous voyons arriver tous les jours. Il paroît donc de-là, que cette transfusion du sang, toute vraie qu'elle est, ne se fait pas précisément parce qu'il y a pléthore, mais parce qu'il se rencontre avec la pléthore, quelqu'une des causes dont nous avons parlé plus haut. Pour ce qui est des Disciples de Thémison, s'ils pouvoient toujours s'en tenir à leurs principes, ils feroient plus d'usage du raisonnement que les Dogmatiques mêmes; car il ne s'en suit point de ce que les Méthodiques n'admettent pas tout ce que les Dogmatiques admettent, qu'on doive en faire une classe à part; pourvu, & c'est l'essentiel, qu'ils s'appuyent également sur le raisonnement, & qu'ils ne s'en rapportent pas uniquement à leur mémoire. Mais s'il est vrai, comme il l'est réellement, qu'il n'est presque aucun principe en Médecine, dont il ne faille s'écarter dans certains cas, les Méthodiques ne différent en rien des Empiriques; & on a d'autant plus de raison de les regarder comme tels, que

le plus ignorant même, est en état de s'appercevoir, si un malade est resserré, ou relâché. D'ailleurs, ou c'est le raisonnement qui leur a fait connoître ce qui peut relâcher le corps, lorsqu'il est resserré, & le resserrer lorsqu'il est relâché, & alors ils sont Médecins rationels; ou c'est l'expérience, & dans ce cas, il faut qu'ils se reconnoissent Empiriques, & qu'ils avouent que la connoissance de la maladie n'est pas du ressort de leur art, & que leur pratique se borne uniquement à l'expérience: on doit même les ranger dans une classe inférieure à celle des Empiriques; car ceux-ci font attention à quantité de choses dans le traitement des maladies; au lieu que les Méthodiques se bornent aux plus aisées, & ne font rien au-de-là de ce que font les Maréchaux, & les autres personnes qui se mêlent de traiter les maladies des Bestiaux. Car comme ces gens sentent qu'il leur est impossible d'apprendre des animaux muets, ce qu'il y a de propre dans chaque maladie, ils s'en tiennent aux généralités. Telle est aussi la pratique des Nations étrangeres, qui jusqu'à présent ne se sont point rendu fort habiles dans la Médecine. Enfin, ces généralités sont encore la

ressource de ceux qui font manger beaucoup tous les Valétudinaires indistinctement, parce qu'il ne leur est pas possible de prescrire à chaque malade, le régime particulier qui lui convient. Il est hors de doute que les anciens Médecins ont connu ce que les maladies ont de commun entre elles ; mais ils n'ont eu garde de s'en tenir là. Hippocrate, cet Auteur si ancien, n'a-t'il pas dit positivement, que pour guérir les maladies, il falloit observer ce qu'elles ont de commun entre elles ; & ce qui est particulier à chacune d'elles. Les Méthodiques se trouvent eux-mêmes forcés de reconnoître cette vérité, & d'abandonner leurs principes ; car ils ne peuvent se dispenser d'admettre des différences essentielles entre les maladies qu'ils rangent sous le genre resserré ou relâché. Ces différences sont plus sensibles dans les maladies comprises sous le genre relâché ; car enfin autre chose est de vomir du sang ; autre chose de vomir de la bile, ou de rendre les alimens ; d'avoir une dysenterie, ou un flux de ventre ; d'être épuisé par des sueurs immodérées, ou de périr de consomption. Les humeurs ne se jettent-elles pas aussi quelquefois sur certaines parties, com-

me sur les yeux, sur les oreilles; il n'est aucun membre du corps qui ne soit sujet à cet accident; aucune de ces maladies néanmoins ne se guérit l'une comme l'autre. Il faut donc que du principe général de relâchement, le Méthodique descende à la curation qui est propre à chaque espece; & cette curation exige encore souvent l'application d'un remède particulier; parce que les maladies semblables ne se guérissent pas toujours, dans toutes les personnes, par les mêmes remédes. Il est bien vrai qu'il est des remédes propres à resserrer, ou à relâcher le ventre, & que ces remédes produisent immanquablement leur effet sur le plus grand nombre; mais il en est aussi chez lesquels ces mêmes remédes agissent d'une façon toute différente que chez les autres. Ce n'est donc point au mal en général, mais à la disposition particuliére de ces personnes, qu'il faut avoir égard, pour pouvoir les traiter avec succès dans leurs maladies. Il suffit aussi souvent de connoître la cause du mal pour le guérir. C'est ce que nous avons vû faire depuis peu à Cassius, l'un des plus habiles Médecins de notre siécle; ayant été appellé auprès d'un malade qui étoit très altéré, & qu'il sçut n'avoir

la fiévre que pour s'être enyvré, il lui fit boire beaucoup d'eau froide. A peine l'eau se fut-elle mêlée dans le corps avec le vin, que l'agitation violente des liqueurs se rallentit, & que le malade tomba dans un profond sommeil, accompagné d'une grande sueur qui emporta la fiévre. La raison qui fit que ce Médecin plaça si à propos ce reméde, ne fut pas, parce que le corps du malade étoit resserré, ou relâché, mais parce qu'il connoissoit la cause qui avoit précédé. Les Méthodiques conviennent encore qu'il faut avoir égard aux saisons & aux climats des Pays où l'on est. Car dans les disputes qu'ils ont entre eux, au sujet de la maniére dont les personnes en santé doivent se gouverner, ils leur prescrivent, selon que les saisons ou les climats sont contraires à la santé, d'éviter avec plus de soin le froid ou le chaud, l'excès dans le boire & le manger, le travail, l'incontinence; de ne prendre ni vomitif, ni purgatif, quand même elles se sentiroient pesantes; mais de se tranquiliser plus qu'elles n'ont coutume de le faire. On ne peut disconvenir de la vérité de ces remarques; mais ce n'est point assez d'en faire des préceptes généraux; il faut

encore en faire uſage dans les différens cas particuliers ; à moins que les Méthodiques ne veuillent nous perſuader qu'à la vérité les perſonnes en ſanté doivent avoir égard aux ſaiſons & aux climats ; mais que cela n'eſt pas néceſſaire pour les malades. Cependant ſi quelqu'un à beſoin de prendre des précautions, & d'uſer de ménagemens, ce ſont ſurtout ces derniers, qui, par rapport à leur foibleſſe, ſont en butte à toutes ſortes d'infirmités. Les maladies n'ont-elles pas auſſi ſouvent des caractères tout à fait différens chez les mêmes perſonnes ? Et n'a-t'on pas vû des gens qui n'ont pû être guéris par les remédes qui ſembloient les mieux indiqués, & qui l'ont été par ceux qui paroiſſoient les plus contraires. Il y a encore bien des différences à faire par rapport à la maniére de régler le manger ; je me contenterai d'en faire remarquer une. Un jeune homme par exemple, ſupporte plus facilement la faim, qu'un enfant. On la ſupporte auſſi plus aiſément lorſque l'air eſt peſant, que lorſqu'il eſt léger ; plus facilement en Hyver, qu'en Été ; plus aiſément lorſqu'on eſt accoutumé à ne faire qu'un repas par jour, que lorſqu'on eſt dans l'habitude d'en faire

deux, & lorſqu'on ne s'exerce pas, que lorſqu'on s'exerce. Or il eſt ſouvent à propos de ne pas laiſſer ſi long-tems qu'un autre, ſans manger, une perſonne qui ſupporte la faim moins aiſément. Toutes ces raiſons me font conclure que celui qui ne connoît pas les différences des maladies, eſt obligé de s'en tenir aux généralités ; & que lorſqu'on connoît ce qu'elles ont chacune de particulier, on ne doit point négliger non plus, ce qu'elles ont de commun entre elles ; mais y donner auſſi toute ſon attention. Ainſi à mérite égal, il vaut encore mieux avoir pour Médecin, un ami, qu'un étranger. Mais revenons à notre but. Je penſe donc que la Médecine doit faire uſage du raiſonnement ; mais que l'on doit prendre ſes principales indications des cauſes évidentes de la maladie; qu'il faut bannir de l'Art & non pas de l'eſprit de l'Artiſte, toutes les inductions que l'on peut tirer des cauſes obſcures ; qu'il eſt cruel & inutile d'ouvrir les corps des vivans ; mais que ceux qui ſe conſacrent à la Médecine, ne peuvent ſe diſpenſer de diſſéquer des cadavres : car ils doivent connoitre la poſition & l'arrangement des parties, objets que les cadavres nous repréſentent beau-

coup mieux que l'homme vivant & bleſſé. Pour ce qui eſt des choſes que l'on ne peut connoitre que ſur le ſujet vivant ; l'expérience nous les fera connoître dans le panſement même des bleſſures, d'une maniére plus lente à la vérité ; mais plus douce & plus conforme à l'humanité. Voilà ce que j'avois à dire ſur cette matiére : maintenant je vais parler de la maniére dont les perſonnes en ſanté doivent ſe comporter ; enſuite je paſſerai à ce qui concerne les maladies & leurs curations.



CHAPITRE PREMIER:

De la manière dont les perſonnes robuſtes doivent ſe comporter.

Un homme robuſte qui ſe porte bien, & qui eſt ſon maître, ne doit point s'aſſujettir à aucun régime. Il n'a beſoin, ni de Médecin, ni d'Iatralepte. * Il doit mener un genre de vie fort varié. Il faut qu'il ſoit, tantôt à la campagne, tantôt à la ville, & plus ſouvent à la campagne. Qu'il navige, qu'il chaſſe, qu'il ſe repoſe quelquefois; mais qu'il s'exerce ſouvent: car le repos appeſantit le corps, le travail le fortifie; l'un hate la vieilleſſe, l'autre prolonge la jeuneſſe. Il eſt bon qu'il ſe baigne, tantôt dans l'eau tiéde, tantôt dans l'eau froide; qu'il ſe faſſe oindre dans un tems, & qu'il néglige de le faire dans un autre; qu'il ne ſe prive d'aucun aliment dont le peuple fait uſage. Qu'il ſe trouve quelquefois

* Médecin qui prétendoit guérir les maladies par les frictions, les fomentations, & les applications d'onguent.

dans les feſtins ; que d'autres fois il s'en retire ; qu'il mange tantôt plus qu'il ne faut ; & tantôt qu'il ne prenne juſte que ce qu'il faut ; qu'il mange plûtôt deux fois par jour qu'une , & toujours beaucoup , pourvu que l'eſtomac puiſſe faire la digeſtion. Cette maniére de vivre , & de s'exercer , eſt autant néceſſaire que celle des Athlétes eſt dangereuſe , & ſuperflue. Car ſi quelques affaires obligent d'interrompre l'ordre des exercices auxquels on s'eſt accoutumé , le corps s'en trouve mal ; & on a obſervé d'ailleurs , que les perſonnes qui ſe nourriſſent à la façon des Athlétes, tombent facilement malades , & vieilliſſent très promptement.

Du Commerce des Femmes.

On ne doit , ni trop fuir , ni trop rechercher le commerce des femmes. Ce commerce, lorſqu'il eſt rare, fortifie ; il abbat, quand il eſt fréquent. Au reſte comme la fréquence ne ſe meſure point ici par la ſeule répétition des actes ; mais qu'elle s'eſtime par le tempéramment, l'âge & les forces ; il eſt bon de ſçavoir ſur cet article , que le commerce des femmes , lorſqu'il n'eſt ſuivi ni

d'épuisement, ni de douleur, n'est point nuisible au corps. Le jour, il peut être dangereux, la nuit il est plus sûr; il faut cependant se donner bien de garde de manger, de veiller, ou de travailler incontinent après. Voilà les choses que doivent observer les personnes robustes; & elles ne doivent point, tant qu'elles sont en bonne santé, user mal à propos des remédes qui ne sont faits que pour ceux qui se portent mal.

CHAPITRE II.

Des précautions que doivent prendre les personnes délicates.

LES personnes délicates, dans la classe desquelles je mets la plus grande partie des habitans des villes, & presque tous les hommes de Lettres, ont besoin de prendre plus de précautions. Il faut qu'elles regagnent par leur soin à veiller sur elles-mêmes, ce que leur foible constitution, la nature de leurs études, & du lieu où elles habitent, leur fait perdre du côté de la santé. Ainsi donc, parmi cette

classe de gens, celui qui a bien digéré, pourra en toute sureté se lever matin; celui qui a digéré moins bien, doit rester plus long-tems au lit, & s'il est forcé de se lever matin, il doit se recoucher pendant la journée. Celui qui n'a point digéré du-tout, doit garder le lit, se tranquiliser, ne se point livrer au travail, ne faire aucun exercice, ni entreprendre la moindre affaire. Lorsqu'on est sujet à avoir des rapports qui ne sont point accompagnés de douleur à l'estomac, il faut boire de tems en tems, quelques verres d'eau froide, & outre cela, se tenir aussi en repos; habiter dans une maison bien éclairée, qui soit exposée au vent en Eté, & qui ait le soleil en Hyver. On doit éviter le soleil de midi, le froid du matin, & du soir, de même que les vapeurs qui s'élévent au-dessus des Rivieres & de Lacs. Il ne faut pas s'exposer à un air nébuleux, & froid, ni à la chaleur du soleil, pour ne point éprouver alternativement l'action du froid, & du chaud; car il n'y a rien de plus propre à exciter des rhumes, des enroumens, & des fluxions. C'est surtout dans les lieux où l'air est mauvais, & où les choses dont nous venons de parler, produisent même quelquefois la

peſte, qu'il eſt bon de prendre ces précautions. L'on peut être ſûr que l'on ſe porte bien, lorſque tous les matins l'urine que l'on rend, eſt d'abord blanche, & enſuite jaunatre. La premiére marque que la digeſtion ſe fait bien ; la ſeconde, que la digeſtion eſt faite. Lorſqu'on eſt éveillé, on doit ſe tenir encore pendant quelque tems au lit, & enſuite, à moins que ce ne ſoit en Hyver, ſe bien laver la bouche avec de l'eau froide. Dans les longs jours, il vaut mieux faire la méridienne avant le repas ; & après, dans les courts. En Hyver il eſt à propos de ne rien faire pendant toute la nuit ; ou ſi l'on eſt forcé de travailler, il ne faut pas le faire immédiatement après qu'on a mangé ; mais lorſque la digeſtion eſt faite. Celui qui a travaillé pendant la journée, ſoit à ſes affaires particuliéres, ſoit aux affaires publiques, doit employer quelque tems pour ſe délaſſer & ſe remettre de ſes fatigues. Il doit commencer par l'exercice qui doit toujours précéder le manger. Cet exercice ſera moindre pour celui qui a peu travaillé, & qui a bien digéré ; plus conſidérable pour celui qui y eſt accoutumé, & qui a moins bien digéré. La lecture à haute voix, les armes,

la paume, la courſe, la promenade, ſont des exercices ſalutaires. Lorſqu'on ſe proméne, il ne faut pas que ce ſoit dans un lieu abſolument uni ; il eſt bon qu'il y ait des montées, & des deſcentes ; cela cauſe une variété de mouvement dont le corps ſe trouve bien, à moins qu'il ne ſoit fort foible. La promenade eſt meilleure en plein air, que ſous un portique ; meilleure, ſi la tête le permet, au ſoleil, qu'à l'ombre ; meilleure à une ombre formée par des murs, ou des allées d'arbres, qu'à celle des toits. L'on ſe trouve mieux auſſi de ſe promener en ligne droite, que d'aller en tournant. La fin de l'exercice doit être la ſueur, ou tout au moins une laſſitude qui ne ſoit point accompagnée de fatigue. Il faut s'exercer, tantôt plus, tantôt moins. On ne peut preſcrire la-deſſus, comme aux Athlétes, de régles fixes ; il ſuffit de dire que l'exercice ne doit point être immodéré. Après l'exercice, il eſt à propos quelquefois de ſe faire parfumer, ou à la chaleur du ſoleil, ou à celle du feu, & d'autres fois de prendre le bain ; mais il faut que ce ſoit toujours dans une ſalle fort élevée, bien éclairée, & fort ſpacieuſe. Il n'eſt pas cependant

pendant toujours néceſſaire de s'oindre, ou de ſe baigner ; mais il eſt bon de faire ſouvent l'un ou l'autre, ſelon la diſpoſition du corps ; & de ſe repoſer enſuite pendant quelque tems. Quant au manger, il n'eſt jamais avantageux d'en prendre trop ; il y a auſſi du danger de n'en point prendre aſſez. L'excès dans le boire, eſt ordinairement moins nuiſible au corps, que l'excès dans le manger. L'on ſe trouve mieux de commencer le repas, par les ſalines, les légumes, & les autres choſes de cette nature ; on en vient enſuite à la viande. La meilleure eſt celle qui eſt rôtie, ou bouillie ; tous les ragouts ſont nuiſibles pour deux raiſons ; la premiére parce qu'on en mange trop, à cauſe de leur bonne ſaveur qui excite l'appetit ; la ſeconde, parce qu'ils ſe digérent toujours moins bien, quand même, on n'en prendroit pas trop. Le deſſert ne fait point de mal à un bon eſtomac ; mais il s'aigrit dans un eſtomac foible. Ainſi, ſi on n'a pas l'eſtomac bon, on fera mieux de manger d'abord des dattes, des pommes, & autres fruits ſemblables. Si on a bu plus qu'il ne falloit pour étancher la ſoif, il ne faut plus manger. Il ne faut rien faire lorſque

l'estomac est plein. Lorsqu'on a mangé beaucoup, la digestion se fait plus facilement, si l'on boit par-dessus tout ce qu'on a pris, un verre d'eau froide ; que l'on veille encore quelque tems, & que l'on dorme ensuite d'un sommeil plein & tranquille. Une personne qui a fait un grand dîner, ne doit point s'exposer ni au froid, ni au chaud, ni travailler immédiatement après ; car le froid, le chaud & le travail nuisent bien plus aisément lorsqu'on a mangé, que lorsqu'on est à jeun. On ne doit point travailler, lorsqu'on prévoit que l'on sera dans le cas d'être long-tems sans manger.

CHAPITRE III.

De quelques précautions particulières relatives aux nouveaux incidens qui arrivent ; aux différens tempéramens ; aux sexes ; aux âges, & aux saisons de l'année.

LES régles que nous venons de donner, s'étendent presque à tout. Néanmoins les nouveaux incidens qui arrivent ; la diversité des tempéramens,

des ſexes, des âges, & des ſaiſons de l'année, exigent encore que l'on prenne des précautions particuliéres. Ce ne ſeroit pas ſans danger, par exemple, qu'on paſſeroit d'un lieu où l'air eſt ſain, dans un où il ſeroit mauvais; ou d'un endroit où il ſeroit mauvais, dans un où il ſeroit ſain. Au commencement de l'Hyver, il y a moins de riſque de paſſer d'un air ſain, dans un qui ne l'eſt point; c'eſt tout le contraire au commencement de l'Eté. Il n'eſt point à propos non plus, de prendre une trop grandre quantité d'alimens, lorſqu'on a été quelque tems, ſans manger; ni de reſter trop long-tems ſans rien prendre, après qu'on a mangé beaucoup. On doit craindre d'être incommodé, lorſque, contre ſon ordinaire, on mange une fois ou deux par jour, avec excès. L'on ne peut pareillement, ſans s'expoſer à un très-grand danger, paſſer tout à coup d'un travail immodéré au repos; ni d'un trop long repos au travail. Il faut ſe diſpoſer peu à peu au changement. Un jeune homme, un vieillard ſupporte plus facilement telle eſpece de travail que ce puiſſe être, qu'un homme dans l'âge de conſiſtance, qui n'eſt point accoutumé à travailler. Ainſi une

vie trop oisive n'est point sans inconvénient, puisqu'il peut se rencontrer des occasions, où l'on soit forcé de travailler. Lorsqu'un homme qui n'est point accoutumé au travail, s'y est livré ; ou même lorsqu'une personne qui y est faite, a travaillé plus qu'elle n'a coutume de faire, elle doit se mettre au lit, sans rien prendre ; principalement si elle a la bouche amére, les yeux pesans, & le ventre dérangé. Dans ce cas, on ne doit pas rester au lit à jeun ce jour là seulement ; mais il faut encore s'y tenir le lendemain, de la même façon ; à moins que le repos n'ait d'abord tout dissipé. Si cela arrive, il faut se lever, se promener un peu, & à petits pas. Mais si l'on n'a pas besoin de dormir, parce que l'on a peu travaillé, il est toujours néanmoins fort à propos de se promener de la maniére que nous venons de dire.

C'est une regle générale pour tous ceux qui après s'être fatigués, veulent manger, de se promener un peu ; & après la promenade, s'il n'y a point de bain dans l'endroit où ils sont, de se faire oindre dans un lieu chaud, soit au Soleil, soit au feu, & de suer ensuite; s'il y en a un, de se tenir d'abord dans le

Tepidarium *; ensuite lorsqu'ils se sont un peu reposés, de se mettre dans le bain; de se faire oindre en sortant du bain, avec beaucoup d'huile; de se faire faire ensuite de légéres frictions, & de se remettre de nouveau dans le bain. Après quoi ils se doivent rincer la bouche d'abord avec de l'eau tiéde, & ensuite avec de l'eau froide. Ces personnes n'ont pas besoin d'un bain fort chaud. Si quelqu'un pour s'être trop fatigué, est menacé d'avoir la fiévre, il doit prendre dans un endroit tiéde, un demi bain d'eau chaude, à laquelle on ait ajouté un peu d'huile; se faire ensuite frotter legerement toutes les parties du corps; mais surtout celles qui ont été dans l'eau, avec de l'huile, dans laquelle on ait mêlé du vin & un peu de sel broyé. Après ces précautions, les personnes qui se sont fatiguées, peuvent en toute sûreté prendre de la nourriture, mais une nourriture humectante & rafraîchissante. Elles ne doivent boire que de l'eau, ou du moins se contenter d'un vin détrempé avec beaucoup d'eau, & propre à faire couler l'urine. On ne doit point ignorer que

* Salle du bain tiéde.

rien n'eſt plus pernicieux que de boire de l'eau froide lorſqu'on ſue, pour avoir trop travaillé; & qu'il y a du danger d'en boire, lors même que la ſueur eſt paſſée, ſi l'on ſe ſent fatigué après une route qu'on a faite. Aſclepiade a prétendu qu'elle étoit auſſi nuiſible à ceux qui ſortent du bain. Cela eſt vrai des perſonnes chez leſquelles le ventre ſe lâche aiſément, & qui courent des riſques toutes les fois qu'elles ont le ventre trop libre, ou qui friſſonnent pour la moindre choſe; mais on ne peut en faire une regle générale pour tous; puiſque rien n'eſt plus naturel que de rafraîchir l'eſtomac lorſqu'il eſt échauffé, & de le rechauffer lorſqu'il eſt refroidi. Au reſte, ce que je dis ici, ne m'empêche point d'avouer qu'un homme en ſueur, pour s'être trop fatigué, ne doit point boire d'eau froide. Lorſqu'on a mangé différentes ſortes de mêts, & pris beaucoup de boiſſon détrempée, il eſt à propos de ſe faire vomir le jour même; de ſe repoſer pendant long-tems le lendemain, & enſuite de s'exercer un peu. Si l'on a des baillemens fréquens, il faut boire alternativement tantôt de l'eau, tantôt du vin; & ne faire uſage du bain que rarement. Le

changement de travail diminue auſſi la laſſitude. Une perſonne qui eſt fatiguée d'un travail auquel elle n'eſt point accoutumée, ſe delaſſe, en reprenant le genre d'occupation auquel elle eſt faite. Lorſqu'on eſt fort las, il n'y a rien de mieux pour diſſiper la laſſitude, que le lit dans lequel on couche tous les jours. Un lit au contraire, auquel on n'eſt point accoutumé, fatigue ; & on y eſt mal à ſon aiſe, ſoit qu'il ſoit mollet ou dur. Il eſt des précautions particuliéres qu'un homme qui ſe fatigue en ſe promenant, doit prendre. Il ſe ſentira ſoulagé, ſi dans le tems même qu'il eſt à la promenade, il ſe fait frotter ſouvent. Après la promenade, il faut qu'il ſe repoſe ſur un ſiége ; qu'enſuite il ſe faſſe oindre, & qu'enfin il ſe fomente toutes les parties du corps ; mais principalement les inférieures, dans un bain d'eau chaude. Celui qui a été expoſé long-tems à l'ardeur du Soleil, doit ſur le champ ſe rendre dans l'endroit du bain, s'y faire frotter le corps & la tête avec de l'huile, & ſe mettre enſuite dans un bain fort chaud, où on lui verſera ſur la tête d'abord de l'eau chaude, & enſuite de la froide. Celui au contraire, qui a eu très-froid, a

besoin de se tenir bien couvert dans une étuve, d'y rester jusqu'à ce qu'il sue; ensuite de se faire oindre & de se baigner. Il doit prendre peu de nourriture, & boire son vin pur.

Celui qui a été sur Mer, & qui a des nausées, ne doit point manger du tout; ou du moins ne manger que fort peu, s'il a vomi beaucoup de bile. S'il a rendu une pituite aigre, il doit à la vérité prendre de la nourriture, mais une nourriture plus legere que celle qu'il prend ordinairement. S'il a eu des nausées sans vomir, il ne doit rien prendre; ou vomir après avoir mangé. Lorsqu'on a été assis pendant toute une journée, soit dans une litiére, soit aux spectacles, il ne faut point courir, mais se promener à petits pas. Il est bon aussi de rester long-tems dans le bain, & de ne souper que legerement. Si on a trop chaud dans le bain, on peut se rafraîchir, en tenant dans la bouche du vinaigre, ou, au défaut de vinaigre, de l'eau froide. On doit s'attacher sur toutes choses, à bien connoître le temperament. Il est des personnes maigres, il en est de grasses; les uns sont d'un temperament chaud, les autres sont d'un temperament froid;

ceux-ci ſont d'un temperament pituiteux; ceux-là d'un temperament bilieux. Les uns ont le ventre libre, les autres l'ont reſſerré ; il eſt rare qu'on n'ait pas quelque partie du corps, foible. Un homme maigre doit mener un régime de vivre, qui lui donne de l'embonpoint; celui qui eſt gras, doit en obſerver un tout contraire. Lorſqu'on eſt d'un temperament chaud, il faut ſe rafraîchir; il faut s'échauffer lorſqu'on eſt d'un temperament froid. Les perſonnes pituiteuſes ſe trouvent bien de tout ce qui deſſeche, & les bilieuſes de tout ce qui peut humecter. Il faut reſſerrer le ventre à ceux qui l'ont trop libre, & le relâcher à ceux qui l'ont trop reſſerré. Enfin l'on doit toujours ſécourir la partie qui eſt la plus foible.

Des Incraſſans.

Les Incraſſans ſont, l'exercice modéré, le repos fréquent, l'onction, le bain, ſi on le prend après le dîner; la conſtipation, le froid moderé en hiver; un ſommeil plein, mais pas trop long; un lit mollet, la tranquillité d'ame, des alimens, tant ſolides que liquides, doux & gras, pris ſouvent, & en auſſi grande quantité, que l'eſtomac peut en digérer.

Des Attenuans.

Les Attenuans ſont, l'eau chaude, ſi l'on ſe tient dedans, & ſur tout ſi elle eſt ſalée; le bain à jeun; l'ardeur du Soleil; toute ſorte de chaleur; les ſoins; la veille; le ſommeil ou trop court, ou trop long; la terre pour lit en été; un lit dur en hiver; la courſe; la promenade, ſi elle dure long-tems; tout exercice violent; le vomiſſement; la purgation; les ſubſtances acides & auſtères; l'habitude de ne faire qu'un repas par jour; & de boire à jeun, du vin qui ne ſoit pas trop froid.

Puiſque nous avons mis au nombre des Attenuans, le vomiſſement & la purgation, il eſt néceſſaire de parler de l'un & de l'autre en particulier. Je ſçais que le vomiſſement a été rejetté par Aſclepiade, dans le Livre qu'il a compoſé ſur la maniére de conſerver la ſanté: & je ne lui fais point un réproche d'avoir blamé la coûtume de ceux qui ſe font vomir tous les jours, pour augmenter leur appetit; je prétends ſeulement qu'il a pouſſé les choſes un peu trop loin, ſur cette matiére. Il proſcrit auſſi dans le même Livre la purgation. Ces

deux ſortes d'évacuations, ſont pernicieuſes, il eſt vrai, ſi elles ſe font par le moyen de médicamens trop violens; mais il eſt faux de dire qu'il faille les bannir pour toujours de la Médecine. Car il eſt des circonſtances, où, eu égard aux ſaiſons & aux temperamens, elles peuvent être néceſſaires; & on peut retirer de grands avantages des vomitifs, & des purgatifs, pourvû qu'on ne les employe que lorſqu'il en eſt beſoin, & de la maniére convenable. Aſclepiade lui-même eſt forcé d'avouer qu'il faut expulſer du corps les matiéres vitiées & corrompues; il ne faut donc pas rejetter entiérement les vomitifs & les purgatifs; il peut y avoir bien des cas qui les exigent; mais ces remédes, pour bien faire, demandent à être adminiſtrés avec beaucoup de précautions, & de diſcernement.

Du Vomiſſement.

Le Vomiſſement eſt plus utile en hiver qu'en été; car dans cette premiére ſaiſon, la pituite eſt plus abondante, & la tête eſt plus chargée. Il eſt nuiſible aux perſonnes maigres, & qui ont l'eſtomac foible. Il fait bien à toutes les perſonnes

repletes & bilieuses, si elles ont trop mangé, ou si elles digérent mal; car si on a mangé plus qu'on ne peut digérer, il ne faut point s'exposer à laisser corrompre dans l'estomac les alimens qu'on a pris; & s'ils sont déja corrompus, rien de plus commode que de les faire sortir de l'estomac par la voie par où ils peuvent en sortir sur le champ. Ainsi lorsqu'on a des rapports amers, qui sont accompagnés de pesanteur & de douleur à l'estomac, il ne faut point différer à avoir recours au vomissement. Il fait bien aussi à ceux qui ont la poitrine fort échauffée, qui crachent souvent, ou qui ont des nausées fréquentes, des tintemens d'oreille, les yeux larmoyans, & la bouche amère. Il convient encore aux personnes qui changent d'air, ou de lieu, & qui ressentent des douleurs dans la région de l'estomac, lorsqu'elles ont été plusieurs jours sans vomir. Je n'ignore pas que l'usage de ce reméde exige un repos, que les gens qui sont forcés d'agir, ne sont pas toujours les maîtres de se procurer; & que le repos ne fait pas également bien à tout le monde. Aussi ne ferai-je point difficulté d'avouer qu'il ne faut point se faire vomir pour s'aiguiser l'appetit; mais je

crois qu'il eſt demontré par l'expérience, qu'il eſt quelquefois néceſſaire de le faire pour ſe conſerver en ſanté. J'avertis cependant que quiconque veut ſe bien porter, & vivre long-tems, ne doit point s'en faire une habitude journaliere. Lorſqu'on veut vomir après avoir mangé, ſi l'on vomit aiſément, il ſuffit de boire de l'eau tiéde; mais ſi l'on vomit plus difficilement, il faut ajoûter à l'eau tiéde, un peu de ſel, ou de miel; ſi l'on veut vomir le matin, il faut boire auparavant du vin miellé, ou manger de l'hyſſope, ou des racines de Raifort, & boire enſuite de l'eau tiéde, comme nous l'avons dit ici-deſſus. Tous les autres remédes que les anciens Médecins ont preſcrits pour exciter le vomiſſement, ſont contraires à l'eſtomac. Après le vomiſſement, ſi l'on ſe ſent foible, il faut manger un peu; mais choiſir une nourriture qui convienne à l'eſtomac, & boire trois verres d'eau froide, parce que le vomiſſement a fort échauffé le goſier. Si on a vomi le matin, on doit ſe promener, ſe faire oindre, & enſuite ſouper. Si c'eſt après le ſouper qu'on a vomi, on doit ſe baigner le lendemain, & ſuer dans le bain. L'on ſe trouvera bien de ne prendre que fort peu de

nourriture la premiére fois ; il faut ſe contenter de pain cuit de la veille, de vin auſtère, ſans eau ; de viande rôtie, & d'alimens fort ſecs. Si l'on eſt dans l'uſage de ſe faire vomir deux fois par mois, il vaut mieux le faire deux jours de ſuite, qne de mettre quinze jours de diſtance entre chaque fois, à moins qu'on ne ſe ſente la poitrine embarraſſée, ſi l'on eſt plus de quinze jours ſans ſe faire vomir.

De la Purgation.

Il eſt néceſſaire de ſe purger lorſque le ventre eſt pareſſeux, qu'on ne va preſque point à la ſelle, & qu'en conſéquence, on éprouve des flatuoſités, des vertiges, des douleurs de tête, & d'autres incommodités qui ſe font ſentir, ſur-tout dans les parties ſupérieures. C'eſt en vain que pour ces ſortes de maux, on attendroit quelque ſoulagement du repos & de la diéte, qui ont coutume de les produire. Celui qui veut ſe purger, doit premiérement faire uſage d'alimens & de vins qui ſoient propres à cela ; & enſuite employer l'Aloës, ſi ces premiéres choſes ne font rien. Si l'on ſe trouve bien de ſe purger quel-

quefois, il n'eſt pas moins dangereux de le faire trop ſouvent. Le corps s'accoutume à ne point prendre de nourriture ; il devient foible, & cet état de foibleſſe le met en proie à toutes les maladies.

Des rafraîchiſſans & des échauffans.

L'onction, l'eau ſalée, ſur-tout ſi elle eſt chaude, toutes les ſalines en général, le vin auſtère, échauffent. Au contraire, les amers pris à jeun, les ſubſtances charnues, le bain après le manger, le ſommeil, à moins qu'il ne ſoit trop long, tous les acides, l'eau fort froide, l'huile mêlée avec l'eau, & les lotions rafraîchiſſent.

Des humectans & des deſſéchans.

Le travail, s'il eſt moindre qu'à l'ordinaire, l'uſage fréquent du bain, une nourriture pleine & abondante, une boiſſon copieuſe, la promenade & la veille après les repas, ſont propres à humecter le corps. On doit mettre auſſi dans la claſſe des humectans, la promenade par elle-même, ſi l'on ſe promene long-tems, & avec activité ;

l'exercice du matin, si l'on ne mange pas immédiatement après ; toutes les espéces d'alimens qui viennent des lieux frais, pluvieux & arrosés de beaucoup de fontaines. L'exercice immodéré, la faim, l'onction, la chaleur, la trop grande exposition au soleil, desséchent ; l'usage excessif du sel, l'eau froide, la nourriture prise immédiatement après l'exercice, & les alimens tirés des lieux secs & chauds, sont desséchans.

Des moyens de resserer, & de relâcher le ventre.

Le travail, le repos sur un siége, la craye dont les Potiers se servent, appliquée sur le corps, la diminution dans le manger qu'on ne prend qu'une fois par jour, tandis qu'on avoit coutume d'en prendre deux fois ; une boisson peu abondante, & prise seulement lorsqu'on a mangé la quantité de nourriture qu'on avoit envie de prendre, le repos après les repas, resserrent le ventre. Il sera libre au contraire, si l'on mange, & si l'on se proméne plus qu'on n'a coutume de faire, si l'on s'exerce immédiatement après les repas ; si on entremêle sa boisson avec le manger. On

ne doit point ignorer non plus, que le vomissement resserre le ventre, lorsqu'il est lâche, & qu'il le lâche lorsqu'il est resserré. On peut encore se resserrer le ventre, si l'on se fait vomir incontinent après qu'on a mangé ; mais lorsqu'on ne le fait que long-tems après, on se procure la liberté du ventre.

De la diversité des âges.

Quant aux différens âges, les Adultes supportent facilement la faim ; les jeunes gens moins bien ; les enfans & les vieillards ne peuvent la supporter en aucune façon. On a besoin de prendre des alimens, d'autant plus souvent qu'on supporte la faim avec moins de facilité ; c'est sur-tout lorsque le corps grandit, qu'il est nécessaire de prendre fréquemment de la nourriture. Le bain tiéde convient fort aux enfans & aux vieillards. Il faut que les enfans boivent leur vin mêlé avec beaucoup d'eau, & que les vieillards boivent le leur pur ; mais ni dans l'un, ni dans l'autre de ces âges, on ne doit point user de vin violent, & capable d'exciter une grande raréfcence dans les liqueurs. Pour les jeunes gens, ils n'ont pas besoin de prendre

tant de précautions, ni pour le choix des alimens dont ils doivent faire uſage, ni pour la maniére dont ils doivent ſe gouverner. Ceux qui ont eu le ventre lâche dans la jeuneſſe, l'ont ordinairement reſſerré dans la vieilleſſe ; & ceux qui l'ont eu reſſerré dans la jeuneſſe, l'ont lâche dans la vieilleſſe ; mais il vaut mieux l'avoir lâche lorſqu'on eſt jeune, & reſſerré lorſqu'on eſt vieux.

De la différence des ſaiſons.

Il faut auſſi faire attention aux différentes ſaiſons de l'année. En Hyver, on doit manger d'avantage, boire moins de vin, mais plus pur ; manger beaucoup de pain, uſer par préférence de chair bouillie, & faire peu d'uſage des légumes. Il ne faut manger qu'une fois par jour, à moins que le corps ne ſoit trop reſſerré. Si l'on dîne, il eſt à propos de ne prendre que quelques alimens ſecs, & méme en petite quantité, ſans manger de viande, & ſans boire. Tout ce que l'on mange dans cette ſaiſon, doit être chaud, ou du moins propre à exciter la chaleur. Le commerce des femmes eſt alors moins pernicieux. Au Printems, il faut commencer à manger un peu

moins, & à boire d'avantage ; mais tremper ſon vin plus qu'en Hyver ; faire plus d'uſage de la viande & des légumes, & paſſer peu à peu de l'uſage de la viande bouillie, à celui de la viande rôtie. Il n'y a point de ſaiſon dans l'année où le commerce des femmes faſſe autant de bien.

De la diéte d'Eté.

En Eté, on a beſoin de manger, & de boire plus ſouvent. Ainſi il eſt à propos de dîner dans cette ſaiſon. C'eſt ſurtout en Eté qu'il eſt bon de vivre de chair & de légumes. La boiſſon doit être très délayée, pour étancher la ſoif, ſans échauffer. Le bain froid, la viande rôtie, les alimens froids, ou qui rafraichiſſent, ſont les plus convenables ; l'on doit prendre d'autant moins d'alimens à la fois, qu'il eſt néceſſaire d'en prendre plus ſouvent.

De la diéte d'Automne.

On court beaucoup de danger en Automne, à cauſe de la variété du tems dans cette ſaiſon ; c'eſt pourquoi il ne faut point s'expoſer à l'air, ſans

habits & ſans être chauffé, principalement les jours où il fait froid. On ne doit point non plus coucher à l'air, ou ſi l'on y couche, il faut être bien couvert. Il eſt à propos de commencer à ſe nourrir un peu plus, à boire moins de vin, mais plus pur. Il y en a qui penſent que les fruits, dont bien des gens mangent avec excès, pendant toute la journée, ſans rien diminuer de la nourriture plus forte qu'ils prennent d'ailleurs, ſont nuiſibles. Mais ce ne ſont point les fruits; c'eſt la trop grande quantité qu'on en mange, qui fait mal. Il y a même moins de danger à trop manger de fruits, que de toute autre choſe. Cependant il ne faut point en manger plus ſouvent, que d'aucun autre aliment; & lorſque l'on en mange, l'on doit toujours retrancher quelque choſe de la quantité des autres nourritures que l'on a coutume de prendre. Le commerce des femmes n'eſt point avantageux, ni en Eté, ni en Automne; il eſt moins nuiſible néanmoins dans cette derniére ſaiſon. Mais il faut en Eté, ſi l'on peut, s'en abſtenir totalement.

CHAPITRE IV.

De ceux qui ont la tête foible.

JE vais parler maintenant de ceux qui ont quelque partie du corps, foible. Celui qui à la tête foible, doit tous les matins, s'il a bien digéré, se la frotter doucement avec les mains. Il ne doit jamais, si cela est possible, avoir la tête couverte, ni se la faire raser fort près de la peau. Il prendra garde de ne point s'exposer au clair de la Lune, surtout avant la conjonction de cette planette avec le soleil; Il ne faut pas qu'il marche immédiatement après avoir mangé. Celui qui porte ses cheveux, doit les peigner tous les jours, se promener beaucoup; mais s'il est possible, il ne faut point que ce soit, ni dans la maison, ni au soleil; car l'ardeur du soleil pourroit lui faire mal, sur-tout après les repas. Il se trouvera mieux de se faire oindre, que de se baigner. Lorsqu'il se fait oindre, ce doit être à la chaleur d'un brasier ardent, & non pas à celle de la flamme. S'il vient au bain, il doit d'abord, sans se dépouiller

de ſes habits, ſuer un peu dans le *Tepidarium ;* (*a*) s'y faire enſuite frotter, & de-là, paſſer dans le *Calidarium ;* (*b*) il ne ſe baignera point après avoir ſué ; mais il ſe fera répandre ſur la tête & ſur tout le corps, une grande quantité d'eau d'abord chaude, & enſuite tiéde ; & enfin il doit ſe laver la tête plus long-tems que les autres parties ; ſe la frotter enſuite pendant quelque tems, & ſe faire oindre, après s'être eſſuyé. Rien ne fait tant de bien à la tête, que l'eau froide. Il faut donc, lorſqu'on à cette partie foible, ſe la tenir plongée tous les jours en Eté, pendant quelque tems, dans un grand vaiſſeau rempli d'eau froide. Et l'on doit, lors même qu'on ſe fait oindre ſans ſe baigner, & que tout le corps ne s'accommoderoit point également du froid du bain, ſe faire verſer ſur la tête de l'eau froide. Ainſi ſi l'on ne veut point que l'eau mouille les autres parties du corps, il faut ſe tenir la tête panchée en devant, afin que l'eau ne deſcende point ſur le col. Il eſt même à propos de la diriger avec les mains le long des joues, pour

(*a*) Salle du bain tiéde.
(*b*) Salle du bain chaud.

empêcher qu'elle ne tombe ſur les yeux, ou ſur quelqu'autre partie. On doit manger peu, & ne faire uſage que d'alimens de facile digeſtion. Si on éprouve des maux de tête, lorſqu'on eſt à jeun, il faut manger vers le milieu de la journée. Mais ſi l'on n'en reſſent point, on fera mieux de ne faire qu'un repas. Il eſt plus à propos d'uſer pour ſa boiſſon ordinaire, de vin léger détrempé avec de l'eau, que de ne boire que de l'eau pure, afin d'avoir un remède auquel on puiſſe avoir recours, lorſqu'on a mal à la tête. Ainſi on ne doit point faire ſa boiſſon ordinaire, ni du vin, ni de l'eau pure; mais boire alternativement de l'un & de l'autre, ſi l'on veut qu'ils tiennent lieu de reméde. Après le ſouper on ne doit, ni lire, ni écrire, ni déclamer, ni même méditer trop attentivement; mais rien ſur-tout n'eſt plus contraire que le vomiſſement.



CHAPITRE V.

De ceux qui ſont ſujets aux maux d'yeux, de gorge; aux fluxions & aux rhumes.

CE n'eſt pas ſeulement à ceux qui ont la tête foible, que l'uſage de l'eau froide eſt avantageux ; il l'eſt encore à ceux qui ſont ſujets aux maux d'yeux, aux maux de gorges aux rhumes, & aux fluxions. Ils doivent ſe laver tous les jours, non ſeulement la tête, mais encore la bouche, avec de l'eau froide. Ceux qui ont beſoin de ce ſecours, doivent ſur-tout s'en ſervir lorſque les vents du midi ont rendu l'air plus peſant. En général, la contention & le travail d'eſprit ſont nuiſibles au corps après qu'on a mangé ; mais ſur-tout aux perſonnes qui ſont ſujettes aux douleurs de tête, aux maux de gorge, ou à quelqu'autre maladie de la bouche. Un moyen de ſe garantir des rhumes & des fluxions, lorſqu'on y eſt ſujet, eſt de changer, le moins qu'il eſt poſſible, d'air, de lieu, d'eau ; de ſe bien couvrir la tête, lorſqu'on

qu'on va à l'air, afin qu'elle ne puiſſe point s'échauffer par l'ardeur du ſoleil, ou ſe refroidir par le froid qui eſt produit quelquefois tout à coup par un amas de nuages. Il eſt bon auſſi de ſe faire raſer la tête à jeun, lorſque la digeſtion eſt faite, & de ne lire, ni écrire, lorſqu'on a mangé.

CHAPITRE VI.

Des Remédes contre la trop grande liberté du Ventre.

CEUX qui ont le ventre trop libre, doivent s'exercer les parties ſupérieures, en jouant à la paume, ou en faiſant quelque autre exercice de la même nature, & en ſe promenant à jeun; ils doivent éviter la grande ardeur du Soleil, l'uſage fréquent du bain; ſe faire oindre ſans ſuer; ne point uſer de différentes ſortes d'alimens, ou qui ſoient fort ſucculens; ne point manger de legumes, de plantes qui reſtent peu dans l'eſtomac; mais ſe nourrir d'alimens qui ſe digérent lentement. Le gibier, les poiſſons dont la

chair est dure, la viande rôtie des animaux domestiques, est ce qui leur convient le mieux. Ils ne doivent point user pour leur boisson, de vin salé, doux, leger; mais d'un vin austere, qui n'ait rien perdu de sa force, & qui ne soit pas trop vieux. Il ne faut point qu'ils boivent de Mulsum,* à moins qu'il ne soit fait avec le miel cuit. Il est bon qu'ils boivent froid, à moins que cela ne leur donne la colique. Ces sortes de personnes, lorsqu'elles se sentent incommodées du souper, doivent se faire vomir sur le champ, recommencer le lendemain, & le troisiéme jour ne prendre qu'un peu de pain trempé dans du vin; ou bien manger des œüfs frits dans de l'huile, ou dans du vin doux cuit, ou quelque autre liqueur semblable; & se remettre ensuite à la vie ordinaire. Il faut qu'elles se tranquilisent après les repas, qu'elles ne s'appliquent à rien, & qu'elles ne se promenent pas, même doucement.

---

* Vin dans lequel il entre du Miel.



CHAPITRE VII.

Des Remédes contre la Colique.

SI l'on eſt ſujet à avoir la colique, mal dont le ſiége eſt dans le gros inteſtin que les Grecs appellent *Colon*, & qui eſt ordinairement occaſionné par des vents retenus dans cet inteſtin, lorſque les digeſtions ſe font mal; il faut faire enſorte de mettre l'eſtomac en état de bien digérer. Pour cela, la perſonne ſujette aux coliques, fera bien de lire à haute voix, de s'exercer beaucoup, de faire uſage du bain tiéde; de boire & de manger chaud; d'éviter le froid, de renoncer aux legumes, à toutes les choſes douces, & ſe donner garde de rien prendre qui puiſſe cauſer des vents.

CHAPITRE VIII.

Des Remédes contre la foibleſſe d'Eſtomac.

LORSQU'ON a l'eſtomac foible, il faut lire à haute voix, & après la lecture ſe promener, jouer à la paume,

faire des armes, ou se livrer à tout autre exercice qui mette en mouvement & en action les parties supérieures; il ne faut point boire d'eau, mais du vin chaud; faire deux repas par jour, & ne prendre chaque fois, que la quantité d'alimens que l'estomac peut digérer aisément; user pour sa boisson ordinaire, de vin leger & austère, prendre après les repas, quelques potions froides. La pâleur, la maigreur, les douleurs des hyppocondres, les nausées, les vomissemens, les maux de tête lorsque l'on est à jeun, annoncent la foiblesse d'estomac. Ceux chez lesquels ces signes ne se trouvent point, ont l'estomac bon. Il ne faut pas là-dessus en croire toujours nos Romains; car souvent, lorsque dans les maladies, ils ont souhaité du vin ou de l'eau froide, ils rejettent sur la prétendue mauvaise constitution de leur estomac, l'usage d'une boisson qui fait leurs délices. Ceux qui digérent lentement, & qui pour cette raison, ont les hyppocondres gonflés, ou qui éprouvent des chaleurs & une alteration considérable pendant la nuit, doivent avant que de se coucher, boire deux ou trois verres d'eau froide, à travers un siphon. Les personnes chez lesquel-

les la digestion se fait lentement, se trouvent bien aussi de lire à haute voix, ensuite de se promener, & après la promenade, de se faire oindre, ou de se baigner; il est à propos qu'elles boivent toujours leur vin froid; qu'après les repas, elles prennent une grande * potion, mais à travers un siphon, comme je l'ai dit plus haut, & pardessus cette potion un verre d'eau froide. Si le manger s'aigrit, il faut boire de l'eau tiéde avant que de rien prendre, & ensuite vomir. Si cela donne le dévoyement, il n'y a rien de mieux après chaque selle, que de boire un verre d'eau froide.

CHAPITRE IX.

Précautions que doivent prendre ceux qui ont des douleurs de Nerfs.

LORSQU'ON ressent des douleurs dans les nerfs, ce qui est ordinaire à ceux qui ont la goutte aux piés, ou aux mains; il faut autant qu'il est possi-

* Breuvage, composé de différens médicamens.

ble, exercer & expoſer au froid la partie qui eſt affectée, excepté dans le tems où la douleur ſe fait ſentir; car alors il n'y a rien de mieux que le repos. Le commerce des femmes eſt toujours nuiſible à ces ſortes de perſonnes. Il eſt très-avantageux dans la goutte, de même que dans toutes les autres eſpéces d'incommodités, de bien digérer; rien ne fait tant de mal aux goutteux, que les indigeſtions. Toutes les fois que le corps eſt dérangé, c'eſt toujours la partie la plus foible qui s'en reſſent le plus. Si c'eſt un avantage de bien digérer, ainſi que nous venons de le dire, dans toutes les eſpéces de maladies; il en eſt auſſi dans leſquelles le froid fait bien, & d'autres où il faut de la chaleur: c'eſt à chacun à conſulter là-deſſus ſon temperament. Le froid eſt nuiſible aux vieillards, aux perſonnes maigres; il eſt pernicieux dans les bleſſures, contraire aux hyppocondres, aux inteſtins, à la veſſie, aux oreilles, aux hanches, aux épaules, aux parties naturelles, aux os, aux dents, aux nerfs, à la matrice, au cerveau. Il rend la peau pâle, aride, dure, noire: il occaſionne des friſſons & des tremblemens. Le froid fait bien aux jeunes

gens, & à toutes les perſonnes replettes. On a l'eſprit plus agile, & l'on digére mieux lorſqu'il fait froid, & qu'on prend des précautions pour s'en garantir. Il eſt bon dans les douleurs de tête, dans les maux d'eſtomac, dans les maladies & les douleurs des articles qui ne ſont point accompagnées d'ulcères, de ſe faire répandre ſur le corps de l'eau froide, excepté ſur la tête & l'eſtomac. On doit le faire auſſi lorſqu'on a des rougeurs au viſage, & que ces rougeurs ſont ſans douleur. La chaleur remédie à tous les maux auxquels le froid eſt contraire. Elle fait bien dans les ophthalmies qui ſont ſans douleur, & ſans larmoyement; elle appaiſe les convulſions; elle eſt bonne dans toutes les eſpéces d'ulcères, mais principalement dans ceux qui proviennent du froid; elle conſerve & entretient la bonne couleur du corps; elle chaſſe les urines; mais, ſi elle eſt trop forte, elle affoiblit tout le corps, ramollit les nerfs & ruine l'eſtomac. Il y a beaucoup de danger lorſqu'on n'y eſt point fait, de s'échauffer, ou de ſe refroidir tout-à-coup. Car le froid cauſe la pleureſie, & d'autres maladies. L'uſage de l'eau froide donne les écrouel-

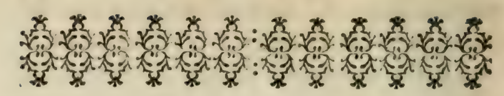
les. La chaleur dérange la digeſtion ; empêche le ſommeil, diſſipe par la ſueur, les parties les plus fluides des humeurs, & diſpoſe le corps aux maladies peſtilentielles.

CHAPITRE X.

Précautions qu'il faut prendre dans la Peſte.

IL eſt des précautions qu'il faut prendre dans la peſte, lorſqu'on n'en eſt point encore attaqué, & qu'on a lieu de craindre de l'être. Il eſt à propos de voyager, de naviger. Si l'on en eſt empêché, il faut ſe faire porter, ſe promener doucement en plein air, avant la grande chaleur ; & ſe faire oindre de la même façon. L'on doit, comme nous l'avons dit plus haut, éviter la fatigue, les indigeſtions, le froid, le chaud, la débauche, & ſe contenir beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Si l'on ſent quelque peſanteur, il ne faut point ſe lever matin ; ne point marcher nuds piés, principalement après les repas, ou en ſortant du bain. L'on ne doit point ſe faire

vomir à jeun, ou après qu'on a ſoupé, ni rien prendre qui puiſſe lâcher le ventre; s'il ſurvenoit un devoyement, il ſeroit même à propos de l'arrêter. Si on a l'eſtomac plein, il convient de faire abſtinence. Le bain, la ſueur, le ſommeil de midi, ſurtout ſi on a mangé, peuvent faire mal. Il eſt plus prudent de ne manger qu'une fois par jour, & même de ne prendre qu'une petite quantité d'alimens, afin de ne point ſe donner d'indigeſtion. On doit boire alternativement pendant un jour, de l'eau; & pendant un autre, du vin. Ces précautions priſes, il ne faut rien changer au reſte de ſa façon de vivre. Voilà ce qu'il convient de faire dans toutes les eſpéces de peſtes; mais principalement dans celle qui eſt occaſionnée par les vents du midi. On doit même ſe comporter de cette maniére, lorſqu'on voyage, & qu'on eſt parti de chez ſoi dans une ſaiſon fâcheuſe, ou qu'on arrive dans un pays où l'air eſt mauvais. Si l'on ne peut obſerver de point en point ce régime de vivre, il faut du moins faire abſtinence; & boire alternativement, comme nous venons de le dire, un jour du vin, & un autre de l'eau.



LIVRE SECOND.

PRÉFACE.

IL eſt pluſieurs ſignes qui annoncent que la ſanté eſt ſur le point de ſe déranger. En les rapportant, je ne ferai point difficulté de m'appuyer ſur l'autorité des anciens Médecins, & ſur-tout ſur celle d'Hippocrate ; car de l'aveu même des modernes qui ſe ſont un peu écartés de ſa pratique, il eſt le Médecin qui ait porté un prognoſtic plus juſte ſur les maladies. Mais avant que d'entrer en matiére, il me paroît qu'il eſt à propos de dire qu'elles ſont les ſaiſons de l'année, les eſpéces de tems, les âges, les tempéramens, où l'on eſt plus ou moins expoſé à être malade ; & qu'elles ſont les maladies propres à chacune de ces choſes. Ce n'eſt point que les hommes ne ſoient ſujets à toutes ſortes de maladies ; & qu'il n'en meure dans toutes ſortes de ſaiſons, d'âges, de tems, & de quelque

tempérament qu'ils puiſſent être ; mais c'eſt qu'il eſt des eſpéces de maladies qui arrivent plus fréquemment que d'autres ; & qu'ainſi il eſt utile que chacun ſçache ce qu'il a principalement à craindre, & en quel tems.

CHAPITRE PREMIER.

Quelles ſont les ſaiſons de l'année ; les eſpéces de tems ; les âges ; les tempéramens où l'on eſt plus ou moins ſujet à être malade ; & qu'elles ſont les maladies propres à chacune de ces choſes.

LE Printems eſt la ſaiſon la plus favorable pour la ſanté. Enſuite l'Hyver ; l'Eté eſt plus dangereux ; & l'Automne beaucoup plus encore. Les meilleurs tems pour la ſanté, ſont ceux qui ne varient point, ſoit qu'ils ſoient chauds, ou froids. Les plus pernicieux ſont ceux qui varient beaucoup. C'eſt cette variété de tems qui fait périr tant de monde en Automne. Car il fait chaud à midi ; & froid le matin, le ſoir & la nuit. Le tiſſu du corps qui a été relâché par les chaleurs de l'Eté, & qui

l'eſt encore par le chaud qu'il fait à midi, eſt tout à coup reſſerré par le froid qui ſuccéde au chaud. C'eſt en Automne ſur-tout que ſe font ces changemens ſubits du chaud au froid ; mais en quelque ſaiſon qu'ils arrivent, ils ſont toujours très pernicieux. Lorſque le tems n'eſt point variable, les jours ſereins ſont les plus ſalutaires. Un tems pluvieux eſt meilleur qu'un tems chargé de brouillards. Les tems les plus ſains, en Hyver, ſont ceux où il n'y a point de vents ; & en Eté, ceux où régne un vent de l'Oueſt. Si c'eſt une autre ſorte de vent, il vaut mieux que ce ſoit un vent du Septentrion, qu'un vent de l'Eſt, ou du Midi. Cependant il faut convenir que la ſalubrité des vents dépend beaucoup de la poſition des lieux où ils ſouflent ; car un vent qui vient des régions méditerranées, eſt preſque toujours ſain ; & un vent qui vient de la Mer, preſque toujours mal ſain. La ſalubrité des tems ne contribue pas ſeulement à affermir la bonne ſanté, mais encore à diminuer le danger des maladies graves qui arrivent dans ces tems, & à les faire finir plûtôt. L'air le plus pernicieux de tous, eſt donc celui qui rend malade ; de

ſorte que dans ce cas, il eſt avantageux au malade, de ſe faire tranſporter même dans un endroit où l'air eſt naturellement mauvais. L'âge de conſiſtance eſt celui où l'on court le moins de riſque; car on n'a rien à craindre, ni de l'ardeur bouillante de la jeuneſſe, ni des froideurs de la vieilleſſe. Dans la jeuneſſe, on eſt plus ſujet aux maladies aigues; & dans la vieilleſſe, aux maladies chroniques. Les perſonnes qui ont la taille quarrée, ſans être ni maigres, ni graſſes, ſont les mieux conſtituées. A la vérité, dans la jeuneſſe, c'eſt un agrément d'être d'une haute taille; mais en revanche, on éprouve bien plus vîte que les autres, toutes les infirmités de la vieilleſſe. Les perſonnes maigres ſont foibles; les perſonnes graſſes ſont peſantes. C'eſt dans le Printems ſur tout, que régnent les maladies qui naiſſent de la trop grande agitation des liqueurs; auſſi eſt-ce dans cette ſaiſon, que viennent les ophthalmies, les boutons, les hémorrhagies, les abſcès, que les Grecs appellent *Apoſtêmes;* les maladies atrabilaires, qu'ils nomment *Mélancholie;* la phréneſie, l'épilepſie, l'eſquinancie, les rhumes, & les fluxions. C'eſt auſſi

dans cette même ſaiſon, que les maladies des articles & des nerfs qui ſe font ſentir avec violence dans un tems, & diſparoiſſent dans un autre, commencent & ſe renouvellent. Non ſeulement on n'eſt pas exemt de la plûpart de ces maladies en Eté; mais on eſt encore ſujet aux fiévres ardentes, aux fiévres tierces, aux vomiſſemens, aux flux de ventre, aux douleurs d'oreille, aux ulcères de la bouche, aux chancres dans toutes les parties; mais ſurtout dans les parties honteuſes; & enfin à tous les maux que produiſent les ſueurs immodérées. Il n'eſt preſque aucune de ces maladies qui n'arrive en Automne; & outre cela, dans cette ſaiſon, naiſſent encore les fiévres Erratiques, les douleurs de ratte, l'hydropiſie, la conſomption que les Grecs appellent *Pthiſie;* la difficulté d'uriner, qu'ils nomment *Strangurie;* la paſſion iliaque, qui a ſon ſiége dans l'inteſtin que l'on appelle *Ileon;* la lienterie qui dépend de la trop grande lubricité des inteſtins; les douleurs dans les hanches, & les attaques d'épilepſie; c'eſt en Automne que meurent ceux qui ſont accablés par des maux qui durent depuis long-tems, & qui ont été fatigués par

les chaleurs de l'Eté qui ne fait que de finir. Beaucoup de malades périssent aussi en Automne, par les nouvelles espéces de maladies que cette saison occasionne. On en voit qui tombent dans des maladies très-longues, principalement dans des fiévres quartes qui leur durent pendant tout l'Hyver. Il n'est point de saison, où la peste de quelque espéce qu'elle puisse être, régne plus fréquemment. En un mot, l'Automne est nuisible de presque toutes les façons. L'Hyver cause des douleurs de tête, des toux, des maux de gorge, des pleurésies, & beaucoup de maladies dans les viscères.

Quant aux vents, l'aquilon excite la toux; desséche le gosier; resserre le ventre; supprime l'urine; occasionne des frissons, des plurésies, & des fluxions de poitrine. Il raffermit néanmoins dans un corps sain, le tissu des fibres, & rend plus alerte & plus agile. Le vent du midi affoiblit l'ouie; émousse les sens; excite des maux de tête; lâche le ventre; appesantit tout le corps; ramollit & affoiblit le tissu des fibres. Les autres vents, selon qu'ils approchent plus, ou moins de l'un ou de l'autre de ceux-ci, produisent des

effets plus ou moins ſemblables à ceux dont nous venons de parler. Toute chaleur en général, enflamme le foye, la ratte; rend l'eſprit plus peſant; occaſionne des foibleſſes & des hémorrhagies. Le froid cauſe, tantôt des convulſions, & tantôt des roideurs dans les nerfs. On appelle en Grec, la premiére de ces maladies, *Spaſme*, & la ſeconde, *Tetanos*. Le froid rend livides les ulcères; & occaſionne des friſſons dans la fiévre. Dans les tems de ſéchereſſe, naiſſent les fiévres aigues, les ophthalmies, la dyſenterie, les difficultés d'uriner, & les douleurs des articles. Dans les tems de pluie, viennent les fiévres intermittentes, les dévoiemens, l'eſquinancie, les chancres, l'épilepſie, le relâchement des nerfs, qu'on nomme en Grec, *Paralyſie*. Ce n'eſt point aſſez d'avoir égard au tems préſent; il faut encore faire attention à celui qui a précédé; car ſi l'Hyver a été ſec; & s'il a régné dans cette ſaiſon un vent du Septentrion, tandis qu'il tombe dans le Printems beaucoup de pluies accompagnées d'un vent du Midi; il ſurvient preſque toujours des fluxions ſur les yeux, des dyſenteries; des fiévres qui attaquent les perſonnes

qui ont le tiſſu des fibres lâches, & particuliérement les femmes. Si au contraire, il y a eu pendant l'Hyver, un vent du Midi, & des pluies ; & que le Printems ſoit froid & ſec, les femmes enceintes qui ſont ſur le point d'accoucher, courent riſque d'avorter ; & celles qui deviennent enceintes, ne mettent au monde que des enfans languiſſans, & qui ont de la peine à vivre. Pour les perſonnes qui ont le tiſſu des fibres reſſerré, elles ſeront ſujettes à des ophthalmies ſéches ; & ſi elles ſont âgées, à des fluxions & à des rhumes. Si les vents du Midi ont régné depuis le commencement de l'Hyver, juſqu'à la fin du Printems, il y aura des pleuréſies, & des fiévres accompagnées de phrénéſie, qui emporteront rapidement les malades. Lorſqu'il a fait fort chaud pendant tout le Printems & l'Eté, les fiévres ſont accompagnées de ſueurs conſidérables. Si l'Eté à été ſec, avec un vent de bize ; & s'il régne en Automne, un vent du Midi, avec des pluies, il y aura dans l'Hyver ſuivant, des toux, des rhumes, des enrouemens ; quelqu'uns même ſeront attaqués de conſomption. Si l'Automne a été auſſi ſéche que l'Eté ; & ſi les vents de bize ont

continué de ſouffler dans cette premiére ſaiſon, les perſonnes qui ont le tiſſu des fibres lâche, telles que les femmes, jouiſſent d'une bonne ſanté ; mais pour celles qui l'ont reſſerré, elles ſont menacées d'ophthalmies ſéches, de fiévres aigues, & intermittentes ; elles ont ſur-tout à craindre les maladies qui ſont produites par l'humeur atrabilaire.

Quant aux âges, les enfans & ceux qui ſont parvenus à l'âge de puberté, ſe portent mieux dans le Printems, & au commencement de l'Eté ; les vieillards mieux en Eté & au commencement de l'Automne ; les jeunes gens, & les perſonnes de l'âge de conſiſtence mieux en Hyver. L'Hyver eſt plus contraire aux vieillards ; & l'Eté aux jeunes-gens. Les enfans & ceux qui ſont dans l'âge de puberté, lorſqu'ils tombent malades, ſont ſujets à avoir dans la bouche des ulcères rongeans, que les Grecs appellent *Aphthes ;* ils ont auſſi des inſomnies, des vomiſſemens, des écoulemens d'humeurs par les oreilles, & des inflammations aux environs de l'ombilic. Il eſt encore des maladies particuliéres aux enfans qui pouſſent leurs dents. Leurs gencives s'ulcérent ; ils éprouvent des convulſions, des fié-

vres, des dévoiemens ; principalement lorſque les dents canines leur pouſſent. Ces accidens arrivent ordinairement aux enfans qui ont beaucoup d'humeurs, & qui ont le ventre fort reſſerré. Lorſqu'ils ſont un peu plus avancés en âge, il leur ſurvient des tumeurs dans les glandes ; les vertèbres de l'épine ſe courbent ; ils ſont ſujets aux écrouelles ; à des eſpéces de verrues douloureuſes, que les Grecs appellent *Acrochordons*, & à pluſieurs autres ſortes de tubercules ; enfin lorſqu'ils entrent dans l'âge de puberté, ils ſont encore ſujets à pluſieurs des maladies dont nous venons de parler, & outre cela, à des fiévres de longue durée, & à des hémorrhagies par le nez. Tous les enfans courent des riſques vers le quarantiéme jour de leur naiſſance, vers leur ſeptiéme mois, leur ſeptiéme année, & l'âge de puberté. Les maladies des garçons qui ne ſe terminent pas vers cet âge, & après qu'ils ont commencé à faire uſage du commerce des femmes ; celles des filles qui ne ceſſent point après les premiéres éruptions des régles, ſont ordinairement longues. Cependant les maladies des enfans, qui ont duré long-tems, ſe

terminent le plus ſouvent vers ce tems. La jeuneſſe eſt ſur-tout ſujette aux maladies aigues ; aux attaques d'épilepſie, & à la conſomption : car ce ſont preſque toujours des jeunes-gens qui crachent le ſang. Après cet âge, on eſt expoſé aux pleuréſies, aux fluxions de poitrine, à la léthargie, au choléra-morbus, à la démence & aux flux hémorrhoïdal. Les vieillards reſſentent principalement des difficultés de reſpirer, & d'uriner ; ils ſont ſujets aux rhumes ; ils éprouvent des douleurs dans les articles, & dans les reins. Ils ſont expoſés à la paralyſie, à la cachexie, aux inſomnies, à des maux d'oreilles, d'yeux, de narines, qui durent long-tems, au flux de ventre, à la dyſenterie, à la lienterie, qui viennent ordinairement à la ſuite des longues diarrhées, & à toutes les autres incommodités qui dépendent de la trop grande liberté du ventre.

Les perſonnes maigres ſont non ſeulement ſujettes à toutes ces maladies ; mais elles ſont encore expoſées à la conſomption, à des débordemens de bile, à des rhumes, à des points de côté, & à des douleurs dans les viſcères. Les perſonnes graſſes périſſent or-

dinairement par des maladies aigues, & des difficultés de reſpirer; & meurent ſouvent ſubitement; ce qui n'arrivent preſque jamais aux perſonnes maigres.

CHAPITRE II.

Des ſignes qui annoncent la mauvaiſe ſanté.

LA mauvaiſe ſanté a coutume de s'annoncer, comme nous l'avons dit ci-deſſus, par des ſignes qui lui ſont particuliers. Le plus commun de tous, eſt lorſque le corps ſe trouve hors de ſa ſituation ordinaire, non ſeulement en pis; mais même en mieux. Ainſi, ſi l'on a plus d'embonpoint; ſi l'on eſt de meilleur mine; ſi le teint eſt plus vermeil que de coutume; il faut ſe défier de ce mieux : car, comme il eſt impoſſible que l'on reſte dans cet état, au-de-là duquel on ne peut aller, il eſt néceſſaire qu'il ſe détruiſe, & qu'il ſe change en pis. C'eſt cependant un plus mauvais ſigne, lorſque l'on eſt plus maigre qu'à l'ordinaire; que l'on a perdu ſes couleurs, & ſa bonne mine;

car ſi l'on a du trop, la maladie trouve de quoi retrancher; mais ſi l'on n'a point aſſez, on manque même du néceſſaire pour ſupporter le mal. On doit craindre auſſi, ſi les membres ſont plus peſans que de coutume ; s'il ſurvient des ulcères en grand nombre; ſi on ſe ſent le corps plus échauffé, qu'il ne l'eſt ordinairement; ſi l'on eſt accablé par le ſommeil; ſi l'on a des ſonges tumultueux ; ſi l'on s'éveille plus fréquemment que de coutume; & ſi enſuite on ſe rendort ; ſi dans le ſommeil il y a quelque partie du corps qui ſue, contre l'ordinaire, ſur-tout ſi c'eſt la poitrine, le col, les jambes, les cuiſſes ou les hanches; ſi l'eſprit eſt languiſſant; ſi l'on a de la peine à parler, & à ſe mettre en mouvement; ſi le corps eſt comme engourdi ; ſi l'on reſſent des douleurs vers la région de l'eſtomac, vers la poitrine; ou ſi l'on a, ce qui arrive à quantité de perſonnes, des maux de tête; ſi la bouche eſt continuellement remplie de ſalive ; ſi l'on ne remue les yeux qu'avec peine; ſi les tempes ſont reſſerrées; ſi l'on reſſent des friſſonnemens dans les membres ; ſi la reſpiration eſt difficile ; ſi les artères du front ſont gonflées, &

battent avec violence; ſi l'on baille fréquemment; ſi l'on éprouve un ſentiment de laſſitude dans les genoux, & dans tout le corps. Souvent pluſieurs de ces ſignes ſont les avant-coureurs de la fiévre, & elle ne vient jamais ſans avoir été précédée de quelqu'un; mais une choſe à laquelle il faut ſur-tout faire attention; c'eſt, ſi on a remarqué ſouvent quelqu'un de ces ſignes dans une perſonne, ſans qu'ils ayent été ſuivis d'aucun dérangement. Il eſt des conſtitutions & des tempéramens ſi ſinguliers, qu'il eſt impoſſible, à moins que de les connoître, d'en porter un prognoſtic certain. Ce ſeroit à tort qu'on s'allarmeroit, lorſqu'on ſe trouve dans quelqu'unes des ſituations dont nous venons de parler, ſi on s'y eſt déja trouvé pluſieurs fois, ſans qu'il en ſoit arrivé de mal. On a de juſtes ſujets de crainte, au contraire, ſi l'on s'y trouve pour la premiére fois; ou ſi l'on ne s'y eſt jamais trouvé, ſans avoir été obligé de prendre des précautions, pour en prévenir les ſuites fâcheuſes.



CHAPITRE III.

Des ſignes qui donnent lieu d'eſpérer dans les maladies.

LORSQU'UN malade a la fiévre, on peut être aſſuré qu'il n'eſt point en danger, s'il ſe couche ſur le côté droit ou gauche, comme il a coutume de faire, les jambes un peu repliées; ce qui eſt a peu près la ſituation d'un homme en ſanté. Il n'y a point de riſque non plus, ſi le malade ſe remue aiſément; s'il dort la nuit, & eſt éveillé pendant le jour; ſi la reſpiration eſt aiſée; s'il n'eſt point agité; ſi la peau n'eſt point tendue aux environs de l'ombilic, & du pubis; ſi les hyppocondres ne ſont point douloureux; s'ils ſont également moux de chaque côté; ou s'ils ſont ſeulement un peu gonflés, mais cédent à la preſſion des doigts, ſans cauſer de douleur. Alors quoique la maladie puiſſe durer longtems, elle n'eſt cependant pas dangereuſe. On n'a pareillement rien a craindre, lorſque le tiſſu de la peau eſt relâché également par-tout; que la ſueur

ſe répand par tous les membres, & que l'accès de fiévre ſe termine avec cette ſueur. On doit regarder comme un bon ſigne, l'éternuement qui arrive lorſque la maladie commence à prendre le chemin de la guériſon. On a lieu auſſi de bien augurer, lorſque le malade ne perd point l'appétit dès le commencement de la maladie; ou qu'il le recouvre, après l'avoir perdu. Une fiévre qui ſe termine le même jour qu'elle a commencé, eſt ſans danger, de même que celle qui dure plus longtems, mais dont le premier accès eſt entiérement fini avant que le ſecond commence; en ſorte qu'il y a une parfaite apyrexie, * entre les deux accès. Le vomiſſement qui eſt mêlé de bile & de pituite; l'urine dont le ſédiment eſt blanc, liſſe, égal, ou qui eſt chargée à ſa ſuperficie, de nuages qui ſe précipitent enſuite au fond, ſont d'un bon augure. Les excrémens n'annoncent point de danger, lorſqu'ils ſont moux, figurés comme dans l'état de ſanté; qu'on les rend à peu près dans le même tems qu'on a coutume de les rendre, lorſqu'on ſe porte bien; & que

* Ceſſation de la Fiévre.

leur quantité répond à celle des alimens qu'on a pris. Le flux de ventre eſt plus à craindre. Il ne faut cependant point s'allarmer, quand il paroît dès le commencement de la maladie, ſi le ventre eſt plus reſſerré le matin, ou s'il ſe reſſerre peu à peu dans le cours de la maladie; & ſi les matiéres que le malade rend, ſont jaunatres, & ne ſentent pas plus mauvais que dans l'état de ſanté. Ce n'eſt point un mal, que de rendre quelques vers avec les ſelles ſur la fin de la maladie. S'il y a tumeur & douleur ſans inflammation, dans les inteſtins grêles, occaſionnées par des vents retenus dans les gros inteſtins, c'eſt un bon ſigne que les borborigmes * qui ſe font entendre vers les parties inférieures du bas ventre; ſur-tout ſi ces vents ſortent avec les excrémens ſans difficulté.

* Bruit occaſionné par des vents dans les gros inteſtins.



CHAPITRE IV.

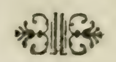
Des ſignes qui donnent lieu de craindre dans les maladies.

ON a tout lieu de craindre au contraire que la maladie ne ſoit grave, lorſque le malade ſe couche ſur le dos, les mains & les piés étendus ; lorſqu'il veut être aſſis dans la violence d'une maladie aigue ; & ſur-tout dans une inflammation du poulmon ; lorſqu'il repoſe de tems en tems, pendant le jour, & qu'il ne dort point pendant la nuit. Le ſommeil qui arrive entre dix heures du matin & la nuit, eſt moins ſalutaire que celui du matin, juſqu'à dix heures ; enfin le mal eſt encore plus grand, lorſque le malade ne dort ni le jour, ni la nuit ; car il eſt rare qu'une pareille inſomnie ne ſoit point accompagnée d'un délire continuel. Ce n'eſt pas non plus un bon ſigne, lorſque l'on dort trop ; & ce ſigne eſt d'autant plus dangereux, que l'aſſoupiſſement dure le jour & la nuit. On a auſſi lieu de craindre que la maladie ne ſoit dangereuſe, lorſque la

respiration est fréquente & laborieuse ; que l'on ressent des frissons le sixiéme jour de la maladie ; qu'on crache du pus ; qu'on expectore difficilement ; qu'on éprouve une douleur continuelle ; qu'on supporte son mal avec peine ; qu'on s'agite les pieds, & les mains ; qu'on pleure involontairement ; qu'on a les dents couvertes d'une humeur glutineuse ; que la peau est séche & aride vers les environs de l'ombilic, & du pubis ; que les hyppocondres sont enflammés, douloureux, durs, gonflés & tendus ; principalement si c'est l'hyppocondre droit. Le péril est extrême, si on sent un battement considérable des artères dans ces mêmes parties. C'est aussi une très-mauvaise marque dans une maladie aigue, de maigrir tout à coup ; d'avoir la tête, les piés, & les mains froides, le ventre & les côtés chauds, ou les extrémités froides ; de ressentir des frissons après avoir sué. Le hocquet, la rougeur des yeux, qui surviennent après le vomissement ; le dégout qui succéde à l'appétit, ou à des fiévres qui ont duré longtems ; les sueurs trop considérables, & sur-tout les sueurs froides, les sueurs qui ne se répandent pas également par-

tout le corps, ou qui ne terminent pas l'accès de fiévre, n'annoncent rien que de dangereux. Les fiévres qui reviennent tous les jours à la même heure, ou qui ont des accès semblables, & qui ne diminuent point le troisiéme jour, sont d'un mauvais caractère ; il en est de même de celles qui ont des redoublemens, & ensuite des rémissions sans cesser entiérement. Les fiévres qui continuent toujours avec la même violence, sont les plus fâcheuses de toutes. La fiévre qui succéde à la jaunisse, est dangereuse, sur-tout si l'hyppocondre droit est resté dur ; ou s'il est douloureux, tandis que le gauche est dur. Toute fiévre aigue n'est point sans danger. Les convulsions qui arrivent dans une fiévre aigue, ou qui surviennent après le sommeil, sont toujours très à craindre. C'est une mauvaise marque dans une maladie, si le malade s'épouvante en dormant ; s'il a l'esprit troublé ; ou si une paralysie se jette sur quelque partie ; car quand bien même on viendroit à bout de ranimer cette partie, elle restera toujours plus foible que les autres. Il y a aussi du danger, si l'on vomit de la bile, ou de la pituite toute pure ; sur-tout si la bile ou la

pituite que l'on rend, eſt verte ou noire. L'urine dans laquelle il ſe fait un dépôt livide ou rougeatre, eſt mauvaiſe; celle où il paroît comme des filamens petits & blancs, l'eſt encore davantage. Enfin la plus mauvaiſe de toutes, eſt celle où l'on apperçoit des nuages répandus en maniére de grumaux de ſon. L'urine ténue & blanche, donne pareillement ſujet d'appréhender, principalement dans la phrénéſie; c'eſt encore un très mauvais ſigne de ne point aller à la ſelle, ou d'avoir dans une fiévre un dévoiement conſidérable, qui ne permet point de reſter au lit, ſur-tout ſi les matiéres que l'on rend, ſont fort liquides, blanches, pâles, ou écumeuſes. Les excrémens, s'ils ſont en petite quantité, s'ils ſont liſſes, blancs, un peu pâles, livides, bilieux, ſanguinolens, ou s'ils ſentent plus mauvais, que dans l'état de ſanté, dénotent du danger, de même que ceux qui ne ſont point changés de couleur, après une longue fiévre.



CHAPITRE V.

Des ſignes qui annoncent que la maladie ſera longue.

LORSQU'UNE maladie eſt accompagnée des ſymptomes dont nous venons de parler, elle ne peut manquer d'être longue, à moins que le malade ne meurre; car dans les maladies violentes on ne peut eſpérer de guérir, qu'autant que la maladie traine en longueur, & qu'elle donne le tems de faire les remédes néceſſaires. Il eſt certains ſignes néanmoins par leſquels on peut connoître dès le commencement, qu'une maladie ſera longue, ſans être mortelle. C'eſt lorſque dans les fiévres intermittentes, on a des ſueurs froides autour de la tête ſeulement, ou autour du col; ou bien que la ſueur ſurvient avant la fin de l'accès; que l'on a tantôt chaud, tantôt froid; que la couleur change d'un inſtant à l'autre; que les parties qui ſe ſont abſcédées pendant la fiévre, ne ſont point encore guéries; que le malade eſt peu maigri pour l'eſpace de tems que la

maladie a duré ; que l'urine eſt liquide & claire dans un tems, & que dans un autre elle dépoſe un ſédiment, & que ce ſédiment eſt liſſe, blanc, ou rouge, étendu en forme de petits grumaux, & qu'il s'éleve de petites bulles à la ſuperficie de l'urine.

CHAPITRE VI.

Des ſignes de la mort.

QUOIQUE les ſignes rapportés aux deux Chapitres précédens, annoncent du danger, il reſte néanmoins encore guelque eſpérance ; mais le péril eſt extrême, lorſque les narines ſe reſſerrent, que les tempes s'enfoncent, que les yeux ſont creux, les oreilles froides ſans reſſort, & renverſées par en bas ; que la peau eſt dure & tendue vers le front, & que la couleur eſt noire, ou fort pâle : la mort eſt encore bien plus certaine, ſi ces ſignes paroiſſent, ſans que le malade ait été épuiſé auparavant par de longues veilles, par un flux de ventre, ou par la faim ; cauſes qui peuvent mettre une perſonne dans

dans la ſituation dont nous venons de parler, mais qui paſſe au bout d'un jour, & qui eſt toujours un indice de mort, ſi elle dure plus long-tems. Le malade touche à ſa derniére heure, ſi ces ſymptomes terribles ſubſiſtent depuis trois jours dans une maladie ancienne ; ſur-tout ſi les yeux ne peuvent ſupporter la lumiére ; s'ils ſont larmoyans ; ſi le blanc eſt rouge, ou ſi les venules qui rampent ſur la membranne extérieure, ſont pâles ; ſi la pituite qui nage ordinairement ſur le globe, s'attache aux angles ; s'il y a un des yeux qui ſoit plus petit que l'autre ; s'ils ſont fort enfoncés, ou s'ils ſont conſidérablement gonflés ; ſi dans le ſommeil, les paupiéres ne s'approprochent pas exactement l'une de l'autre ; mais ſi l'on apperçoit à travers, quelque choſe du blanc de l'œil ; ſi tous ces accidens n'ont point été précédés d'un flux de ventre ; ſi les paupiéres ſont pâles, & ſi la même pâleur s'eſt répandue ſur les levres, les narines ; ſi les yeux, les paupiéres, les ſourcils, ou quelques-unes de ſes parties ſe renverſent ; ſi le malade ne voit, ou n'entend plus, à cauſe de l'extrême foibleſſe où il ſe trouve.

C'eſt auſſi un ſigne de mort, lorſque le malade ſe couche ſur le dos, les genoux ſerrés l'un contre l'autre ; que le poids de ſon corps l'entraîne enſuite vers les piés ; qu'il ſe découvre les bras, & les jambes ; qu'il les étend inégalement ; qu'il a les extrémités froides ; qu'il bâille, qu'il dort continuellement ; que ſon eſprit eſt aliené, & qu'il grince les dents, ſans avoir coûtume de le faire étant en ſanté.

On a pareillement tout à craindre, ſi un ulcère, qui eſt venu avant, ou dans le tems même de la maladie, devient ſec, pâle, ou livide ; ſi les ongles & les doigts pâliſſent ; ſi l'air qui ſort des poulmons, eſt froid ; ſi le malade dans une fiévre, dans une maladie aiguë, dans une phréneſie, dans une inflammation au poulmon, une douleur de tête violente, arrache les flocons de ſes couvertures ; s'il étend les franges de ſon lit ; s'il porte la main ſur toutes les petites éminences qu'il apperçoit ſur le mur voiſin. Les douleurs qui naiſſent aux environs des hanches & des extrémités inférieures, & qui, après avoir paſſé dans les viſcères, diſparoiſſent enſuite tout-à-coup, annonçent auſſi la mort ; ſur-tout, ſi ce

ſymptome eſt accompagné de quelques autres. Il n'y a plus de reſſource dans une ſquinancie, où il ne paroît aucune tumeur à l'extérieur, ſi le malade ſe ſent tout-à-coup ſuffoqué; s'il ne peut avaler ſa ſalive, ou bien s'il a le col renverſé de façon qu'il ne peut rien prendre. Un malade eſt en danger de mort dans une fiévre continue, s'il eſt d'une foibleſſe extrême; s'il a les parties extérieures du corps froides, dans le tems même de la fiévre; tandis que la chaleur eſt ſi grande à l'intérieur, qu'il a beſoin de boire. Il en eſt de même, ſi la fiévre eſt continue avec délire, & difficulté de reſpirer. Si l'on tombe en convulſion après avoir pris de l'hellebore, ou ſi l'on perd l'uſage de la parole pour s'être enivré, on périt ordinairement dans des mouvemens convulſifs violens, à moins que la fiévre ne ſurvienne, ou qu'on ne recouvre l'uſage de la parole dans le tems même que l'ivreſſe ſe diſſipe. Les maladies aiguës ſont ordinairement mortelles dans les femmes enceintes. On doit pareillement craindre la mort, ſi le ſommeil augmente la douleur, au lieu de la diminuer; ſi l'on rend par haut, ou par bas, au commencement d'une maladie, de la

bile noire ; ou bien ſi cet accident arrive de l'une, ou de l'autre de ces façons vers la fin d'une maladie qui dure depuis long-tems, & qui a miné le corps. Si l'on rend des crachats bilieux ou purulens, à la fois, ou ſéparément, on eſt très en danger de périr : ſi ces crachats ont paru dès le ſept de la maladie, on meurt ordinairement le quatorze ; quelquefois cependant plûtôt, ou plus tard, ſelon que les autres ſymptomes ſont plus ou moins graves. Les ſueurs froides dans les fiévres aiguës, ſont mortelles. Il en eſt de même dans toutes ſortes de maladies, du vomiſſement qui eſt de diverſes matiéres, & de différentes couleurs ; principalement ſi les matiéres que le malade rend, ſont de mauvaiſe odeur. Le vomiſſement de ſang dans la fiévre, eſt également funeſte. Lorſque l'urine eſt jaune & ténue, c'eſt une preuve ordinairement qu'elle eſt fort crue, & le malade périt ſouvent avant que la coction des humeurs ait pu ſe faire. C'eſt donc un ſigne de mort, lorſque l'urine reſte long-tems dans cet état de crudité. L'urine la plus mauvaiſe & qui dénote le plus la mort, eſt celle qui eſt noire, épaiſſe, & de mauvaiſe odeur, principalement chez les hommes & les fem-

mes; car chez les enfans, c'eſt celle qui eſt ténue, & fort claire. Si les excrémens ſont de différentes ſortes de matiéres; ſi l'on y remarque comme des raclures de boyaux; ſi l'on y apperçoit du ſang, de la bile, quelque choſe de vert; ſoit que ces matiéres ſortent en différens tems, ou toutes enſemble, étant pour ainſi dire, mêlées l'une avec l'autre, mais diſtinctes, on doit craindre pour les jours du malade: il peut cependant vivre encore quelque tems; mais la mort eſt proche, ſi les excrémens ſont liquides, noirs, pâles, bilieux & de mauvaiſe odeur.

Je ſçais qu'on peut m'objecter que, s'il eſt des ſignes qui annoncent ſûrement la mort, on ne conçoit point comment des malades abandonnés par les Médecins, peuvent en revenir, & comment il eſt arrivé que des gens qu'on croyoit morts, ſont reſſuſcités dans le tems même de leurs funerailles; & que Démocrite, ce Médecin dont la réputation eſt ſi grande & ſi bien méritée, bien éloigné de penſer qu'il y eut des ſignes en Médecine, qui annonçaſſent la mort d'une maniére certaine, a même prétendu qu'on n'avoit point de marques aſſez ſûres pour connoitre ſi la vie étoit éteinte.

A cela je ne répondrai point qu'il eſt des ſignes preſque ſemblables à ceux dont nous venons de parler, & qu'il n'y a que les mauvais Médecins, & non les bons, qui puiſſent s'y méprendre ; que le fait qu'on raconte d'Aſclepiade, qui s'écria à la rencontre d'un convoi, que la perſonne qu'on alloit inhumer, étoit en vie, en eſt la preuve ; & que les fautes de l'Artiſte ne ſont point celles de l'Art. Je repliquerai avec plus de modération, que la Médecine eſt un art conjectural, & que quoiqu'il arrive ſouvent que les conjectures ſe trouvent vraies, elles trompent néanmoins quelquefois ; mais qu'une choſe qui trompe à peine une fois ſur mille, n'en eſt pas moins digne de foi pour cela, puiſqu'on en éprouve la vérité ſur une multitude innombrable de perſonnes. Ce que je dis ici, doit s'entendre également des ſignes dangereux & favorables ; car on eſt quelquefois trompé dans ſes eſpérances, & on voit mourir tel malade que le Médecin croyoit d'abord devoir en revenir. Les remédes que l'on n'employe que dans la vûe de guérir les maladies, ſont quelquefois funeſtes à quelques-uns, & empirent le mal au lieu de le diminuer. C'eſt un malheur que la foi-

blesse humaine ne peut éviter, à cause de la diversité presque infinie des tempéramens. La Médecine cependant n'en est pas moins digne de la confiance des hommes, puisqu'elle est avantageuse au plus grand nombre de malades, & qu'elle est bien plus souvent utile que nuisible. On doit aussi observer que les signes qui donnent lieu d'espérer la guérison, ou de craindre la mort des malades, sont moins certains dans les maladies aiguës que dans les autres.

CHAPITRE VII.

Des signes propres à chaque espéce de maladie.

APRÈS avoir parlé des signes communs à toutes les maladies, je vais parler de ceux qui sont propres à chaque espéce. Parmi ces signes, il en est qui font connoître avant la fiévre, d'autres dans le tems même de la fiévre, ce qui se passe pour le présent à l'intérieur, & ce qui surviendra par la suite. Si avant d'avoir la fiévre, on se sent la tête pesante; si après le sommeil, on a les

yeux chargés, des éternumens fréquens, on doit craindre qu'il ne se fasse tout-à-coup quelque dépôt de pituite vers la tête. S'il y a pléthore ; si l'on est fort échauffé, il arrive ordinairement une hémorrhagie par quelque partie du corps. Si l'on maigrit sans cause, on est menacé de tomber dans la cachexie ; si les hypocondres sont douloureux, ou fort enflés, ou si l'on rend pendant toute la journée des urines crues, c'est une preuve que la digestion se fait mal. Ceux qui ont pendant quelque tems une mauvaise couleur, sans avoir la jaunisse, éprouvent de violens maux de tête, ou mangent de la terre. Les personnes qui ont le visage pâle & bouffi depuis longtems, ont ou la tête, ou les viscères, ou le bas ventre en mauvais état. Si un enfant ne va point à la selle dans une fiévre continue ; s'il change de couleur ; s'il ne repose point ; s'il pleure continuellement, il est à craindre qu'il ne lui survienne des convulsions. Des rhumes fréquens chez une personne mince & grande, doivent faire appréhender la consomption. Lorsqu'on a été pendant plusieurs jours, sans aller à la selle, on est ménacé ou d'un flux de ventre subit, ou d'un petit accès de fiévre.

Lorſque les piés ſont enflés, que l'on ne va que rarement à la ſelle, ou que l'on a des douleurs dans les hanches, ou vers les parties inférieures du bas ventre, on eſt ménacé d'hydropiſie; mais alors la cauſe du mal eſt dans le bas ventre même. On doit craindre cette même maladie, lorſqu'on a des envies fréquentes d'aller à la ſelle, ſans rien rendre que des matiéres fort dures, & avec beaucoup de peine. Lorſque les piés ſont enflés, qu'on apperçoit une tumeur tantôt au côté droit, tantôt au côté gauche du ventre, que cette tumeur paroît dans un tems, & diſparoît dans un autre, la cauſe de l'hydropiſie réſide dans le foye. On eſt pareillement ménacé de ce mal, ſi on éprouve des tranchées dans les inteſtins, aux environs de l'ombilic; ſi l'on reſſent des douleurs dans les hanches qui ne cédent ni au tems, ni aux remédes. Les douleurs des articles qui ſe font ſentir aux mains, ou aux piés, ou dans quelque autre partie, de façon que les nerfs ſe retirent, ou que, pour le peu que l'on fatigue la partie, elle ſouffre également du chaud, ou du froid, annoncent la goutte aux piés, ou aux mains, ou dans l'article où l'on reſſent ces douleurs.

Ceux qui ont eu des hémorrhagies par le nez dans leur enfance, & qui n'en ont plus, ſont expoſés à avoir ou de violens maux de tête, ou des ulcérations conſidérables dans les articles, ou quelque autre maladie. Les femmes qui n'ont point de régles, ſont néceſſairement ſujettes à de cruelles douleurs de tête, ou à avoir quelque autre partie malade. Elles ſont expoſées aux mêmes dangers, ſi, ſans avoir la goutte, ou quelques autres maladies ſemblables, elles ont des tumeurs, ou des douleurs dans les articles, qui viennent dans un tems, & diſparoiſſent enſuite. Elles ſont pareillement menacées de fluxion ſur les yeux, ſi les tempes leur font ſouvent mal; ſi elles ſuent pendant la nuit; ſi le front leur démange. Une femme qui reſſent à la ſuite de ſon accouchement, des douleurs fort violentes, ſans être accompagnées de mauvais ſignes, aura vers le vingtiéme jour, une hémorrhagie par le nez, ou un abſcès dans quelque partie inférieure. Quiconque éprouve une douleur fort vive vers les tempes ou le front, peut être ſûr qu'elle ſe terminera de l'une ou de l'autre façon que nous venons de dire; ou, par une hémorrhagie, s'il eſt jeune; ou, par

un abſcès, s'il eſt vieux. Une fiévre qui a quitté tout à coup, ſans qu'on en apperçoive la raiſon, & ſans aucun ſigne favorable, revient preſque toujours. Une perſonne qui rend du ſang par la bouche le jour & la nuit, ſans qu'il y ait eu douleur ou à la tête ou aux hyppocondres; ni toux, ni vomiſſement, ni fiévre qui ayent précédé, a ſûrement un ulcère dans le nez, ou dans le goſier. S'il eſt ſurvenu à une femme, une tumeur dans l'aine, accompagnée d'une petite fiévre, dont la cauſe ne ſe manifeſte pas, elle a un ulcère à la matrice. Une urine fort épaiſſe & dont le ſédiment eſt blanc, dénote qu'il y a douleur vers les articles, ou dans les viſcères, & qu'on eſt ménacé de maladie. Celle qui eſt verte, annonce qu'il y a douleur dans les viſcères; qu'il s'y forme quelque tumeur qui n'eſt point ſans danger, ou que le corps eſt dérangé. Mais ſi l'on remarque du ſang, ou du pus dans l'urine, c'eſt un ſigne que la veſſie ou les reins ſont ulcérés. Si l'urine eſt épaiſſe; ſi elle renferme de petites caroncules, ou comme de petits filamens; s'il s'éleve deſſus de petites bulles; ſi elle ſent mauvais; ſi elle charie quelquefois du gravier, &

quelquefois des matiéres mêlées de ſang; ſi outre cela, on a mal dans les hanches, & dans les parties qui ſont ſituées entre les hanches & au-deſſus du pubis; ſi on a des rapports fréquens; ſi l'on vomit de tems en tems de la bile; ſi les extrémités ſont froides; ſi l'on a ſouvent des envies d'uriner; ſi on ne peut uriner qu'avec beaucoup de difficulté; ſi l'urine que l'on rend, eſt ſemblable à de l'eau; ſi elle eſt jaune ou pâle; ſi l'on ſe ſent un peu ſoulagé après avoir uriné; ſi on ne va à la ſelle qu'en rendant beaucoup de vents, c'eſt une preuve que les reins ſont affectés. Mais ſi l'on n'urine que goutte à goutte; s'il y a du ſang mêlé dans l'urine, ou des caillots de ſang, qu'on ne rend qu'avec peine; ſi l'on reſſent de la douleur à l'intérieur, dans les environs du pubis, le mal eſt dans la veſſie. Le calcul ſe reconnoît aux ſignes ſuivans: on urine avec difficulté & goutte à goutte, & quelquefois involontairement; l'urine eſt remplie de ſables, & l'on rend de tems en tems, en urinant, ou du ſable, ou quelque choſe de ſanguinolent, ou de purulent. Il y en a qui urinent plus facilement lorſqu'ils ſont debout; d'autres, lorſqu'ils ſont couchés ſur le dos;

ſur-tout, ſi le calcul eſt fort conſidérable. D'autres ſont obligés de ſe courber, & pour diminuer la douleur, d'allonger la verge, en la tirant avec la main; on éprouve dans cette partie un ſentiment de peſanteur, qui augmente par la courſe & par le mouvement. Quelques-uns dans la douleur, ſe croiſent alternativement les piés l'un ſur l'autre. Les femmes ſont obligées de ſe gratter ſouvent avec la main, l'orifice de leurs parties naturelles, & lorſqu'elles y portent le doigt, & qu'elles preſſent le col de la veſſie, elles ſentent quelquefois la pierre. Les perſonnes qui crachent du ſang écumeux, ſont attaquées du poulmon. Une femme enceinte qui a un devoiement conſidérable, eſt en riſque d'avorter. S'il lui ſort du lait par les mamelles, le fœtus qu'elle porte, eſt foible. Mais ſi les mamelles ſont dures, c'eſt une marque qu'il ſe porte bien. Un hocquet fréquent, & qui dure plus qu'il n'a coûtume de faire, dénote que le foye eſt enflammé. Lorſque les tumeurs qui environnent les ulcères, diſparoiſſent tout à coup; ſi ce ſont des ulcères ſitués en derriére, on eſt ménacé de convulſions, & de roideur dans les nerfs; mais ſi les ulcères ſont en devant, on doit

craindre des douleurs fort violentes de côté, ou la démence. La disparition de ces tumeurs est quelquefois suivie d'un devoiement, qui est ce qui peut arriver de plus salutaire en pareil cas. Les écoulemens périodiques de sang, supprimés tout à coup, sont ordinairement suivis de phtisie, ou d'hydropisie. La phtisie survient aussi à une pleuresie qui a suppuré, & qui n'a pas été entiérement détergée dans l'espace de quarante jours. Si l'on a eu du chagrin pendant long-tems, accompagné d'inquiétude & d'insomnie, on court risque de tomber dans la mélancholie. Ceux qui sont sujets à de fréquentes hémorrhagies par le nez, ont des tumeurs à la ratte, ou des maux de tête suivis de vertiges. Ceux chez lesquels la ratte est d'un volume considérable, ont les gencives mauvaises, la bouche puante, ou des écoulemens de sang par quelque partie; s'ils n'éprouvent aucune de ces incommodités, il leur survient aux jambes des ulcères d'un mauvais caractère, qui laissent des cicatrices noires. Lorsqu'il y a cause de douleur, & qu'on ne souffre point, l'esprit est aliéné. Si du sang s'épanche dans le ventre, il se tourne en pus. Si la douleur passe des han-

ches & des parties inférieures dans la poitrine, ſans être accompagnée d'aucun mauvais ſigne, la ſuppuration du poulmon eſt à craindre. Si l'on reſſent de la douleur & de la démangeaiſon ſans fiévre, avec rougeur & chaleur dans une partie, c'eſt une marque qu'il s'y forme un abſcès. Une urine fort claire dans un homme qui ne ſe porte pas des mieux, dénote qu'il y aura quelque choſe qui s'abſcedera aux environs des oreilles. Si ces ſignes, ſans être accompagnés de fiévre, font connoître l'état des choſes cachées & futures, on ne peut diſconvenir qu'ils ne ſoient encore bien plus certains lorſque la fiévre ſe met de la partie; on doit même craindre alors qu'il ne ſe joigne quelques nouvelles maladies aux premiéres. On doit appréhender qu'il ne ſurvienne une prompte démence, lorſque la parole eſt plus brève que dans l'état de ſanté; qu'on ſe met tout à coup à parler ſans ceſſe, & avec plus de hardieſſe qu'à l'ordinaire; ou lorſqu'on reſpire lentement & profondément; que le battement des artères eſt fort conſidérable, & que les hyppocondres ſont durs & enflés. Le mouvement fréquent des yeux; des maux de tête accompagnés de vertiges;

la privation du ſommeil, ſans qu'il y ait douleur, ſont auſſi des ſignes de folie. On doit pareillement craindre le délire, ſi le malade ne dort, ni le jour, ni la nuit; ſi contre ſa coûtume, il ſe couche ſur le ventre, ſans qu'il y ſoit forcé par la douleur; s'il grince les dents, ſans avoir encore perdu beaucoup de ſes forces. Si une ſuppuration commencée s'arrête, lorſque la fiévre ſubſiſte encore, & que l'expectoration n'eſt point établie, on court riſque de tomber dans un délire furieux, & enſuite de périr. Une douleur d'oreille fort aiguë, accompagnée d'une fiévre continue & violente, produit ſouvent le délire. Ce mal fait périr les jeunes gens au bout de ſept jours, & les viellards plus tard, parce qu'ils n'ont pas la fiévre ſi fort, & qu'ils n'extravaguent pas ſi facilement; ce qui fait qu'ils réſiſtent à la maladie juſqu'à ce que la ſuppuration ſoit établie. Lorſque les mamelles des femmes ſont parſemées de tâches rouges, le délire eſt à craindre. Lorſqu'on a eu la fiévre pendant long-tems, on doit appréhender de reſſentir des douleurs dans les articles, ou qu'il ne s'y forme quelque abſcès. On eſt ſur le point de tomber en convulſion, ſi dans

la

la fiévre, l'air de la respiration vient se briser avec violence contre les parois du gosier. Si une squinancie s'est terminée tout à coup, le mal est passé dans le poulmon, & fait souvent mourir le malade au bout de sept jours, à moins qu'il n'y ait suppuration dans quelque partie. Après un flux de ventre, qui a duré pendant long-tems, survient la dysenterie, & après celle-ci la lienterie. Aux rhumes fréquens succéde la phtisie. La pleuresie dégénére souvent en fluxion de poitrine, accompagnée de délire. Les convulsions, ou l'immobilité des nerfs est à craindre lorsque le corps est fort échauffé. Le délire accompagne ordinairement les blessures de tête. Les veilles immodérées sont quelquefois suivies de convulsions. Lorsque les artères qui sont dans les environs des ulcères, battent violemment, on doit appréhender qu'il ne survienne une hémorrhagie. La suppuration est produite par différentes causes: car si une fiévre dure long-tems sans douleur, & sans cause manifeste, il se forme un abscès dans quelque partie, mais seulement chez les jeunes-gens; au lieu que chez les vieillards, elle se change ordinairement en fiévre quarte. La suppuration a encore lieu, si la dou-

leur & la dureté des hyppocondres n'ont point fait mourir le malade avant le vingtiéme jour ; ou s'il n'eſt point ſurvenu d'hémorrhagie par le nez, principalement chez les jeunes gens ; & ſurtout ſi dans le commencement de la maladie, il y a eu des vertiges & des douleurs de tête ; mais alors c'eſt dans les parties inférieures que ſe forme l'abſcès. Si au contraire, la tumeur des hyppocondres eſt molle ; ſi elle ſubſiſte au-delà du ſoixantiéme jour, & ſi la fiévre dure pendant tout ce tems, ce ſont les parties ſupérieures qui s'abſcéderont. L'abſcès ſe formera même dans les environs des oreilles, s'il n'y a point eu d'hémorrhagie dans les premiers jours de la maladie. Quoique toutes les tumeurs qui durent long-tems, tendent preſque toujours à la ſuppuration ; celles néanmoins qui attaquent les hyppocondres, ſont plus ſujettes à s'abſcéder que celles qui ſe forment dans le ventre. Les tumeurs qui viennent au-deſſus de l'ombilic, ont auſſi plus de diſpoſition à ſuppurer, que celles qui naiſſent au-deſſous. Si on a un ſentiment de laſſitude dans la fiévre, il ſe formera quelque abſcès dans les aiſſelles, ou dans les articulations. Lorſque l'urine eſt ténue, & crue

pendant long-tems, mais qu'il y a d'autres ſignes ſalutaires, il ſe forme alors quelquefois un abſcès au-deſſous du diaphragme. Si l'inflammation du poulmon n'a point été réſolue ni par les crachats, ni par les ventouſes, ni par le régime, ni par la ſaignée, elle produit quelquefois une * vomique le vingtiéme, le trentiéme, le quarantiéme, & même quelquefois aux environs du ſoixantiéme jour. Nous comptons du jour où l'on a commencé à avoir de la fiévre, ou des friſſons, ou à reſſentir une peſanteur dans le poulmon. La vomique vient tantôt du poulmon, & tantôt de la plévre. La ſuppuration rend douloureuſe & enflamme la partie qu'elle occupe: cette partie eſt plus chaude que les autres; & ſi le malade ſe couche ſur le côté ſain, il y éprouve un ſentiment de peſanteur. Une vomique cachée peut ſe reconnoître par les ſignes ſuivans: Si la fiévre ne ceſſe point, ſi elle diminue pendant le jour, & augmente la nuit; s'il ſurvient d'abondantes ſueurs; ſi l'on touſſe ſouvent ſans,

* Amas de pus, enveloppé d'une membrane, dans la ſubſtance du poulmon, ou de quelque autre viſcère.

pour ainsi dire, rien cracher ; si les yeux sont creux, les joues rouges ; si les veines placées sous la langue, blanchissent ; si les ongles des mains deviennent crochus ; si les doigts, & sur-tout leurs extrémités sont chaudes ; si les piés sont enflés ; si l'on respire difficilement ; si l'on est dégoûté ; si tout le corps est couvert de pustules ; si dès le commencement, on a ressenti une douleur vive ; si l'on a toussé beaucoup ; si la respiration a été fort embarrassée, la vomique se formera avant, ou aux environs du vingtiéme jour. Si ces accidens ont commencé plus tard, il est nécessaire qu'ils augmentent ; mais ils disparoissent d'autant plus tard, qu'ils ont été plus long-tems à venir. Lorsque le mal est porté à un certain dégré de violence, les piés, les doigts, & les ongles deviennent quelquefois noirs. Dans ce cas, quand même la mort ne s'ensuivroit pas, & que le reste du corps se rétabliroit, les piés tombent en gangrene & en pourriture.

CHAPITRE VIII.

Des signes qui font espérer ou craindre dans chaque espece de maladie.

IL me reste à parler des signes qui font espérer, ou craindre dans chaque espéce de maladie. Lorsqu'on sent du mal dans la vessie, si l'urine que l'on rend est purulente, & que son sédiment soit lisse & blanc, il n'y a rien à craindre. Dans l'inflammation du poulmon, si la douleur est allégée par les crachats, quoiqu'ils soient purulens, pourvu que le malade respire facilement, qu'il crache aisément, & qu'il supporte son mal sans beaucoup de peine, il peut se rétablir. On ne doit point s'épouvanter non plus, quand les crachats paroîtroient jaunes & sanguinolens dans le commencement de la maladie, pourvu qu'ils ne tardent pas à changer. Les pleurésies qui ont suppuré & qui ont été parfaitement détergées dans l'espace de quarante jours, se guérissent aussi. Dans l'abscès du foie, si le pus qui en sort, est pur & blanc, on en revient assez

facilement ; car alors le mal eſt à la partie convexe du foie. Les abſcès les moins dangereux, ſont ceux qui ſe portent à l'extérieur, & qui s'y terminent en pointe. Pour ceux qui s'enfoncent dans les chairs, les moins fâcheux ſont ceux qui ſont renfermés dans un kiſte ; qui n'attaquent point la peau, qui n'y cauſent point de douleur, & qui ne la font point changer de couleur. Le pus de quelque partie qu'il vienne, eſt ſans danger, s'il eſt liſſe, blanc & d'une même ſorte ; ſi la fiévre s'arrête ; ſi le dégout pour le boire & le manger ceſſe auſſi-tôt que le pus eſt évacué. S'il y a un abſcès à la jambe, & que les crachats du malade, de jaunes qu'ils étoient, deviennent purulens, il y a moins de danger. Pour revenir de la phtiſie, il faut que le pus que l'on crache, ſoit blanc, égal, tout entier de la même couleur, ſans être mêlé de pituite ; & s'il s'écoule des matiéres de la tête par les narines, elles doivent être tout à fait ſemblables au pus dont nous venons de parler. Le meilleur ſigne de tous, eſt lorſque le malade eſt abſolument ſans fiévre : il y a auſſi lieu d'eſpérer, quand même il y auroit une petite fiévre, pourvu cependant que ce

léger mouvement febrile n'empêche point de donner un peu de nourriture au malade, & ne l'oblige point de boire ſouvent. C'eſt encore une bonne marque, ſi l'on ne va à la ſelle qu'une fois par jour, & même en faiſant quelque effort; ſi les excrémens répondent pour la quantité, à celle des alimens qu'on a pris; ſi le corps n'eſt point maigre, & effilé; ſi la poitrine eſt large, & velue; ſi les cartilages ſont petits & recouverts de chair. La phtiſie qui eſt occaſionnée chez les femmes, par la ſuppreſſion des régles, ſe guérit ordinairement, ſi la douleur demeure fixe vers la poitrine & les épaules, & ſi les régles viennent à couler. Car dès que le flux menſtruel eſt rétabli, la toux diminue, la fiévre & la ſoif ceſſent; mais à moins que les régles ne reviennent, la vomique s'ouvre preſque toujours; & il y d'autant moins de danger, que le pus eſt plus ſanguinolent. L'hydropiſie qui ſurvient, ſans qu'il y ait eu de maladie qui ait précédé, n'eſt nullement dangereuſe, de même que celle qui vient à la ſuite d'une longue maladie, pourvu cependant que les viſcères ſoient en bon état; que la reſpiration ſoit aiſée; qu'il n'y ait point

de douleur, ni de chaleur; que les extrémités du corps ne ſoient point enflées; que le ventre ſoit mol; qu'il n'y ait point de toux; que le malade ne ſoit point altéré; que la langue ne ſe desséche point, même pendant le ſommeil; que l'on ait de l'appétit; que le ventre obéiſſe aux médicamens; que l'on aille à la ſelle naturellement; que les excrémens ſoient moux & figurés; que le corps ne ſoit point exténué; que l'urine change de couleur, ſi l'on change de vin & de médicamens; que le malade ne ſente point de laſſitude, & qu'il ſupporte le mouvement aiſément. L'hydropique chez lequel tous ces ſignes ſe rencontrent, n'a abſolument rien à craindre; celui chez lequel il s'en trouve le plus grand nombre, à lieu de bien eſpérer.

Les maladies des articles, comme la chiragre, & la podagre, peuvent ſe guérir, ſi elles ne ſont point encore nouées, & ſi ce ſont des jeunes-gens qui en ſont attaqués. Ces deux eſpéces de gouttes s'adouciſſent beaucoup par la dyſenterie, & par tout ce qui peut procurer la liberté du ventre. L'épilepſie qui arrive avant l'âge de puberté, ou dont on ſent venir l'accès d'une partie

partie du corps, ſe guérit aſſez facilement. La moins fâcheuſe de toutes eſt celle dont le foyer eſt dans les mains, ou les piés; il y a plus de danger ſi la ſource du mal eſt dans les côtés; la plus fâcheuſe eſt celle qui vient d'un vice de la tête. Dans toutes ces différentes eſpéces d'épilepſie, les remédes capables de lâcher le ventre, ſont beaucoup de bien. Un flux de ventre qui n'eſt point accompagné de fiévre, & qui ne dure pas long-tems, eſt ſans aucun danger, pourvu que le ventre ne ſoit pas dur, ni tendu, & que les vents paſſent librement par bas. La dyſenterie elle-même eſt peu dangereuſe, ſi les matiéres glaireuſes & ſanguinolentes paſſent aiſément, & s'il n'y a ni fiévre, ni accidens qui accompagnent cette maladie: on peut non ſeulement en guérir une femme enceinte, mais même l'empêcher d'accoucher avant ſon terme. C'eſt un avantage dans la dyſenterie, d'être un peu avancé en âge. La lienterie au contraire, ſe guérit plus facilement chez les jeunes gens, pourvu que les urines recommencent à couler, & le corps à reprendre de la nourriture. Il eſt auſſi avantageux d'être jeune, dans les douleurs des hanches

& des bras, de même que dans toutes ſortes de paralyſie. On guérit aiſément & promptement des douleurs des hanches, quoiqu'elles ſoient conſidérables, ſi les hanches ne ſont point engourdies, & ſi elles ne ſont que médiocrement froides. On peut rétablir un membre paralytique, s'il continue à prendre de la nourriture. La paralyſie de la bouche ſe guérit, s'il ſurvient un dévoiement. Le dévoiement de quelque eſpéce qu'il puiſſe être, eſt avantageux dans les maladies des yeux. Des varices *, un écoulement ſubit de ſang par les veines hémorrhoïdalles, la dyſenterie guériſſent la folie. Les douleurs des bras qui s'étendent vers les épaules, ou les mains, ſe guériſſent par un vomiſſement de bile noire. Les douleurs qui ſe font ſentir dans les parties poſtérieures du corps, ſe guériſſent plus facilement que les autres. L'éternument fait ceſſer le hocquet. Le vomiſſement arrête un flux de ventre invétéré. Le vomiſſement de ſang ſe guérit chez les femmes, par l'écoulement de leurs ré-

* Tumeur molle, inégale, cauſée par la dilatation de quelque veine engorgée de ſang épais.

gles. Une femme qui n'eſt pas réglée, ne court aucun riſque, ſi elle a des hémorrhagies par le nez. L'éternument fait beaucoup de bien dans les vapeurs, & dans les accouchemens difficiles. Le délire eſt ſalutaire à ceux qui ſont fort échauffés, & qui ont des tremblemens. La dyſenterie ſoulage les maladies de la ratte. Enfin ce qui paroîtra étonnant, la fiévre elle-même eſt ſouvent d'un grand ſecours. Elle met fin aux douleurs des hyppocondres, ſi elles ſont ſans inflammation, & ſoulage celles du foie. La fiévre qui ſurvient aux convulſions, & au tétan, guérit radicalement ces maladies. La fiévre en faiſant couler les urines par ſa chaleur, adoucit la paſſion iliaque occaſionnée par la difficulté d'uriner. Les douleurs de tête qui ſont accompagnées de fluxions & de rougeurs ſur les yeux, de démangeaiſons au front, ſe guériſſent par un écoulement de ſang naturel, ou artificiel. Celles qui viennent du vent, du froid, ou du chaud, ſont diſſipées par l'enrouement & l'éternuement. Un friſſonnement ſubit emporte la fiévre ardente, que les Grecs appellent *Cauſos*. Quant à la ſurdité qui ſurvient dans la fiévre, une hémorrhagie par le nez, un dévoie-

ment la diſſipe totalement. Rien ne fait tant de bien dans la ſurdité, qu'un flux de ventre bilieux. Les petits abſcès qui viennent dans l'uretre, & que les Grecs appellent *Phyma*, ſe guériſſent radicalement, lorſque le pus s'eſt entiérement écoulé par le conduit de l'urine. Comme la plûpart de ces changemens en mieux, arrivent ſouvent d'eux-mêmes, on ne peut douter que la nature ne contribue pour beaucoup à rendre efficaces les remédes que l'Art emploie. C'eſt un très mauvais ſigne au contraire, & même un ſigne mortel, ſi dans une fiévre continue, la douleur de tête eſt toujours également violente : ce ſigne eſt ſur-tout redoutable chez les enfans depuis l'âge de ſept ans, juſqu'à quatorze. Dans l'inflammation du poulmon, ſi le malade ne crache pas d'abord ; ſi les crachats ne commencent à paroître que le ſeptiéme jour ; & ſi l'expectoration n'eſt pas entiérement faite le ſept, il y a du danger ; & il eſt d'autant plus grand, que les couleurs des crachats ſont plus mêlées, & moins diſtinctes entre elles. Le danger n'eſt jamais plus grand, que lorſque les crachats ſont d'une même couleur, ſoit qu'ils ſoient jaunes, ſanglans,

blancs, visqueux, pâles, écumeux. Les crachats noirs sont les plus mauvais de tous. La toux, l'enrouement, l'éternument même, si salutaire dans d'autres maladies, sont pernicieux dans l'inflammation du poulmon. Le flux de ventre qui survient à tous ces accidens, est des plus dangereux. Les signes qui donnent lieu de craindre, ou d'espérer dans la pleurésie, sont à peu près les mêmes que dans la péripneumonie. C'est un signe mortel, que de cracher du sang dans l'inflammation du foie. Les abscès les plus pernicieux, sont ceux qui s'étendent dans l'intérieur des chairs, & qui font changer la couleur de la peau. Parmi ceux qui se portent à l'extérieur, les plus étendus & les moins élevés, sont les plus mauvais. Le péril est extrême, lorsque dans une vomique ouverte, la fiévre ne cesse point, après que le pus est entiérement évacué, ou si elle revient après avoir cessé; si le malade est altéré, dégouté; s'il a le dévoiement; si le pus qu'il rend, est livide & pâle; ou s'il ne crache qu'une pituite écumeuse. Les vieillards périssent presque toujours de la suppuration qui survient à la suite de l'inflammation du poulmon; & les jeunes gens de celle

qui ſurvient à l'inflammation des autres viſcères. Il y a beaucoup de danger dans la phtiſie, pour une perſonne maigre, lorſque les crachats ſont mélangés & purulens ; que la fiévre eſt continue ; qu'elle ne laiſſe point de relâche pour faire prendre un peu de nourriture au malade, & que la ſoif eſt conſidérable. On ne tarde guere à mourir dans cette maladie, principalement en Automne ; qui eſt le tems, où périſſent ordinairement ceux qui en ſont attaqués, & qui ont traîné pendant le reſte de l'année ; lorſque les cheveux commencent à tomber, que les urines dépoſent un ſédiment, qui reſſemble à des toiles d'araignée, & que les crachats ſont fétides ; ſur-tout lorſqu'à tout cela, il ſurvient un dévoiement. On périt auſſi, ſi, lorſqu'on a commencé à cracher le pus, les crachats ſe ſuppriment. La phtiſie vient encore chez les jeunes gens, d'une vomique, ou d'une fiſtule ; & il n'eſt pas facile de la guérir, à moins qu'elle ne ſoit accompagnée d'un grand nombre de ſignes favorables. Les perſonnes qui guériſſent le plus difficilement de la phtiſie, ſont les filles & les femmes chez leſquelles cette maladie eſt pro-

duite par une ſuppreſſion de régles. Celui qui étant en ſanté, eſt tout-à-coup attaqué d'une douleur de tête, & tombe enſuite dans un ſommeil ſi profond, qu'il ronfle, & qu'on ne peut l'éveiller, périt au bout de ſept jours; ſur-tout s'il dort les yeux ouverts, & qu'on n'en apperçoive que le blanc, ſans qu'il y ait eu de dévoiement qui ait précédé. Il n'y a que la fiévre qui puiſſe diſſiper ce mal, & empêcher le malade de mourir. L'hydropiſie qui ſurvient à la ſuite d'une maladie aigue, ſe guérit rarement, ſur-tout ſi elle eſt accompagnée de ſignes contraires à ceux dont nous avons parlé plus haut. La toux n'annonce rien de bon dans cette maladie, & il ne reſte plus d'eſpérance, ſi le ſang ſe porte avec violence vers les extrémités ſupérieures ou inférieures, & que l'eau occupe le milieu du corps. Pour les Hydropiques, auxquels il ſurvient des tumeurs qui paroiſſent & diſparoiſſent, ils ſont moins en danger que ceux dont nous venons de parler, s'ils veillent ſur eux-mêmes; mais la trop grande confiance qu'ils ont de guérir, leur eſt ordinairement funeſte. Une choſe dont on ne peut trop s'étonner, c'eſt que certaines ma-

ladies qui détruiſent le corps, le conſervent en quelque façon ; car dans l'hydropiſie où il y a beaucoup d'eau épanchée, & dans les abſcès conſidérables, où il y a une grande quantité de pus accumulé, ſi on évacue le tout à la fois, on périt ; comme, ſi lorſqu'on eſt en ſanté, on venoit à perdre tout ſon ſang par une bleſſure. Les goutes nouées accompagnées de petites tumeurs, ne ſe guériſſent jamais ; il en eſt de même de celles qui attaquent les vieillards, ou qui durent depuis la jeuneſſe, juſqu'à un âge avancé. On peut bien en adoucir la violence, mais on ne les guérit point. L'épilepſie ſe guérit auſſi difficilement après vingt-cinq ans ; il eſt encore bien plus difficile de guérir celle qui vient après quarante ans ; de ſorte qu'à cet âge, il peut bien y avoir encore quelque reſſource dans la nature, mais aucune dans la Médecine. Il eſt auſſi preſque impoſſible de guérir de cette maladie, à quelque âge que l'on ſoit, ſi tout le corps eſt attaqué à la fois, & ſi l'on ne ſent point venir le mal de quelque partie du corps, mais ſi l'on tombe tout à coup. Il n'y a point de reméde, ſi l'eſprit eſt attaqué, & s'il eſt ſurvenu une paralyſie. On eſt pa-

reillement en danger de mort, si l'on a un dévoiement accompagné de fiévre, de soif considérable, & d'inflammation au foie, aux hypocondres, ou au bas-ventre; sur-tout s'il y a longtems que ce dévoiement s'est changé en dysenterie, & si les matiéres que l'on rend, sont de différentes sortes. La dysenterie fait périr beaucoup d'enfans jusqu'à l'âge de dix ans; les autres âges résistent plus aisément à cette maladie. Il y a cependant bien des femmes enceintes qui en meurent, & lorsqu'elles en reviennent, elles sont en danger d'avorter. La dysenterie qui est causée par une humeur atrabilaire, est mortelle. C'est aussi un signe de mort dans la dysenterie, si l'on rend tout à coup, lorsque le corps est fort affoibli, des excrémens noirs. La lienterie est dangereuse, si les selles sont fréquentes, & si l'on va à toute heure, pendant le sommeil ou non, également la nuit comme le jour, soit que l'on rende des vents, ou qu'on n'en rende point. Il y a aussi du danger, si les matiéres qui coulent par bas, sont crues, ou noires, lisses & de mauvaise odeur; si l'on est fort altéré, si l'on n'urine point après avoir bu; ce qui

n'arrive que parce que la boiſſon que l'on prend, ne va point juſqu'à la veſſie, mais paſſe par les inteſtins. C'eſt un ſigne certain de mort dans cette maladie, s'il y a des ulcères dans la bouche; ſi le viſage eſt rouge & couvert de puſtules de toutes ſortes de couleurs; ſi le ventre eſt gonflé, ridé, gras; ſi le malade n'a point d'appétit; ſi ce mal dure depuis long-tems, & ſi la perſonne qui en eſt attaquée, eſt âgée. La paſſion iliaque qui eſt accompagnée de vomiſſement, de hocquet, de convulſions, de délire, eſt très dangereuſe. C'eſt un fort mauvais ſigne dans la jauniſſe, ſi le foie eſt dur. Il y a peu de ſecours à attendre de la Médecine pour ceux qui après avoir eu mal à la ratte, ont une dyſenterie qui a dégénéré en hydropiſie ou en lienterie. La paſſion iliaque qui provient d'une difficulté d'uriner, fait périr le malade en ſept jours, à moins qu'elle ne ſoit diſſipée par la fiévre. Une femme à laquelle la fiévre ſurvient à la ſuite de ſon accouchement avec une douleur de tête violente & continue, eſt en danger de mort. Une reſpiration fréquente eſt un mauvais ſigne dans les douleurs & les inflammations des viſcères. Il y a lieu d'appré-

hender, ſi, ſans cauſe, on reſſent une douleur de tête qui dure depuis longtems ; ſi cette douleur paſſe dans le col, dans les épaules, & ſi elle remonte enſuite à la tête, ou ſi elle s'étend depuis la tête juſqu'au col & aux épaules : dans ce cas, il y a tout ſujet de craindre, à moins que cette douleur ne produiſe une vomique, & que l'on ne crache enſuite du pus, ou qu'il n'arrive une hémorrhagie par quelque partie, ou que l'on ne reſſente des demangeaiſons par toute la tête, ou qu'il ne s'éléve des puſtules par-tout le corps. C'eſt auſſi un très mauvais ſigne, lorſqu'on éprouve des engourdiſſemens, des démangeaiſons, ou comme un ſentiment de froid qui ſe répand, tantôt ſur toute la tête, tantôt ſeulement ſur une partie, & qui s'étend juſqu'au haut de la langue ; ce mal eſt d'autant plus difficile à guérir, qu'il eſt rarement ſuivi d'abſcès, ce qui cependant ne manqueroit pas d'y apporter du ſoulagement. La goute ſciatique dure très long-tems, & pour le moins un an, & ne ſe termine qu'au Printems ou en Automne, ſi l'engourdiſſement eſt conſidérable, ſi la cuiſſe & les hanches ſont froides, ſi l'on ne va à la ſelle qu'avec effort, ſi les matié-

res que l'on rend, ſont muqueuſes, & ſi le malade a plus de quarante ans. Les rhumatiſmes du bras qui s'étendent juſqu'à la main, ou qui ſe portent vers les épaules & qui y cauſent de la douleur, & un engourdiſſement, guériſſent auſſi très difficilement à cet âge, ſur-tout ſi l'on n'eſt point ſoulagé après avoir vomi de la bile. Telle partie du corps que ce ſoit, qui eſt paralytique, ſi elle eſt entiérement privée du mouvement, & ſi elle ſe deſſéche, ne revient point à ſon premier état; & elle y revient d'autant moins, que la paralyſie dure depuis plus long-tems, & que la perſonne paralytique eſt plus âgée. L'Hyver & l'Automne ne ſont point des ſaiſons propres pour le traitement d'aucune paralyſie; on peut eſpérer quelque choſe des remédes au Printems & en Eté. La paralyſie imparfaite ſe guérit difficilement: la paralyſie parfaite ne ſe guérit jamais. Toute douleur qui ſe porte vers les parties ſupérieures, obéit moins facilement aux remédes. Une femme enceinte, dont les mamelles ſe deſſéchent tout à coup, eſt en danger d'avorter. Une femme qui n'eſt point accouchée depuis peu, ou qui n'eſt pas enceinte, ſi elle a du

lait, cesse d'être réglée. La fiévre quarte en Eté, dure peu ; & en Automne, fort long-tems, principalement, si elle a commencée aux approches de l'Hyver. Si la démence survient à une hémorrhagie avec des convulsions, il y a danger de mort. Les convulsions qui surviennent à la suite d'une purgation, lorsqu'on n'a point encore mangé ; & les extrémités froides dans une grande douleur, annoncent pareillement la mort. Il est impossible de rappeller à la vie, une personne qu'on a détachée de la potence, lorsqu'elle commençoit à écumer par la bouche. C'est un signe très pernicieux, de rendre tout à coup des excrémens noirs, semblables à du sang caillé, soit qu'il y ait fiévre ou non.

CHAPITRE IX.

Du traitement des maladies.

APRÈS avoir parlé des signes qui nous donnent lieu d'espérer ou de craindre, il est à propos de passer au traitement des maladies. Les méthodes curatives sont générales, ou parti-

culiéres. Les générales ſont celles qui conviennent à pluſieurs maladies ; & les particuliéres, celles qui ſont propres à chaque eſpéce de maladie. Je parlerai d'abord des méthodes générales, parmi leſquelles il en eſt qui conviennent non ſeulement aux malades, mais encore aux perſonnes en ſanté ; & d'autres qu'on n'employe que dans les maladies. Tous les remédes dont on ſe ſert en Médecine, ſont pour ôter ou pour ajouter, pour attirer, ou répercuter, rafraîchir ou échauffer, endurcir ou ramollir. Il eſt même des remédes qui agiſſent tout-à-la fois de deux façons qui ne ſont point oppoſées entre elles. On ôte par la ſaignée, les ventouſes, la purgation, le vomiſſement, les frictions, la geſtation, par tous les différens exercices du corps, par l'abſtinence, & la ſueur. Je vais parler de chacun de ces articles.



CHAPITRE X.

De la Saignée.

L'USAGE de la Saignée n'eſt point une nouveauté ; mais c'en eſt une, d'employer ce remède dans preſque toutes les maladies. Il y a long-tems auſſi que l'on tire du ſang aux jeunes gens, & aux femmes qui ne ſont point enceintes ; mais ce n'eſt que depuis peu, qu'on en tire aux enfans, aux vieillards & aux femmes enceintes. Les anciens penſoient que l'enfance & la vieilleſſe étoient également incapables de ſupporter la ſaignée ; & ils étoient perſuadés qu'une femme enceinte à laquelle on avoit tiré du ſang, couroit riſque d'avorter. Mais l'expérience à fait connoître par la ſuite des tems, qu'il n'y avoit aucune des régles preſcrites par les anciens, au ſujet de la ſaignée, qui dut être conſtamment obſervée, & qu'il falloit faire de nouvelles obſervations qui puſſent diriger le Médecin dans la pratique. Car ce n'eſt, ni à l'âge, ni à la groſſeſſe, mais aux forces qu'il faut avoir égard ; & c'eſt mal à propos qu'on tirera du

ſang à un jeune homme, s'il eſt foible, ou à une femme qui n'eſt point enceinte, ſi elle eſt dans un état de langueur. Par la ſaignée, on emporte & on détruit le peu de forces qui pouvoit leur reſter. On ſaignera au contraire ſans aucun danger, un enfant qui eſt fort, un vieillard qui eſt robuſte, & une femme enceinte qui a de la vigueur. Cependant un Médecin ignorant peut aiſément ſe tromper dans ces ſortes de cas : car on a ordinairement peu de forces dans l'enfance & dans la vieilleſſe ; & une femme enceinte après être guérie, a beſoin de toutes les ſiennes, non ſeulement pour ſe ſoutenir, mais encore pour nourrir ſon enfant. Il ne faut point bannir de la Médecine, tout ce qui exige de la réflexion & de la prudence : c'eſt en cela au contraire, que conſiſte principalement l'Art, qui ne doit pas compter ſeulement les années, & ne faire attention qu'à la ſeule groſſeſſe ; mais qui doit encore examiner l'état des forces, & voir s'il en reſtera aſſez pour que l'enfant, le vieillard, la femme enceinte, & ſon fruit puiſſent ſe ſoutenir. Il y a auſſi une différence à faire entre une perſonne forte, & une perſonne graſſe ; entre

tre une personne maigre, & une personne foible. Les personnes maigres ont plus de sang, & les grasses plus de chair; aussi les personnes maigres soutiennent-elles mieux la saignée que les grasses. On juge donc mieux des forces par la grosseur des vaisseaux, que par l'embonpoint du corps.

Ce n'est point assez de considérer ces choses; il faut encore faire attention à l'espéce de la maladie. On doit examiner si c'est par excès ou par défaut, que la matiére pêche; si les humeurs sont saines ou vitiées: car si le sang manque, ou s'il est bien conditionné, la saignée est contraire; mais s'il y en a trop, ou s'il est gâté, il n'y a point de meilleur reméde que la saignée. Il est donc nécessaire de tirer du sang dans une fiévre violente, où il y a pléthore, & dans laquelle les artères trop remplies battent fortement. La saignée est pareillement indispensable dans les maladies des viscères, dans la paralysie, le tétan, les convulsions; dans les maladies du larinx, où l'on court risque d'être suffoqué par le défaut de respiration; dans la perte subite de la voix, dans toutes les douleurs violentes; dans tous les cas, où il y a quelque chose de froissé, ou de brisé à l'intérieur; dans

la cachexie *, dans toutes les maladies aiguës qui ſont produites, comme je l'ai dit ci-deſſus, non par le défaut, mais par l'abondance du ſang. Il peut arriver que la maladie demande la ſaignée, & que les forces du malade puiſſent à peine la ſoutenir. Dans ce cas, s'il n'y a point d'autre reméde, & ſi le malade ne peut en revenir, ſans être ſecouru par un moyen qui pour lors, peut à la vérité être regardé comme téméraire, il eſt d'un bon Médecin de faire voir qu'il n'y a point de reſſource ſans la ſaignée, & combien en même tems il y a de danger de l'employer. Alors, ſi on la demande, il faut la faire, & il n'y a pas à balancer : car il vaut mieux eſſayer un reméde douteux, que de n'en faire aucun. C'eſt ce qu'on doit ſur-tout pratiquer dans la paralyſie, dans la perte ſubite de la voix, dans la ſquinancie où l'on eſt menacé d'être ſuffoqué ; & lorſqu'on a eu un accès de fiévre ſi violent qu'on a manqué d'en mourir ; qu'il eſt probable que celui qui ſuivra, ſera pareil, & que le malade ne ſera point en état d'y réſiſter.

---

* Mauvaiſe habitude du corps.

Quoique ce ſoit une régle de ne point tirer du ſang immédiatement après qu'on a mangé, cette régle ne doit cependant point avoir toujours lieu : car il eſt des cas, où l'on ne peut attendre que la digeſtion ſoit faite ; comme lorſqu'on eſt tombé d'un lieu élevé, & qu'il y a contuſion ; lorſqu'on vomit du ſang tout à coup : alors, quoiqu'on ait mangé depuis peu, il faut cependant tirer du ſang ſur le champ, crainte qu'il n'arrive quelque accident, ſi l'on différe. On doit faire la même choſe dans tous les cas où l'on eſt menacé d'être ſubitement ſuffoqué ; mais ſi la nature de la maladie le permet, on doit attendre qu'il ne reſte plus aucune ſuſpicion de crudité. Le ſecond ou le troiſiéme jour de la maladie paroît le plus avantageux pour la ſaignée ; mais s'il eſt quelquefois néceſſaire de tirer du ſang dès le premier jour, il n'eſt jamais utile de le faire après le quatriéme, lorſque la matiére a eu le tems de ſe diſſiper, ou que le corps eſt affoibli par la maladie. La ſaignée alors, au lieu de guérir le malade, ne ſerviroit qu'à l'affoiblir davantage. Saigner dans le fort de l'accès, un homme qui a une fiévre violente, c'eſt

l'égorger * : il faut attendre l'intermiſſion. Si la fiévre ne tombe point, & qu'il n'y ait point de rémiſſion à eſpérer, il faut ſaiſir le moment qu'elle ceſſe d'aller en augmentant. Alors, quelque critique que ſoit la circonſtance ; il ne faut point laiſſer échapper la ſeule occaſion qui ſe préſente.

Lorſqu'il eſt néceſſaire de tirer du ſang, il eſt plus à propos d'en tirer en deux jours, la quantité qu'on en doit tirer, qu'en un ſeul : car il eſt plus prudent de débarraſſer petit à petit le malade, & enſuite de le dégager tout à fait, que de courir peut être le riſque de le faire périr, en lui retirant tout à coup toutes ſes forces. Si l'on ſe trouve bien de cette méthode, lorſqu'il eſt queſtion d'évacuer les eaux des Hydropiques, à plus forte raiſon doit-on s'en bien trouver dans la ſaignée.

Si l'on tire du ſang, à raiſon de dégager tout le corps, il faut le tirer du bras : ſi c'eſt pour débarraſſer quelque partie, il faut le tirer de la partie même attaquée, ou de celle qui en eſt le plus

* Cette maxime eſt démentie par la pratique générale d'aujourd'hui.

proche, puiſqu'on ne peut tirer du ſang à toutes les parties du corps, mais ſeulement aux tempes, aux bras & aux piés. Je n'ignore pas qu'il eſt des Médecins qui prétendent qu'il faut ſaigner le plus éloigné qu'il eſt poſſible, de l'endroit qui eſt attaqué; parce qu'en ſuivant cette méthode, ondétourne le cours du ſang; au lieu que par l'autre on l'attire ſur les parties mêmes qui en ſont déja ſurchargées; mais cette opinion eſt abſolument fauſſe: car les vaiſſeaux les plus voiſins de celui qui eſt ouvert, ſe vuident d'abord, & ceux qui en ſont plus éloignés, ne ſe dégagent qu'à proportion qu'on laiſſe couler le ſang; & ceſſent abſolument de ſe dégorger, dès qu'on a fermé la veine. L'uſage néanmoins ſemble avoir appris qu'il étoit plus à propos de ſaigner du bras dans les bleſſures de la tête; & du bras oppoſé, lorſque le mal attaque un bras. En voici la raiſon: c'eſt que s'il ſurvenoit quelque accident par la ſaignée, il vaudroit mieux que ce fut ſur une partie ſaine, que ſur une déja malade. On détourne auſſi quelquefois le cours du ſang, lorſque coulant déja par une partie, on ſaigne d'une autre. Le ſang ceſſe de s'écouler par l'endroit que nous ne voulons point, en lui oppo-

ſant des obſtacles, & en lui ouvrant une autre iſſuë.

Rien de plus aiſé que de tirer du ſang, pour celui qui en a l'habitude ; mais auſſi rien de plus difficile pour celui qui eſt ſans expérience. La veine eſt jointe aux artères, & les artères aux nerfs. La piqueure du tendon eſt ſuivie de convulſions qui font périr le malade au milieu des plus vives douleurs. L'artère coupée ne ſe reprend point, & laiſſe même quelquefois échapper tout le ſang avec impétuoſité. Si l'on vient à couper la veine de part en part, les bords de l'ouverture ſe retirent, & ne laiſſent point couler le ſang. Si l'on enfonce la lancette avec timidité, on n'effleure que la ſuperficie de la peau, & on n'ouvre point la veine. Quelquefois auſſi elle eſt fort enfoncée, & il eſt difficile de la trouver. Toutes ces choſes font que la ſaignée qui eſt très aiſée pour un homme inſtruit, eſt très difficile pour un ignorant.

Il faut ouvrir la veine par le milieu ; & lorſque le ſang en ſort, on doit examiner ſa couleur & ſa conſiſtance : s'il paroît épais & noir, il eſt mauvais, & il eſt utile d'en tirer ; s'il eſt rouge & clair, il eſt bon ; alors la ſaignée eſt plus nui-

ſible qu'avantageuſe, & il faut fermer la veine ſur le champ. Mais on ne court point ce riſque avec un Médecin qui ſçait quand il eſt à propos de ſaigner ou non. Il arrive aſſez ordinairement que tout le ſang qu'on tire le premier jour, eſt également noir; mais quoique cela ſoit, il faut l'arrêter, ſi on en a tiré ſuffiſament, & ne jamais attendre que le malade tombe en foibleſſe, pour finir.

On bande le bras, en appliquant ſur l'ouverture de la veine, une compreſſe trempée dans de l'eau froide. Le lendemain on frotte la veine avec le doigt du milieu, pour que les lévres de la piqueure récemment unies ſe ſéparent, & laiſſent de nouveau échapper le ſang. Si le ſang, qui d'abord étoit noir & épais, commence à devenir rouge & clair, ſoit que ce ſoit le premier ou le ſecond jour, on en a aſſez tiré : ce qui reſte eſt bon: il faut ſur le champ fermer le vaiſſeau, & tenir le bras bandé, juſqu'à ce que la cicatrice ſoit bien formée; ce qui arrive très promptement dans les veines.



CHAPITRE XI.

De la maniére de tirer du ſang par les Ventouſes.

LES Ventouſes ſont de deux ſortes : les unes ſont de cuivre, & les autres de corne. La ventouſe de cuivre eſt ouverte par un bout, & fermée par l'autre. Celle de corne, eſt fort ouverte à ſa baſe, avec une petite ouverture en haut. On met dans celle de cuivre, une méche allumée ; on applique cette ventouſe par ſa baſe ſur le corps, & on appuie deſſus avec la main, juſqu'à ce qu'elle tienne. La ventouſe de corne s'applique ſans feu ; on pompe l'air avec la bouche par la petite ouverture qui eſt au haut ; & après l'avoir fermée avec un petit morceau de cire, elle tient comme la premiére. Les ventouſes de l'une & de l'autre eſpéce, ne ſe font pas ſeulement avec du cuivre, ou de la corne, mais encore avec toute ſorte de matiére : lors même qu'on n'a rien autre choſe, on peut fort bien ſe ſervir d'une petite taſſe, ou de tout autre petit vaſe, dont l'ouvertu-

re eſt étroite. Après l'application des ventouſes, ſi l'on a fait des ſcarifications à la peau, il ſort du ſang; ſi l'on n'en a point fait, la ventouſe attire les eſprits. On applique les ventouſes avec ſcarifications, lorſque le mal vient de l'abondance du ſang à l'intérieur; & de la derniére façon, lorſqu'il eſt occaſionné par les eſprits. On fait ſur-tout uſage des ventouſes, lorſqu'il y a dans une partie, un vice local qu'il ſuffit de détruire, pour rétablir la ſanté. La preuve qu'il faut, autant que l'on peut, tirer du ſang, même avec la lancette, de la partie qui eſt affectée, lorſqu'on veut la ſoulager; c'eſt que perſonne n'applique jamais les ventouſes ſur une partie différente de celle où eſt le mal, ſi ce n'eſt lorſqu'on veut diriger le cours du ſang vers l'endroit où on les applique; mais toujours ſur la partie malade qu'il eſt à propos de débarraſſer. On peut employer les ventouſes dans les maladies chroniques, quoiqu'il y ait déja quelque tems qu'elles durent; ſoit que le mal réſide dans les humeurs, ou dans les eſprits. On ſe ſert auſſi des ventouſes dans les maladies aiguës, lorſqu'il eſt à propos de diminuer le volume des liqueurs, & que les forces du malade

ne permettent point de ſaigner. Ce genre de remède eſt moins violent, & plus ſûr ; il n'y a jamais de danger de l'employer, même dans le fort du redoublement de la fiévre, & lorſque la digeſtion n'eſt point encore faite. Ainſi, il vaut mieux appliquer les ventouſes, lorſqu'il eſt néceſſaire de tirer du ſang, & qu'il y auroit un danger évident de ſaigner ; ou bien lorſqu'il y a un vice local ſur quelque partie noble du corps. Cependant on ne doit point ignorer que s'il y a moins de danger à craindre des ventouſes, il y a auſſi moins de ſecours à en attendre ; & qu'aux grands maux, il faut les grands remédes.

CHAPITRE XII.

De la Purgation.

LES anciens purgeoient & donnoient des lavemens dans preſque toutes les maladies. Ils employoient l'hellébore noir, le polypode, l'écaille d'airain, que les Grecs appellent *Lepidochalcos*, le ſuc de titimale, dont une goutte mêlée avec du pain, purge abondament,

le lait d'aneſſe, le lait de vache, & le lait de chevre ; ils ajoutoient au lait un peu de ſel ; enſuite ils le faiſoient bouillir ; & après en avoir ôté tout ce qui s'étoit caillé, ils faiſoient boire le reſte qui étoit comme une eſpéce de petit lait. Mais comme la plûpart des médicamens ſont nuiſibles à l'eſtomac, il eſt bon de mêler l'Aloës à tous les purgatifs. Les évacuations par les ſelles, ſi elles ſont trop copieuſes ou trop fréquentes, affoibliſſent : ainſi lorſqu'on eſt malade, il ne faut jamais employer de purgatifs violens, à moins qu'il n'y ait point de fiévre. On peut par exemple, donner dans les maladies produites par l'atrabile, l'hellébore noir, de même que dans la mélancholie cauſée par la triſteſſe, & dans la paralyſie ; mais lorſqu'il y a fiévre, il eſt plus à propos d'uſer d'alimens & de boiſſons qui nourriſſent le malade, & qui lui procurent en même tems la liberté du ventre. Il eſt des eſpéces de maladies, où il eſt bon de purger avec le lait.

Du Lavement.

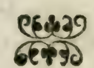
On doit auſſi dans preſque tous les cas, tenir le ventre libre par les lavemens. C'eſt une méthode qu'Aſclepiade

a suivie, quoiqu'il l'ait blâmée, & dont on ne sert presque pas dans ce siécle-ci. l'usage modéré néanmoins qu'Asclepiade a fait du lavement, me paroit avoir de grands avantages; il ne faut pas à la vérité employer cette sorte de reméde trop souvent; mais il n'y a aucun inconvénient de donner un lavement ou deux, si la tête est pesante; si les yeux sont chargés; s'il y a colique; si l'on sent des douleurs dans le bas ventre, dans les hanches; s'il y a amas de bile, de pituite, ou de sérosité dans l'estomac; si l'on respire difficilement; si l'on ne va point à la selle; s'il y a des excrémens amassés dans les intestins, qui n'en sortent point; si le malade se présente au bassin, sans rien faire, & s'il sent une odeur désagréable; si les matiéres que l'on rend sont vitiées; si la diéte qu'on a gardée, n'a point emporté la fiévre; si les forces ne permettent pas de saigner, quoiqu'on ait besoin de l'être, ou si le tems de le faire est passé; si l'on a bu beaucoup avant que de tomber malade; si l'on est tout à coup constipé, après avoir eu pendant long-tems naturellement, ou par accident, le ventre libre.

On doit observer à l'égard des lavemens, de ne point en donner avant le

troisiéme jour, ni lorsque la digestion n'est point entiérement faite ; que le malade est foible, ou épuisé par une maladie qui dure depuis long-tems ; lorsqu'on va tous les jours à la selle en suffisante quantité ; qu'on a le flux, ou qu'on est dans le redoublement de la fiévre ; car alors, la liqueur qu'on injecte, reste dans les intestins, porte à la tête, & augmente le danger. Le malade doit faire diéte la veille, pour être plus en état de recevoir le lavement ; boire le jour même, quelques heures avant que de le recevoir, de l'eau tiéde, pour humecter les intestins grêles. Ces précautions prises, si on n'a pas besoin d'un lavement qui agisse bien fortement, on ne se sert que d'eau pure ; si l'on veut un lavement plus fort, on ajoute du miel à l'eau ; si l'on veut un lavement adoucissant, on prend une décoction de fénu-grec, d'orge, ou de mauve. Le lavement astringent se fait avec une décoction de verveine. Si l'on a besoin d'un lavement acre, on le prépare avec l'eau de la Mer, ou de l'eau commune, dans laquelle on a fait fondre du sel. Soit qu'on se serve de l'eau de la Mer, ou de l'eau commune, il est à propos de les faire bouillir l'une

& l'autre. On rend encore le lavement plus acre, en y ajoutant, ou de l'huile, ou du nître, ou même du miel. Plus le lavement est acre, plus il fait d'effet; mais il est aussi plus difficile de le garder. La liqueur que l'on injecte, ne doit être ni froide, ni chaude; afin qu'elle ne nuise point, ni par le chaud, ni par le froid. Lorsqu'un malade a pris un lavement, il doit autant qu'il est possible, se tenir au lit, & ne point aller à la selle à la premiére envie qu'il en ressent, mais attendre autant qu'il peut. Il arrive fort souvent que, les matiéres superflues ayant été emportées par le lavement, les parties supérieures se dégagent, & que le mal se dissipe. Lorsqu'après avoir pris un lavement, on a été plusieurs fois à la selle, & qu'on est fatigué; il faut se reposer un peu; & de crainte que les forces ne manquent, prendre de la nourriture ce jour-là. On en prend plus ou moins, selon que l'on a à craindre, ou que l'on n'a pas à craindre le retour de la fiévre.



CHAPITRE XIII.

Du Vomiſſement.

LE Vomiſſement qui eſt néceſſaire aux perſonnes bilieuſes, lors même qu'elles ſe portent bien, l'eſt auſſi dans les maladies produites par la bile: & il eſt bon de faire vomir dans toutes les fiévres qui ſont précédées de friſſons, & de tremblement. Le vomiſſement n'eſt pas moins avantageux aux perſonnes qui ſont ſujettes au cholera-morbus: il eſt auſſi d'une grande utilité dans la folie qui eſt accompagnée d'un excès de gaieté; dans les attaques d'épilepſie; mais dans les maladies aiguës, comme dans le cholera-morbus, dans les fiévres continuës, avec redoublement, il ne faut point faire vomir, comme je l'ai dit ci-deſſus à l'article de la purgation, avec des vomitifs violens: il ſuffit de prendre pour vomir, ce que j'ai conſeillé aux perſonnes en ſanté. Dans les maladies chroniques qui ſont graves, mais qui ne ſont point accompagnées de fiévre, comme l'épilepſie, la folie, on ſe ſert de l'hellébore blanc; il n'eſt jamais

avantageux de s'en ſervir en Hyver, ou en Eté ; on s'en trouve très bien au Printems, & paſſablement en Automne. Avant que de le donner, il eſt bon de faire boire beaucoup le malade. Il eſt à propos d'obſerver que tous les médicamens que l'on donne en lavage, ne font pas toujours bien aux malades, & font toujours mal aux perſonnes en ſanté.

CHAPITRE XIV.

De la Friction.

ASCLEPIADE dans le livre qu'il a intitulé *des Secours Généraux*, qu'il réduit à trois, qui ſont la Friction, dont il ſe donne pour l'inventeur ; le vin, & la geſtation ; a dit tant de choſes de la friction & de la geſtation, qu'il a employé la plus grande partie de ce livre, ſur le ſeul article de la friction. Il y auroit de l'injuſtice à enlever aux Médecins modernes, la gloire des choſes qu'ils ont découvertes en ce genre, ou qu'ils ont ſagement imitées de leurs prédéceſſeurs ; mais il eſt juſte auſſi de rendre à leurs auteurs, ce qu'on trouve

d'écrit là-dessus chez quelques anciens. On ne peut nier qu'Asclepiade n'ait parlé d'une façon beaucoup plus étendue & plus claire, que ceux qui l'ont précédé, sur la maniére d'employer la friction, & des cas où il convient de l'employer ; cependant il n'a rien dit qu'Hippocrate n'ait dit avant lui, en peu de mots. On trouve dans cet Auteur beaucoup plus ancien qu'Asclepiade, que la friction violente durcit le tissu des fibres du corps ; que la légere le ramollit ; que celle qui est continuée pendant long-tems, amaigrit ; & que celle qui dure peu, engraisse : il s'ensuit donc qu'on doit l'employer pour resserrer le tissu des fibres, lorsqu'il est trop lâche ; pour le ramolhr, lorsqu'il est trop serré ; qu'on doit aussi s'en servir pour évacuer le superflu des humeurs, lorsqu'on en fait trop ; & pour donner de l'embonpoint aux personnes maigres. Lorsqu'on voudra faire réfléxion à chacune de ces espéces de friction, ce qui cependant n'est point du ressort de la Médecine, on verra qu'elles dépendent toutes de la même cause, qui consiste dans le retranchement. Car on ne resserre une chose, qu'en ôtant ce qui la rendoit lâche: on n'en ramollit une autre,

qu'en retranchant ce qui faiſoit la dureté ; on engraiſſe, non pas par la friction, mais par la nourriture qui pénétre juſqu'à la peau qu'on a relâchée auparavant, par la friction. La cauſe de ces différens effets ne dépend donc que de la maniére de faire la friction. Il y a une très grande différence entre la friction & l'onction : il eſt néceſſaire d'oindre & de frotter légérement le corps dans les maladies aiguës, lors même qu'elles ne ſont que commencer, pourvu que ce ſoit dans la rémiſſion, & avant que d'avoir donné à manger : il y a du danger au contraire, d'uſer de frictions un peu fortes, dans les maladies aiguës, lorſqu'elles croiſſent : ſi ce n'eſt dans la phrénéſie, lorſqu'on veut procurer du ſommeil aux malades. On ne doit donc employer la friction, que dans les maladies qui durent depuis long-tems, & qui commencent à diminuer. Je n'ignore pas qu'il eſt des Médecins qui prétendent que c'eſt ſur-tout, lorſque les maladies commencent, & qu'elles vont en augmentant, & non pas lorſqu'elles tirent à leur fin, qu'il eſt néceſſaire de faire des remédes ; mais ils ſe trompent : car une maladie qui, à la vérité, ſe termineroit d'elle-même, peut

ſe terminer bien plus vîte, ſi l'on emploie des remédes ; & il eſt néceſſaire d'en employer alors, pour deux raiſons : la premiére, afin que l'on ſoit plûtôt rétabli ; la ſeconde, afin que la maladie qui reſte, ne vienne pas à augmenter de nouveau, même par quelque cauſe légére : car une maladie peut être moins grave qu'elle n'a été, & n'être point encore entiérement guérie ; & il peut y avoir quelques reſtes, que les remédes acheveront de diſſiper.

Il eſt auſſi dangereux d'employer la friction dans le redoublement de la fiévre, qu'il eſt utile de s'en ſervir, lorſque la maladie commence à diminuer. On doit même attendre autant qu'il eſt poſſible, qu'il n'y ait plus de fiévre, ou tout au moins, qu'elle ſoit dans ſa rémiſſion. On fait des frictions tantôt par tout le corps, comme lorſqu'on veut donner de l'embonpoint à une perſonne maigre ; tantôt on n'en fait que ſur une partie, lorſque la foibleſſe de cette partie même, ou de quelque autre, le demande. La friction adoucit les douleurs de tête qui durent depuis long-tems, pourvu néanmoins qu'on ne la faſſe pas dans la violence de la douleur. Il arrive auſſi quelquefois qu'un membre para-

lytique ſe rétablit par les frictions que l'on fait deſſus. Il eſt cependant plus ordinaire de faire les frictions ſur les parties qui ne ſont point malades. On fait, par exemple, des frictions ſur les parties inférieures, lorſqu'on veut dégager les parties moyennes ou ſupérieures du corps. Il en eſt qui veulent fixer le nombre des frictions que l'on doit faire à une perſonne ; mais mal à propos. Cela dépend abſolument des forces de celui qui a beſoin qu'on lui faſſe des frictions ; car il ſuffira d'en faire cinquante à une perſonne fort foible, tandis qu'on pourra en faire juſqu'à deux cens à une perſonne plus forte, à raiſon des forces de l'une & de l'autre. Auſſi en fait-on moins à une femme qu'à un homme ; moins à un enfant ou à un vieillard, qu'à un jeune homme ; enfin ſi l'on ne frotte que certaines parties, la friction doit être forte, & durer long-tems ; puiſqu'il eſt impoſſible d'affoiblir promptement le corps, en ne frottant que ſur une partie, & qu'il eſt néceſſaire de diſſiper beaucoup de matiére, ſoit qu'on veuille dégager la partie même ſur laquelle on fait les frictions, ſoit qu'on veuille en débaraſſer une autre : mais ſi la foibleſſe

de tout le corps demande qu'on employe également par tout la friction, elle doit durer moins de tems, & être plus legère; de sorte qu'il suffit de ramollir seulement la superficie de la peau, afin qu'elle soit plus en état de recevoir la nouvelle matiére qui lui sera fournie par la nourriture que l'on fera prendre immédiatement après les frictions. Nous avons dit plus haut, que le malade étoit fort en danger, lorsqu'il avoit soif & qu'il ressentoit une grande chaleur à l'intérieur, tandis que les parties extérieures étoient froides. Il n'y a point de ressource alors que dans la friction; si elle rappelle la chaleur à l'extérieur, le malade peut en revenir.

CHAPITRE XV.

De la Gestation.

LA gestation est aussi convenable dans les maladies qui durent depuis long-tems, & qui tendent à leur fin. Elle convient également aux personnes qui ont eu la fiévre, mais qui ne l'ont plus, & qui ne sont point encore en

état de s'exercer par elles-mêmes. Elle est aussi très-propre pour emporter les restes des maladies qui durent depuis long-tems, & qui n'ont point cédé aux autres remédes. Asclepiade a prétendu que dans le commencement des fiévres violentes, & sur-tout de la fiévre ardente, il falloit employer la gestation, pour la dissiper. Mais il y auroit du danger de tenter cette méthode ; & le repos est plus convenable. Cependant si on veut en essayer, on peut le faire, si la langue n'est point séche ; s'il n'y a ni tumeur, ni dureté, ni douleur dans les viscères, à la tête ou aux hypocondres. On ne doit jamais agiter un corps qui souffre ; soit que l'on ressente de la douleur par-tout, soit qu'on n'en ressente que dans quelque partie, excepté dans la goutte. On ne doit point le faire non plus, dans le redoublement de la fiévre ; mais toujours dans la rémission. Il est plusieurs espéces de gestations que l'on employe selon les forces & les richesses de chacun, afin que cette sorte de reméde n'épuise point trop une personne foible, & ne manque point à une personne pauvre. La gestation la plus douce de toutes, est celle d'un batteau dans le port ou sur un fleuve ; d'une litiére,

ou d'un ſiége ; celle d'une voiture eſt plus violente ; & celle d'un navire en pleine mer, l'eſt encore davantage. Chacune de ces geſtations peut être plus ou moins forte. Si l'on n'a aucune des choſes précédentes, il faut ſe ſervir d'un lit ſuſpendu, que l'on fait agiter ; ſi l'on n'en a point, il faut mettre ſous un des piés du lit, un ſoutien, & remuer le lit avec la main. Les exercices modérés conviennent aux perſonnes fort foibles. Les exercices violens ſont bons pour les perſonnes qui n'ont plus de fiévre depuis pluſieurs jours, ou qui ſans avoir de la fiévre, commencent à reſſentir les premiéres atteintes de certaines maladies graves ; comme cela arrive dans la phtiſie, les maux d'eſtomac, l'hydropiſie, & quelquefois auſſi dans la jauniſſe, & dans d'autres maladies qui ſont ſans fiévre, quoiqu'elles durent long-tems, comme l'épilepſie, & la mélancholie. Il eſt néceſſaire dans ces ſortes de maladies, de faire uſage auſſi des exercices que nous avons rapportés à l'article où nous avons parlé de la maniére dont les perſonnes ſaines & délicates doivent ſe comporter.

CHAPITRE XVI.

De la Diéte.

IL eſt deux ſortes de diétes : l'une où le malade ne prend abſolument rien ; l'autre où il ne prend que ce qu'il faut. On ne doit prendre ni nourriture, ni boiſſon au commencement des maladies ; enſuite il faut tenir un certain milieu ; de façon que l'on ne prenne que des alimens convenables, & pas plus qu'il n'en faut prendre. Il n'eſt nullement à propos de ſe trop remplir immédiatement après avoir ſouffert la faim & la ſoif ; & s'il y a du danger à le faire, même pour les perſonnes qui ſe portent bien, lorſqu'elles ont été obligées par quelque néceſſité, de faire abſtinence ; combien n'y en aura-t-il pas, pour les perſonnes infirmes & malades ? Rien ne fait tant de bien à un malade, que l'abſtinence gardée à propos. Il eſt des hommes intempérans parmi nous, qui laiſſent à leur Médecin le ſoin de régler la quantité de nourriture qu'ils doivent prendre, & qui veulent régler eux-mêmes le tems où ils doivent

prendre : il en eſt d'autres au contraire, qui comme par grace, laiſſent au Médecin à marquer le tems de leur manger, & qui prétendent en régler eux-mêmes la meſure : enfin il en eſt qui penſent que le Médecin leur en redoit, s'ils veulent bien s'en rapporter à lui, pour le reſte du traitement ; mais qui veulent être abſolument libres dans le choix des alimens qu'ils prennent ; comme s'il s'agiſſoit d'examiner juſqu'où vont les droits du Médecin, & non de ſçavoir ce qui peut être ſalutaire au malade. Cependant on ne peut diſconvenir que l'on ne faſſe beaucoup de mal, lorſqu'il eſt queſtion de régler la nourriture d'un malade, ſi l'on ſe trompe au tems, où l'on doit donner à manger ; à la quantité, ou au choix des alimens.

CHAPITRE XVII.

De la Sueur.

LA Sueur s'excite de deux façons ; ou par la chaleur ſéche, ou par le bain. La chaleur ſéche eſt celle du ſable chaud, des étuves, des fours, & de cer-

taines eſpéces d'étuves naturelles, où l'on retient renfermée dans un bâtiment, la vapeur chaude qui s'éléve de la terre. Nous avons de ces étuves naturelles, au-deſſus de Bayes, dans des endroits plantés de Myrthes. Enfin la ſueur s'excite encore par le ſoleil, & l'exercice. Il eſt avantageux de faire ſuer par les différentes maniéres que nous venons de rapporter, toutes les fois qu'il y a au-dedans du corps, une humeur nuiſible qu'il faut diſſiper. On guérit auſſi parfaitement certaines maladies de nerfs par ces différentes méthodes de faire ſuer: on fait uſage des premiéres, pour les perſonnes délicates; & on n'a recours à la chaleur du ſoleil, & à l'exercice, que pour les perſonnes robuſtes; pourvu néanmoins qu'elles ſoient ſans fiévre, que ce ne ſoit point au commencement de la maladie, & que la maladie ne ſoit point grave: on doit bien ſe garder de faire ſuer d'une façon ou d'une autre, dans la fiévre, & lorſque la digeſtion n'eſt point encore faite.

On ſe ſert du bain dans deux cas différens. Tantôt on l'emploie au commencement de la convaleſcence, lorſque la fiévre eſt diſſipée, avant que de paſſer à une nourriture un peu abondante, &

à un vin plus fort ; & tantôt on y a recours, pour dissiper la fiévre même. On s'en sert presque toutes les fois qu'il est besoin de relâcher la peau, d'attirer au dehors les humeurs corrompues, & de changer l'habitude du corps. Les anciens étoient fort réservés sur l'usage du bain. Asclepiade l'a été beaucoup moins qu'eux. Il n'y a rien de mauvais à craindre du bain, si on l'emploie à propos : il n'est nuisible que lorsqu'on s'en sert à contre-tems. Tout malade qui n'a plus la fiévre depuis un jour, peut se baigner en sûreté le lendemain, après que l'heure de l'accès est passée. Lorsque la fiévre est tierce ou quarte ; on peut prendre le bain, tous les jours où il n'y a point d'accès ; mais si la fiévre est lente, & si la rate est déja en mauvais état, on peut se baigner dans le tems de la fiévre même, pourvu néanmoins que les hypocondres ne soient point durs, ou enflés ; que la langue ne soit point séche ; que l'on ne ressente point de douleur, ni à la tête, ni à la poitrine ; & que ce ne soit point dans le redoublement. Dans les fiévres réglées, on peut faire usage du bain dans deux tems différens, avant le frisson, & après l'accès. Dans les fiévres lentes,

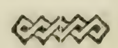
on doit attendre pour se baigner, que l'accès soit entiérement passé. Si la fiévre est continue, on doit attendre qu'elle diminue, & qu'on soit aussi bien qu'il est possible d'être dans ces sortes de fiévres. Les convalescens qui veulent prendre le bain, doivent éviter de s'exposer au froid avant que de se baigner; ils doivent lorsqu'ils sont entrés dans le bain, demeurer un instant tranquilles, & examiner si leurs tempes se resserrent, & s'il en découle ensuite de la sueur. Si les tempes se resserrent, sans qu'il survienne de sueur, le bain leur feroit mal ce jour-là; il faut les oindre fort légérement, & les emporter chez eux, où ils auront soin de se tenir chaudement, & de faire diéte. Si la sueur au contraire, découle des tempes, sans qu'elles se soient resserrées; & si cette sueur se répand ensuite sur toutes les autres parties du corps, ils se fomenteront la bouche, avec de l'eau chaude; ils se mettront dans le bain, & ils examineront pareillement, si au premier contact de l'eau chaude, ils ont éprouvé un frissonnement à la superficie de la peau; ce qui n'arrive presque jamais, lorsque les premiers signes ont été bons: mais si on éprouve le frissonnement, c'est une

marque certaine que le bain ſeroit pernicieux.

C'eſt l'état particulier du malade qui fait connoître, s'il eſt néceſſaire de l'oindre devant ou après un bain tiéde. Le plus ordinaire, cependant, à moins que le Médecin n'ait recommandé expreſſément de le faire après, eſt de ſe faire oindre doucement, lorſqu'on a un peu ſué, & de ſe mettre enſuite dans le bain. On doit avoir égard aux forces du malade, pour la durée du bain : il ne faut jamais attendre pour l'en retirer, que la chaleur le faſſe tomber en foibleſſe ; il faut l'en faire ſortir avant ; & lorſqu'il eſt dehors, le bien couvrir, afin que le froid ne puiſſe pénétrer par aucun endroit ; & le faire enſuite ſuer dans la ſalle même du bain, avant que de lui rien donner à manger.

On fait auſſi différentes eſpéces de fomentations chaudes, avec le millet, le ſel, & le ſable. On emploie chacune de ces matiéres, chaudes & enveloppées dans du linge. Si l'on n'a pas beſoin d'une grande chaleur, le linge ſeul ſuffit ; ſi on a beſoin d'une chaleur conſidérable, on ſe ſert de tiſons éteints, enveloppés dans un morceau d'étoffe. On ſe ſert auſſi de veſſies remplies d'huile chaude :

on verſe de l'eau dans des vaſes de terre, qu'on appelle lentilles, à cauſe de leur reſſemblance avec la graine de cette plante : on met du ſel dans un ſac de linge ; on trempe ce ſac dans de l'eau, qui eſt bien chaude, & on l'applique ſur la partie qu'on veut échauffer. On fait encore rougir dans le feu, deux morceaux de fer applatis par leurs extrémités ; on en enfonce un dans du ſel qui eſt bien ſéché, & on verſe de l'eau doucement par-deſſus : lorſqu'il commence à ſe réfroidir, on le remet au feu, & on fait la même choſe avec l'autre ; ce qu'on réïtere à différentes repriſes. Il s'éléve une vapeur ſalée & chaude qui fait très bien dans toutes les maladies des nerfs. L'effet de toutes ces fomentations, eſt de diſſiper les matiéres nuiſibles qui gonflent les hypocondres, qui gênent la reſpiration, ou les fonctions de quelque autre partie. Nous indiquerons en parlant des maladies, les cas où il eſt à propos de faire uſage de chacune de ces choſes en particulier.



CHAPITRE XVIII.

Quels ſont les alimens ſolides, liquides ; & fort, médiocrement, ou peu nourriſſans.

APRÈS avoir parlé des différens moyens dont on ſe ſert pour évacuer, il eſt à propos d'en venir aux matiéres qui ſont propres à nous nourrir ; c'eſt-à-dire, aux alimens ſolides & liquides, dont on fait uſage, non ſeulement dans les maladies ; mais encore dans l'état de ſanté. Il eſt d'une grande importance de bien connoître toutes les propriétés des différens alimens, pour deux raiſons : la premiére, afin que les perſonnes en ſanté, ſçachent comment elles doivent en uſer ; la ſeconde, afin que les Médecins puiſſent indiquer dans le traitement des maladies, les eſpéces dont il eſt à propos de faire uſage, ſans être obligés de les nommer toutes en particulier.

Je mets dans la premiere claſſe ; c'eſt-à-dire, dans celle des alimens fort nourriſſans (j'appelle ainſi ceux qui contiennent beaucoup de ſucs nourriciers) tous

les légumes, toutes les espéces de pâtisserie, faites avec le froment; tous les animaux quadrupédes domestiques; les grandes bêtes fauves, comme le chevreuil, le cerf, le sanglier, l'âne sauvage; les gros oiseaux, comme l'oye, le paon & la grue; les gros poissons de Mer, comme la baleine, & les autres cetacées; le miel, le fromage. On ne doit donc point s'étonner qu'un morceau de pâtisserie fait avec le froment; la graisse, le miel & le fromage, soient ce qu'il y a de plus nourrissant.

Je range dans la classe moyenne, les herbes potageres, dont on ne mange que les racines, ou les bulbes; certains quadrupédes, comme le liévre; tous les petits oiseaux, jusqu'au flambant inclusivement; les poissons qu'on ne sale point, ou qu'on sale en entier. Je place dans la derniére classe, toutes les herbes potageres à tige, comme la citrouille, la concombre, les câpres; toutes les espéces de fruits; les olives, les limaçons, & tous les poissons à coquilles. Outre ces différences dans les classes des alimens, il y en a encore de très grandes dans les espéces qui composent chaque classe. Les unes sont plus nourrissantes, & les autres le sont moins. Le pain

pain eſt ce qu'il y a de plus nourriſſant ; celui de froment l'eſt plus que celui de millet ; & celui-ci, plus que celui d'orge. La partie la plus nourriſſante du froment, eſt ſa première fleur ; enſuite, ſa ſeconde ; puis la farine qu'on n'a point tamiſée, que les Grecs appellent *Autopuron*. Le pain fait avec la farine paſſée par le bluteau, eſt moins nourriſſant : le pain de ménage eſt celui de tous, qui contienne le moins de ſuc nourricier. Parmi les légumes, la féve, la lentille, ſont plus nourriſſantes que le pois ; & parmi les herbes potageres, la rave, les navets, & tous les bulbes, au nombre deſquels je mets l'oignon & l'ail, ſont plus nourriſſans que le panais & le raifort. Le chou, la bette, le porreau nourriſſent plus que la laitue, la citrouille & l'aſperge. Parmi les fruits, les raiſins, les figues, les noix, les dattes, & les pommes contiennent plus de ſucs nourriciers ; & parmi ces mêmes eſpéces, les fruits ſucculens en contiennent plus que ceux qui ſont caſſans. Parmi les oiſeaux de la claſſe moyenne, ceux qui marchent plus qu'ils ne volent, ſont plus nourriſſans, que ceux qui volent plus qu'ils ne marchent ; & parmi ces derniers, les plus gros contiennent plus

de ſucs nourriciers, que les médiocres, comme la grive & le becfigue. Les oiſeaux qui vivent dans l'eau, fourniſſent une nourriture plus legere, que ceux qui vivent ſur terre. Parmi les quadrupedes domeſtiques, la viande de porc eſt la plus legere, & celle de bœuf la plus peſante. En général, tous les animaux ſauvages fourniſſent une nourriture d'autant plus ſolide, qu'ils ſont plus gros. Les poiſſons que j'ai rangés dans la claſſe moyenne, & dont nous faiſons tant d'uſage, ſont les plus peſans de tous; ceux qu'on peut employer pour les ſalines, comme le cayement, le ſont moins. Les poiſſons qui ont la chair plus tendre que celle de ces premiers, mais cependant dure, comme la Dorade, le Corbeau marin, l'Oculata, le Spare, le Plane, & tous les poiſſons plats, ſont auſſi plus legers: après ceux-ci viennent le Loup Marin, & le Mulet, & enfin tous les petits poiſſons de mer.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les eſpéces qu'il ſe rencontre des différences; il en eſt encore qui dépendent de l'âge, des parties, de la nature du lieu où les choſes croiſſent, & de leur conformation extérieure. Tout animal quadrupede qui tette encore, eſt moins nour-

riſſant, que lorſqu'il eſt plus vieux. La volaille eſt auſſi d'autant moins nourriſſante, qu'elle eſt plus jeune. Parmi les poiſſons, ceux qui ſont d'un moyen âge, & qui n'ont point encore acquis toute leur groſſeur, contiennent moins de ſucs nourriciers, que ceux qui ſont plus gros. Dans le Cochon, les parties qui nourriſſent le moins, ſont les piés, les bajoues, les oreilles, & la cervelle. Dans l'Agneau & le Chevreau, c'eſt la tête & la queue; de ſorte que l'on peut ranger ces parties dans la claſſe des alimens qui nourriſſent médiocrement; & c'eſt avec raiſon qu'on regarde comme la viande la plus legere & la moins nourriſſante, le col, & les aîles des oiſeaux. Pour ce qui eſt du terrein, le froment qui vient dans les collines, contient plus de ſuc nourricier, que celui qui croît dans les plaines. Le poiſſon qui vit autour des rochers, eſt plus leger que celui qui ſe tient dans les endroits ſablonneux; & celui-ci l'eſt encore d'avantage, que celui qui vit dans une eau bourbeuſe; c'eſt pourquoi les mêmes poiſſons ſont plus peſans, ſelon qu'ils ont été pris dans un étang, un lac, ou une riviére. Ceux qui ſe tiennent dans des endroits, où il y a beau-

coup d'eau, ſont plus légers que ceux qui ſe retirent dans des bas-fonds. La chair des animaux ſauvages, eſt moins peſante que celle des animaux domeſtiques. Les animaux qui vivent dans des endroits humides, donnent une nourriture plus légere que ceux qui ſe tiennent dans des lieux ſecs. Enfin les mêmes animaux nourriſſent plus, lorſqu'ils ſont gras, que lorſqu'ils ſont maigres ; frais, que lorſqu'ils ſont ſalés ; nouvellement tués, que lorſqu'ils le ſont depuis long-tems. La même choſe nourrit même plus, lorſqu'elle eſt bouillie, que lorſqu'elle eſt rôtie ; plus, lorſqu'elle eſt rôtie, que lorſqu'elle eſt frite. Les œufs durs ſont dans la claſſe des alimens les plus peſans ; les œufs frais ou mollets, dans la claſſe des plus légers. Quoique toutes les piéces de pâtiſſerie faites avec le froment, ſoient dans la claſſe des alimens qui nourriſſent beaucoup, on doit mettre néanmoins dans la derniére claſſe, certaines préparations de froment lavé, comme la fromentée, le ris, l'orge mondé, la bouillie, & les breuvages faits avec ces mêmes choſes ; & le pain trempé dans de l'eau.

Quant aux boiſſons, celle que l'on

fait avec le froment, de même que le lait, le vin miellé, le vin cuit, le vin fait avec des raisins séchés au Soleil, le vin gracieux ou violent, le moust de vin, & le vin fort vieux doivent être rangés dans la classe des alimens qui nourrissent beaucoup. Le vinaigre & le vin qui n'a que quelques années, qui est austère, ou huileux, sont dans la classe moyenne; ainsi on n'en doit jamais donner de cette espéce aux personnes infirmes : l'eau est la boisson la moins nourrissante de toutes.

Une boisson faite avec le froment, est d'autant plus nourrissante, que le froment qu'on a employé, est meilleur. Le vin qui croît dans un bon sol, est plus nourrissant, que celui qui vient dans un terrein médiocre; & celui qu'on a recueilli dans un endroit temperé, l'est plus, que celui qui vient dans un lieu ou trop humide, ou trop sec, ou trop froid, ou trop chaud. Le vin miellé contient d'autant plus de sucs nourriciers, qu'il y a plus de miel; le vin cuit, qu'il a plus bouilli; & le vin de raisins séchés au Soleil, qu'il est fait avec des raisins plus desséchés. L'eau la plus legére est celle de pluye; ensuite celle de fontaine; puis celle de riviére, & enfin

celle de puits. Après celle-ci, vient l'eau de neige, ou de glace; celle de lac, & celle de marais, qui eſt la plus peſante de toutes. Il eſt néceſſaire de bien faire attention à la peſanteur de l'eau, lorſqu'on en veut connoître la qualité; & il n'y a rien de plus facile, puiſqu'il ſuffit de la peſer pour s'aſſurer de ſa legereté. Parmi les eaux qui ſont également legères, la meilleure de toutes, eſt celle qui s'échauffe & qui ſe refroidit plus vîte, & qui cuit les légumes plus promptement. Il arrive preſque toujours que plus une choſe contient de ſuc nourricier, plus elle eſt difficile à digerer; mais ſi on la digere, elle nourrit d'avantage: on doit donc avoir égard à l'état des forces dans le choix des alimens, & n'en prendre que la quantité qu'il convient dans chaque eſpéce. Les perſonnes foibles doivent faire uſage des alimens les moins nourriſſans; celles qui ſont plus fortes, ſe trouveront parfaitement bien de ceux qui nourriſſent médiocrement; & les perſonnes robuſtes s'accommoderont à merveille de ceux qui nourriſſent le plus. On peut manger d'avantage des alimens qui ſont plus legers; mais il faut uſer ſobrement de ceux qui ſont plus péſans.

CHAPITRE XIX.

De la nature & des propriétés de chaque espéce d'aliment.

CE ne sont point là, les seules différences que l'on observe dans les alimens ; il en est qui sont de bon suc, & d'autres de mauvais. Il est des alimens doux : il en est qui sont âcres : les uns épaississent la pituite ; les autres l'atténuent : ceux-ci sont bons pour l'estomac ; ceux-là lui sont contraires : les uns causent des vents ; les autres n'en causent point : les uns échauffent, les autres rafraîchissent : ceux-ci s'aigrissent dans l'estomac, & ceux-là ne s'y corrompent pas si facilement : les uns lâchent le ventre, d'autres le resserrent : ceux-ci font couler l'urine, & ceux-là, la suppriment : quelques-uns procurent le sommeil ; quelques autres reveillent les sens. Il faut donc connoître les propriétés de chacun ; parce que les uns conviennent à un tel temperament, ou à une telle maladie ; & les autres à un autre.

CHAPITRE XX.

Des alimens de bon ſuc.

LES alimens de bon ſuc, ſont le froment, l'épautre, la fromentée, le ris, l'amidon, le *Tragum* *, l'orge mondé, le lait, le fromage mou, le gibier, tous les petits oiſeaux de la claſſe moyenne; & parmi les gros, ceux que nous avons nommés plus haut; tous les poiſſons qui tiennent le milieu entre les durs & les tendres, comme le mulet, & le loup marin; les herbes potageres, comme la laitue, l'ortie, la mauve, la concombre, la citrouille, le pourpier, les limaçons, les dattes; les fruits qui ne ſont ni acerbes, ni acides; le vin gracieux, tendre; le vin de raiſins ſéchés au Soleil; le vin cuit, les olives fraîches, & celles qui ont été conſervées dans l'une ou l'autre des deux liqueurs dont nous venons de parler; les matrices, les bajoues, les piés de cochons; toute eſpéce de chair graſſe, ou glutineuſe, tous les foyes d'animaux, les œufs frais.

* Tiſanne de froment.

CHAPITRE XXI.

Des alimens de mauvais ſuc.

LES alimens de mauvais ſuc, ſont le millet, le panis, l'orge, les légumes, la chair des animaux domeſtiques fort maigres, la chair ſalée, toutes les ſalines, le garus, le fromage vieux, le chervi, le raifort, la rave, les navets, les bulbes, le chou, ſes rejettons ſur-tout; l'aſperge, la bette, la concombre, le porreau, la roquette, le creſſon alenois, le thym, l'herbe au chat, la ſarriette, l'hyſſope, la rue, l'anet, le fenouil, le cumin, l'anis, la patience, la moutarde, l'ail, l'oignon, la ratte, les reins, les entrailles; tous les fruits acerbes, ou acides; le vinaigre; toutes les ſubſtances âcres, acides, acerbes, l'huile, les petits poiſſons de mer, & tous ceux qui ſont fort tendres ou fort durs, & qui ſentent mauvais, tels que ſont la plûpart de ceux qui vivent dans des étangs, des lacs, & des ruiſſeaux bourbeux, ou qui ſont d'un volume conſidérable.

CHAPITRE XXII.

Des alimens doux, & de ceux qui sont âcres.

LES alimens doux sont la *Sorbition* *, la bouillie, le baignet, l'amidon, l'orge mondé, la chair grasse, glutineuse, telle que celle de presque tous les animaux domestiques, & surtout les piés, les bajoues de cochons, les queuës, les têtes de chevreaux, d'agneaux, de veaux; les cervelles, le lait, toutes les choses qu'on appelle proprement douces, le vin cuit, le vin de raisins séchés au Soleil, les amandes de pins.

Les alimens âcres sont toutes les substances fort austères; tous les acides, les salines, le miel qui est d'autant plus âcre qu'il est meilleur; l'ail, l'oignon, la roquette, la rue, le cresson alenois, la concombre, la bette, le chou, l'asperge, la moutarde, le raifort, l'endive, le basilic, la laituë, & la plus grande partie des herbes potageres.

* Espéce de breuvage, qui faisoit la principale nourriture des malades chez les Romains.

CHAPITRE XXIII.

Des alimens qui épaiſiſſent, ou atténuent la pituite.

LES alimens qui épaiſiſſent la pituite, ſont les œufs frais, la fromentée, le ris, l'amidon, l'orge mondé, le lait, les bulbes, & preſque toutes les ſubſtances glutineuſes. Ceux qui l'atténuent, ſont toutes les choſes ſalées, âcres & acides.

CHAPITRE XXIV.

Des alimens bons à l'eſtomac.

LES alimens bons à l'eſtomac, ſont toutes les choſes auſtères, acides, & médiocrement ſalées; le pain qui n'eſt point fermenté; le ris, l'orge mondé, la fromentée lavée; les oiſeaux, le gibier, rôtis ou bouillis; parmi les animaux domeſtiques, la chair de bœuf; & ſi l'on fait uſage de quelque autre, il vaut mieux que ce ſoit d'un animal maigre, que d'un gras; les piés, les

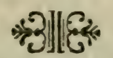
bajoues, les oreilles de cochon, les matrices des femelles qui n'ont point porté. Parmi les herbes potageres, l'endive, la laituë, le panais, la citrouille bouillie, le chervi; parmi les fruits, la cerise, la mure, la corme, la poire cassante, telles que celles de Crustume & de Nevie, de Tarente, & de Segni * ; la pomme de francatu, de scandie; la semence de saule; le coing, la grenade, l'absynthe, le buret, la pourpre, les limaçons, les raisins de caisse; les œufs frais, les dattes, les amandes de pin; les olives blanches gardées dans de la saumure forte; les mêmes trempées dans du vinaigre; les olives noires qu'on a bien laissé meurir sur l'arbre, ou qu'on a conservées dans du vin cuit, ou dans du vin de raisins séchés au Soleil; le vin austère, quoiqu'il soit déja piquant, le vin resiné, les poissons durs de la classe moyenne, les huitres, les petoncles, toutes les espéces de buccine, & de porcelaine; tous les alimens tant solides que liquides, froids, ou chauds.

* Villes d'Italie.

CHAPITRE XXV.

Des alimens nuisibles à l'estomac.

LES alimens nuisibles à l'estomac, sont toutes les choses tiédes, fort salées, succulentes, fort douces, la *Sorbition*, le pain fermenté, le pain de millet, d'orge, l'huile, les racines des herbes potageres, & tous les légumes accommodés avec l'huile ou le garus; le miel, le vin miellé, le vin cuit, le vin de raisins séchés au Soleil, le lait, le fromage, le raisin frais, la figue verte ou séche, tous les légumes venteux, le thym, l'herbe au chat, la sarriette, l'hyssope, le cresson alenois, la patience, le lampsane, les noix. On conçoit par le détail que nous venons de donner, que tous les alimens de bon suc ne conviennent pas tous à l'estomac; & que pareillement tous ceux qui conviennent à l'estomac, ne sont pas toujours de bon suc.



CHAPITRE XXVI.

Des alimens qui causent des vents.

LES alimens qui causent des vents, sont presque tous les légumes, toutes les choses grasses, ou fort douces, ou succulentes ; le moust de vin, & le vin lui-même qui n'est pas bien vieux : parmi les plantes, on compte l'ail, l'oignon, le chou, toutes les racines, excepté celles du chervi, & du panais ; les bulbes, les figues séches, & sur-tout les vertes, les raisins frais, toutes les espéces de noix, hormis celle de pin, le lait ; les différentes sortes de fromage, & enfin tout ce qui n'est qu'à moitié cuit.

Des alimens qui ne sont point venteux.

Les alimens qui ne sont point venteux, sont le gibier, les oiseaux que l'on prend à la chasse, les poissons, les fruits, les olives, les poissons à coquilles, les œufs frais, ou mollets ; le vin vieux. Le fenouil & l'anet chassent les vents.

CHAPITRE XXVII.

Des alimens qui échauffent, ou qui rafraîchiſſent.

LES alimens qui échauffent, ſont le poivre, le ſel, toutes les eſpéces de chairs ſucculentes, l'ail, l'oignon, la figue ſéche, les ſalines, & le vin qui échauffe d'autant plus qu'il eſt plus pur.

Les alimens qui rafraîchiſſent, ſont les herbes potagéres, dont on mange les tiges cruës, comme l'endive, & la laituë, la coriande, la concombre, la citrouille bouillie, la bette, la mure, la ceriſe, les pommes acerbes, les poires caſſantes, la chair bouillie, le vinaigre ſur-tout, & les mets ou les boiſſons où on le fait entrer.

CHAPITRE XXVIII.

Des alimens qui ſe corrompent aiſément dans l'eſtomac.

LES alimens qui ſe corrompent aiſément dans l'eſtomac, ſont le pain fermenté; le pain qui n'eſt point de

froment ; tous les ouvrages de pâtisserie; le lait, le miel ; tout ce qu'on prépare avec le lait ; les poissons tendres, les huîtres, les herbes potagéres, le fromage nouveau ou vieux, la chair grasse, ou tendre ; le vin doux, le vin miellé, le vin cuit, le vin de raisins séchés au soleil ; enfin tout ce qui est succulent, trop doux, ou trop tendre.

Des alimens qui ne se corrompent point dans l'estomac.

Les alimens qui ne se corrompent point dans l'estomac, sont le pain qui n'est point fermenté; les oiseaux, sur-tout ceux qui sont fort durs ; les poissons qui ont la chair dure, non seulement comme la Dorade, ou le Scarus, mais même le Calemar, la Langoûte, le Polype ; la chair de bœuf, & toute sorte de chair dure, principalement, si elle est maigre ou salée ; toutes les salines, les limaçons, le Buret, la Pourpre, le vin austère, ou résiné.



CHAPITRE

CHAPITRE XXIX.

Des alimens qui lâchent le ventre.

LES alimens qui lâchent le ventre, ſont le pain fermenté, principalement le pain de ménage, & le pain d'orge ; le chou, lorſqu'il n'eſt qu'à demi cuit ; la laituë, l'anet & le creſſon, le baſilic, l'ortie, le pourpier, le raifort, les câpres, l'ail, l'oignon, la mauve, la patience, la bette, l'aſperge, la citrouille, la ceriſe, la mure ; tous les fruits doux, les figues ſéches, & ſurtout les vertes, les raiſins frais, gras ; les petits oiſeaux, les limaçons, le Garus, les ſalines, les huîtres, les pelorides, le hériſſon, la Moule, preſque tous les poiſſons à petites coquilles, & ſurtout le jus de ces poiſſons ; les petits poiſſons de mer, tous les poiſſons tendres, la liqueur de la Seiche, la chair graſſe, ſucculente, ou bouillie, les oiſeaux qui nagent, le miel crud, le lait ; tout ce qui eſt préparé avec le lait ; le vin miellé, le vin doux ou ſalé, l'eau ; toutes les choſes tendres, tiédes, douces,

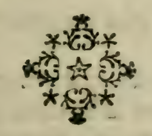
graſſes, bouillies, ſucculentes, ſalées, & délayées.

CHAPITRE XXX.

Des alimens qui reſſerrent le ventre.

LES alimens qui reſſerrent le ventre, ſont le pain d'épautre, le pain fait avec la fleur de farine de froment, ſur-tout s'ils ne ſont point fermentés, ou ſi on les a fait rôtir : on les rend encore plus aſtringens, en les faiſent cuire deux fois. Parmi les alimens qui ont la même propriété, on compte encore la bouillie faite avec la farine de froment, de panis ou de millet ; les breuvages préparés avec ces mêmes choſes, ſur-tout ſi on les a fait frire auparavant ; la lentille frite & mêlée avec la bette, l'endive, la chicorée ſauvage, ou le plantin. L'endive elle même frite, & mêlée avec le plantin, ou la chicorée ſauvage ; les petites herbes potageres, le chou cuit deux fois, les œufs durs, principalement, lorſqu'on les mange ſans apprêt ; les oiſeaux d'une médiocre groſſeur, comme le merle, le ramier,

ſur-tout ſi on les a fait cuire dans de l'oxicrat ; la grive, tous les oiſeaux qui courrent plus qu'ils ne volent ; le liévre, le chevreuil, le foie des animaux qui ont du ſuif ; le foie & le ſuif du bœuf ; le fromage fort vieux, ou qui a paſſé la Mer ; le fromage nouveau, cuit avec du miel, ou du vin miellé ; le miel cuit, les poires qui ne ſont point mures, les cormes, ſur-tout celles qui cauſent des tranchées ; le coing, la grenade, les olives blanches, ou prématurées ; le myrthe, les dattes, la pourpre, le buret, le vin réſiné, le vin dur, le vin pur, le vinaigre ; le mouſt de vin qui a bouilli ; le vin cuit qui eſt dur ; le vin de raiſins ſéchés au ſoleil, l'eau chaude ou fort froide, qui eſt dure ; c'eſt-à-dire, celle qui eſt long-tems ſans ſe corrompre ; comme l'eau de pluie ; toutes les choſes dures, maigres, auſtères, âpres, grillées, & la viande rôtie, plûtôt que celle qui a bouilli.



CHAPITRE XXXI.

Des alimens qui chaſſent les urines.

LES alimens qui chaſſent l'urine, ſont toutes les plantes odoriférantes qui croiſſent dans les jardins, comme l'ache, la ruë, l'anet, le baſilic, la menthe, l'hyſſope, l'anis, la coriandre, le creſſon alenois, la roquette, le fenouil, l'aſperge, les câpres, l'herbe au chat, le thym, la ſarriette, le lampſane, le panais, ſur-tout le panais ſauvage, le raifort, le chervi, l'oignon: parmi le gibier, le liévre ſurtout; le vin léger, le poivre long & rond, la moutarde, l'abſynthe, les amandes de pin.

CHAPITRE XXXII.

Des plantes qui excitent le ſommeil.

LES plantes qui excitent le ſommeil, ſont le pavot, la laituë, ſurtout celle d'Eté, dont les tiges ſont déja remplies de lait, la mure, le porreau.

Des plantes qui réveillent les sens.

Les plantes qui réveillent les sens, sont l'herbe au chat, le thym, la sarriette, l'hyssope, le pouliot sur-tout, la ruë & l'oignon.

CHAPITRE XXXIII.

Des remédes attractifs.

IL est plusieurs remédes attractifs, qui attirent les humeurs au dehors; mais comme ils sont composés pour la plus grande partie, de drogues étrangéres, & qu'on ne les emploie guéres que dans des cas différens de ceux où le régime seul suffit, je n'en parlerai point pour le présent; je me contenterai d'indiquer ceux qu'il est aisé de se procurer, & qui conviennent dans les maladies dont je vais parler bien-tôt. Ces remédes agissent en rongeant la texture du corps, & en en faisant sortir les humeurs nuisibles. Telle est la vertu de la semence de la roquette, du cresson, du raifort, &

ſur-tout de la ſemence de la moutarde : le ſel & la figue ont auſſi cette propriété.

Des répercuſſifs.

.. Les remédes qui ſont en même tems légerement répércuſſifs, & émolliens, ſont la laine graſſe trempée dans du vinaigre ou du vin, auquel on a ajouté de l'huile ; les dattes écraſées, le ſon bouilli dans de l'eau ſalée, ou dans du vinaigre. Les répercuſſifs froids, ſont la parietaire, le ſerpolet, le pouliot, le baſilic, la renouée, le pourpier, les feuilles de pavot, les tendrons de la vigne, les feuilles de coriandre, la juſquiame, la mouſſe, le chervi, l'ache, le ſolanum, les feuilles de chou, l'endive, le plantin, la ſemence de fenouil, les poires, & les pommes écraſées ; le coing ſur-tout, la lentille, l'eau froide, principalement celle de pluie, le vin, le vinaigre, le pain, la farine, l'éponge, la frange de ſoye, la laine graſſe, le linge trempé dans du vinaigre ou du vin ; la terre cimolée, le plâtre, l'huile acerbe, l'ocre, le myrthe, l'huile roſat ; les feuilles de verveine broyées avec des tiges tendres, telle que la tige de l'olivier, du cyprès, du myrthe, du

lentisque, du tamaris, du troene, du rosier, du buisson, du laurier, du lierre & du grenadier.

Les répercussifs qui ne sont point rafraîchissans, sont les coings bouillis, l'écorce de grenade, l'eau chaude dans laquelle on a fait bouillir des feuilles de verveine préparées, comme nous l'avons dit ci-dessus ; la poudre faite avec la lie de vin, ou les feuilles de myrthe ; l'amande amere.

Des remédes qui échauffent.

Les remédes qui échauffent, sont les cataplasmes faits avec telle espéce de farine que ce puisse être, de froment, de fleur de froment, d'orge, d'ers, d'yvraie, de millet, de panis, de lentille, de féve, de lupin, de lin, de fenu-grec : on fait bouillir ces farines, & ensuite on les applique chaudes. Les cataplasmes faits avec le vin miellé, font beaucoup plus d'effet, que ceux qu'on fait avec l'eau. On ajoute à ces farines, la pomade de troene, d'iris ; la moële, la graisse, le fiel, qu'on mêlange avec de la vieille huile ; le sel, le nître, la nielle, le poivre, la quintefeuille.

Des remédes qui durcissent ou ramolissent le tissu de la peau.

La plûpart des répercussifs violens & froids, durcissent le tissu de la peau; mais ceux qui sont en même tems chauds & résolutifs, le ramolissent. Il n'y a rien de plus émollient que le cataplasme fait avec la semence de lin, ou de fenu grec.

Tels sont les différens remédes que les Médecins emploient, simples ou composés, chacun plûtôt selon ses idées particuliéres, que selon des régles certaines.





LIVRE TROISIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Des différentes espéces de maladies

APRÈS avoir parlé de tout ce qui concerne les maladies en général; je vais passer au traitement de chacune en particulier. Les Grecs ont divisé les maladies en deux classes: en maladies aiguës, & en maladies chroniques; mais comme les mêmes maladies ne se terminent pas toujours de la même façon, il est arrivé que les uns ont mis dans la classe des maladies aiguës, certaines maladies que les autres ont rangées dans la classe des maladies chroniques; d'où il est aisé de voir qu'il y a plusieurs classes de maladies; car il est des maladies courtes & aiguës, qui se terminent promptement pour la vie, ou pour la mort. Il en est de chroniques, dans lesquelles la santé ou la mort n'arrivent qu'après un long-tems. Il en est une

troisiéme espéce de celles qui tantôt sont aiguës, & tantôt chroniques. C'est ce que l'on peut remarquer non seulement dans les fiévres, où cela arrive très-fréquemment; mais encore dans d'autres maladies. Enfin, il est encore une quatriéme classe de maladies qu'on ne peut point appeller aiguës, parce qu'elles ne font point mourir; ni chroniques, parce que si on on y remédie dès le commencement, on les guérit facilement. Lorsque je traiterai de chaque maladie en particulier, j'indiquerai la classe dans laquelle on doit la ranger.

Je diviserai les maladies, en universelles qui semblent attaquer tout le corps; & en particuliéres qui sont propres à chaque partie. Je commencerai par les maladies universelles, après avoir fait quelques réflexions en forme de préface, sur toutes les maladies en général.

Dans telle maladie que ce puisse être, on ne doit point plus donner au hasard, qu'à l'Art; ni pas plus à l'Art qu'à la nature; puisque sans la nature, l'Art ne peut rien. Un Médecin qui ne guérit point, est plus excusable dans les maladies aiguës, que dans les maladies chroniques; car dans celles-là, on n'a que fort peu de tems pour

faire des remédes, & s'ils ne réussissent point, le malade périt. Dans celles-ci au contraire, on a du tems, & pour réfléchir, & pour changer de remède ; desorte qu'il est fort rare que le malade, s'il a été obéissant, & s'il a appellé le Médecin dès le commencement, périsse sans qu'il y ait de la faute de ce dernier. Une maladie chronique profondément enracinée est aussi difficile à guérir qu'une maladie aiguë. On guérit d'autant plus facilement une maladie aiguë, qu'elle est plus ancienne ; & une maladie chronique qu'elle est plus récente.

On ne doit point ignorer non plus, que les mêmes remédes ne conviennent point à tous les malades dans les mêmes maladies ; & c'est ce qui a fait que les plus grands Médecins ont vanté comme uniques dans les mêmes maladies, les remédes les plus différens, selon le succès qu'ils en avoient éprouvé chacun en particulier ; ainsi lorsqu'un reméde ne réussit point, il faut préférer la vie du malade à la réputation de l'Auteur du reméde indiqué, & en changer. Dans les maladies aiguës, lorsqu'un reméde ne fait pas bien, il ne faut pas tarder à essayer d'un autre ; dans les maladies chroniques au contraire, qui ne se

forment que lentement & qui ne se guérissent que de même, il ne faut pas rejetter tout de suite un reméde qui n'a pas réussi à la premiére épreuve; pour le peu même qu'il ait procuré de soulagement, il ne faut pas le quitter, parce qu'avec le tems il guérira la maladie.

CHAPITRE II.

Comment on distingue les espéces de maladies; comment on voit si elles augmentent ou diminuent; & de la maniére dont il faut les traiter dès le commencement.

IL est facile dès le commencement des maladies, de connoître si elles seront aiguës, ou chroniques, non seulement dans les cas où elles le sont toujours; mais même dans ceux où elles varient. Si la fiévre est continue, & la douleur violente, la maladie est aiguë; mais si la douleur est modérée, la fiévre peu considérable; s'il y a une intermission marquée entre les accès, & si l'on remarque les signes que nous avons rapportés dans le livre précédent, il

est clair que la maladie sera chronique.

On doit examiner aussi, si la maladie augmente, si elle reste dans le même état, ou si elle diminue; parce qu'il est à propos de faire quelques remédes, lorsque la maladie augmente, & beaucoup, lorsqu'elle diminue. Dans les maladies aiguës qui vont en augmentant, il est à propos d'attendre la rémission de la fiévre, pour faire les remédes qui conviennent. La maladie va en augmentant, lorsque la douleur est violente, que les redoublemens sont considérables, que l'un recommence avant que l'autre soit fini, ou qu'ils reviennent fort proche les uns des autres. Quoique dans les maladies chroniques, on n'ait point de signes aussi certains que ceux que nous venons de rapporter, on peut être sûr cependant que la maladie va en augmentant, si le sommeil est interrompu; si la digestion se fait mal; si les dejections sentent fort mauvais; si les sens sont appesantis; si l'esprit est plus paresseux que de coutume; si l'on ressent un sentiment de froid, & de chaleur qui se répand par-tout le corps; si l'on est fort pâle. Les signes contraires à ceux-ci, sont une preuve que la maladie tend à sa fin. Dans les

maladies aiguës, on doit différer plus long-tems à donner de la nourriture au malade : il faut attendre que la maladie aille en baissant ; afin de diminuer, par l'abstinence, le volume des liqueurs, & la violence du mal. Dans les maladies chroniques, il est nécessaire de donner plûtôt de la nourriture, afin que le malade ait assez de forces pour résister à la maladie pendant tout le tems qu'elle durera. Lors même que la maladie n'affecte point tout le corps ; mais seulement une partie, il est cependant toujours plus à propos de l'attaquer par des remédes qui agissent sur tout le corps, que par d'autres, dont l'effet seroit borné à la partie affectée ; car ce n'est que par l'action générale du corps, que les parties malades se guérissent. Il y a aussi une grande différence à faire, si le malade a été bien ou mal traité dès le commencement, parce que les remédes font moins de bien à ceux sur qui on les a déja employés inutilement. Cependant si un malade n'a rien perdu de ses forces pour avoir été mal traité d'abord, il est bien-tôt rétabli, lorsqu'on emploie les remédes convenables. Comme j'ai commencé par rapporter les signes qui annoncent que la santé est sur le point

de se déranger, ce sera aussi par les remédes qu'il est à propos de faire dans ce tems, que je commencerai le traitement des maladies. Lors donc qu'on éprouve quelques-uns des accidens dont j'ai parlé ci-dessus, rien ne fait mieux que le repos & l'abstinence. Si l'on boit, il ne faut boire que de l'eau. Il suffit quelquefois pour prévenir une maladie grave, de prendre ces précautions pendant un jour; & quelquefois pendant deux, s'il reste encore après le premier jour, quelques accidens qui donnent lieu de craindre. On ne doit prendre que fort peu de nourriture, après qu'on a fait diéte, & il ne faut boire que de l'eau; le jour suivant, on peut boire du vin; & ensuite on boit alternativement de l'eau un jour, & du vin un autre; on continue d'en user ainsi jusqu'à ce qu'on n'ait plus rien à appréhender. Souvent on prévient par ces précautions, une maladie fâcheuse prête à se déclarer. Plusieurs se trompent, lorsqu'ils s'imaginent pouvoir emporter tout de suite, dès le premier jour, soit par l'exercice, soit par le bain, soit par la purgation, soit par le vomissement, soit par les sueurs ou l'usage du vin, l'accablement qu'éprouve le malade. Cette méthode, il est

vrai, réuſſit quelquefois ; mais elle trompe bien plus ſouvent, qu'elle ne réuſſit ; & il n'y a que l'abſtinence qui ſoit abſolument ſans danger ; car on eſt toujours le maître de la proportionner à la grandeur du mal ; & ſi les ſymptomes ſont légers, on peut ſe contenter de retrancher le vin au malade, ce qui lui fera beaucoup plus de bien, que ſi l'on diminuoit quelque choſe de ſa nourriture. Si les accidens ſont un peu plus graves, on ne ſe contentera pas ſeulement de boire de l'eau ; mais on ſe paſſera même de viande. Quelquefois auſſi, il ſera à propos de manger moins de pain qu'à l'ordinaire, & de n'uſer que d'alimens rafraichiſſans, & principalement d'herbes potagéres. Si les ſymptomes ſont fâcheux, il ſera néceſſaire de ne faire uſage d'aucun aliment ſolide, de ne point boire de vin, & de s'abſtenir de tout exercice du corps. Il eſt preſque impoſſible, qu'un homme qui n'a point voulu diſſimuler ſon mal, mais qui a cherché à y remédier de bonne heure, en uſant des précautions dont nous venons de parler, devienne malade ſérieuſement.

CHAPITRE III.

Des différentes espéces de fiévres.

TELLE est la maniére dont doivent se gouverner les personnes en santé, lorsqu'elles se sentent menacées de quelque maladie. Maintenant je vais parler du traitement des différentes espéces de fiévres. La fiévre est une maladie qui attaque tout le corps, & qui est extrêmement commune. Il est plusieurs sortes de fiévres ; l'une est quotidienne, l'autre tierce, & l'autre quarte. Il en est même qui ne reviennent qu'après un plus long intervalle, mais elles sont fort rares. Les premiéres sont de vraies maladies ; mais dont on connoit le reméde. La fiévre quarte est plus simple que les autres ; elle commence ordinairement par un tremblement qui est suivi de chaleur ; l'accès étant fini, elle laisse deux jours bons, & revient le quatriéme. Il est deux espéces de fiévres tierces ; l'une qui commence & finit comme la fiévre quarte ; avec cette différence cependant, que le malade n'a qu'un jour bon, & que la fiévre revient le troisiéme jour. L'autre qui est beaucoup plus dangereuse, ne

revient à la vérité que le troisiéme jour comme la premiére ; mais sur quarante-huit heures, l'accès en dure presque trente-six ; quelquefois moins, quelquefois plus ; il n'y a pas même d'intermission parfaite entre les accès ; ce n'est qu'une simple rémission. Presque tous les Médecins appellent cette espéce de fiévre *hémitritée*.

Il est plusieurs espéces de fiévres quotidiennes, fort différentes entre elles. Les unes commencent tout de suite par la chaleur, les autres par un frisson, & d'autres par un tremblement. Il y a frisson, lorsque les extrémités du corps sont froides ; tremblement lorsque tout le corps tremble. Il est aussi des fiévres quotidiennes, dans lesquelles il y a une intermission marquée ; d'autres où il n'y a qu'une simple rémission, & dans lesquelles il reste toujours quelque chose du premier accès, jusqu'à ce qu'il en revienne un autre. Enfin il en est dans lesquelles on n'apperçoit presque point de rémission, & qui continuent, comme elles ont commencé. On en voit aussi qui sont accompagnées d'une chaleur violente ; d'autres dont la chaleur est supportable ; dans les unes, les accès se répondent, & sont pareils ; dans les au-

tres, ils ne se suivent pas, & sont différens, de sorte qu'il seront modérés un jour, & un autre, fort violens. Les unes reviennent le lendemain à la même heure; les autres plus tôt ou plus tard. Dans les unes les accès durent un jour & une nuit; dans les autres plus, dans les autres moins. Dans quelques-unes, l'accès se termine par une sueur; & dans d'autres, les malades ne suent pas. Dans celles-ci, c'est la sueur qui annonce la fin de l'accès; & dans celles-là, elle ne sert qu'à rendre le corps plus foible. Tantôt on n'a qu'un accès par jour, tantôt on en a deux; & quelquefois plus; c'est ce qui fait que dans le même jour, il y a plusieurs redoublemens, & plusieurs rémissions; de façon néanmoins que chaque redoublement répond toujours à quelques-uns de ceux qui ont précédé.

Souvent les accès sont tellement confondus, qu'on ne peut remarquer ni le moment où ils commencent, ni celui où ils finissent. Il n'est pas vrai, ainsi que quelques-uns le prétendent, qu'il n'y a de fiévres erratiques, que celles qui sont occasionnées ou par un vomique, ou par une inflammation, ou par un ulcère. Si cela étoit, le traitement des

fiévres feroit fort aifé. D'ailleurs, pourquoi des caufes cachées ne pourroient-elles point faire, ce que font des caufes évidentes? C'eft difputer fur les mots & non pas fur les chofes, que de dire, lorfque dans une maladie, la fiévre revient tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, qu'elle n'eft pas erratique pour cela; mais que ce font différentes fiévres qui fe fuccédent les unes aux autres. Au refte, que cela foit ainfi, ou non, le traitement n'en doit pas être différent. Quelquefois le tems de la rémiffion eft confidérable, d'autres fois il dure fort peu.

CHAPITRE IV.

Curations des différentes fortes de Fiévres.

TELLE eft la nature des Fiévres; mais il y a autant de traitemens particuliers, qu'il y a d'Auteurs différens qui ont écrit fur cette matiére. Afclepiade dit que le devoir du Médecin, eft de guérir d'une maniére fûre, prompte & agréable. Il feroit à fouhaiter que cela

put se faire ainsi ; mais il y a presque toujours du danger à se trop presser, & à trop ménager la délicatesse des malades. Je ferai voir dans le détail du traitement des maladies, quel milieu l'on doit tenir, pour remplir autant qu'il est possible, ces trois points ; de maniére cependant qu'on ait toujours principalement égard à la sûreté des jours du malade. Le premier soin du Médecin doit être de bien régler dès les premiers jours, la maniére de traiter le malade. Les anciens qui redoutoient sur-tout l'état de crudité, tâchoient de procurer la coction par différens remédes ; ils évacuoient ensuite l'humeur qui leur paroissoit nuisible, en donnant beaucoup de lavemens. Asclepiade a retranché tous les médicamens. Il faisoit donner des lavemens dans presque toutes les maladies, mais moins souvent ; & prétendoit que le principal remméde de la fiévre étoit la fiévre même. Il croyoit qu'il étoit à propos d'affoiblir les forces du malade, par la lumiére, la veille, & par une soif immodérée ; ensorte que dans les premiers jours de la maladie, il ne permettoit pas même au malade de se laver la bouche. On voit par-là combien se

trompent ceux qui prétendent que sa méthode de traiter les maladies, étoit gratieuse en tout point. Il est vrai qu'après avoir traité en bourreau ses malades pendant les premiers jours, il leur permettoit ensuite d'être mollement couchés dans un lit suspendu.

Pour moi, je pense qu'on ne doit donner des remédes & des lavemens que rarement; & qu'on ne doit pas même le faire dans l'intention d'affoiblir le malade, parce qu'on n'a rien de plus à craindre que la foiblesse. Il suffit seulement de diminuer la quantité de matiére qui abonde, & qui ne manque pas de se dissiper d'elle-même, lorsqu'on cesse de prendre de la nouvelle nourriture. On ne doit donc point donner à manger au malade dans les premiers jours de la maladie, & ne point le laisser dans les ténébres pendant le jour, à moins qu'il ne soit extrêmement foible, parce que la lumiére dissipe elle-même les humeurs. Il faut mettre coucher le malade dans une fort grande chambre.

Pour ce qui est de la soif & du sommeil, il faut faire ensorte, autant qu'il est possible, que le malade veille pendant le jour, & qu'il dorme pendant la

nuit, qu'il ne boive ni trop, ni trop peu. Il faut aussi lui permettre de se laver la bouche, lorsqu'elle est séche, & qu'elle sent mauvais, quand même ce ne seroit point le moment de lui donner à boire. Car comme Erasistrate l'a fort bien remarqué, la bouche, le gosier ont souvent besoin de rafraichissement, sans que les parties intérieures en ayent besoin; & le mauvais état du malade ne doit point être un obstacle en pareil cas: voilà ce qu'il convient de faire les premiers jours.

La nourriture donnée à propos, est un des meilleurs médicamens qu'on puisse employer. La premiére question que l'on fait à ce sujet, est de sçavoir quand on doit commencer à en donner. La plûpart des Anciens n'en donnoient que fort tard; & attendoient quelquefois au cinquiéme, & quelquefois au sixiéme jour: peut-être que la nature du climat permet d'en user ainsi en Asie, ou en Egypte. Asclepiade après avoir épuisé pendant trois jours les forces de son malade par toutes sortes de voies, lui permettoit de manger le quatriéme. Thémison examinoit non pas quand avoit commencé la fiévre; mais quand elle avoit fini, ou quand elle

avoit diminué, & laissoit écouler trois jours depuis ce tems; alors si la fiévre n'étoit point revenue, il faisoit manger son malade sur le champ: si elle étoit revenue, il attendoit qu'elle fut passée, ou, si elle étoit continue, qu'elle fut diminuée, pour donner à manger. Il ne faut suivre constamment aucune de ces méthodes. Il est des cas où l'on peut donner à manger le premier, le second, & le troisiéme jour; il en est d'autres, où il faut attendre jusqu'au quatriéme, & au cinquiéme; on peut le faire après un accès, après deux, ou après plusieurs. Il faut avoir égard à la nature de la maladie, au tempérament, au climat, à l'âge du malade, à la saison de l'année; & dans des choses si différentes entre elles, il est impossible de fixer précisement le tems de donner de la nourriture au malade. Il faut le faire plûtôt dans une maladie qui diminue considérablement les forces, ou dans un climat où l'on transpire beaucoup. C'est pourquoi en Afrique, il ne seroit pas prudent de laisser le malade même un jour, sans prendre de nourriture: il faut en donner plûtôt à un enfant qu'à un jeune homme, & plûtôt en Eté qu'en Hiver. La seule chose qu'il faut obser-

ver toujours, & par-tout ; c'est que le Médecin soit attentif à examiner l'état du malade, & qu'il lui fasse faire abstinence, tant qu'il aura des forces de reste ; mais qu'il lui fasse prendre de la nourriture, dès qu'il s'appercevera qu'elles commencent à s'affoiblir. Car il est du devoir du Médecin de prendre garde que le trop d'humeurs ne suffoque le malade, & qu'il ne périsse d'inanition. C'est aussi le sentiment d'Erasistrate : quoiqu'il n'ait pas marqué bien positivement le tems où il ne restoit rien dans l'estomac & dans tout le corps, des humeurs superflues, il n'a pas laissé de dire qu'il falloit y faire attention, & donner au malade de la nourriture lorsqu'il en étoit besoin ; n'est-ce pas comme s'il avoit dit qu'il n'en falloit point donner tant qu'il y avoit des forces de reste ; mais qu'il falloit prendre garde aussi de ne pas les laisser trop affoiblir.

On juge de-là, qu'il est impossible qu'un même Médecin puisse suivre à la fois un grand nombre de malades ; & que le Médecin le plus en état de réussir, s'il est praticien, est celui qui quitte fort peu son malade. Mais ceux qui ne recherchent que le gain, comme

on gagne d'avantage à ſe répandre beaucoup, embraſſent volontiers dans cette vûe, les maximes qui ne demandent point d'aſſiduité; car il eſt aiſé aux Médecins qui ne voient pas ſouvent leurs malades, de nombrer les accès & les jours; mais il faut de l'aſſiduité dans un Médecin qui s'attache à la ſeule choſe eſſentielle, qui eſt de faire prendre de la nourriture à ſon malade, lorſqu'il en eſt tems, de crainte qu'il ne devienne trop foible. Dans la plupart des maladies, le quatriéme jour eſt le plus convenable pour commencer à faire prendre de la nourriture.

Il s'éleve encore un doute au ſujet des jours mêmes dans leſquels on doit donner à manger aux malades; les Anciens avoient ſur-tout égard aux jours impairs: ils les appelloient critiques, comme ſi c'euſſent été ces jours qui décidaſſent du ſort des malades. Ces jours critiques étoient le troiſiéme, le cinquiéme, le ſeptiéme, le neuviéme, le onziéme, le quatorziéme, & le vingt-uniéme. Le ſeptiéme, le quatorziéme, & le vingt-uniéme étoient regardés comme les plus critiques. Ainſi donc dans le régime qu'ils faiſoient obſerver à leurs malades, ils laiſſoient paſſer les

accès des jours impairs, & donnoient ensuite de la nourriture, comme si les accès suivans eussent dûs être moins considérables; en sorte qu'Hippocrate craignoit la rechute, si la fiévre cessoit tout autre jour qu'un jour impair.

Asclepiade regarda toutes ces idées comme vaines & chimériques, & prétendit que le malade n'étoit pas plus ou moins en danger, parce que le jour étoit pair ou impair: au contraire il est des jours pairs qui sont plus dangereux que les impairs; & il est plus à propos de ne donner à manger au malade que lorsque l'accès de ces jours est fini: quelquefois même dans une maladie l'ordre des jours change, & il arrive que celui où le malade a coûtume de se trouver mieux, est celui où il se trouve plus mal; & le quatorze même, auquel les Anciens attribuoient tant de puissance, est un jour pair. Ils prétendoient que le huitiéme jour ressembloit au premier; & ils commençoient à compter d'après le huit, le second jour septenaire; en quoi ils se trompoient manifestement, puisqu'ils ne regardoient ni le huitiéme, ni le dixiéme, ni le douziéme, mais le neuviéme, & le onziéme, comme les jours qui influoient le

plus ſur le reſte de la maladie. Comme ils n'avoient aucune raiſon plauſible pour en agir de la ſorte, du onziéme ils paſſoient, non au treiziéme, mais au quatorziéme. On trouve même dans les ouvrages d'Hippocrate, que le quatriéme jour étoit le plus fâcheux pour un malade qui devoit être guéri le ſept. Ainſi ſelon cet Auteur, dans un jour pair, la fiévre peut être plus violente, & on peut avoir une marque certaine de l'avenir. Dans un autre endroit, il regarde chaque quatriéme jour de la maladie, c'eſt-à-dire, le quatre, le ſept, le onze, le quatorze, le dix-ſept, comme celui où la fiévre eſt plus forte, & où on a des ſignes plus aſſurés de l'avenir. Il paſſe, comme l'on voit, du nombre impair, au nombre pair. Ce qu'il n'a pas même conſtamment obſervé; puiſqu'à compter du ſeptiéme jour, ce n'eſt pas le quatre, mais le cinq, qui eſt le onziéme. De quelque façon que l'on puiſſe enviſager les idées d'Hippocrate ſur le nombre pair & impair, on reconnoit qu'elles ne ſont appuyées ſur aucune bonne raiſon. Ce qui trompa ſur-tout les Anciens ſur cet article, furent les nombres Pythagoriciens, qui étoient alors très-rénommés. Ce ne ſont

point les jours que le Médecin doit compter, mais ce ſont les accès qu'il doit obſerver, & voir lorſqu'il eſt à propos de donner à manger au malade.

Il eſt bien plus important de ſçavoir s'il faut donner à manger, lorſque la fiévre a entiérement ceſſé, ou lorſqu'il en reſte encore un peu. Les Anciens n'en donnoient que lorſque le malade étoit abſolument ſans fiévre; Aſclepiade, lorſqu'il reſtoit encore de la fiévre, mais qu'elle étoit conſidérablement diminuée. Il ſe trompoit en cela. Il eſt vrai qu'il faut quelquefois donner à manger plûtôt, lorſque l'on craint que le ſecond accès ne ſoit fort proche du premier; mais on n'en doit donner que lorſqu'il ne reſte abſolument plus de fiévre. La nourriture que l'on prend, lorſqu'il n'y a plus de fiévre, ſe corrompt moins facilement. Nous n'adoptons point néanmoins le ſentiment de Thémiſon, qui prétendoit que ſi le malade étoit deux heures ſans fiévre, c'étoit dans ce tems, qu'il lui falloit donner à manger, afin que la digeſtion ſe fit ſur-tout dans l'apyrexie. Il n'y auroit rien de mieux, ſi la digeſtion pouvoit ſe faire en ſi peu de tems, mais comme un ſi court eſpace ne ſuffit

point, il vaut mieux commencer à donner à manger lorſque la fiévre diminue, afin que la digeſtion ſoit entiérement faite, lorſque l'accès ſuivant recommence. Ainſi, s'il y a beaucoup d'eſpace entre les deux accès, il ne faut point donner de nourriture, que lorſque la fiévre eſt entiérement paſſée; s'il y en a peu, il faut en donner lorſqu'elle commence à diminuer. Ce que nous diſons ici de l'apyrexie des fiévres intermittentes, doit s'entendre de la rémiſſion des fiévres continues.

Comme il eſt des tems où l'on ne doit point changer le malade; on demande ſi pour le faire, il faut attendre que l'accès ſoit entiérement paſſé; ou s'il ſuffit qu'il le ſoit en partie. Le plus ſûr eſt de ne le changer, que lorſque l'accès eſt entiérement paſſé; cependant lorſque l'accès eſt long, on peut changer le malade plûtôt, mais il faut toujours qu'il y en ait au moins la moitié de paſſée. C'eſt une attention qu'il faut avoir non ſeulement dans la fiévre dont nous venons de parler, mais encore dans toutes les autres.

CHAPITRE V.

Des différentes eſpéces de fiévres; de leurs curations, & premiérement, du tems où il faut donner à manger aux fébricitans.

VOILA le traitement qu'il faut ſuivre en général dans la fiévre ; je vais à préſent donner celui qui eſt propre à chaque eſpéce. Si l'on n'a eu qu'un accès de fiévre, occaſionné par une tumeur dans l'aine, par laſſitude, chaleur, ou autre choſe ſemblable, ſans qu'il y aït aucune cauſe intérieure qui y ait contribué ; le lendemain, ſi l'heure de l'accès eſt paſſée, ſans que la fiévre ſoit revenue, on peut donner à manger ; mais ſi la chaleur a été fort conſidérable ; ſi l'on a reſſenti des peſanteurs à la tête, ou aux hypocondres, ſans que l'on connoiſſe bien la cauſe qui a produit ce dérangement, alors quoiqu'il n'y ait eu qu'un accès ſuivi d'une parfaite apyrexie, comme on peut craindre la fiévre tierce, il faut attendre au troiſiéme jour, & lorſque l'heure de l'accès eſt paſſée, il faut donner

à manger ; mais en petite quantité ; parce qu'on a auſſi à craindre la fiévre quarte. Mais ſi la fiévre n'eſt point revenue le quatriéme jour, on peut prendre de la nourriture en toute ſureté. Si la fiévre eſt revenue le lendemain, le trois, ou le quatre ; c'eſt une vraie maladie. La curation des fiévres tierces & quartes, dont les retours ſont reglés, & dans leſquelles les intervalles entre les deux accès ſont, abſolument ſans fiévre, eſt aiſée ; je parlerai de ces fiévres en leur place. Maintenant je vais traiter de la fiévre quotidienne. Dans cette fiévre, le meilleur eſt de ne donner à manger que tous les trois jours ; ce qui ſuffit, & pour diminuer la fiévre, & pour ſoutenir les forces du malade ; mais il faut le faire ſi c'eſt une fiévre quotidienne qui ceſſe entiérement, dès que l'accès eſt paſſé. Si la fiévre eſt continue avec des redoublemens & des rémiſſions, il ne faut faire prendre de la nourriture, que lorſque la fiévre eſt dans ſa plus grande rémiſſion. Si le redoublement eſt plus violent un jour, que l'autre, on donnera à manger immédiatement après le plus violent redoublement ; car il arrive preſque toujours que la nuit qui ſuit le plus violent

lent redoublement, eſt plus tranquille que les autres; deſorte que le plus violent redoublement eſt toujours précédé d'une nuit plus fâcheuſe. Mais ſi la fiévre eſt continue, & toujours également violente, & qu'il ſoit néceſſaire de donner à manger, les ſentimens ſont extrêmement partagés ſur le tems où l'on doit le faire. Les uns penſent qu'il faut faire prendre de la nourriture le matin, parce qu'il y a preſque toujours un peu de rémiſſion dans ce tems. Si la choſe arrive ainſi, il faut donner à manger au malade, non parce que c'eſt le matin, mais parce qu'il y a rémiſſion. Mais ſi le malade n'éprouve pas même alors un peu de relâche, cela eſt d'autant plus fâcheux, que ce tems par ſa nature, eſt ordinairement celui où il y a un peu de mieux : ce n'eſt donc qu'au mauvais caractère de la maladie, qu'on peut attribuer l'effet contraire : on doit appréhender que l'après-dînée, où le mal eſt preſque toujours plus violent, ne ſoit plus mauvaiſe que de coûtume. Il eſt des Médecins qui, en pareil cas, ne donnent à manger que le ſoir; mais comme aſſez communément, c'eſt dans ce tems, que les malades ſe trouvent plus mal, on doit craindre ſi l'on

donne quelque chose, que le mal n'augmente encore. C'est pour cette raison, que quelques-uns attendent le milieu de la nuit, pour donner à manger, parceque'alors le tems le plus fâcheux de la maladie, est passé, & le plus éloigné qu'il est possible. Le plus sûr est de ne donner à manger qu'un peu avant le jour, qui est le tems où la plûpart des malades reposent; ensuite c'est le matin qui est le plus propre pour cela, parceque c'est le tems qui par sa nature, est le moins fâcheux de tous, dans les maladies.

Si la fiévre n'est point réglée, comme il seroit à craindre qu'elle ne revint immédiatement après avoir mangé, il faut en donner, dès que l'accès est passé. Mais si l'on a plusieurs accès dans un même jour, il faut voir si les accès sont semblables en tout; ce qui n'est presque point possible, ou s'ils sont différens. Si les accès sont semblables en tout, il est plus à propos de ne donner de la nourriture, qu'après l'accès qui ne cesse point entre midi & le soir. S'ils sont différens, il faut voir en quoi ils différent; car si l'un est plus violent, & l'autre plus leger, il faut donner à manger après l'accès le plus violent. Si

l'un eſt plus long, l'autre plus court, il faut en donner après le plus long ; ſi l'un eſt plus violent, & l'autre plus long, il faut examiner celui qui fatigue le plus le malade, l'un par ſa violence, l'autre par ſa longueur ; & en donner après celui qui fatigue le plus. Il eſt extrêmement important de conſidérer qu'elle eſt la nature de la rémiſſion qui ſuccéde à chacun de ces accès ; car ſi après l'un, il reſte toujours un peu d'agitation dans le pouls, & ſi après l'autre, il y a une apyréxie parfaite, c'eſt après celui-ci, qu'il eſt plus à propos de donner à manger ; mais s'il reſte également après tous les deux, un peu de fiévre, il vaut mieux n'en donner qu'après l'accès qui eſt ſuivi d'une plus longue rémiſſion ; enſorte que ſi les accès ſont ſubintrans, la régle eſt d'en donner, dès que le premier accès commence à diminuer. C'eſt une régle conſtante, de laquelle il ne faut jamais s'écarter, que le ſecond accès ſoit le plus éloigné qu'il eſt poſſible, du tems où l'on donne de la nourriture au malade, & de n'en donner, en obſervant cette précaution, que lorſque le malade eſt auſſi bien qu'il eſt poſſible qu'il ſoit ; ce qu'il faut obſerver, non ſeulement lorſqu'il y

a deux accès, mais même lorſqu'il y en a pluſieurs. Quoique j'aie dit plus haut, qu'il étoit à propos de ne donner à manger que tous les trois jours, cependant ſi le malade eſt fort foible, il faut lui en donner tous les jours, ſur-tout ſi la fiévre eſt continue & ſans rémiſſion, & qu'elle affoibliſſe conſidérablement le malade, ou s'il y a deux ou pluſieurs accès par jour. C'eſt pourquoi il eſt à propos de donner à manger tous les jours, dès le premier accès, ſi le pouls eſt affaiſſé dès le commencement ; & d'en donner même pluſieurs fois par jour, ſi les forces manquent à cauſe de la multiplicité des accès; il faut obſerver ſeulement d'en donner moins dans les fiévres où l'on n'en donneroit point du tout, ſi les forces le permettoient. Comme la fiévre s'annonce, commence, augmente, reſte dans le même état, diminue, enſuite demeure dans cet état de rémiſſion, ou ceſſe entiérement; le meilleur tems de tous, pour faire prendre de la nourriture au malade, eſt celui où la fiévre a entiérement ceſſé ; enſuite, lorſqu'elle demeure dans ſon état de rémiſſion, & enfin, s'il eſt abſolument néceſſaire de faire prendre quelque choſe, lorſqu'elle diminue : tous les

autres tems ſont dangereux. Cependant ſi le malade étoit fort foible, & qu'il y eut un beſoin preſſant de lui donner à manger, il vaut mieux le faire, lorſque la fiévre eſt parvenue à ſon dernier degré d'accroiſſement, que lorſqu'elle va en augmentant; mieux lorſqu'elle s'annonce, que lorſqu'elle commence. Il faut obſerver néanmoins, que lorſque les forces manquent tout-à-fait à un malade, il n'y a point de tems où on ne doive lui faire prendre quelque choſe, pour le ſoutenir.

Ce n'eſt point aſſez que le Médecin faſſe attention aux accès; il faut qu'il ait égard encore à toute l'habitude du corps, & qu'il y donne ſes ſoins; qu'il examine s'il y a des forces de reſte, ou ſi elles manquent; s'il ne ſurvient point d'accidens fâcheux.

Il eſt toujours à propos de raſſurer les malades, afin que le mal n'attaque pas en même-tems le corps & l'eſprit; mais c'eſt ſur-tout après qu'on leur a donné à manger, qu'il eſt à propos de le faire. C'eſt pourquoi s'il ſurvient quelque choſe qui pourroit troubler la tranquillité de leur ame, il faut le leur cacher pendant tout le tems qu'ils ſont malades; ſi on ne peut point attendre juſ-

qu'à ce tems, il faut différer jufqu'à ce qu'ils ayent pris de la nourriture & du repos, & ne leur en faire part, que lorfqu'ils font bien éveillés.

CHAPITRE VI.

Du tems où il eft à propos de faire prendre de la boiffon aux Fébricitans.

IL eft affez facile ordinairement de faire entendre raifon aux malades, au fujet du manger, parce que quand même ils auroient envie de prendre de la nourriture, leur eftomac ne peut la fupporter; mais il n'en eft pas de même de la boiffon : on a d'autant plus de peine avec eux fur cet article, que la fiévre eft plus violente. Car la fiévre allume la foif, & demande du rafraîchiffement, lors même qu'il feroit fort dangereux d'en donner. Il faut repréfenter au malade, que dès que l'accès aura ceffé, la foif ceffera auffi; que l'accès fera plus long, fi on lui donne quelque aliment; & que celui qui ne boit point, ceffe plûtôt d'avoir foif. Mais

de même que dans la ſanté, il eſt plus facile de ſupporter la faim que la ſoif; de même auſſi il faut être plus indulgent à l'égard du malade, ſur la boiſſon, que ſur le manger. On ne doit jamais le premier jour, donner aucune ſorte de boiſſon au malade, à moins que le pouls ne tombe tout-à-coup, de façon qu'il ſoit même néceſſaire auſſi de donner à manger. On peut le ſecond jour, & même dans ceux où l'on ne donne point de nourriture, ſi la ſoif eſt violente, donner de la boiſſon au malade. Et ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'Heraclide de Tarente a dit, que lorſqu'il y a un amas de bile & de crudité dans l'eſtomac, il eſt à propos de délayer ces matiéres corrompues, par une légere quantité de boiſſon qu'on fait prendre au malade. Ordinairement il faut donner à boire au malade, lorſqu'on lui donne de la nourriture; & lorſqu'on lui donne de la boiſſon, ſans lui donner à manger, il faut le faire dans le tems où l'on veut qu'il repoſe, parce que la ſoif empêche preſque toujours le ſommeil. On convient aſſez communément, que la trop grande quantité de boiſſon eſt nuiſible aux perſonnes qui ont la fiévre; mais princi-

palement aux femmes qui ont la fiévre après leur accouchement. Il ne faut donner à boire & à manger au malade, que dans le tems de la rémission de la fiévre; mais il n'est pas facile de sçavoir quand le malade a la fiévre, quand il l'a moins fort, & quand il n'en a absolument point. Cependant sans la connoissance de ces choses, il est très-difficile de bien régler un malade, pour le boire & le manger. Nous nous en rapportons au battement des artères, qui est la chose du monde la plus trompeuse; car souvent ce battement est plus fréquent ou plus lent, selon l'âge, le sexe, & le tempérament. Il arrive assez ordinairement, que dans les personnes qui sont d'une santé passable, si elles ont l'estomac foible, leur pouls est si petit & si affaissé, lorsque la fiévre commence, qu'elles paroissent sans forces, quoiqu'elles soient en état de supporter l'accès violent dont elles sont menacées. Au contraire, le pouls devient plus vif & plus développé par la chaleur du soleil, par le bain, l'exercice, la crainte, la colére, & par toute autre affection de l'ame: à l'approche même du Médecin, la crainte & l'incertitude du malade, sur le

jugement que celui-là va porter de son état, lui causent une agitation dans le pouls. C'est pourquoi il est d'un bon Médecin, de ne point tâter le pouls de son malade, tout en arrivant; mais de s'asseoir à côté de lui, avec un visage gai; de lui demander comment il se trouve; s'il craint, de chercher à calmer ses allarmes; & ensuite de lui tâter le pouls. Mais si la présence seule du Médecin émeut le pouls du malade, combien n'y a-t-il point de choses qui peuvent le déranger. Un autre signe auquel nous nous en rapportons encore & qui est également trompeur, c'est la chaleur que l'ardeur du soleil, le travail, le sommeil, la crainte, l'inquiétude peuvent augmenter. Il faut donc avoir égard à ces choses; mais ne pas s'y rapporter entiérement. On peut être sur qu'il n'y a point de fiévre, lorsque le pouls est bien réglé, & que la chaleur est comme dans l'état de santé: mais il ne faut pas tout de suite, parce qu'il y aura fréquence dans le pouls, & chaleur, croire qu'il y a de la fiévre. Il faut voir si la peau est inégalement séche; si le front est chaud; s'il y a chaleur à l'intérieur; si l'air de la respiration qui sort par les narines, est fort

échauffé ; ſi la couleur du malade eſt changée ; s'il eſt plus rouge ou plus pâle qu'à ſon ordinaire ; ſi les yeux ſont peſans, fort ſecs, ou un peu humides ; ſi la ſueur, lorſqu'elle ſurvient, ne ſe répand pas également par-tout ; ſi le pouls eſt inégal. C'eſt pourquoi le Médecin ne doit point ſe tenir au chevet du lit de ſon malade, ni dans les ténébres, mais ſe placer vis-à-vis lui, dans un lieu bien éclairé ; afin d'obſerver ces différens ſignes ſur le viſage de ſon malade. Lorſqu'on a eu la fiévre, & qu'elle eſt diminuée, il faut examiner, ſi les tempes ou quelques autres parties du corps ne ſont point en moiteur, ce qui annonce une ſueur prochaine ; ſi l'on en apperçoit quelque marque, il faut faire boire de l'eau chaude, dont l'effet ſalutaire eſt de faire répandre la ſueur également par-tout le corps. Pour cette raiſon, il eſt à propos que le malade ait les mains, les jambes & les piés bien couverts ; cependant les malades ſe trouvent ordinairement mal de la trop grande quantité de couverture dans la violence de la fiévre, ſur-tout ſi c'eſt une fiévre ardente. Lorſque la ſueur commence, il faut avoir un linge chaud, & eſſuyer doucement avec ce linge, tous les mem-

bres les uns après les autres ; lorſque la ſueur a entiérement ceſſé, ou lorſqu'elle n'eſt point venue, après avoir tenu le malade le plus chaudement qu'il a été poſſible, & qu'il eſt tems de lui faire prendre de la nourriture, il le faut oindre légérement ſous ſes couvertures, enſuite l'eſſuyer, & puis lui faire prendre quelque choſe. Les alimens liquides, ou ceux qui en approchent le plus & qui ſont peu nourriſſans, ſont les meilleurs pour les fébricitans. Il n'y a rien de mieux que la *ſorbition* ; elle doit être même très-légére, ſi la fiévre eſt conſidérable. On peut y ajouter le miel bouilli, & écumé, pour la rendre plus nourriſſante. Mais ſi l'eſtomac ne s'en accommode point, il ne faut point y en ajouter. Il eſt même à propos de ſe paſſer de *ſorbition*. On peut donner à la place, de l'*Intritum* * dans de l'eau chaude ; ou de la fromentée bouillie dans de l'eau miellée, ſi l'eſtomac eſt en bon état, & que le ventre ſoit reſſerré ; ou préparée avec de l'oxicrat, ſi l'eſtomac eſt foible, & le ventre lâche. Il ne faut rien de plus pour la premiére

---

* Pain émié.

fois qu'on donne à manger ; la ſeconde on peut ajouter quelque choſe, pourvu que ce que l'on ajoute, ſoit auſſi très-léger, comme quelques légumes, quelques petits poiſſons à coquille, ou quelques fruits. Mais lorſque la fiévre va en augmentant, il faut s'en tenir à ce que nous avons dit d'abord ; lorſqu'elle ceſſe, ou qu'elle ſe rallentit, il faut commencer par faire uſage des alimens les plus légers, enſuite en ajouter quelques-uns qui le ſoient un peu moins, ayant toujours égard aux forces du malade, & à la nature de la maladie. Lorſque le malade eſt dégoûté, & qu'il manque de forces, il faut lui préſenter des alimens de différentes eſpéces, ainſi qu'Aſclepiade le preſcrit ; afin qu'en goûtant un peu de chacun, il ſe garantiſſe de la faim ; mais s'il a des forces & de l'appétit, il eſt inutile de l'exciter par la variété des mets, de peur qu'il n'en prenne plus qu'il n'en puiſſe digérer. Aſclepiade s'eſt trompé, lorſqu'il a dit que la variété des alimens facilitoit la digeſtion. Il eſt vrai qu'on mange davantage ; mais la digeſtion dépend de la quantité & de la nature des alimens que l'on prend ; & il eſt toujours dangereux de faire prendre beaucoup

de nourriture à un malade, lorſque la douleur eſt violente, & que la maladie va en augmentant. Il ne faut jamais le faire, que lorſque la ſanté commence à ſe rétablir.

Il eſt auſſi d'autres obſervations qu'il eſt à propos de faire dans les fiévres. On ne peut ſe diſpenſer d'examiner ce que quelques-uns regardent comme la ſeule choſe néceſſaire ; ſçavoir, ſi le corps eſt reſſerré ou relâché. Dans le premier cas, on court riſque d'être ſuffoqué ; dans le ſecond, on peut périr d'épuiſement. Si le corps eſt reſſerré, il faut lâcher le ventre par des lavemens, faire couler les urines, exciter la ſueur par toutes ſortes de moyens. Il eſt avantageux alors de tirer du ſang, d'agiter le corps violemment, de laiſſer le malade expoſé au grand jour, de lui faire ſouffrir la faim, la ſoif, la veille ; de le conduire au bain, de le baigner, & enſuite de l'oindre ; & de le baigner de nouveau ; de lui fomenter les aines avec beaucoup d'eau tiéde ; de mêler de l'huile avec l'eau tiéde du bain ; de manger rarement, & d'attendre plus tard pour le faire ; de n'uſer que d'alimens légers, ſimples, tendres ; de les prendre chauds, & en petite quantité ;

de faire ſur-tout uſage de légumes; par exemple, de patience, d'ortie, de mauve, de bouillons de poiſſons à coquille, de rats de mer, de crabes, & de ne point donner de viande, à moins qu'elle ne ſoit bouillie. La boiſſon doit être plus abondante; il faut en donner devant, après & avec le manger; en prendre même au-de-là de la ſoif. On peut donner au malade, lorſqu'il ſort du bain, un bouillon fort nourriſſant, ou du vin doux; il n'y a même point de danger de lui donner une fois ou deux du vin grec ſalé. * Au contraire, ſi le corps eſt relâché, il faut arrêter la ſueur; tenir le malade dans un parfait repos; le laiſſer dans l'obſcurité, & le laiſſer dormir tant qu'il voudra; ne l'agiter que le plus légérement qu'il eſt poſſible, & approprier les remédes à l'eſpéce du mal. Car s'il y a flux de ventre ou vomiſſement, il faut, lorſque la fiévre eſt diminuée, lui faire boire beaucoup d'eau tiéde, & le faire vomir; à moins que le goſier, la région épigaſtrique, la plévre ne ſoient

* Vin dans lequel les Grecs faiſoient entrer de l'eau de la mer.

douloureux & enflammés, ou que la maladie ne ſoit ancienne.

Si le malade ſue, il faut reſſerrer le tiſſu de la peau avec du nître, & du ſel qu'on mêle avec de l'huile; ſi la ſueur n'eſt point conſidérable, il ſuffit d'oindre le corps avec de l'huile; mais ſi elle eſt fort abondante, il faut le frotter avec de l'huile de fleur de coing, de roſes, ou de myrthe, à laquelle on aura ajouté du vin auſtère.

Ainſi donc, toutes les fois qu'on eſt malade avec écoulement de quelque matière, il faut, lorſqu'on eſt arrivé dans l'endroit du bain, d'abord ſe faire oindre, & enſuite ſe baigner. Si le mal eſt à la peau, il vaut mieux ſe ſervir d'eau froide, que d'eau tiéde. Pour ce qui eſt de la nourriture, elle doit être forte, froide, ſéche, ſimple, & très-peu corruptible; il faut uſer de pain grillé, de viande rôtie, de vin auſtère, ou qui le ſoit du moins un peu; ſi le ventre eſt lâche, il faut boire tiéde; mais, ſi l'on ſue trop, ou ſi l'on vomit, on doit boire froid.

CHAPITRE VII.

De la curation de la Fiévre Pestilentielle.

LA fiévre pestilentielle exige un traitement particulier : dans cette fiévre, il ne faut point fatiguer le malade, ni par la faim, ni par les médicamens, ni par les lavemens ; mais il n'y a rien de mieux, si les forces le permettent, que de tirer du sang, sur-tout si la fiévre est ardente. S'il y a du danger à le faire ; lorsque la fiévre est diminuée, on fait vomir. Il faut avoir recours au bain de meilleure heure que dans les autres maladies ; donner du vin chaud, & pur ; n'user que d'alimens glutineux, & de chair de même espéce: car il est nécessaire de recourir d'autant plus promptement aux remédes, & même avec une espéce de témérité, que cette terrible maladie emporte plus rapidement le malade. Si c'est un enfant qui en est attaqué, & que ses forces ne permettent point qu'on lui tire du sang, il faut employer les ventouses ; lui donner des lavemens avec l'eau simple, ou

une

une décoction d'orge; & ne lui faire prendre que des alimens très-légers. En un mot le traitement des enfans est tout-à-fait différent de celui des personnes faites ; & il faut dans cette maladie, de même que dans toutes les autres, être fort réservé sur les remédes, à l'égard des enfans : il ne faut point se déterminer facilement à les faire saigner, ou à leur donner des lavemens ; il seroit dangereux de les tourmenter par la veille, la faim, ou la trop grande soif, & de leur donner du vin dans le traitement de leurs maladies. Lorsque la fiévre est passée, il est à propos de les faire vomir ; de leur donner une nourriture très-légere, ensuite de les faire reposer. Le lendemain, si la fiévre subsiste, on leur fait faire diéte ; le troisiéme jour on leur rend la même nourriture, que le premier : il faut sur-tout avoir attention, qu'en leur faisant observer une diéte exacte, on ne les soutienne que par une nourriture convenable.

Curation de la fiévre ardente.

Si le malade est consumé par une fiévre ardente, il ne faut lui faire prendre aucun médicament en lavage ; mais

il faut l'oindre pour le rafraîchir dans le tems même des accès, avec de l'eau & de l'huile qu'on agite ensemble avec la main, jusqu'à ce qu'elles blanchissent. Il faut le mettre dans une grande chambre, afin qu'il puisse respirer beaucoup d'air pur & frais; ne point l'étouffer par trop de couvertures; mais n'en mettre sur lui que de fort légéres. On peut lui appliquer sur la région de l'estomac, des feuilles de vignes, trempées dans de l'eau froide, & ne point trop le fatiguer par la soif; il faut lui donner à manger de meilleure heure; c'est-à-dire, dès le troisiéme jour, & l'oindre avant que de lui donner de la nourriture, comme nous l'avons dit ci-dessus. S'il y a amas de crudité dans l'estomac, lorsque l'accès est diminué, il faut le faire vomir, & après, lui faire prendre quelques légumes ou quelques fruits rafraîchissans convenables à l'estomac. Si, malgré tout cela, la région de l'estomac est toujours fort échauffée, il faut sur le champ lui faire prendre une crême de ris, de fromentée, ou d'orge, dans laquelle on aura fait bouillir de la graisse nouvelle. Lorsque la fiévre est dans toute sa force, & que le malade est tourmenté d'une violente

ſoif, il faut, pourvu que ce ſoit après le quatriéme jour, lui faire boire une grande quantité d'eau froide ; lui en faire avaler au-de-là de ſa ſoif, & lorſque le ventre & l'eſtomac ſont ſuffiſament pleins & rafraîchis, le faire vomir. Il eſt des Médecins qui ne font pas même vomir, & qui ſe contentent de faire prendre de l'eau froide, juſqu'à ce que le malade n'en veuille plus. Lorſqu'on a fait l'une & l'autre de ces choſe, il faut couvrir bien le malade, & le faire dormir. Cette quantité prodigieuſe d'eau froide qu'on fait avaler au malade, même au-de-là de ſa ſoif, diminue la chaleur, & fait ordinairement ſuccéder un ſommeil plein à la longue veille, & à la ſoif violente qu'il a endurée. Ce ſommeil eſt accompagné d'une ſueur des plus conſidérables, qui eſt le reméde le plus efficace qu'on puiſſe employer dans cette maladie. Mais il ne faut employer cette méthode que dans la fiévre ardente, qui n'eſt point accompagnée de violentes douleurs, ni de gonflement d'hypocondres; lorſqu'il n'y a rien dans le poulmon, ou dans l'intérieur de la bouche, qui s'y oppoſe ; qu'il n'y a ni ulcère, ni foibleſſe, ni flux de ventre. Si cette fiévre eſt

accompagnée d'une petite toux, le malade ne doit point trop réſiſter à la ſoif, ni boire d'eau froide ; il faut le traiter comme dans les autres eſpéces de fiévres.

CHAPITRE VIII.

Curation de la fiévre demi-tierce qu'on appelle hémitritée.

Il faut beaucoup d'attention pour n'être point trompé dans l'eſpéce de fiévre que les Médecins appellent *Hémitritée*. Les accès, d'ordinaire, reviennent ſi près les uns des autres, qu'on pourroit quelquefois la prendre pour une maladie tout-à-fait différente. Ils durent quelquefois vingt-quatre, & quelquefois trente-ſix heures ; enſorte qu'il paroît que c'eſt un accès différent, tandis que c'eſt le même ; & il eſt d'une conſéquence extrême de ne point donner à manger que dans la vraie rémiſſion, & d'en donner ſi-tôt qu'elle commence. Beaucoup de malades périſſent bruſquement par la faute du Médecin qui ſe trompe ſur l'un ou l'autre de ces points. Il eſt néceſſaire, à moins

qu'il n'y ait quelque forte raiſon qui en empêche, de tirer du ſang dès le commencement; & après la ſaignée, de donner une nourriture qui n'augmente point la fiévre, mais qui puiſſe ſoutenir le malade pendant le long-tems que dure cette eſpéce de fiévre.

CHAPITRE IX.

Curation des fiévres lentes.

IL eſt des fiévres lentes qui n'ont aucune rémiſſion, & dans leſquelles on ne peut trouver de tems propre pour donner de la nourriture, & faire des remédes au malade. Alors les vûës du Médecin doivent tendre à changer la maladie; par-là il l'a rendra peut-être plus ſuſceptible de guériſon. A cet effet il eſt à propos de frotter ſouvent le corps du malade avec de l'eau froide, à laquelle on aura ajouté de l'huile. Ce frottement occaſionne quelquefois un friſſon qui excite un nouveau genre de mouvement dans le malade. La fiévre devient plus forte qu'à l'ordinaire, & elle eſt enſuite ſuivie d'une

rémiſſion. Les frictions faites avec de l'huile & du ſel, paroiſſent auſſi devoir apporter quelque ſoulagement dans cette eſpéce de fiévre.

Mais ſi le froid, l'engourdiſſement, le tremblement durent trop long-tems, il eſt à propos de donner dans la fiévre même, trois ou quatre verres de vin miélé, ou bien un peu de nourriture, avec du vin bien délayé. Par-là on augmente la fiévre ; & la chaleur plus conſidérable qui s'en ſuit, emporte ſouvent le premier mal & donne lieu à une rémiſſion, dans laquelle on peut eſpérer la guériſon du malade.

La méthode que ſuivent aujourd'hui certains Praticiens, pour guérir par des remédes contraires, des maladies que d'autres Médecins plus circonſpects qu'eux, n'ont pû guérir, n'eſt ſûrement point nouvelle ; puiſque parmi les anciens mêmes, avant Herophile & Eraſiſtrate, & après Hippocrate, il y a eu un certain Petron qui traitoit les perſonnes attaquées de la fiévre, à peu près de cette façon : il faiſoit couvrir beaucoup le malade, pour exciter en même tems une violente chaleur, & une grande ſoif ; lorſque la fiévre commençoit à diminuer un peu, il lui faiſoit

boire beaucoup d'eau froide ; s'il survenoit une abondante sueur, il regardoit son malade comme guéri ; s'il n'en survenoit point, il lui faisoit avaler encore une plus grande quantité d'eau froide, & après, il le faisoit vomir. S'il avoit réussi par l'une ou l'autre de ces façons, à chasser la fiévre, il faisoit manger sur le champ de la viande de porc rôtie à son malade, & lui donnoit du vin. Si la fiévre n'avoit point cédé à ce traitement, il faisoit bouillir du sel dans de l'eau, & donnoit ensuite cette décoction à boire, pour faire vomir, & emporter les matières contenues dans les premiéres voies. Voilà en quoi consistoit toute sa médecine ; & elle n'étoit pas moins avantageuse autrefois à ceux que les disciples d'Hippocrate n'avoient pû guérir, qu'elle l'est maintenant à ceux que les sectateurs d'Herophile & d'Erasistrate ont traités pendant long-tems, sans succès. Ce n'est pas qu'il n'y ait du danger & de l'imprudence, à se servir d'une pareille méthode ; & bien des malades périssent, pour avoir été traités dès le commencement de cette sorte ; mais comme il est impossible que les mêmes remédes conviennent à tout le

monde, il arrive quelquefois que des charlatans guériſſent des malades que des Médecins ſçavans & éclairés n'ont pû guérir. Auſſi voit-on que cette eſpéce de Médecins réuſſit mieux ſur les malades que d'autres Médecins ont déja traités, que ſur ceux qu'ils traitent eux-mêmes dès le commencement des maladies. Il eſt donc d'un Médecin prudent, de changer quelquefois de reméde, d'augmenter la maladie, d'allumer la fiévre; parce que ſi la ſituation préſente du malade n'eſt point ſuſceptible de guériſon, celle où on le mettra, pourra l'être.

CHAPITRE X.

Remédes dans les fiévres, contre la douleur de tête, l'inflammation des hypocondres, la ſéchereſſe, & l'âpreté de la langue.

IL faut auſſi examiner ſi la fiévre eſt ſeule, ſi elle n'eſt point accompagnée d'accidens; c'eſt-à-dire, s'il n'y a point de maux de tête; ſi la langue eſt ſéche & raboteuſe; ſi les hypocondres

ſont

font tendus. S'il y a douleur de tête, il faut mêler de l'huile rosat avec du vinaigre ; avoir deux linges de la grandeur du front ; les tremper tour à tour dans ce mélange, & les appliquer alternativement sur le front. Au lieu de linge, on peut se servir de laine grasse trempée dans la même liqueur. Si le vinaigre incommode, on n'employe que l'huile rosat ; & si celle-ci fait mal, on se sert d'huile de verjus. Si l'on éprouve peu de soulagement de ces remédes, il faut piler de l'iris séche, ou des amandes ameres, ou quelque autre herbe rafraichissante : l'une ou l'autre de ces drogues, trempée dans du vinaigre, & appliquée sur le front, ne manque pas de diminuer la douleur de tête ; l'une plus, l'autre moins, selon les personnes. On se trouve bien aussi d'appliquer sur le front, du pain bouilli avec des feuilles de pavots ou de roses, de la ceruse, ou de la litharge. On peut aussi respirer du serpolet ou de l'anet.

Si les hypocondres sont enflammés & douloureux, il faut d'abord appliquer dessus, des cataplasmes repercussifs ; car si on en appliquoit de chauds, ils pourroient attirer sur ces parties, une plus grande quantité de matiére. Lorsque la

premiére violence de l'inflammation est appaiſée, on en vient aux cataplaſmes chauds & humectans, pour achever de diſſiper le reſte de l'inflammation. Il y a quatre ſignes qui caractériſent l'inflammation; la rougeur, la tumeur, la chaleur, & la douleur : ce qui fait voir combien Eraſiſtrate s'eſt trompé, quand il a dit qu'il n'y avoit point de fiévre ſans inflammation. S'il y a douleur ſans inflammation, il ne faut rien appliquer; car la douleur eſt bientôt emportée par la fiévre; mais s'il n'y a ni fiévre ni inflammation, mais ſeulement douleur dans les hypocondres, on peut employer tout de ſuite les cataplaſmes chauds & deſſéchans. Si la langue eſt ſéche & raboteuſe, il faut la nettoyer d'abord avec une compreſſe trempée dans l'eau chaude; enſuite la frotter avec un mélange de miel & d'huile roſat; le miel déterge, l'huile roſat repercute & empêche la ſéchereſſe. Si la langue n'eſt point raboteuſe, mais ſeulement aride, lorſqu'on l'a nettoyée avec une compreſſe, il ſuffit de la frotter avec l'huile roſat, dans laquelle on a fait fondre un peu de cire.

CHAPITRE XI.

Reméde contre le frisson qui précéde la fiévre.

LA fiévre est ordinairement précédée d'un frisson, qui est un mal des plus fâcheux. Lors donc qu'on l'attend, il ne faut absolument prendre aucune boisson, parce qu'elle augmenteroit le frisson considérablement. Il faut tenir de bonne heure le malade bien couvert; appliquer sur les parties pour lesquelles on craint, des fomentations séches & chaudes; de façon cependant qu'on n'excite pas d'abord une chaleur trop violente, mais qui aille peu à peu en augmentant. Il faut frotter ces parties avec les mains trempées dans de la vieille huile, à laquelle on ait ajouté quelques drogues chaudes. Il y a eu des Médecins qui se sont contentés d'une friction faite avec telle espéce d'huile que ce fût. Quelques-uns sont d'avis de donner dans la rémission de ces fiévres, avant la fin de l'accès, trois ou quatre goblets de *Sorbition;* ensuite, lorsque l'accès est en-

tiérement fini, ils font prendre au malade, pour le fortifier, une nourriture legére & rafraîchissante. Pour moi, je crois qu'il ne faut faire cette épreuve, que lorsque la nourriture qu'on donne en une seule fois au malade après l'accès, lui profite peu.

On ne peut être trop attentif pour n'être point trompé au sujet de la rémission. Car souvent dans cette maladie, la fiévre paroît être diminuée, & augmente de nouveau. On ne peut donc être sûr qu'il y a rémission, que lorsque cette rémission dure long-tems, que l'agitation, & la chaleur du corps sont diminuées. Si les accès sont semblables tous les jours, il n'y a point d'inconvenient de faire prendre un peu de nourriture tous les jours ; s'ils sont différens, on donne de la nourriture après le plus fort, & de l'eau miellée après le plus leger.



CHAPITRE XII.

Curation du tremblement qui précéde la fiévre.

LES fiévres qui ſont précédées de tremblement, ont ordinairement des retours réglés, & des apyrexies parfaites; ainſi elles ſont les moins dangereuſes, & les plus faciles à guérir. Car lorſque les retours de la fiévre ne ſont point réglés, on ne peut employer avec ſûreté, ni les lavemens, ni le bain, ni faire avec ſuccès, uſage de vin, ou de quelque autre médicament que ce puiſſe être. On eſt incertain de l'heure à laquelle la fiévre recommencera; & par-là, il peut arriver, ſi l'accès revient tout-à-coup, que les remédes mêmes deviennent très-pernicieux. Il faut ſe contenter de faire obſerver une diéte exacte au malade, pendant les premiers jours, & ne lui faire prendre de la nourriture, qu'après la fin du plus violent accès.

Mais lorſque les retours ſont réglés, on fait uſage de tous les remédes, avec plus de ſûreté, parce que l'on connoît

beaucoup mieux le commencement & la fin des accès. La diéte ne ſert de rien dans ces fiévres, lorſqu'elles ont duré un certain tems; ce n'eſt que dans les premiers jours que l'on s'en trouve bien. Dans la curation, on doit ſe propoſer deux vûes; la premiére, de guérir d'abord le tremblement, & enſuite de chaſſer la fiévre; pour cela, il faut dès que le tremblement eſt paſſé, & que la chaleur commence, faire prendre au malade, de l'eau tiéde un peu ſalée, & enſuite le faire vomir; car le tremblement eſt preſque toujours occaſionné par un amas de bile dans l'eſtomac. Il faut repéter la même choſe, ſi le tremblement revient à l'accès ſuivant; on le guérit ſouvent de cette façon: on ſçait alors de quelle eſpéce eſt la fiévre. Ainſi un peu avant le retour du troiſiéme accès, il faut mener le malade au bain, & faire enſorte qu'il ſoit dans la cuve à ſe baigner, dans le tems même du tremblement; ſi malgré cela, le tremblement ne ſe fait pas moins ſentir, il faut eſſayer de nouveau le bain, un peu avant le commencement du quatriéme accès: cette ſeconde épreuve prévient auſſi ſouvent le tremblement. Si le bain ne fait rien, il faut avant l'accès,

faire avaler de l'ail au malade, ou lui faire boire de l'eau tiéde mêlée avec du poivre; car ces choses prises intérieurement, excitent une chaleur qui empêche le tremblement; il faut aussi couvrir le malade, avant que le tremblement commence, ainsi que nous l'avons préscrit à l'article du frisson; faire des fomentations chaudes par tout le corps, & l'environner de briques & de tisons éteints, enveloppés dans du linge. Si malgré toutes ces précautions, le tremblement survient, on mêle dans beaucoup d'huile qu'on a fait tiédir, quelques drogues chaudes dont on oint le corps du malade sous ses couvertures; on lui fait ensuite des frictions aussi fortes qu'il peut les supporter, surtout aux piés & aux mains; pendant cette opération, le malade doit retenir son haleine. On continue d'en agir ainsi quand même le tremblement reviendroit; car il n'y a souvent que l'opiniâtreté à se servir d'un reméde salutaire, qui emporte le mal.

Si le malade vomit, on lui fait prendre de l'eau tiéde; & on le fait vomir de nouveau. On continue ces remédes, jusqu'à ce que le tremblement soit entiérement fini; s'il dure trop long-

tems, il eſt à propos de donner un lavement qui ne manque pas de ſoulager, en évacuant les matiéres contenues dans les inteſtins. Enfin les derniers remédes qu'on employe après ceux-ci, ſont la geſtation & la promenade. Il faut faire choix dans les fiévres, d'une nourriture qui tienne le ventre libre, ne manger que des chairs glutineuſes, & ne faire uſage que de vin auſtère.

CHAPITRE XIII.

Curation de la fiévre quotidienne.

TELLE eſt la méthode que l'on doit ſuivre dans le traitement des fiévres en général; cependant il eſt à propos de diſtinguer les différentes eſpéces, parce qu'elles demandent chacune, un traitement différent. Si c'eſt une fiévre quotidienne, il faut garder une diéte exacte les trois premiers jours, & enſuite donner à manger de deux jours, l'un. Si la fiévre ſubſiſte depuis longtems, il faut eſſayer le bain après l'accès, & donner du vin au malade, ſurtout ſi la fiévre dure, après qu'on a guéri le tremblement.

CHAPITRE XIV.

Curation de la fiévre tierce.

SI c'eſt une fiévre tierce ou quarte qui ſoit parfaitement intermittente, il faut, les jours qu'on n'a pas la fiévre, ſe promener, faire d'autres exercices, & ſe faire oindre. Il s'eſt trouvé parmi les anciens Médecins, un certain Cléophante qui dans cette eſpéce de fiévre, faiſoit répandre long-tems avant l'accès, beaucoup d'eau tiéde, ſur la tête du malade, & lui faiſoit enſuite donner du vin. Quoiqu'Aſclepiade ait preſque ſuivi en tout, les préceptes de ce Cléophante, il a cependant négligé, & avec raiſon, de faire uſage de ce reméde, car il eſt douteux.

Aſclepiade eſt d'avis, ſi la fiévre eſt tierce, de faire donner le troiſiéme jour, après l'accès, un lavement au malade; de le faire vomir le cinquiéme, lorſque le tremblement eſt paſſé; & immédiatement après l'accès, lors même qu'il reſte encore de la chaleur, de lui donner à manger, & du vin à boire, ainſi qu'il avoit coutume de faire dans les

autres maladies. Il vouloit que le malade gardât le lit le ſixiéme jour : il prétendoit qu'avec ces précautions, la fiévre ne revenoit point le ſeptiéme. Il eſt vrai-ſemblable que cela peut arriver ſouvent ainſi ; cependant il me paroît plus ſûr de ſuivre dans l'adminiſtration de ces remédes, l'ordre ſuivant : de faire vomir le troiſiéme jour, de donner un lavement le cinquiéme, & de ne faire boire du vin au malade, que le ſeptiéme, même après l'accès.

Si la fiévre n'eſt point guérie dans les premiers jours, & ſi elle traîne en longueur ; le jour qu'on attendra l'accès, il faut que le malade ſe tienne au lit, & qu'il ſe faſſe frotter lorſque l'accès ſera fini ; qu'il boive de l'eau enſuite après avoir mangé ; que le lendemain il ne prenne point de nourriture ; qu'il ne faſſe aucun exercice, & qu'il ne ſe faſſe pas oindre ; qu'il ſe contente ſeulement de prendre de l'eau, & qu'il ſe tranquiliſe. C'eſt tout ce qu'il peut faire de mieux. S'il eſt fort foible, il peut prendre du vin après l'accès, & un peu de nourriture, vers le milieu du jour.

CHAPITRE XV.

Curation de la fiévre quarte.

LA fiévre quarte demande le même traitement; mais comme elle dure ordinairement très-long-tems, à moins qu'on ne la guérisse dès les premiers jours, il faut dès le commencement, ordonner avec beaucoup de soin, les remédes qu'il est à propos de faire. Si la fiévre quarte est accompagnée de frisson; lorsque l'accès est fini, le malade doit se tranquiliser le jour même de l'accès, le lendemain, & le sur-lendemain; ne prendre que de l'eau chaude le premier jour après l'accès; & les deux suivans, s'en passer même, s'il est possible: le quatriéme jour, si la fiévre revient avec tremblement, il faut le faire vomir, de la façon que nous avons préscrite ci-dessus. Après l'accès, il faut prendre un peu de nourriture, & un demi-septier de vin; le lendemain & le sur-lendemain de l'accès, faire encore diéte, & ne boire que de l'eau chaude, si l'on a soif. Le septiéme jour, prévenir le frisson par le bain, ne point

manger, se reposer, & boire de l'eau chaude, si l'on est pressé par la soif. Le neuf, prévenir encore le frisson par le bain; & si l'accès revient, prendre un lavement; se faire oindre, & se faire frotter fortement, lorsque le lavement a fait son effet; prendre de la nourriture comme auparavant, & se priver de vin les deux jours suivans, sans négliger de faire les frictions. Le treize, essayer de nouveau le bain; & si la fiévre revient encore, se faire frotter comme auparavant, & boire du vin plus abondamment qu'à l'ordinaire. Le repos, la diéte exacte & les autres remédes que nous avons conseillés, ont coutume d'emporter la fiévre.

Si malgré toutes ces précautions, la fiévre subsiste, il faut suivre une méthode tout-à-fait différente, & régler la diéte du malade, de façon qu'il puisse supporter un mal qui doit durer longtems. La maniére dont Heraclide de Tarente traitoit la fiévre quarte, est tout-à-fait à rejetter: il faisoit donner des lavemens les premiers jours au malade, & l'empêchoit de rien prendre jusqu'au sept. Quand on avoueroit qu'il est des malades qui peuvent supporter une pareille abstinence, on ne pourroit discon-

venir qu'ils auroient toutes les peines du monde à ſe raccommoder, lors même que la fiévre ſeroit paſſée. Le malade périroit infailliblement, ſi la fiévre duroit long-tems. Si elle va au-delà du treize, il ne faut point eſſayer le bain ni devant, ni après l'accès, à moins que le tremblement ne ſoit abſolument guéri. On le guérit avec les mêmes remédes que nous avons conſeillés plus haut. Après l'accès, il eſt à propos d'oindre le malade, & de le faire frotter fortement; de lui faire prendre des alimens qui ſoient fort nourriſſans, & en grande quantité, & de lui laiſſer boire du vin à diſcrétion. Le lendemain, lorſqu'il ſe ſera ſuffiſamment repoſé, il doit ſe promener, s'exercer, ſe faire oindre, ſe faire donner une forte friction, & manger, ſans boire de vin; le troiſiéme jour ne rien prendre. Le jour de la fiévre, le malade doit ſe lever avant que l'accès commence, s'exercer, & faire enſorte que ce ſoit dans le tems même que la fiévre a coutume de revenir. Par-là on prévient ſouvent l'accès: ſi malgré cela, il revient, lorſque le malade eſt à s'exercer, il faut qu'il ſe repoſe. Les médicamens que l'on peut employer dans cette ſorte de fiévre, ſont l'huile,

les frictions, l'exercice, la nourriture, & le vin : si le ventre est resserré, il faut le tenir libre par des lavemens. Les personnes un peu robustes supportent à merveilles ces remédes ; mais si le malade est foible, il doit au lieu de s'exercer, avoir recours à la gestation ; s'il n'est point même en état de la supporter, il doit au moins faire usage de la friction ; si les frictions un peu fortes l'incommodent, il faut se contenter de lui faire prendre du repos, de le faire oindre, & de lui donner à manger. On doit sur-tout prendre garde de ne point changer cette fiévre en quotidienne, par quelque indigestion ; car la fiévre quarte ne fait mourir personne ; mais le malade est en danger, si de quarte, elle devient quotidienne ; ce qui n'arrive jamais que par la faute du Médecin, ou du malade.



CHAPITRE XVI.

Curation de la fiévre double-quarte.

SI la fiévre eſt double-quarte, & ſi l'on ne peut employer les exercices que nous avons propoſés, le malade doit garder un repos parfait, ou s'il ne peut que difficilement reſter en repos, il faut qu'il ſe contente de ſe promener doucement, en s'arrêtant de tems en tems, & qu'il ſe tienne la tête & les piés bien couverts; qu'il prenne un peu de nourriture & de vin à la fin de chaque accès, & qu'il ne mange point dans d'autres tems, à moins qu'il ne ſoit fort foible. Mais ſi les deux accès ſe touchent pour ainſi dire, il ne doit rien prendre que lorſque tous les deux ſont paſſés. Il faut qu'il s'exerce un peu, lorſqu'il n'y a plus de fiévre; qu'il ſe faſſe oindre, & qu'il mange enſuite. Comme il eſt fort rare qu'une fiévre quarte invéterée ſe termine avant le Printems, il faut bien prendre garde de rien faire dans ce tems, qui empêche la guériſon. Il eſt à propos dans une fiévre de cette nature, de changer

de régime de vivre, de paſſer du vin à l'eau, de l'eau au vin, d'une nourriture douce à une nourriture âcre, & d'une âcre à une douce; de manger des racines de raifort, enſuite de vomir; de ſe tenir le ventre libre avec l'eau de poulet; d'ajouter à l'huile qu'on employe pour les frictions, quelques drogues chaudes; de prendre avant l'accès, ou deux verres de vinaigre, ou un de moutarde détrempée dans trois verres de vin grec ſalé; ou de prendre en égale quantité, & délayer dans de l'eau, du poivre, du *Caſtoreum*, du laſer, & de la myrrhe. Il faut agiter & remuer le corps avec ces drogues, ou avec de ſemblables, pour le faire ſortir de l'état où il eſt. Lorſque cette fiévre eſt paſſée, il faut ſe ſouvenir long-tems du jour de l'accès, & éviter ce jour-là, le froid, le chaud, les indigeſtions, & la fatigue; car elle revient facilement, à moins qu'on ne prenne des précautions, lors même qu'on eſt guéri, pour s'en garantir.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Curation de la fiévre qui est devenue quotidienne, de quarte qu'elle étoit.

MAIS si la fiévre, de quarte qu'elle étoit, devient quotidienne; si cela arrive dès le commencement, il ne faut point manger pendant deux jours; il faut se faire frotter le soir, & ne boire que de l'eau: il arrive souvent que la fiévre ne revient point le troisiéme jour; mais soit qu'elle revienne, ou qu'elle ne revienne point, il faut donner à manger après l'accès: si elle subsiste, il faut garder pendant deux jours, la diéte la plus sevère qu'il est possible, & se faire frotter tous les soirs.

CHAPITRE XVIII.

Des trois espéces de folies; & premiérement de la curation de la folie que les Grecs appellent Phrénesie.

NOUS venons de donner le traitement des fiévres; il nous reste à donner celui des autres maladies aux-

quelles le corps eſt expoſé. Je parlerai d'abord de celles qui ne ſont point particuliéres à certaines parties du corps. * Je commencerai par l'eſpéce de folie que les Grecs appellent Phréneſie, qui eſt une maladie aiguë, accompagnée de fiévre. Avant toutes choſes, il eſt bon de ſçavoir que dans certains accès de fiévre, les malades extravaguent & tiennent des diſcours où il n'y a point de ſens. Ce ſymptôme eſt toujours fort grave, & il n'arrive jamais, ſans que la fiévre ſoit très-violente ; cependant il n'eſt pas toujours également dangereux ; car ordinairement il ne dure pas longtems, & la raiſon revient aux malades, dès que la violence de l'accès eſt paſſée. Cet accident ne demande point d'autres remédes, que ceux que nous avons preſcrits pour la fiévre même.

Mais c'eſt une vraie phrénéſie, lorſque le malade extravague continuellement ; ou bien, lorſqu'il ſe remplit la tête d'idées vaines & chimériques, quoiqu'il conſerve encore ſa raiſon. La phrénéſie eſt parfaite, lorſque l'eſprit du malade eſt entiérement fixé ſur ces

* Nous avons ſuivi ici le texte du manuſcrit de la Bibliothéque du Roi.

idées. Il est différentes sortes de phrénésies : on voit des phrénétiques qui sont gais ; d'autres qui sont tristes ; d'autres qu'il est plus aisé de contenir, & qui n'extravaguent que dans leur discours ; d'autres qui sont furieux, & qui s'agitent violemment. Parmi ceux-ci, il en est qui ne font rien que par emportement ; d'autres qui employent les ruses, & qui font paroître tout le bon sens possible, pour trouver les occasions de venir à bout des mauvais desseins qu'ils se proposent, mais qui se décélent par les effets. On ne doit point trop garotter ceux qui n'extravaguent que dans leur discours, ou qui ne s'agitent que légérement ; mais il est à propos de bien lier ceux qui sont furieux, de crainte qu'ils ne se fassent mal à eux-mêmes, ou aux autres. Il ne faut point en croire un phrénétique qu'on a lié, & qui feint d'avoir recouvré sa raison, afin qu'on le délie. On ne doit point se laisser toucher de compassion, tel bon sens qu'il puisse faire paroître dans ses discours. C'est une ruse que sa folie même lui suggére.

Les anciens tenoient ordinairement pareils malades dans les ténébres, parce qu'ils pensoient qu'il étoit dange-

reux qu'un phrénétique apperçut quelque objet qui pût l'épouvanter, & qu'ils croyoient que l'obſcurité même contribuoit en quelque choſe, à la tranquillité de l'eſprit. Mais Aſclepiade prétend qu'il n'y a rien de plus capable d'épouvanter, que les ténébres ; & qu'ainſi on doit toujours laiſſer les phrénétiques, expoſés à la lumiére. Ni l'une ni l'autre de ces maximes ne doit être conſtament obſervée. Il eſt des phrénétiques que la clarté épouvante ; il en eſt que les ténébres troublent ; il en eſt enfin ſur leſquels, ni la clarté ni les ténébres ne ſont aucune impreſſion. Ainſi donc, le plus ſage parti que l'on puiſſe prendre, eſt d'éprouver l'une & l'autre de ces méthodes, & de tenir dans un endroit éclairé, un phrénétique que les ténébres épouvantent ; & dans les ténébres, celui qui a horreur de la lumiére. Mais ſi la lumiére, ni les ténébres n'excitent en eux aucun trouble, il faut dans ce cas, ſi le malade à des forces, le tenir dans un lieu bien éclairé ; & dans l'obſcurité, s'il eſt foible. Il eſt inutile de faire aucun reméde, lorſque la phrénéſie eſt dans toute ſa violence ; car la fiévre eſt auſſi alors dans toute ſa force : il faut ſe contenter de conte-

nir le malade. Mais dès que l'état de la maladie le permet, on doit y remédier ſans perdre de tems. Aſclepiade a prétendu que c'étoit égorger les phrénétiques, que de les ſaigner, parce que la phrénéſie eſt toujours accompagnée d'une fiévre aiguë ; & qu'il penſoit qu'il n'étoit jamais avantageux de ſaigner, que dans la rémiſſion de la fiévre. Il tâchoit de les faire dormir, en leur faiſant faire beaucoup de frictions ; mais la violence de la fiévre empêche le ſommeil, & les frictions ne font bien, que lorſque la fiévre eſt diminuée. Ainſi Aſclepiade ne devoit point non plus preſcrire ce reméde. Que faire donc? Lorſque le danger eſt preſſant, on fait avec raiſon bien des choſes qu'il ne faudroit point faire dans d'autres circonſtances; il eſt des tems, même dans la fiévre continuë, où, ſi elle ne diminue point, du moins elle ne va point en augmentant; & ſi ce moment n'eſt point le plus avantageux, pour faire des remédes, on ne peut diſconvenir qu'il ne ſoit aſſez favorable. On doit même ſaigner, ſi les forces du malade le permettent.

Il n'y a pas moins de doute, pour ſçavoir ſi l'on doit donner des lave-

mens. Il eſt à propos de laiſſer paſſer un jour, & de raſer enſuite la tête ; après quoi, on fait deſſus, des fomentation avec de l'eau dans laquelle on a fait bouillir quelques feuilles de verveine, & des plantes aſtringentes ; ou bien on commence par les fomentations ; on raſe enſuite la tête, & on répéte les fomentations. Enfin on couvre la tête de feuilles de roſes ; on en remplit les narines ; on fait reſpirer au malade, de la rue qu'on a pilée dans du vinaigre ; on excite l'éternuement par les remédes propres pour cela. On ne doit faire tous ces remédes, que lorſque le malade a des forces ; mais s'il eſt foible, il faut ſe contenter d'humecter ſeulement la tête avec de l'huile roſat, à laquelle on ait ajouté du ſerpolet, ou quelque autre plante ſemblable. Dans quelque état que ſoient les forces, on ſe ſert avec avantage, de la morelle & de la pariétaire ; on exprime le ſuc de ces plantes, & on le répand ſur toute la tête. Lorſque la fiévre eſt diminuée, on emploie les frictions ; on les fait moin fortes ſur les phrénétiques qui ſont trop gais, que ſur ceux qui ſont trop triſtes. Tels ſont les remédes qu'on doit employer pour

le corps, mais ceux qui peuvent guérir l'eſprit, doivent être différens, ſelon la nature de la folie. Il eſt des phrénétiques dont il faut bannir les vaines terreurs; comme l'on fit dans la phrénéſie d'un homme fort riche, qui avoit peur de mourir de faim, & auquel on annonçoit de fauſſes ſucceſſions: il en eſt dont il faut réprimer l'audace, & qu'on eſt même obligé de battre, pour pouvoir les contenir. Il faut arrêter les ris inſenſés de quelques-uns, par les réprimandes & les menaces; chaſſer la triſteſſe de l'eſprit de quelques-autres par la muſique, la ſymphonie, le bruit des cymbales. On doit cependant ſe prêter plus ſouvent à leurs idées, qu'on ne doit y réſiſter; & il faut tâcher de ramener petit à petit, & non pas tout-à-coup, leur eſprit, de la folie à la raiſon: il eſt à propos d'exciter leur attention; quelquefois auſſi, ſi c'eſt un homme de Lettres par exemple, on lui lira quelque ouvrage correctement, ſi cela lui fait plaiſir, ou bien on le lui lira mal, ſi cela le choque; le malade eſt obligé de réfléchir, pour corriger. On force même ces ſortes de malades de réciter par cœur, s'ils ſe ſouviennent de quelque choſe. On en a vû qui ne vouloient point

manger, & qu'on a guéris de cette folie, en les mettant au milieu de gens qui étoient à table.

Les phrénétiques ne dorment que difficilement ; cependant le sommeil est très-nécessaire dans cette maladie : plusieurs ne guérissent que par-là. On se sert pour procurer le sommeil, & pour remédier en même tems, au dérangement de l'esprit, de l'onguent de safran que l'on mêle avec celui d'iris, & que l'on applique sur la tête. Si ce reméde ne fait point dormir, quelques-uns donnent pour boisson au malade, de l'eau dans laquelle on a fait bouillir des pavots ou de la jusquiame ; d'autres mettent sous l'oreiller, des pommes de mandragore ; quelques-uns appliquent sur le front l'amome, ou le suc gommeux qui distille du *Sycaminum*. Je trouve ce nom dans les auteurs de Médecine. Mais pourquoi les Grecs appellent-ils le murier, *Sycaminum*, puisqu'il n'en distile point de suc gommeux ? Il faut qu'on prenne ce terme, pour exprimer le suc gommeux qui distile d'un arbre qui croît en Egipte, & qu'on appelle dans le pays, *Sycomore*. Plusieurs font bouillir l'écorce du pavot dans de l'eau, & font avec

cette

cette décoction des fomentations sur la tête, & sur le visage avec une éponge.

Asclepiade a prétendu que ces remédes étoient dangereux, parce qu'ils changent souvent la phrénésie, en léthargie. Il veut que le malade ne boive, ne mange, ni ne dorme le premier jour; qu'on lui donne de l'eau pour boisson le soir; qu'ensuite on lui fasse une légére friction, de façon que la main de celui qui frotte, ne fasse point de forte impression sur la peau; que le lendemain, on réitére les mêmes choses; qu'on donne ensuite de l'eau au malade, & qu'on répéte de nouveau la friction; que c'est le plus sûr moyen de procurer le sommeil. Cela arrive quelquefois; le sommeil même est souvent si profond, qu'Asclepiade convient que la friction trop violente peut faire tomber en léthargie. S'il arrive avec tout cela, que le sommeil ne vienne point, il faut le faire venir avec les remédes dont nous avons parlé plus haut. Mais il faut les employer avec la modération convenable, de crainte que l'on ne puisse plus éveiller un malade, que l'on ne vouloit que faire dormir. Le bruit de l'eau qui tombe d'un tuyau qu'on place

à côté du malade ; l'agitation que l'on éprouve, lorſqu'on ſe fait porter, ſi c'eſt le ſoir après avoir mangé ; & principalement le balancement d'un lit ſuſpendu contribuent pour quelque choſe au ſommeil.

Il n'y a point non plus d'inconvénient, ſi l'on n'a point ſaigné le malade, s'il eſt ſans raiſon, & s'il ne peut dormir, de lui appliquer les ventouſes à la nuque, avec ſcarification. Ce remède diminue la violence du mal, & peut par conſéquent procurer le ſommeil. Il faut tenir un juſte milieu pour le manger; il ne faut point trop nourrir le malade, de crainte que ſa phrénéſie n'augmente ; il ne faut pas non plus le trop fatiguer par l'abſtinence, de crainte que la foibleſſe ne le jette dans la défaillance. Il ne faut donner qu'une nourriture légere, & ſur-tout de la *ſorbition*.

On donne pour boiſſon, de l'eau miellée ; il ſuffit d'en donner trois verres en Hyver, & quatre en Eté. Il eſt une autre eſpéce de folie, qui dure plus longtems, qui commence ordinairement ſans fiévre, & qui enſuite eſt accompagnée d'un petit mouvement fébrile. Cette folie conſiſte dans une triſteſſe qui paroît dépendre de l'atrabile ; la ſaignée

est néceſſaire dans ce mal : s'il y a quelque choſe qui s'y oppoſe, il faut d'abord faire faire diéte, enſuite purger, & faire vomir avec l'hellébore blanc : après qu'on a fait l'une & l'autre de ces choſes, on fait au malade deux frictions par jour. S'il eſt fort & vigoureux, on le fait exercer ſouvent ; on le fait vomir à jeun ; on lui donne, ſans vin, pour nourriture, des alimens de la claſſe moyenne. Toutes les fois que je dirai qu'on peut employer les alimens tirés de cette claſſe, on pourra auſſi ſe ſervir de ceux de la derniére ; pourvu qu'on ne les donne point ſeuls ; il n'y a que ceux de la premiére claſſe qu'il faut retrancher. On doit auſſi, outre ces précautions, tenir le ventre très-libre ; bannir la crainte de l'eſprit du malade ; lui donner toute ſorte de bonnes eſpérances ; l'amuſer par des contes & des jeux qui lui faiſoient ſur-tout plaiſir, lorſqu'il étoit en ſanté ; louer ſes ouvrages, s'il en a fait quelques-uns, & les lui mettre devant les yeux ; lui reprocher doucement ſa triſteſſe qui n'eſt point fondée ; lui faire ſentir qu'il devroit plûtôt ſe réjouir, que s'attriſter des choſes qui l'occupent. Si la fiévre ſurvient, il faut la

la traiter comme les autres fiévres.

La troisiéme espéce de folie est très-longue, & n'est point un obstacle à la vie du malade; elle n'attaque que les personnes fort robustes. Elle est de deux espéces : car les uns sont trompés par de vains phantômes, sans avoir l'esprit aliéné : telle étoit, au rapport des Poëtes, la folie d'Ajax & d'Oreste : d'autres ont l'esprit aliéné. Si ce sont des phantômes qui frappent l'imagination du malade, il faut avant toutes choses, voir si ces objets sont tristes ou gais : s'ils sont tristes, on purge avec l'hellébore noir ; s'ils sont gais, on fait vomir avec l'hellébore blanc. Si le malade ne veut point prendre ces remédes en lavage, on les méle avec son pain, pour les lui faire prendre, sans qu'il s'en apperçoive : si on réussit à le bien purger, on est sûr de diminuer très-considérablement la maladie ; ainsi donc si, après avoir donné une fois l'hellebore, on s'apperçoit qu'il n'a pas suffisament agi, on le donne de nouveau au bout d'un certain tems. La folie qui dépend d'un accès de gaieté, est moins dangereuse, que celle qui vient d'un excès de tristesse. C'est une régle constante dans toutes les maladies, de dispo-

ſer à la purgation, par quelques lavemens qu'on donne auparavant, pour tenir le ventre libre ; & de le reſſerrer, lorſqu'on veut faire vomir. Si l'eſprit du malade eſt aliéné, on employe avec ſuccès, certaines corrections. S'il arrive au malade de dire ou de faire quelque choſe mal-à-propos, on le fait jeuner, on le lie, on le bat même, pour l'empêcher de recommencer. On le force d'être attentif, d'apprendre par cœur certaines choſes, & de les réciter. C'eſt ainſi qu'on l'oblige peu à peu par la crainte, à faire attention à ce qu'il dit. Les terreurs, les craintes ſubites, en un mot, tout ce qui peut troubler conſidérablement l'eſprit, procure du ſoulagement dans cette maladie. Car il peut ſe faire un changement en mieux, lorſqu'on retire l'ame de la ſituation où elle étoit auparavant. Il eſt auſſi important d'examiner ſi le malade rit ſans ſujet, ou s'il eſt triſte & abattu. Dans le premier cas, il eſt à propos de l'épouvanter ; dans le ſecond, on lui fait de douces frictions qu'on continue pendant long-tems deux fois le jour ; on lui répand ſur la tête de l'eau froide ; on le baigne dans un bain d'eau & d'huile.

Voici les remédes généraux. Il faut faire exercer beaucoup ces ſortes de fous ; employer fréquemment la friction ; ne leur point laiſſer manger de viande graſſe ; leur interdire le vin ; ne leur donner pour nourriture, après qu'ils ont été bien purgés, que les alimens les plus légers de la ſeconde claſſe ; ne les point laiſſer ſeuls, ou avec des inconnus, ou des gens qu'ils mépriſent, ou dont ils ne font point de cas ; les faire changer de climat ; & ſi la raiſon leur revient, les faire voyager tous les ans.

Le délire naît quelquefois, quoique rarement, de la crainte. Ce genre de folie eſt de la même eſpéce que ceux dont nous venons de parler, & ſe guérit de la même façon ; la ſeule différence qu'il y a, c'eſt que cette eſpéce de démence eſt la ſeule dans laquelle on puiſſe donner du vin avec ſûreté.



CHAPITRE XIX.

De la Cardialgie.

LA Cardialgie, ainſi nommée des Grecs, eſt une maladie tout-à-fait oppoſée à la phrénéſie ; puiſque dans celle-ci, l'eſprit eſt aliéné, & qu'il ne l'eſt point dans celle-là : les phrénétiques y ſont fort ſujets. Ce mal conſiſte dans une débilité extrême de tout le corps qui eſt épuiſé par des ſueurs continuelles, qui reconnoiſſent pour cauſe, l'état foible & languiſſant de l'eſtomac. On eſt ſûr de l'exiſtence de cette maladie, lorſque le pouls eſt petit & foible, & qu'on ſue plus que de coutume, tant pour la durée, que pour la quantité de la ſueur, aux environs de la poitrine, du cou, de la tête, tandis que les jambes & les piés ſont ſecs & froids. Cette maladie eſt dans la claſſe des maladies aiguës. On doit commencer par appliquer des cataplaſmes répercuſſifs ſur la région de l'eſtomac ; enſuite arrêter la ſueur: on remplit cette indication avec de l'huile aſtringente de roſe, de coing, ou de myrthe: on frotte doucement le

corps, avec l'une ou l'autre de ces huiles, & on applique par-dessus, du cerat fait avec quelques-unes de ces huiles. Si les sueurs ne cessent point, on frotte légérement le corps du malade avec du plâtre, de la litharge d'argent, de la terre cimolée: ou l'on répand dessus, de la poudre faite avec l'une ou l'autre de ces matiéres. La poudre préparée avec les feuilles séches de myrthe, d'églantier, ou de lie desséchée de bon vin austère, fait le même effet, ainsi que quantité d'autres choses semblables. Si l'on n'a rien de tout cela, il suffit de jetter sur le corps, de la poussiére que l'on trouve dans les chemins. On ne couvre que très-légérement le malade, pour qu'il sue moins; on le met dans une chambre qui ne soit point chaude, & dont on laisse les fenêtres ouvertes, afin que l'air puisse y entrer. En troisiéme lieu, il faut remédier à la foiblesse du malade, par le vin & les alimens convenables. On donne à manger le jour & la nuit au malade, peu & souvent, dans la vue de réparer ses forces, sans fatiguer l'estomac. La nourriture doit être des plus légeres & propre pour l'estomac. Il ne faut point trop se presser de recourir au vin, à moins que

cela ne ſoit néceſſaire. Si l'on craint que les forces ne manquent, on fait prendre du pain émié dans du vin qui ſoit auſtère, léger, pur, & tiéde; on en donne abondament: on y ajoute de la farine de froment ſéché au feu, ſi le malade prend peu de nourriture. Le vin qu'on lui donne, ne doit être ni trop fort, ni trop foible: on peut ſans aucun inconvénient, lui en faire prendre, tant le jour que la nuit, deux ou trois chopines, & même davantage, ſi c'eſt un corps d'un volume conſidérable. Si le malade ne prend point de nourriture, il faut avant que de l'oindre, lui répandre ſur le corps, de l'eau froide, & lui donner enſuite à manger.

Si l'eſtomac eſt affoibli au point qu'il ne puiſſe garder les alimens, le malade doit ſe faire vomir avant & après le manger; & prendre de nouveau de la nourriture, lorſqu'il a vomi. Si malgré cela, il la rend, il faut qu'il prenne un verre de vin, & une heure après, un ſecond; s'il rejette même le vin, il faut qu'il ſe faſſe enduire tout le corps, d'oignons pilés. Lorſque les oignons ſeront deſſéchés, l'eſtomac gardera ſûrement le vin, qui ne manquera pas de rendre de la chaleur & de la

force à tout le corps, & de rétablir le pouls.

Pour derniére reſſource, on fait prendre en lavement, de la crême d'orge mondé, ou de fromentée; ce qui eſt un excellent reméde pour rétablir les forces. On fait auſſi reſpirer au malade, quelque choſe de reſtaurant, comme du vin, ou des roſes : s'il a les extrêmités froides, on les lui frotte avec les mains graſſes & chaudes. Si l'on réuſſit par tous ces remédes, à modérer la ſueur, & à prolonger la vie, le tems qu'on gagne, devient lui-même un reméde. Lorſque le malade paroît être en ſûreté, il eſt cependant à craindre qu'il ne retombe dans ſon premier état. C'eſt pourquoi, il faut ſe contenter de lui retrancher le vin, & lui faire prendre tous les jours des alimens fort nourriſſans, juſqu'à ce que ſes forces ſoient ſuffiſament revenues.



CHAPITRE XX.

De la Léthargie.

IL eſt encore une autre maladie oppoſée à la phrénéſie. Dans celle-ci, les malades ne dorment que très-difficilement ; leur eſprit ſe porte avec une promptitude extrême aux choſes les plus hardies : dans la maladie dont il eſt ici queſtion, il y a un aſſoupiſſement profond, & une néceſſité preſque inſurmontable de dormir : on l'appelle léthargie. Elle eſt dans la claſſe des maladies aiguës : elle fait périr le malade en fort peu de tems, ſi l'on n'y apporte un prompt ſecours. Les uns s'efforcent de retirer les malades de l'aſſoupiſſement où ils ſont, par les ſternutatoires, & par les médicamens qui ont la propriété par leurs mauvaiſes odeurs, de mettre les eſprits en mouvement. Telle eſt la poix brûlée, la laine graſſe, le poivre, l'hellébore, le caſtoreum, le vinaigre, l'ail, l'oignon. On brûle auſſi à côté du malade, du galbanum ou de la corne de cerf ; ſi l'on n'en a point, quelque autre drogue fétide. La mauvaiſe

odeur que ces drogues répandent, lorſqu'on les brûle, réveille les eſprits.

Il s'eſt trouvé un certain Tharrias qui a prétendu que la léthargie n'étoit qu'un accès de fiévre, & que cette maladie finiſſoit avec l'accès; qu'ainſi c'étoit mal-à-propos qu'on s'efforçoit de faire revenir les léthargiques de leur aſſoupiſſement. Il eſt important d'examiner ſi le malade s'éveille à la fin de l'accès de fiévre, ou s'il continue de dormir, quoique la fiévre ſoit diminuée, ou même entiérement paſſée. Car s'il s'éveille, il eſt inutile de lui donner aucun reméde, pour le retirer de ſon aſſoupiſſement: il ne ſe trouvera certainement pas mieux, lorſqu'il ſera éveillé; mais s'il eſt mieux, il s'éveillera de lui-même. Si le ſommeil eſt continuel, il faut donner des remédes au malade, pour l'éveiller: mais il ne faut les donner, que lorſque la fiévre eſt exrêmement diminuée, afin que le malade puiſſe aller à la ſelle, & prendre quelque choſe. Le reméde le plus efficace qu'on puiſſe employer, pour faire revenir ces malades de leur aſſoupiſſement, eſt de leur répandre tout-à-coup de l'eau froide ſur le corps. Ainſi donc, lorſque la fiévre eſt dans ſa

rémiſſion, on oint tout le corps du malade avec beaucoup d'huile, & on lui verſe ſur la tête trois ou quatre bouteilles d'eau froide. On ne doit employer ce reméde, qu'autant que la reſpiration eſt égale, & que les hypocondres ſont moux : ſi cela eſt autrement, il faut employer les remédes que nous avons preſcrits plus haut. Voilà ce qu'on peut faire de mieux contre l'aſſoupiſſement.

Pour ce qui eſt de la maladie, il eſt à propos de raſer la tête, & enſuite de faire deſſus, des fomentations avec de l'oxicrat, dans lequel on a fait bouillir du laurier, ou de la ruë. Le lendemain, on applique deſſus, du caſtoreum ou de la ruë qu'on a pilée dans du vinaigre, ou des bayes de laurier, ou du lierre pilé avec des feuilles de roſes, dans du vinaigre. On emploie auſſi avec ſuccès, contre l'aſſoupiſſement, la graine de moutarde qu'on fait reſpirer au malade, & qu'on lui applique auſſi ſur le front ou ſur la tête, pour détruire les cauſes de la maladie. On retire pareillement un ſoulagement marqué de la geſtation. Si l'on veut que la nourriture faſſe bien, il n'en faut donner, que lorſque la

fiévre est dans sa plus grande rémission. Il n'y a rien de mieux, que la *sorbition*, tant que la maladie ne va pas en diminuant : s'il y a tous les jours un accès de fiévre violent, il faut en donner tous les jours : si l'accès violent ne revient que de deux jours l'un, on donne de la *sorbition* après l'accès le plus violent, & de l'eau miellée, après le plus léger. Le vin que l'on donne avec une nourriture convenable, est aussi d'un grand secours. Si la léthargie ne vient qu'à la suite d'une fiévre qui a duré long-tems ; on emploie les mêmes remédes. Si le ventre est resserré, on donne trois ou quatre heures avant l'accès, du castoreum avec de la scammonée ; s'il ne l'est point, on donne le castoreum seul dans de l'eau. Si les hypocondres sont moux, on donne plus à manger ; s'ils sont durs, on s'en tient à la *sorbition* ; & on applique dessus, quelque chose de répercussif, & d'émollient.



CHAPITRE XXI.

De l'Hydropisie.

LA léthargie est une maladie aiguë : l'hydropisie au contraire (si l'on n'y remédie dès le commencement) est une maladie chronique. Il y a trois sortes d'hydropisie ; car tantôt le ventre est considérablement tendu, & lorsqu'on le frappe, on entend à l'intérieur, un son qui est produit par l'agitation de l'air : tantôt toute l'habitude du corps est inégale, & il s'éleve de tous côtés différentes tumeurs : tantôt l'eau s'amasse dans l'intérieur du ventre, de maniére que lorsqu'on le presse, on sent la fluctuation de l'eau. Les Grecs ont appellé la première espéce d'hydropisie, *Tympanite* ; la seconde, *Leucophlegmatie* ou *Anasarque* ; & la troisiéme *Ascite*. La cause commune de toutes, est la trop grande abondance d'humeurs : ce qui fait que les ulcéres ne se guérissent que très-difficilement chez ces sortes de malades. L'hydropisie commence souvent d'elle-même ; souvent aussi elle survient à une ancienne ma-

ladie, & principalement à la fiévre quarte.

Cette maladie se guérit plus facilement chez les esclaves, que chez les hommes libres, parce que la curation demande qu'on supporte la faim, la soif, & mille autres dégoûts qui exigent beaucoup de patience. On guérit donc bien plus vite les personnes qu'il n'est point difficile d'astreindre à toutes ces choses, que celles qui jouissent d'une liberté qui leur est nuisible. On ne guérit pas même ceux qui sont sous la puissance d'autrui, s'ils ne sont assez maîtres d'eux-mêmes, pour se refuser tout. Voici un exemple qui le prouve. Un Médecin d'un mérite distingué, disciple de Chrysippe, & qui suivoit la Cour du Roi Antigone, soutint qu'un ami du Roi, qui n'étoit que légérement attaqué de cette maladie, mais dont l'intempérance étoit connue, ne guériroit point: un autre Médecin d'Epire, nommé Philippe, promit au contraire de guérir le malade. Le disciple de Chrysippe dit que son Collegue ne faisoit attention qu'à la maladie, mais que pour lui, il considéroit le caractére du malade. L'événement justifia ce qu'il avoit prédit; car quoique le malade fut gardé

gardé avec un ſoin extrême, non ſeulement de la part du Médecin, mais encore de la part du Roi, il trouva le moyen d'avaler ſes cataplaſmes, de boire ſon urine ; & par-là, ſe perdit lui-même.

Si l'hydropiſie ne fait que commencer, ſi le malade peut dormir, s'il ſupporte avec conſtance la faim, la ſoif, il n'eſt pas bien difficile de le guérir ; mais ſi le mal eſt invéteré, on n'en vient à bout qu'avec beaucoup de peine. On rapporte qu'un certain Métrodore diſciple d'Epicure, étant attaqué de cette maladie, & ne pouvant ſupporter la ſoif qui étoit néceſſaire, après y avoir reſiſté pendant long-tems, ſe mettoit à boire, & vomiſſoit enſuite la boiſſon qu'il avoit priſe. Si l'eſtomac rend tout ce qu'il a reçu, on s'épargne bien de l'ennui en buvant ; mais s'il ne rend pas tout, on augmente ſurement ſon mal ; ainſi il ne faut point conſeiller ce parti à tout le monde.

Si la fiévre ſe met de la partie, il faut la traiter de la maniére que nous avons rapportée ci-deſſus : ſi le malade eſt ſans fiévre, il faut attaquer la cauſe du mal même. De quelque eſpéce que ſoit l'hydropiſie, ſi elle ne fait que

commencer, elle se guérit par les mêmes remédes. Il faut se promener beaucoup, courir quelquefois, se faire faire des frictions réitérées sur les parties supérieures, pour y rappeller la chaleur : pendant ces frictions, le malade doit retenir son haleine. Il faut exciter la sueur non seulement par l'exercice, mais encore par le bain de sable chaud, les poëles, les fours, & autres choses semblables. Les sueurs que l'on excite par le moyen des étuves séches & naturelles, telles que celles qui sont situées au-dessus de Bayes, dans des endroits plantés de myrthes, sont très-avantageuses dans cette maladie. Le bain, & généralement toute sorte d'humidité sont contraires dans l'hydropisie; on donne avec succès à jeun, des pilules faites avec deux parties d'absynthe & une partie de myrrhe.

Les alimens que l'on donne au malade, doivent être tous tirés de la seconde classe; il faut même choisir les plus durs : il ne faut donner de boisson qu'autant qu'il en faut pour soutenir la vie : la meilleure dont on puisse faire usage, est celle qui fait couler les urines. Il faut mieux tenir le ventre libre par les alimens, que par des médicamens.

Cependant s'il est nécessaire de purger, il faut le faire avec quelques drogues propres pour cela, qu'on fait bouillir dans de l'eau : on fait ensuite boire cette décoction au malade. Les médicamens qui ont cette propriété, sont l'iris, le nard, le safran, la canelle, la casse, la myrrhe, le baume, le galbanum, le ladanum, la lambrusque, la panacée, le cardamome, l'ébene, la semence de cyprès, le raisin des bois, l'abrotanum, les feuilles de rose pâle, l'acorus, l'amande amère, l'origan, le styrax, le cocq, la fleur du jonc quarré & du rond. Toutes les fois que je parlerai de ces plantes, j'entendrai, non pas celles qui viennent dans ce pays ; mais celles qu'on nous apporte avec les aromates. On commence par employer les plus doux de ces remédes ; comme sont les feuilles de rose, les gousses du nard. Le vin austère fait aussi un bon effet, mais il faut qu'il soit fort léger.

Il est bon aussi d'avoir la précaution de mesurer le ventre tous les jours avec un fil, & d'en marquer la grosseur. On fait la même chose le lendemain, & on voit si le ventre est plus enflé, ou s'il est diminué : s'il est diminué, c'est une marque que les remédes font effet. On

doit auſſi meſurer la quantité de boiſſon que l'on donne au malade, & la quantité d'urine qu'il rend : s'il rend plus d'urine qu'il ne prend de boiſſon, il y a lieu d'eſpérer qu'il guérira. Aſclepiade rapporte qu'il guérit une hydropiſie qui étoit ſurvenue à la ſuite d'une fiévre quarte, en faiſant faire diéte & des frictions pendant deux jours, & que le troiſiéme ſon malade étoit ſans fiévre, & en état de prendre du vin & de la nourriture. Juſqu'à préſent nous n'avons fait que donner le traitement général pour toutes les eſpéces d'hydropiſie ; mais ſi le mal eſt conſidérable, il faut un traitement particulier pour chaque eſpéce.

Si c'eſt une *tympanite*, & qu'elle ſoit accompagnée de douleur un peu vive, il eſt bon de faire vomir le malade tous les jours, ou de deux jours l'un, après qu'on lui a donné à manger. On emploie des cataplaſmes chauds & ſecs : ſi la douleur ne céde point à ce reméde, il eſt néceſſaire d'en venir aux ventouſes ſéches : ſi les ventouſes ſéches ne font rien, on emploie les ventouſes avec ſcarification. Enfin ſi l'une & l'autre eſpéce de ventouſe n'ont point ſoulagé le malade, on injecte pour derniére reſſource, beaucoup d'eau chaude

dans le bas ventre, en forme de lavement : ont fait trois ou quatre fortes frictions par jour, avec de l'huile, & quelques drogues chaudes : on évite de faire les frictions ſur le ventre. On applique à différentes repriſes, de la graine de moutarde ſur le ventre, juſqu'à ce qu'il y ait éroſion à la peau : on fait par le moyen d'un fer chaud, différens ulcères ſur le ventre, & on laiſſe couler ces ulcères pendant long-tems. On applique auſſi avec ſuccès ſur la peau, de l'oignon de ſcille bouilli. Lorſqu'on a été attaqué de la tympanite, il faut s'abſtenir pendant long-tems de tout ce qui peut produire des vents.

Mais s'il y a leucophlegmatie, il faut expoſer au ſoleil, les parties qui ſont tumefiées, & ne point les y laiſſer trop long-tems, de crainte d'allumer la fiévre : ſi la chaleur du ſoleil eſt conſidérable, il faut bien couvrir la tête ; faire des frictions avec les mains trempées ſeulement dans de l'eau, à laquelle on ait ajouté un peu d'huile & de nître, & n'employer à ces frictions, que des femmes ou des enfans, parce qu'ils ont la main plus douce. Si les forces le permettent, il faut faire avant midi, une friction pendant une heure, & l'après

midi, on en fait une ſeconde pendant une demi-heure. On ſe trouve auſſi fort bien des cataplaſmes répercuſſifs, ſur-tout ſi l'on a affaire à des malades délicats. Il faut faire au-deſſus du talon, une ouverture dans l'intérieur, d'environ quatre doigts, & laiſſer échapper le plus qu'il eſt poſſible, de ſéroſité par cette ouverture, pendant pluſieurs jours. On fait même des ouvertures conſidérables ſur les tumeurs; on agite violemment le corps; & lorſque les cicatrices des plaies qu'on a faites, commencent à ſe fermer, on augmente l'exercice, & la nourriture, juſqu'à ce que le corps ſoit remis dans ſon premier état. Les alimens que l'on donne, doivent être fort nourriſſans & glutineux, principalement les viandes. Si l'eſtomac permet qu'on donne du vin, il doit être fort doux. Le malade même ne doit point en boire continuellement; mais il faut qu'il boive alternativement pendant deux ou trois jours, tantôt de l'eau, tantôt du vin. La ſemence de laituë marine qui croît à une très-grande hauteur, le long des rivages de la mer, mêlée avec de l'eau qu'on donne pour boiſſon, fait fort bien. Si le malade eſt robuſte, on peut lui appliquer ſur

le ventre, de l'oignon de ſcille cuit. Pluſieurs Auteurs prétendent qu'il faut eſſayer de diſſiper ces enflures avec des veſſies pleines d'air.

S'il y a de l'eau épanchée dans la cavité du bas ventre, il faut à la vérité ſe promener, mais avec plus de modération. On applique ſur le ventre, un cataplaſme réſolutif, & on met pardeſſus, un morceau d'étoffe plié en trois, qu'on aſſujétit par le moyen d'un bandage qu'il faut avoir la précaution de ne point trop ſerrer. C'eſt un conſeil donné par Tharrias, & que bien des Médecins ont ſuivi. S'il paroît manifeſtement que le foie ou la ratte ſont affectés, on fait avec des figues graſſes & du miel, un cataplaſme qu'on applique deſſus. Si malgré ces remédes, les eaux ne ſe diſſipent point, mais ſont toujours en auſſi grande quantité, on en vient à une voie plus courte, qui eſt d'évacuer les eaux, par la ponction que l'on fait au bas ventre. Je ſçais que cette méthode n'étoit point du goût d'Eraſiſtrate : il croyoit que l'hydropiſie aſcite dépendoit toujours d'un vice du foie, qu'il falloit guérir, & que c'étoit inutilement qu'on évacuoit les eaux qui ne manquoient pas de revenir, ſi le foie

n'étoit point guéri. Mais premiérement cette maladie ne dépend pas toujours d'un vice du foie ; car elle peut dépendre d'un vice de la ratte, ou de la mauvaise disposition de tout le corps : d'ailleurs quand elle reconnoîtroit pour principe, le mauvais état du foie, si l'on n'évacue l'eau qui croupit contre nature, dans la capacité du bas ventre, elle nuira par son séjour, au foie & à toutes les autres parties intérieures ; & il n'est pas moins nécessaire pour cela, de corriger la mauvaise disposition du corps. Car ce n'est point l'écoulement des eaux qui guérit ; il ne fait que disposer à la guérison qui seroit impossible, si les eaux n'étoient point évacuées. On ne prétend point non plus, qu'il faille employer cette méthode à l'égard de tous les malades, mais seulement à l'égard des jeunes gens qui sont vigoureux, qui sont absolument sans fiévre, ou dont la fiévre à des intermissions très-marquées. Il est bien sûr qu'on ne pourroit guérir par la ponction, les hydropiques qui auroient l'estomac vitié, qui seroient tombés dans l'hydropisie, à la suite de l'atrabile, ou de la cachexie. Il ne faut point donner de nourriture le jour qu'on a évacué les eaux pour la

premiére

première fois, à moins que les forces ne manquent. Les jours ſuivans, il faut donner du vin pur, mais en petite quantité, & remettre petit à petit le malade à l'uſage des frictions, le faire exercer, l'expoſer au ſoleil, le faire ſuer, le fatiguer même, & lui donner des alimens convenables, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement guéri. Il ne faut uſer du bain que fort rarement, & ſe faire vomir ſouvent à jeun. Si c'eſt en Eté, on ſe trouve bien de nager dans la mer. Lorſqu'un hydropique eſt rétabli, il doit s'abſtenir pendant long-tems du commerce de femmes.

CHAPITRE XXII.

De la Conſomption & de ſes eſpéces.

LA Conſomption eſt une maladie qui dure ſouvent fort long-tems, & qui eſt fort dangereuſe. Il y en a de pluſieurs eſpéces. Il en eſt une où le corps ne prend point de nourriture, & dans laquelle rien ne réparant les pertes continuelles que nous faiſons naturellement de notre propre ſubſtance, le

malade devient d'une maigreur extrême, & meurt, si on ne lui donne du secours. Les Grecs ont appellé cette espéce, *atrophie.* Elle provient ordinairement de deux causes : car, ou le malade par un excès de crainte, ne prend point assez de nourriture, ou par un excès contraire, il en prend plus qu'il ne doit. Dans le premier cas, ce qu'il prend de moins, l'affoiblit; dans le second, ce qu'il prend de trop, se corrompt.

Les Grecs appellent l'autre espéce, *Cachexie ;* elle dépend de la mauvaise habitude de tout le corps, en sorte que tous les alimens que l'on prend, se corrompent ; ce qui arrive presque toujours, lorsqu'à la suite d'une longue maladie, le corps a été tellement affoibli, que, quoique la maladie soit passée, la nutrition ne peut plus se faire; ou bien parce qu'on a employé des médicamens pernicieux, ou parce qu'on a manqué long-tems du nécessaire, ou parce qu'on a fait usage d'alimens extraordinaires & nuisibles, ou qu'il est arrivé quelque chose de semblable. Cette espéce de consomption est aussi quelquefois accompagnée de pustules, ou d'ulcères qui défigurent toute la

ſuperficie de la peau ; ou de tumeurs qui attaquent certaines parties du corps.

La troiſiéme & la plus dangereuſe eſpéce de conſomption, eſt celle que les Grecs appellent *Phtiſie ;* elle commence ordinairement par attaquer la tête, & ſe jette enſuite ſur le poulmon où elle produit un ulcère qui eſt accompagné d'une petite fiévre lente qui ceſſe & qui recommence. Le malade touſſe beaucoup, crache du pus, & quelquefois du ſang. Si l'on jette ſur le feu les crachats du malade, ils ſentent mauvais. C'eſt une marque à laquelle on reconnoît la phtiſie, lorſqu'on a des doutes ſur ſon exiſtence.

Puiſqu'il y a trois ſortes de conſomptions, il faut d'abord examiner de quelle nature eſt celle dont on eſt attaqué. S'il paroît qu'il n'y a que défaut de nutrition, il faut en rechercher la cauſe ; ſi c'eſt parce que le malade prend moins de nourriture qu'il ne doit, il faut l'augmenter, mais peu à peu, de peur que ſi l'on en donnoit trop tout d'un coup, l'eſtomac ne ſe trouvât chargé, & que la digeſtion ne ſe fît pas bien. Si au contraire, c'eſt parce que le malade mange trop, il faut lui faire faire diéte un jour ; le lendemain

lui rendre un peu de nourriture, & augmenter tous les jours, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à un juste milieu. Outre cela, le malade doit se promener dans les lieux les plus froids; éviter le soleil, & faire aussi quelque exercice de la main. S'il est foible, il faut qu'il fasse usage de la gestation, de l'onction; & qu'il se fasse lui-même, s'il le peut, le même jour, des frictions à differentes reprises, devant & après les repas; qu'il aujoute quelquefois à l'huile dont il se sert, quelques drogues chaudes, & qu'il continue de se frotter jusqu'à ce qu'il sue. Il se trouvera bien aussi de se prendre à jeun la peau en différens endroits, & de la tirer, afin qu'elle se relâche; d'étendre dessus de la résine, de l'ôter, & de se tirer ensuite la peau comme nous venons de le dire. Le bain fait aussi quelquefois assez bien, pourvu que ce soit après un léger repas. Le malade peut même en toute sûreté, lorsqu'il est dans le bain, prendre quelque aliment; s'il n'a rien pris avant que de se frotter, il faut qu'il prenne quelque chose immédiatement après la friction. Les alimens doivent être du genre de ceux qui se digérent facilement, & qui nourrissent beaucoup;

l'uſage du vin auſtère eſt même néceſſaire pour faire couler les urines. Si c'eſt cachexie, on doit commencer par la diéte ; faire prendre enſuite des lavemens ; prendre peu à peu de la nourriture, & joindre à tout cela l'exercice, les onctions, & les frictions. Le bain fréquent fait bien dans cette eſpéce de conſomption ; mais il faut que les malades le prennent à jeun, & qu'ils y reſtent juſqu'à ce qu'ils ſuent. Il faut donner une plus grande quantité d'alimens, les varier, les choiſir de bon ſuc, & de nature à ne point ſe corrompre aiſément, & faire uſage du vin auſtère. Si les autres remédes ne font rien, il faut tirer du ſang, pendant pluſieurs jours de ſuite, mais peu à la fois, & employer avec la ſaignée, les autres remédes que nous avons preſcrits ci-deſſus.

Enfin, ſi le mal eſt plus grand, & ſi c'eſt une vraie phtiſie, il faut y remédier dès le commencement ; car cette maladie ne ſe guérit point facilement, lorſqu'elle eſt invétérée. Il faut, ſi les forces le permettent, entreprendre de longues navigations, changer de climat, & paſſer dans un air plus épais que celui que l'on quitte. On ſe trouve

par exemple très-bien de passer d'Italie à Alexandrie ; les malades se trouvent presque toujours en état dans les commencemens, d'entreprendre un pareil voyage, parce que cette maladie ne survient ordinairement que dans l'age le plus robuste ; c'est-à-dire, depuis dix-huit ans, jusqu'à trente-cinq. Si les forces ne permettent point d'entreprendre de longs voyages en mer, on se trouve toujours très-bien de naviger ; mais il ne faut pas aller fort loin. Si quelque chose s'oppose à la navigation, il faut se faire porter en litiére ou autrement ; il faut renoncer aux affaires, & à tout ce qui peut causer de l'inquiétude ; il faut dormir beaucoup, prendre garde de ne point s'enrhumer, de crainte que le rhume ne détruise le bien que les précautions qu'on a prises, peuvent avoir apporté ; éviter les indigestions, le chaud & le trop grand froid ; se tenir la bouche & le col couverts ; calmer la toux par les remédes qui sont propres pour cela, & tâcher d'enlever la fiévre, tantôt par la diéte, tantôt par les alimens convenables & donnés à propos. Pendant tout le tems que dure la fiévre, il ne faut boire que de l'eau. Le lait que l'on peut

regarder comme un poiſon dans les grandes douleurs de tête, dans les maladies aiguës, dans la ſoif violente qui accompagne ces maladies ; & toutes les fois que les hypocondres ſont gonflés, que l'urine eſt bilieuſe, & ſanguinolente, fait très-bien dans la phtiſie, de même que dans les fiévres lentes, & qui réſiſtent aux remédes.

S'il n'y a point encore eu de fiévre, ou ſi elle eſt paſſée, il faut avoir recours aux exercices modérés, ſur-tout à la promenade, & aux légéres frictions. Le bain eſt contraire ; les alimens doivent être d'abord âcres, comme l'ail, le porreau ; il faut même les préparer avec le vinaigre. A l'ail, au porreau, on ſubſtitue la chicorée, le baſilic, la laituë que l'on prépare auſſi avec le vinaigre. On donne enſuite une *ſorbition* adouciſſante, faite avec l'orge mondé, ou la fromentée ou l'amidon, & le lait. Le ris, ou toute autre ſorte de grain, ſi on n'a rien autre choſe, fait le même effet. On employe ces alimens âcres & adouciſſans alternativement les uns après les autres : on en ajoute quelques-uns de la ſeconde claſſe ; parmi ceux de la premiére, on fait principalement uſage de cervelle, de petits

poiſſons, & d'autres choſes ſembla-
bles. La farine mêlée avec la graiſſe de brebis ou de chevre, eſt auſſi un reméde dont on ſe ſert. Le vin qu'on boit, doit être auſtère & léger.

Tant que la phtiſie demeure dans cet état, on s'oppoſe à ſes progrès ſans beaucoup de peine; mais ſi le mal eſt plus conſidérable, ſi la fiévre & la toux, ſont continuelles; ſi le corps commence à ſe décharner, il faut avoir recours à des remédes plus efficaces. Il faut faire avec un fer chaud, un ulcère artificiel ſous le menton, un autre à la gorge, deux ſur chaque mamelle, & un pareil nombre à l'extrêmité des os des épaules que les Grecs appellent *omoplates*. Il ne faut point laiſſer guérir ces ulcères, que la toux ne ſoit entiérement finie, contre laquelle il eſt clair, qu'il faut auſſi employer des remédes. On fait par jour, trois ou quatre fortes frictions ſur les extrêmités; on paſſe ſeulement légérement la main ſur la poitrine; une heure après le repas, on fait des frictions ſur les jambes & ſur les bras, & dix jours après, on met le malade dans un bain d'eau tiéde & d'huile. Pendant tout ce tems, il ne faut boire que de l'eau; enſuite on

prend du vin froid pour boiſſon, s'il ne reſte plus de toux ; s'il en reſte, on le boit tiéde. On ſe trouve bien de donner tous les jours, de la nourriture dans la rémiſſion de la fiévre, de ſe faire porter, & de ſe faire faire quelques frictions. Tous les quatre ou cinq jours, on mange de tems en tems de la pimprenelle ou du plantin trempés dans du vinaigre. Le ſuc de plantin ſeul, ou celui de marrube cuit avec du miel, eſt un fort bon reméde ; la doſe eſt d'un verre que l'on prend par cuillerée, & que l'on avale tout doucement. On peut auſſi mêler ces ſucs & les faire cuire enſemble ; y ajouter une demi-partie de réſine, de térébenthine, & une partie de miel & de beurre. Les remédes qui tiennent le premier rang, ſont le bon régime, la geſtation, la navigation, & la *ſorbition*. Il faut ſurtout prendre garde à ce qu'il n'arrive point de dévoiement : le vomiſſement fréquent, principalement le vomiſſement de ſang, eſt pernicieux dans cette maladie. Lorſqu'on commence à ſe trouver un peu mieux, il faut augmenter l'exercice, les frictions, & la nourriture ; enſuite ſe frotter ſoi-même, en retenant ſon haleine ; s'abſte-

nir pendant long-tems du vin, du bain, & des plaisirs de l'amour.

CHAPITRE XXIII.

De l'Epilepsie.

L'EPILEPSIE, ou le haut mal, est une maladie des plus connues. Le malade tombe tout-à-coup, écume par la bouche, revient ensuite à lui au bout d'un certain tems, & se reléve de lui-même. Cette maladie attaque plus souvent les hommes que les femmes; elle a coutume d'être fort longue, & de durer jusqu'à la mort, sans abréger pour cela la vie. Elle fait cependant périr quelquefois celui qui en est attaqué, lorsqu'elle est récente; souvent aussi, si elle n'a point cédé aux remédes, elle se guérit dans les jeunes garçons, lorsqu'ils commencent à jouir du commerce des femmes, & dans les jeunes filles, lorsqu'elles commencent à avoir leurs régles. L'épilepsie est quelquefois accompagnée de mouvemens convulsifs, quelquefois aussi il n'y en a point. Il y en a qui tâchent de faire revenir les

épileptiques par les mêmes remédes qu'on emploie dans la léthargie, ce qui est absolument inutile ; car on ne guérit pas toujours la léthargie avec ces remédes ; d'ailleurs il peut arriver qu'un léthargique ne se réveille jamais, & par-là qu'il périsse de faim ; mais un épileptique revient toujours à lui.

Lorsque quelqu'un est tombé en épilepsie, s'il n'y a point de mouvemens convulsifs, il faut saigner ; s'il y en a, il ne faut point saigner, à moins qu'il n'y ait quelque autre chose qui demande la saignée. Il est nécessaire de donner des lavemens, ou de purger avec l'hellébore noir, ou de faire l'un & l'autre, si les forces le permettent. Il faut raser la tête, la frotter avec de l'huile & du vinaigre ; il ne faut donner à manger que le troisiéme jour, lorsque l'heure à laquelle le malade a coutume de tomber, est passée. La *sorbition*, les alimens doux, légers, la chair, principalement celle de porc, ne conviennent point dans cette maladie ; il ne faut que des alimens tirés de la classe moyenne, parce qu'on à besoin de forces, & qu'on doit sur-tout redouter les indigestions. Les épileptiques doivent fuir l'ardeur du soleil, le

bain, le feu, & tout ce qui échauffe; ils doivent pareillement redouter le froid, le vin, l'usage des plaisirs de Venus, de même que l'aspect d'un précipice & de tous les objets effrayans. Le vomissement, la lassitude, les inquiétudes, les affaires de toute espéce, leur sont contraires. Lorsqu'on leur a donné à manger le troisiéme jour, il ne faut leur rien donner le quatriéme; ne leur rendre ensuite de la nourriture, que de jour à autre, & toujours à la même heure, jusqu'à ce que le quatorze soit passé. Lorsque la maladie a passé ce terme, elle n'est plus aiguë, & si elle subsiste encore, il faut la traiter comme une maladie chronique.

Si le Médecin n'a point été appellé le jour que le malade est tombé pour la premiére fois, & si le malade ne s'est mis entre ses mains, qu'après plusieurs attaques, le Médecin doit se contenter d'ordonner d'abord le genre de vivre que nous venons de prescrire, & attendre le jour auquel le malade tombera, pour ordonner ou la saignée, ou les lavemens, ou la purgation avec l'hellébore noir. Les jours suivans, il faut donner au malade, les alimens que nous avons conseillés, & éviter tout ce

que nous avons dit lui être contraire. Si le mal ne céde point à ces remédes, il faut en revenir à l'hellébore blanc; le donner trois ou quatre fois, ſans mettre beaucoup de jours de diſtance entre chaque priſe; & ne le plus prendre après, à moins qu'il n'y ait une rechute. Les jours que l'on ne donnera point l'hellébore blanc, il faut ſoutenir les forces du malade par une nourriture convenable, ajouter même quelque choſe aux alimens que nous avons indiqués. Le lendemain matin, lorſque le malade eſt éveillé, il faut lui frotter légérement tout le corps, à la réſerve de la tête & du ventre, avec de la vieille huile; le faire enſuite promener pendant long-tems en ligne droite; & après la promenade, le frotter dans un lieu tiéde, fortement & long-tems, au moins deux cens fois, à moins qu'il ne ſoit foible; lui répandre enſuite ſur la tête beaucoup d'eau froide; lui donner un peu de nourriture, le laiſſer un peu repoſer, & le faire promener de nouveau; avant la nuit, réitérer les frictions avec la même force, & les mêmes précautions; après quoi, on le fait ſouper, & au bout de trois ou quatre jours, on lui fait prendre pendant

un jour ou deux, des alimens âcres.

Si le mal résiste à ces remédes, il faut faire raser la tête, l'oindre avec de la vieille huile à laquelle on ait ajouté du vinaigre, & du nître; verser dessus de l'eau salée; faire prendre à jeun, du castoreum dans de l'eau, & ne donner pour boisson, que de l'eau bouillie. Il en est qui se sont délivrés de cette maladie, en buvant du sang chaud d'un gladiateur qui venoit d'être égorgé; & qui se sont rendu supportable, par ce reméde affreux, un mal plus affreux encore. En dernier lieu, on fait tirer un peu de sang aux deux piés; on applique à la nuque, des ventouses avec scarification; on fait aussi à la nuque, & plus bas à l'endroit où la premiére vertèbre du col s'unit avec les os de la tête, deux brûlures avec un fer ardent, pour donner une issuë à l'humeur pernicieuse qui occasionne cette maladie. Si ces remédes ne l'emportent point, il est rare qu'elle guérisse jamais; on emploie seulement pour l'adoucir, l'exercice & les alimens que nous avons prescrits plus haut: il est sur-tout important d'éviter les choses que nous avons dit être nuisibles.

CHAPITRE XXIV.

De la Jaunisse.

LA Jaunisse est aussi une maladie fort connue : Hippocrate a prétendu qu'elle étoit sans danger, si elle survenoit après le septiéme jour de la fiévre, & si les hypocondres n'étoient point tendus. Dioclès soutient que cette maladie n'est nullement à craindre ; qu'elle est même salutaire, pourvu qu'elle ne commence pas avant la fiévre ; mais qu'elle est mortelle, si la fiévre ne vient qu'après. La couleur & sur-tout celle des yeux dont le blanc devient jaune, fait connoître cette maladie. Elle est accompagnée de soif, de douleur de tête, de hocquet fréquent, de dureté dans l'hypocondre droit, de difficulté de respirer, de paralysie même, si l'agitation du corps est trop violente. Lorsque cette maladie a duré un certain tems, tout le corps devient d'un jaune pâle.

Le malade doit faire diéte le premier jour, le lendemain prendre un lavement : s'il y a fiévre, il faut la guérir

par le régime de vivre ; s'il n'y en a point, on peut donner de la ſcammonnée dans la boiſſon, ou de la poirée blanche pilée dans de l'eau, ou des amandes amères, de l'abſynthe, de l'anis dans de l'eau miéllée, de façon cependant qu'il entre moins d'anis que de toute autre choſe. Aſclepiade purgeoit pendant deux jours, ſon malade avec de l'eau ſalée qu'il lui faiſoit boire, & n'employoit point les diurétiques. Quelques Médecins rejettoient les autres remédes dont nous avons parlé, employoient des diurétiques, & les alimens atténuans, & prétendoient parvenir au même but.

Pour moi, je penſe que ſi le malade a beaucoup de forces, il faut employer des remédes fort actifs ; s'il en a peu, il faut en employer de plus foibles. Si l'on a purgé le malade, il doit prendre les trois jours ſuivans, peu de nourriture tirée des alimens de la claſſe moyenne, boire du vin grec ſalé, pour entretenir la liberté du ventre : les trois autres jours, il faut qu'il uſe d'alimens plus nourriſſans, qu'il mange même un peu de viande, & qu'il s'en tienne à l'eau pour toute boiſſon. On doit enſuite revenir au premier genre de vivre, mais

mais manger davantage ; quitter le vin grec, pour ſe mettre au vin auſtère noir ; varier beaucoup ſa façon de vivre ; tantôt faire uſage d'alimens âcres, & tantôt revenir au vin ſalé. Pendant tout ce tems, le malade doit s'exercer beaucoup, ſe faire frotter, prendre le bain, ſi c'eſt en Hyver, & ſe baigner dans l'eau froide, ſi c'eſt en Eté. Il faut mettre le malade dans un lit & dans une chambre bien parés ; le diſſiper par la compagnie ; par la ſituation riante du lieu où on l'a mis ; par le jeu, par le plaiſir, & par toutes les autres choſes qui peuvent égayer l'eſprit. Il paroît que c'eſt la raiſon pour laquelle on a appellé ce mal, la maladie royale. On applique auſſi avec fruit, un cataplaſme réſolutif ſur les hypocondres ; ou bien des figues ſéches, ſi le foie ou la ratte ſont affectés.



CHAPITRE XXV.

De l'Elephantiasis.

L'ELEPHANTIASIS est une maladie chronique, qui est à peine connue en Italie, & qui est très-fréquente en certains pays. Ce mal affecte le corps au point que les os mêmes sont vitiés. Toute l'habitude du corps est couverte de taches & de boutons ; leur couleur rouge se change peu à peu en une couleur noiratre ; la peau est inégale, épaisse, mince, dure, molle, raboteuse, écailleuse ; le corps devient maigre, tandis que la bouche, le gras des jambes, & les piés s'enflent. Lorsque la maladie a duré un certain tems, les doigts des piés & des mains s'enfoncent, & se cachent sous les tumeurs de ces parties. Il survient ensuite une petite fiévre, qui emporte en peu de tems, le malade accablé de tant de maux.

Il faut dès le commencement, tirer du sang deux jours de suite, ou purger avec l'héllébore noir ; garder pendant trois jours la plus grande abstinence qu'il est possible ; ensuite on rétablit peu

à peu les forces, & on donne des lavemens. Lorſque la maladie eſt diminuée, il eſt à propos de s'exercer, & ſur-tout à la courſe. Il faut exciter la ſueur, d'abord par le travail du corps, & enſuite par les méthodes ſéches que nous avons propoſées. On doit employer les frictions, & garder en tout cela une telle modération que l'on conſerve les forces du malade. On n'uſe du bain que rarement; les alimens ne doivent être ni gras, ni glutineux, ni venteux. Il eſt à propos de donner du vin, excepté dans les premiers jours; le plantin froiſſé & appliqué ſur le corps, paroît faire un fort bon reméde.

CHAPITRE XXVI.

De l'Apoplexie.

L'APOPLEXIE, mal dans lequel l'eſprit & le corps ſont en ſtupeur, eſt auſſi une maladie rare en Italie. Elle eſt produite quelquefois, par un coup de foudre, quelquefois par une maladie. Il faut tirer du ſang, purger avec l'héllébore blanc, ou donner des lavemens.

Enſuite on met en uſage les frictions ; on fait choix d'alimens tirés de la ſeconde claſſe, qui ne ſoient point gras, & mêlés même avec quelques alimens âcres : on ne doit point boire de vin.

CHAPITRE XXVII.

De la Paralyſie.

LA Paralyſie eſt une maladie très-fréquente dans tous les pays. Elle attaque quelquefois tout le corps, quelquefois auſſi elle n'affecte qu'une partie. Les Grecs ont appellé la prémiere *Apoplexie*, & la ſeconde *Paralyſie*; mais je vois qu'aujourd'hui on appelle l'une & l'autre Paralyſie. La paralyſie qui attaque tout le corps, emporte ordinairement le malade en peu de tems : s'il ne meurt pas tout de ſuite, il peut vivre encore du tems, mais il eſt rare qu'on guériſſe jamais parfaitement : on mene ordinairement une vie languiſſante ; & la mémoire reſte entiérement perdue. La paralyſie qui affecte les parties, eſt quelquefois une maladie aiguë, quel-

quefois une maladie chronique, & presque toujours incurable.

Si la paralysie affecte violemment tous les membres, la saignée tue ou guérit: on ne guérit presque jamais par toute autre méthode; on ne fait souvent que différer la mort, & on altere à coup sûr, la santé pour toute la vie. Si le mouvement & la raison ne reviennent point après la saignée, le malade est sans ressource; s'ils reviennent, on peut espérer de guérir. Lorsque la paralysie n'affecte qu'une partie, il faut saigner, ou donner des lavemens, selon les forces du corps, & la violence du mal. On doit prendre les mêmes précautions dans les deux espéces de paralysie; car il est d'une grande importance dans l'une & l'autre, d'éviter le froid. Il faut reprendre peu à peu de l'exercice, & marcher le plûtôt qu'on peut; si la foiblesse des jambes s'y oppose, il faut se faire porter, ou se faire agiter dans son lit. Il faut sur-tout tâcher de remuer par soi-même le membre qui est affecté; si on ne le peut, il faut le faire par le secours d'un autre; & faire, pour ainsi-dire, violence à la partie, afin qu'elle revienne à son premier état. On se trouve bien de tourmenter la partie qui est

affectée, ſoit en la fouettant avec des orties, ſoit en appliquant deſſus, de la graine de moutarde qu'on ôte dès que la peau commence à rougir. On applique auſſi deſſus avec ſuccès, de l'oignon de ſcille pilé, des bulbes écraſés, & mêlés avec de l'encens. Il eſt bon auſſi de frotter pendant long-tems de trois jours en trois jours, la peau, avec de la reſine; d'appliquer en différens endroits du corps, les ventouſes ſéches. La meilleure choſe qu'on puiſſe employer pour les onctions, eſt la vieille huile, ou le nître mêlé avec de l'huile & du vinaigre. Il eſt auſſi néceſſaire de faire des fomentations avec l'eau chaude de la mer, & à ſon défaut, avec l'eau ſalée; & ſi l'on trouve quelque part des bains naturels ou artificiels de cette eſpéce, il eſt bon d'y aller; & lorſqu'on y eſt, ce ſont ſur-tout les parties affectées qu'on doit agiter. Si l'on n'a point de ces ſortes de bains, on uſe avec ſuccès du bain ordinaire. Les alimens doivent être tirés de la ſeconde claſſe; il faut ſur-tout faire uſage de gibier. On ne doit boire que de l'eau chaude ſans vin. Cependant ſi la maladie dure depuis long-tems, on peut dans la vûe de tenir le ventre libre au

malade, lui donner tous les quatre ou cinq jours du vin grec ſalé. Il eſt avantageux de le faire vomir après ſouper.

De la douleur des nerfs.

La douleur attaque auſſi quelquefois les nerfs; dans ce cas, on ne doit point, comme quelques-uns le prétendent, employer ni les vomitifs, ni les diuretiques, ni exciter la ſueur par l'exercice du corps. Il faut boire de l'eau, deux fois par jour & ſe faire frotter légèrement dans le lit, le corps pendant longtems. Lorſqu'on s'exerce, on doit retenir ſon haleine, & remuer ſur-tout les parties ſupérieures. Il ne faut uſer que rarement du bain; & après tout cela, changer d'air. Si la douleur ſe fait ſentir actuellement, on ſe contente de faire frotter la partie avec de l'eau nitrée, ſans huile; on l'enveloppe enſuite, & on la met au-deſſus d'un petit braſier, ſur lequel on jette du ſouffre, pour qu'elle en reçoive la vapeur: on continue ces fumigations pendant quelque tems, mais à jeun, & après que la digeſtion eſt faite. On applique auſſi ſouvent des ventouſes ſur la partie douloureuſe; on comprime légèrement l'en-

droit qui fait mal, avec des veſſies de bœuf, remplies d'air. On ſe trouve bien auſſi de faire un amalgame avec parties égales de ſuif, de ſémence de cumin, & d'orties broyées, & de l'appliquer ſur la partie; on la fomente auſſi avec de l'eau dans laquelle on a fait bouillir du ſouffre. On met encore deſſus avec ſuccès, de petits outres remplis d'eau tiéde, ou du bitume, mêlé avec de la farine d'orge. C'eſt ſur-tout dans le fort de la douleur, qu'il faut agiter violemment la partie affectée; ce qui ſeroit très-pernicieux dans toute autre ſorte de douleur.

Du tremblement.

Les vomitifs, les diurétiques ſont également contraires au tremblement, de même que le bain & les ſueurs que l'on excite par une chaleur ſéche. Il faut boire de l'eau, ſe promener beaucoup, s'oindre & ſe frotter ſoi-même autant qu'on le peut. On doit ſe fortifier les parties ſupérieures par le jeu de paume, & autres choſes ſemblables. On peut uſer de toutes ſortes d'alimens, pourvû qu'on les digére. Après les repas, il faut bannir toute inquiétude; n'uſer que rarement des plaiſirs de l'amour,

&

& lorſqu'on s'y eſt livré, ſe faire frotter légèrement & pendant long-tems, le corps d'huile dans le lit, plûtòt par un enfant que par un homme.

Des ſuppurations internes.

Lorſqu'on s'apperçoit qu'il ſe forme à l'intérieur une ſuppuration, il faut employer les cataplaſmes repercuſſifs, afin de ne point laiſſer former un amas de matiére nuiſible. Si ces premiers cataplaſmes ne font rien, il faut avoir recours aux cataplaſmes réſolutifs; ſi par leur moyen on ne peut procurer la réſolution, il ne reſte d'autre parti, que d'attirer à l'extérieur les matiéres, & faire murir l'abſcès; alors la vomique ne manque pas de s'ouvrir: le pûs qu'on rend par les ſelles ou par la bouche, eſt une preuve qu'elle eſt ouverte. Il ne faut rien faire qui empêche le pûs de ſortir. On doit ſur-tout uſer de *ſorbition* & d'eau chaude. Lorſque le pûs ne coule plus, il faut ſe mettre à l'uſage d'alimens à la vérité faciles à digérer, mais qui ſoient fort nourriſſans, & froids; boire de l'eau froide; de façon cependant qu'on commence par faire un peu dégourdir toutes ces choſes. On

mêle avec le miel, quelques alimens, comme les amandes de pin, ou les noix grecques, ou les avelines : il faut éviter tout ce qui pourroit former trop-tôt la cicatrice. On ſe trouve bien de prendre alors du ſuc de porreau, ou de marrube, & de mêler même du porreau avec tous les alimens que l'on prend, pour entretenir l'ulcère en bon état. Il faut ſe promener doucement, & ſe faire faire de legéres frictions ſur les parties qui ne ſont point affectées. On doit ſur-tout éviter de rien faire, ſoit en courant, ſoit en s'exerçant à la lutte, ou à quelque autre choſe, qui puiſſe irriter les bords des ulcères, lorſqu'ils commencent à ſe guérir. Dans cette maladie, le vomiſſement de ſang eſt très-pernicieux, il faut donc prendre toutes ſortes de précautions pour s'en garantir.



LIVRE QUATRIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

De la position des parties intérieures du corps.

JUSQU'A présent nous n'avons parlé que des maladies qui attaquent tellement toute l'habitude du corps, qu'il est impossible de leur assigner un siége fixe; maintenant nous allons parler de celles qui sont particuliéres à chaque partie; mais auparavant, je crois qu'il est à propos, pour faciliter la connoissance & la curation des maladies internes, de faire connoître en peu de mots, les parties qu'elles affectent.

La tête & les parties situées dans la bouche, ne se bornent pas simplement à la langue & au palais; elles comprennent encore toutes les parties extérieures de cette portion du corps, de la façon qu'elles sont exposées à nos yeux. On trouve à droite & à gauche,

le long du cou, de grandes veines qu'on appelle *ſphagitides*, & des artères qu'on nomme *carotides*, qui montent au-deſſus des oreilles. Dans le goſier, ſont ſituées des glandes qui ſe gonflent quelquefois avec douleur; enſuite on rencontre deux conduits; l'un s'appelle *trachée-artère*, & l'autre *œſophage*; la trachée-arèrre qui eſt en devant, va au poulmon; l'œſophage qui eſt derriére, conduit à l'eſtomac. La trachée conduit l'air; l'œſophage les alimens. Dans l'endroit où ces deux tuyaux ſe touchent, comme ils ménent dans des lieux différens, il y a dans la *trachée* au fond du goſier, une languette * qui s'éleve, lorſque nous reſpirons; qui s'abbaiſſe, & ferme l'ouverture de la trachée, lorſque nous bûvons, ou mangeons. La trachée eſt dure & cartilagineuſe; elle ſe porte en devant vers le goſier, & va toujours enſuite en s'enfonçant; elle eſt compoſée de cercles qui reſſemblent aſſez à la figure des vertébres de l'épine, & qui ſont raboteux en devant, liſſes & polis intérieurement du côté où ils touchent l'œſophage: la trachée deſcend vers la poitrine, &

* L'Epiglotte.

vient s'unir au poulmon. Ce viſcère eſt ſpongieux, capable par conſéquent de contenir de l'air ; il eſt joint poſtérieurement à l'épine, & ſe diviſe en deux lobes qui reſſemblent à un pié de bœuf. Au poulmon eſt attaché le cœur qui eſt muſculeux ; il eſt ſitué dans la poitrine, tirant un peu vers la memelle gauche ; il a deux ventricules. Sous le cœur & le poulmon, eſt le diaphragme qui ſépare le bas ventre de la poitrine, & qui eſt compoſé d'une forte membrane nerveuſe, ſur laquelle rampent pluſieurs vaiſſeaux. Il ſépare non ſeulement les inteſtins, mais encore le foie & la ratte, des parties ſupérieures. L'un & l'autre de ces viſcères eſt ſitué immédiatement ſous le diaphragme ; l'un à droite, l'autre à gauche. Le foye eſt à droite ; il eſt attaché au diaphragme ; il eſt cave intérieurement & convexe extérieurement. Il forme une éminence, & appuye legérement ſur le ventricule ; il ſe diviſe en quatre lobes. A ſa partie inférieure, ſe trouve la veſicule du fiel. La ratte eſt à gauche : elle n'eſt point attachée au diaphragme, mais aux inteſtins ; elle eſt d'une ſubſtance molle & peu compacte, d'une longueur & d'une épaiſſeur médiocre ; elle s'avance

un peu de la région des côtes qui la couvrent en grande partie, vers le bas ventre. Ces viſcères ne forment qu'une maſſe, mais les reins en forment deux ; ils ſont courbés d'un côté, & ronds de l'autre ; ils ſont adhérans aux lombes, au bas des hanches. Leur texture eſt vaſculeuſe, & recouverte de tuniques. Telle eſt la poſition de ces viſcères. L'œſophage que l'on peut regarder comme le commencement des inteſtins, eſt nerveux ; il commence à la ſeptiéme vertébre de l'épine ; & s'unit au ventricule, à la hauteur des hypocondres. Le ventricule qui eſt le reſervoir du manger, eſt compoſé de deux membranes. Il eſt ſitué entre le foye & la ratte, qui le couvrent un peu l'un & l'autre. Ces trois viſcères ſont joints enſemble, & au diaphragme par des membranes fort déliées. La partie inférieure de l'eſtomac ſe porte un peu du côté droit, & va en ſe retreciſſant, former le premier inteſtin ; les Grecs appellent cette union *Pylore*, parce qu'elle laiſſe paſſer dans les inteſtins qui ſont placés plus bas, comme par une eſpéce de porte, les matiéres que nous devons rendre. Après ce premier inteſtin, vient le *jejunum*, qui ne fait pas beaucoup de circonvo-

lutions, & qui eſt ainſi appellé parce qu'il ne retient jamais les matiéres qu'il reçoit ; mais les laiſſe paſſer ſur le champ dans les parties inférieures. Du *jejunum* part l'inteſtin grêle, qui forme différentes circonvolutions, qui s'uniſſent toutes les unes aux autres par de petites membranes. Il ſe porte un peu vers le côté droit, ſe termine à droite vers la région des îles ; occupe cependant plus la partie ſupérieure du ventre, que l'inférieure. Il ſe joint au gros inteſtin, qui eſt ſitué tranſverſalement, & qui commence du côté droit ; il eſt ouvert, & s'étend fort par ſa gauche ; il n'a point d'ouverture à droite, ce qui lui a fait donner le nom de *cœcum*. Le côté qui eſt ouvert, eſt très-étendu ; il eſt moins nerveux que les inteſtins ſupérieurs ; il forme quantité de plis & de replis, qui ſe portent à droite & à gauche ; mais cependant plus à gauche, & vers la partie inférieure du ventre : il touche le foye & le ventricule ; il ſe joint à différentes membranes qui partent du rein gauche ; ſe courbe un peu vers la droite, ſe porte enſuite perpendiculairement vers le bas du ventre, pour laiſſer échapper les matiéres, d'où lui eſt venu le nom de *rectum*. Tous

les inteſtins ſont recouverts de l'*omentum* qui eſt liſſe & compacte à ſa partie inférieure, & plus rare à ſa partie ſupérieure. C'eſt dans l'*omentum* que ſe filtre la graiſſe, qui n'a point de ſentiment, de même que le cerveau & la moëlle. De chaque rein part un vaiſſeau qui eſt d'une couleur blanche, & que les Grecs appellent *ureter*, parce que l'urine ſelon eux, eſt portée par ces tuyaux, des reins dans la veſſie. Le corps de la veſſie eſt nerveux, & compoſé de deux membranes; ſon col eſt plus épais & charnu; elle s'unit par des veines avec l'inteſtin & l'os qui eſt en deſſous du pubis. Pour le corps de la veſſie, il eſt libre & flottant dans le bas ventre. La veſſie n'eſt pas placée chez les hommes, comme chez les femmes. Car chez les hommes, elle eſt ſituée le long de l'inteſtin *rectum*, & ſe porte un peu vers la gauche; chez les femmes, elle eſt placée ſur les parties de la génération, s'étend ſupérieurement, & eſt ſoutenue par la matrice. D'ailleurs le conduit de l'urine eſt plus long & plus étroit chez les hommes, dans leſquels il part du col de la veſſie, & s'étend juſqu'à l'extrémité de la verge: il eſt plus court & plus large chez les femmes, &

eſt placé au-deſſus du vagin. La matrice eſt fort petite chez les vierges ; chez les femmes, à moins qu'elles ne ſoient enceintes, il eſt rare qu'elle ne puiſſe tenir dans la main. Elle part d'un col qui eſt droit & mince, qui s'appelle vagin ; remonte vers le milieu du ventre ; ſe porte enſuite un peu vers la hanche droite, s'étend ſur le *rectum*, & s'attache par ſes côtés aux os des îles. La ſituation des îles eſt au bas du ventre entre les hanches & le pubis. Des îles & du pubis l'*abdomen* va en remontant vers les hypocondres ; il eſt couvert extérieurement par la peau, & intérieurement par une membrane liſſe, qui touche à l'*omentum*, & que les Grecs appellent *Péritoine*.

CHAPITRE II.

Du traitement des maladies de la tête.

CE que nous venons de dire en forme d'abrégé, de la poſition des parties intérieures, ſuffit à un Médecin praticien ; nous allons maintenant donner le traitement des maladies qui ſont par-

ticuliéres à chaque partie ; & nous commencerons par celles de la tête. Sous ce nom je ne désigne présentement que la partie chevelue ; nous parlerons ailleurs des maladies des yeux, des oreilles, des dents, & des autres qui leur ressemblent.

De la douleur de tête.

Il se forme quelquefois dans la tête, une maladie aiguë & mortelle, que les Grecs appellent *Cephalée*. Les signes de cette maladie sont un frisson considérable, la paralysie, l'obscurcissement de la vûe, l'aliénation de l'esprit, le vomissement, la suppression de la voix, une hémorrhagie par le nez, si considérable, que tout le corps devient froid, & que le malade tombe en défaillance. A tous ces accidens, se joint encore une douleur insupportable, principalement aux environs des tempes, ou de l'*occiput*.

On éprouve aussi quelquefois pendant long-tems une foiblesse de tête, mais qui n'est ni considérable ni dangereuse, & qui dure pendant toute la vie. De tems en tems aussi, on ressent dans cette partie une douleur violente, mais qui n'est point mortelle, qui dure

peu, & qui est occasionnée par le vin, ou par une indigestion, ou par le froid, ou par la chaleur du feu ou du soleil. Toutes ces douleurs sont sans fiévre ou avec fiévre; attaquent tantôt toute la tête, & tantôt se fixent sur une partie; elles se font aussi quelquefois sentir violemment jusques sur les parties voisines de la bouche. Outre ces maladies, la tête est encore sujette à une autre, qui peut être chronique, & qu'on appelle des Grecs *Hydrocephale*; elle provient d'une sérosité épanchée sous les tegumens de la tête, qui sont gonflés, & qui cédent au doigt, lorsqu'on les presse.

Nous avons indiqué les remédes qu'il est à propos de faire dans la seconde espéce de douleur, lorsqu'elle est légère, à l'article où nous avons donné la méthode que les personnes en santé doivent suivre pour remédier à la foiblesse de quelque partie. On trouvera pareillement dans le traité des fiévres, les remédes qu'il convient d'employer dans les douleurs de tête, avec fiévre. Il ne nous reste donc à parler que des maladies de la tête, dont nous n'avons rien dit. Lorsque la douleur est aiguë; qu'elle se fait sentir plus vivement que de coûtume; ou qu'elle survient tout-à-coup

d'une façon violente, mais qui cependant n'eſt point mortelle, il n'y a rien de mieux à faire, que de tirer du ſang. Il faut obſerver néanmoins que la ſaignée eſt inutile, à moins que la douleur ne ſoit abſolument inſupportable, & qu'il vaut mieux s'abſtenir de manger, & même de boire, ſi cela eſt poſſible; ou ſi on ne le peut, ne boire que de l'eau. Le lendemain, ſi la douleur continue, il faut prendre des lavemens, employer les ſternutatoires, ne boire que de l'eau. Par cette méthode, ſouvent au bout d'un jour ou de deux, on chaſſe entiérement la douleur, ſur-tout ſi elle vient d'indigeſtion, ou parce qu'on a bû du vin.

Si l'on éprouve peu de ſoulagement de ces remédes, il faut faire raſer la tête, enſuite examiner quelle eſt la cauſe de la douleur. Si elle vient de chaleur, il faut répandre ſur la tête beaucoup d'eau froide; appliquer deſſus une éponge concave qu'on a trempée auparavant dans de l'eau froide; faire deſſus des fomentations avec de l'huile roſat & du vinaigre; ou ce qui eſt encore mieux, mettre deſſus de la laine graſſe trempée dans l'une & l'autre de ces liqueurs, ou quelques autres cata-

plaſmes rafraichiſſans. Si on a eu froid, il faut verſer ſur la tête, de l'eau chaude de la mer, ou de l'eau ſalée, dans laquelle on ait fait bouillir des feuilles de laurier; enſuite faire de fortes frictions ſur la tête, verſer deſſus de l'huile chaude, & la bien couvrir: quelques-uns même font autour des bandages. Il en eſt qui ſe trouvent bien de s'entortiller la tête avec des mouchoirs & d'autres couvertures; d'autres ſont ſoulagés par l'application des cataplaſmes chauds. Mais lorſque la cauſe eſt inconnue, il faut eſſayer des remédes chauds & froids, & s'en tenir à ceux qui font le mieux.

S'il eſt difficile de diſtinguer la cauſe, il faut commencer par répandre ſur la tête, comme nous l'avons dit ci-deſſus, de l'eau chaude ſalée, ou dans laquelle on ait fait bouillir des feuilles de laurier; & enſuite de l'oxicrat froid. En général, dans toutes les douleurs de tête invéterées, il faut employer les ſternutatoires; faire de fortes frictions ſur les parties inférieures; gargariſer avec des matiéres propres à faire couler la ſalive; appliquer les ventouſes aux tempes ou à la nuque; faire couler le ſang par les narines; frotter enſuite les tempes avec de la reſine; ulcé-

rer les parties douloureuses avec de la sémence de moutarde, en appliquant auparavant dessus un linge, afin que la graine de moutarde ne ronge pas trop; faire dans l'endroit où l'on ressent la douleur, des ulcères artificiels avec un fer rouge; prendre peu de nourriture, & s'en tenir à l'eau. Lorsque la douleur est appaisée, on doit se baigner, & se faire verser sur la tête, lorsqu'on est dans le bain, d'abord beaucoup d'eau tiéde, ensuite de l'eau froide. Si la douleur est totalement passée, on peut se remettre au vin; mais boire par la suite toujours de l'eau, avant toute autre chose.

L'hydrocephale est une maladie d'une espéce différente. Pour la guérir, il est nécessaire de faire raser la tête, & d'appliquer dessus, de la graine de moutarde, pour produire une ulcération. Si ce reméde ne fait rien, il faut employer la lancette. Les remédes qui sont communs avec ceux de l'hydropisie, sont l'exercice, les sueurs, les frictions violentes, & l'usage des alimens & des boissons qui font sur-tout couler les urines.

CHAPITRE III.

Des maladies qui attaquent la face.

LA face eſt ſujette à une maladie que les Grecs appellent *Spaſme Cynique.* Cette maladie eſt aiguë & accompagnée de fiévre. Ce n'eſt autre choſe qu'une contorſion de la bouche qui s'ouvre & qui ſe renverſe. Toute la couleur du viſage & du corps ſe change ; le malade eſt fort aſſoupi.

La ſaignée eſt le meilleur reméde qu'on puiſſe employer : ſi la maladie ne céde point à la ſaignée, il faut donner des lavemens ; & faire vomir enſuite avec l'héllébore blanc, ſi le mal n'eſt point appaiſé. Outre cela, il eſt néceſſaire d'éviter l'ardeur du ſoleil, la fatigue, & le vin. Si malgré ces précautions, cette convulſion ſubſiſte, il faut s'exercer à la courſe ; ſe faire faire de douces, mais de longues frictions ſur l'endroit affecté ; & de plus courtes, mais plus fortes ſur les autres parties. On ſe trouve bien auſſi de faire uſage des ſternutatoires ; de ſe faire raſer la tête, & de verſer enſuite deſſus, de l'eau de la

mer, chaude, ou de l'eau ſalée, dans laquelle on ait mis du ſouffre : après ces fomentations il eſt à propos de ſe faire frotter de nouveau ; de manger de la moutarde ; d'appliquer en même-tems ſur les parties affectées, du cérat, & ſur celles qui ne le ſont point, de la graine de moutarde, & de l'y laiſſer juſqu'à ce qu'il y ait éroſion. Les meilleurs alimens dont on puiſſe faire uſage, ſont ceux de la ſeconde claſſe.

CHAPITRE IV.

De la paralyſie de la langue.

LA paralyſie de la langue vient quelquefois d'un vice de cette partie ; quelquefois auſſi elle provient de quelque autre maladie. Si le malade eſt dans l'impoſſibilité de s'énoncer, il faut avoir recours à des gargariſmes faits avec une décoction ou de thym, ou d'hyſſope, ou de cataire ; lui faire avaler de l'eau ; lui frotter fortement la tête, la bouche, le cou & les parties qui ſont ſituées ſous le menton ; lui ratiſſer la langue même avec le *laſer* ; lui faire manger les

les choſes les plus âcres, comme la graine de moutarde, l'ail, l'oignon; lui faire faire des efforts pour articuler ſes mots. Le malade doit retenir ſon haleine en s'exerçant, ſe laver ſouvent la tête avec de l'eau froide, manger du raifort, enſuite vomir.

CHAPITRE V.

Du catarrhe, & de l'enchifrenement.

IL tombe de la tête quelquefois dans les narines, ce qui eſt leger; quelquefois dans le goſier, ce qui eſt plus mauvais; quelquefois auſſi ſur le poulmon, ce qui eſt le pis de tout, une humeur ſereuſe: ſi cette humeur s'eſt jettée ſur les narines, il en découle une pituite ténue; on ſent une péſanteur, & une légère douleur de tête; on éternue fréquemment: ſi c'eſt ſur le goſier, elle y excite une irritation qui donne lieu à une petite toux: ſi c'eſt ſur le poulmon, outre la toux & les éternuemens fréquens, le malade éprouve une péſanteur de tête; il ſe ſent altéré, fatigué, échauffé, rend des urines bilieuſes.

L'enchifrenement est une autre espéce de mal, mais peu différent de ce dernier : les malades ont les narines bouchées, la voix rauque, & une toux séche. La salive paroît salée, il y a tintement d'oreille ; les artères de la tête battent fortement ; l'urine est trouble. Hippocrate a désigné toutes ces maladies, sous le nom de *coryʃa* ; mais je vois qu'aujourd'hui les Grecs entendent seulement sous ce nom, l'enchifrenement ; & qu'ils appellent *catarrhe*, toutes les fluxions d'humeurs séreuses qui se font sur quelques parties. Ces incommodités sont fort ordinaires, & durent peu ; cependant si on les néglige, elles peuvent durer long-tems : elles ne sont jamais mortelles, à moins qu'elles n'occasionnent un ulcère au poulmon.

Dès que l'on en est attaqué, il faut sur le champ éviter l'ardeur du soleil, le bain, & s'abstenir des plaisirs de Venus. On peut vivre, & se faire oindre comme à son ordinaire ; il faut se promener doucement, & en droite ligne, & après la promenade, se faire frotter au moins cinquante fois la tête & le visage. Il est rare que le mal n'aille point en diminuant, si l'on s'est ménagé

pendant deux ou trois jours. Au bout de ce tems, si la pituite est plus épaisse, lorsque c'est un catarrhe ; ou si les narines sont moins bouchées, lorsque c'est un enchifrenement ; il faut se baigner, se fomenter la bouche & la tête d'abord, avec beaucoup d'eau chaude, ensuite avec de l'eau froide ; prendre plus de nourriture, & boire du vin. Mais si la pituite est également ténuë le quatriéme jour, & les narines également bouchées, il faut prendre du vin d'*aminé* austère ; boire ensuite pendant deux jours de l'eau ; après quoi, on se remet au bain, & à la vie ordinaire.

Il n'est pas nécessaire les jours où l'on est obligé de se retrancher certaines choses, de se conduire comme si l'on étoit malade ; il faut à ces choses près, vivre comme si l'on étoit en santé. Les personnes cependant chez lesquelles ces sortes d'incommodités ont coutume d'être plus longues, & plus violentes, doivent prendre plus de précautions. Lorsqu'elles se sentent attaquées d'un catharre, si l'humeur s'est jettée sur les narines ou sur le gosier, elles doivent d'abord faire ce que nous avons dit plus haut ; se promener beaucoup les premiers jours ; se faire frotter forte-

ment les parties inférieures, plus légérement la poitrine, & la tête ; diminuer leur nourriture de moitié ; prendre des œufs, de l'amidon, & d'autres choses semblables, qui épaisissent la pituite ; boire le moins qu'il est possible. Lorsque par-là, elles se sont mises en état de prendre le bain, & qu'elles en ont fait usage, elles peuvent ajouter aux alimens qu'elles prennent, quelques petits poissons, ou un peu de viande ; elles ne doivent pas cependant manger d'abord, autant qu'elles faisoient auparavant ; mais elles peuvent boire du vin pur plus abondament. Si c'est sur le poulmon que l'humeur s'est jettée, il faut encore se promener, & se faire frotter davantage : on doit user des mêmes alimens ; & si l'on ne s'en trouve pas suffisament soulagé, il faut en employer de plus âcres ; dormir le plus long-tems qu'on peut, & renoncer à toutes sortes d'affaires ; se baigner de tems en tems ; mais attendre plus tard à le faire.

Dans l'enchifrenement, il faut se tenir couché le premier jour ; ne manger, ni ne boire ; se couvrir la tête ; s'entourer le cou de laine ; se lever le lendemain ; rester long-tems sans boire, ou si l'on

ne peut résister à la soif, ne boire qu'une demi-chopine d'eau; le troisiéme jour manger un peu de mie de pain, avec un petit poisson, ou un peu de viande légère, & boire de l'eau : si le malade ne peut s'empêcher de manger davantage, il faut qu'il vomisse après avoir mangé. Lorsqu'on est dans le bain, il faut se fomenter la tête & la bouche avec beaucoup d'eau tiéde, jusqu'à se faire suer, & ensuite se remettre au vin. Après ces précautions, il est presque impossible, que cette incommodité subsiste; si cependant elle demeure, il faut user d'alimens froids, secs, légers; boire le moins qu'il est possible; s'exercer beaucoup, & se faire faire des frictions, ce qui est absolument nécessaire dans toutes ces différentes espéces d'incommodités.



CHAPITRE VI.

Des maladies du col.

DE la tête nous paſſerons au col, qui eſt ſujet à des maladies fort graves. La plus fâcheuſe & la plus aiguë de toutes, eſt celle qui eſt accompagnée de convulſions qui tantôt font renverſer la tête en arriére, tantôt la fléchiſſent vers la poitrine, & tantôt tiennent le col droit & immobile. Les Grecs ont appellé cette premiére eſpéce de convulſion, *Opiſthotonos*, la ſeconde, *Emproſthotonos*, & la derniére *Tetanos* : ceux qui ſont moins exacts, ſe ſervent indiſtinctement de l'un ou de l'autre de ces mots.

Le malade meurt au bout de quatre jours ; s'il paſſe le quatre, il eſt hors de danger. Ces trois ſortes de maladies ſe guériſſent par les mêmes remédes ; tout le monde en convient, mais l'on n'eſt pas d'accord ſur les remédes qu'il eſt à propos de faire. Aſclepiade veut qu'on ſaigne ; d'autres Médecins diſent qu'on ne doit point ſaigner, parce que dans cette maladie, le corps à ſur-tout beſoin de chaleur, & que la chaleur

confiſte dans le ſang. Ce ſentiment eſt faux, car la chaleur ne dépend pas de la nature du ſang ; mais de certaines diſpoſitions qui ſe rencontrent dans le tempérament, qui font ou que le ſang s'échauffe ou ſe réfroidit promptement. Ce que nous avons dit au ſujet de la ſaignée, doit faire connoître s'il eſt à propos, ou non, de ſaigner. On donne avec ſuccès le caſtoreum, avec du poivre ou du laſer ; enſuite il faut faire des fomentations humides & chaudes : pluſieurs ſont dans l'uſage de répandre beaucoup d'eau chaude ſur le col : ce remède ſoulage pour un inſtant, mais il rend les nerfs plus ſuſceptibles du froid, ce qu'il faut abſolument éviter.

Il eſt plus avantageux de commencer par oindre le col avec un cérat liquide, & enſuite d'appliquer deſſus des veſſies de bœuf, ou des outres remplis d'huile chaude, ou des cataplaſmes chauds de farine, ou du poivre broyé avec des figues. Il n'y a rien de mieux que des fomentations avec la vapeur de ſel : j'ai déja expliqué comment cela ſe fait. Lorſqu'on a fait quelques-uns de ces remédes, il faut mettre le malade auprès du feu ; ou ſi c'eſt en Eté, l'expoſer au ſoleil, & lui

frotter ensuite le cou, les épaules, & l'épine, avec de la vieille huile, ou à son défaut, avec de l'huile de Syrie, ou si l'on n'en a point, avec de la graisse très-vieille.

Les frictions que l'on fait tout le long des vertèbres, font très-bien ; mais principalement celles que l'on fait sur les vertèbres du cou ; il faut donc les continuer jour & nuit; laisser cependant quelques momens d'intervalle, pendant lesquels on applique des cataplasmes faits avec quelques drogues chaudes. On n'a rien de plus à craindre que le froid : il doit y avoir continuellement du feu dans la chambre du malade, sur-tout quelques heures avant le jour, qui est le tems où le froid se fait le plus sentir. Il est à propos de raser la tête au malade ; & de l'oindre avec de la pomade chaude d'iris, ou de Chypre ; & de la couvrir ensuite avec un bonnet. Il est bon aussi quelquefois de mettre le malade dans un bain d'huile chaude, ou dans un bain d'eau chaude dans laquelle on ait fait bouillir du fenu grec, & à laquelle on ait ajouté une troisiéme partie d'huile. Les lavemens dégagent souvent aussi les parties supérieures.

Si

Si la douleur eſt fort conſidérable, il faut appliquer ſur le cou des ventouſes avec ſcarification ; y faire des brûlures avec un fer chaud, ou avec la graine de moutarde ; ſi la douleur eſt diminuée & ſi le malade commence à remuer le cou, c'eſt une preuve que la maladie céde aux remédes. Il faut s'abſtenir long-tems des alimens qui demandent à être mâchés. On doit s'en tenir à la *ſorbition*, aux œufs frais, aux bouillons de poulet, ou de quelques animaux tendres. Si l'on ſe trouve bien de ce régime, & ſi le cou paroît être abſolument en bon état, on prendra une nourriture un peu plus forte ; on commencera par prendre des potages, ou des panades fort délayées ; on ſe remettra cependant plûtôt au pain qu'au vin, dont l'uſage eſt fort pernicieux dans cette maladie ; ainſi on doit s'en abſtenir long-tems.



CHAPITRE VII.

Des maladies de la gorge, & premiérement de l'Angine.

IL eſt auſſi une maladie particuliére à la gorge, qui n'eſt ni moins aiguë, ni moins dangereuſe que celle du cou, dont nous venons de parler. Nous appellons cette maladie *Angine*. Les Grecs lui donnent différens noms, ſelon l'eſpéce : car quelquefois il ne paroît ni rougeur, ni tumeur ; mais le corps eſt brulant, le malade peut à peine reſpirer, les membres ſont paralytiques. Les Grecs appellent cette eſpéce, *Synanquie* *. Quelquefois la langue, le goſier ſont gonflés & enflammés ; le malade ne peut articuler, les yeux ſe renverſent, le viſage eſt pâle, il y a hocquet. Ils nomment cette ſeconde eſpéce, *Kynanquie*. Les ſignes communs à ces deux eſpéces, ſont la difficulté de reſpirer, & l'impoſſibilité d'avaler ni ſolide, ni liquide. Le mal eſt moins

* Eſpéce de Squinancie.

dangereux, lorſqu'il n'y a que rougeur & tumeur, & que les autres ſymptomes dont nous avons parlé, ne ſe trouvent point : cette eſpéce ſe nomme *Paraſynanquie*.

De quelque nature que ſoit l'angine, il eſt à propos de ſaigner, ſi les forces le permettent, quand même il n'y auroit pas plethore. Il faut enſuite donner des lavemens; on applique auſſi avec ſuccès les ventouſes ſous le menton, & dans les environs de la gorge, pour attirer au-dehors, la matiére qui cauſe l'étranglement. On emploie enſuite des fomentations humides ; car les ſéches coupent la reſpiration. On doit donc appliquer ſur la gorge, des éponges qu'il eſt plus à propos de tremper dans de l'huile chaude, que dans de l'eau chaude ; il n'y a rien de plus efficace, que de mettre par-deſſus ces éponges, du ſel enfermé dans des ſachets chauds. Les gargariſmes faits avec l'hyſſope ou le calament, le thym ou l'abſynthe, ou même le ſon, ou les figues ſéches bouillies dans de l'hydromel, font un fort bon effet. Après ces remédes, il eſt à propos d'oindre le palais avec du fiel de taureau, ou avec quelque préparation de mûres ; il eſt bon

auſſi de le ſaupoudrer avec du poivre broyé.

Si ces remédes procurent peu de ſoulagement, il faut pour derniére reſſource, faire de profondes ſcarifications ſur le cou, ſous la commiſſure même des machoires, & au palais, aux environs de la luette, ou ſur les veines qui ſont placées ſous la langue; on donne par-là une iſſue à la matiére de la maladie. Si ces ſcarifications ne font rien, le malade eſt perdu; mais ſi le mal diminue; ſi le malade commence à boire, à avaler des alimens ſolides, il ne tarde pas à être guéri. La nature s'aide quelquefois elle-même, lorſque le mal qui occupoit peu de place, s'étend d'avantage. C'eſt une preuve que le goſier ſe dégage, ſi les environs de la poitrine deviennent rouges & gonflés.

Quelque reméde qu'on ait employé avec ſuccès pour la cure de l'angine, lorſque le malade ſe trouve en état de prendre quelque choſe, il faut commencer par les matiéres les plus humectantes, ſur-tout par l'eau miéllée; on en vient enſuite aux alimens doux; on évite tous ceux qui ſont âcres, & on continue de la même façon, juſqu'à ce que le goſier ſoit remis dans ſon pre-

mier état. J'entends dire communément que lorſqu'on mange un petit d'hirondelle, on eſt exempt d'angine pour toute l'année; on peut encore, dit-on, le conſerver dans du ſel, & lorſqu'on eſt attaqué de cette maladie, on le brûle; on le réduit enſuite en poudre, que l'on mêle dans de l'eau miéllée, & on fait avaler le tout au malade, qui ne manque pas d'en être ſoulagé. Quoique les Médecins ne diſent rien de ce reméde, j'ai cru que je devois le rapporter dans mon ouvrage, parce qu'il eſt ſans danger, & qu'il eſt vanté parmi le peuple, par des gens dignes de foi.

De la difficulté de reſpirer.

La gorge eſt encore ſujette à une autre maladie, à laquelle les Grecs donnent différens noms, ſelon qu'elle eſt plus ou moins conſidérable. Cette maladie conſiſte dans une difficulté de reſpirer. Si cette difficulté n'eſt que médiocre, & ſi le malade n'eſt point abſolument en danger de ſuffoquer, on l'appelle *Dyſpnée;* ſi elle eſt plus violente & que la reſpiration ſoit bruyante, on l'appelle *Aſthme;* & *Orthopnée*, ſi le malade ne peut reſpirer, qu'ayant

le cou élevé. Ceux qui ſont attaqués de la premiére eſpéce, qui eſt ſouvent chronique, peuvent traîner longtems; les deux autres ſont ordinairement aiguës. Voici ce que ces maux ont de commun. La reſpiration eſt difficile & accompagnée de ſifflement, à cauſe du reſſerrement du conduit par lequel l'air paſſe; on ſent à la poitrine & dans les environs, des douleurs qui s'étendent quelquefois juſqu'aux épaules; ces douleurs ceſſent & reviennent. A tous ces ſymptomes, il ſe joint une petite toux. On doit ſaigner, à moins qu'il n'y ait quelque raiſon qui en empêche : la ſaignée ſeule ne ſuffit pas; il faut faire prendre à jeun le lait de chévre, chaud; s'il n'y a point de fiévre, il faut purger, tenir toujours le ventre libre, & donner des lavemens. Ces remédes emportent les humeurs, & rendent la reſpiration plus aiſée; lorſque le malade eſt au lit, il doit avoir la tête élevée; on applique ſur la poitrine des fomentations, des épithèmes chauds, ſecs ou humides, que l'on recouvre d'un emplâtre, ou de pommade de Chypre ou d'iris; on prend pour boiſſon à jeun, de l'eau miéllée, ou de l'eau dans laquelle on ait fait bouillir de

l'hyſſope, ou de la racine de caprier, pilée. On ſe ſert avec ſuccès d'une préparation faite avec le nître ou le creſſon, ou l'ail écraſé entre les mains, & enſuite broyé, & mêlé avec le miel. On fait bouillir enſemble du miel, du galbanum & de la térébenthine, & lorſque ces drogues ſe ſont bien mêlées, on en prend tous les jours la groſſeur d'une féve, qu'on laiſſe fondre doucement ſous la langue ; ou bien on prend une partie & un quart de ſouffre qui n'a point été au feu, & une partie d'abrotanum ; on broye le tout enſemble, & on le prend dans un verre de vin tiéde. Le foie de renard deſſéché, & enſuite mis en poudre, que l'on donne dans une potion, eſt un reméde qui eſt vanté, & avec raiſon. On peut auſſi manger le poulmon frais de cet animal, rôti avec une broche qui ne ſoit point de fer. Outre ces remédes, il eſt néceſſaire de ne vivre que de *ſorbitions* & d'alimens adouciſſans ; il eſt à propos de prendre de tems en tems un peu de vin auſtère léger, & quelquefois auſſi de ſe faire vomir. Tous les remédes qui pouſſent par les urines, font un bon effet ; mais rien ne ſoulage plus que de ſe promener à petits pas, juſqu'à ce qu'on ſe ſente,

pour ainſi dire, fatigué ; & de ſe faire frotter, ou de ſe frotter ſoi-même au ſoleil ou au feu, les parties inférieures, juſqu'à ce que l'on ſue.

De l'ulcère du goſier.

Il ſe forme quelquefois des ulcères à la partie intérieure du goſier. Dans ce cas, la plûpart des Médecins emploient à l'extérieur, des cataplaſmes chauds, & des fomentations humides, & font même reſpirer par la bouche des vapeurs chaudes. Il en eſt quelques-uns qui prétendent que ces remédes ne font que ramollir davantage les parties qui ſont attaquées, & augmenter la diſpoſition qu'elles ont à s'ulcérer. Ces remédes ſont ſans danger ; mais eſt-il bien ſûr qu'ils puiſſent guérir l'ulcère du goſier ? S'ils ne le guériſſent point, on ne peut diſconvenir au moins qu'ils ne ſoient inutiles.

Il y auroit ſûrement de l'inconvénient à faire des frictions ſur les parties ulcérées; les frictions les ulcéreroient encore davantage. Les remédes qui font couler les urines, ne peuvent être ici d'aucun uſage ; en paſſant par le goſier, ils pourroient atténuer la pituite, & il eſt plus à propos d'en arrêter le cours.

Asclepiade qui est l'auteur de plusieurs choses que nous avons nous même suivies, est d'avis qu'on fasse avaler au malade le vinaigre le plus âcre ; il prétend que ce reméde supprime sans aucun danger l'écoulement de l'humeur qui sort de l'ulcère. Le vinaigre peut à la vérité étancher le sang, mais il ne peut guérir les ulcères ; la lisse qu'Asclepiade conseille aussi, le suc de porreau ou de marrube, les noix grecques pilées avec la gomme adragant & mêlées dans du raisiné, ou la graine de lin broyée & délayée dans du vin doux, valent mieux. Il est absolument indispensable de se promener, de courir, & de se faire faire de fortes frictions sur la poitrine, & sur toutes les parties inférieures.

Les alimens dont on fait usage, ne doivent être ni trop âcres, ni fort difficiles à avaler ; ceux qui conviennent le mieux, sont le miel, la lentille, la *sorbition* de froment, le lait, l'orge mondé, la viande grasse, le porreau surtout, & tout ce qu'on mêle avec le porreau. Il faut boire le moins qu'il est possible, & ne boire que de l'eau pure, ou bien de l'eau dans laquelle on ait fait bouillir des coings ou des dattes. On

doit mettre en uſage les gargariſmes adouciſſans; s'ils procurent peu de ſoulagement, il faut en employer d'aſtringens.

Cette maladie n'eſt point aiguë, & peut n'être point chronique; mais elle demande cependant à être traitée de bonne heure, ſi l'on veut qu'elle dure peu, & qu'elle ne devienne point conſidérable.

De la Toux.

La toux, que l'on gagne de tant de façons, n'eſt point ordinairement dangereuſe, à moins qu'il n'y ait ulcération au goſier; en ce cas, il faut guérir l'ulcère pour faire ceſſer la toux; elle peut cependant avoir quelquefois par elle-même des ſuites fâcheuſes; & on a bien de la peine à la guérir, lorſqu'elle eſt invétérée. Elle eſt tantôt ſéche, & tantôt humide. Il faut boire de jour à autre, une décoction d'hyſſope; courir en retenant ſon haleine, mais dans un endroit, où il n'y ait point de pouſſiére; lire à haute voix : on en eſt d'abord empêché par la toux, dont on ſe délivre après par ce moyen. On ſe promene enſuite, on s'exerce des mains, on ſe fait frotter pendant long-tems la

poitrine. Après ces remédes, on prend trois onces de figues très-grasses, cuites sur la braise. Si la toux est humide, il faut outre ces remédes, se faire faire de fortes frictions avec quelques drogues chaudes, & en faire même sur la tête; on applique les ventouses sur la poitrine; on met à l'extérieur de la gorge, de la graine de moutarde, & on la laisse jusqu'à ce qu'il y ait une ulcération : on donne une potion faite avec la menthe, les noix grecques, & l'amidon; on commence par manger du pain bien sec, & on prend ensuite quelque aliment adoucissant.

Si la toux est séche, on se trouve bien de prendre dans le tems-même de ses quintes les plus violentes, un verre de vin austère, mais il ne faut pas le faire plus de trois ou quatre fois, & laisser toujours une certaine distance entre chaque verre. Il est nécessaire d'avaler un peu de laser excellent, & de prendre du suc de porreau, ou de marrube; il faut sucer un morceau d'oignon de scille, prendre même du vinaigre scillitique, ou de quelque autre fort âcre; ou bien deux verres de vin avec une gousse d'ail écrasé. Il est bon dans toutes sortes de toux de voyager,

de faire de longues navigations, d'habiter les bords de la mer, de nager. Il faut tantôt uſer d'alimens adouciſſans, comme la mauve, l'ortie ; tantôt d'alimens âcres, comme le lait qu'on a fait bouillir avec de l'ail ; on met dans les *ſorbitions* du laſer ; on fait cuire dedans des porreaux juſqu'à ce que tout le ſuc en ſoit exprimé ; on fait prendre des œufs frais, dans leſquels on met du ſouffre ; on donne pour boiſſon d'abord de l'eau chaude, enſuite de jour à autre, de l'eau & du vin, alternativement.

Du crachement de ſang.

On a plus ſujet de s'allarmer, ſi l'on crache du ſang ; mais le crachement de ſang eſt quelquefois moins ou plus dangereux. Car tantôt le ſang vient des gencives, & tantôt de la bouche, & quelquefois même aſſez abondamment de cette derniére partie, ſans qu'il y ait, ni toux, ni ulcère, ni aucun vice dans les gencives, & ſans qu'on rende rien du poulmon. Il ſe fait même quelquefois par la bouche, une hémorrhagie comme il s'en fait une par les narines. Quelquefois on rend le ſang tout pur ; d'autrefois il reſſemble à de l'eau dans laquelle on au-

roit lavé de la chair fraîche. Quelquefois même le ſang vient du fond du goſier, ſoit qu'il y ait ulcère ou non ; mais toujours parce qu'il y a quelque vaiſſeau ouvert, ou parce qu'il s'eſt formé des tubercules qui laiſſent échapper le ſang. Lorſque ce ſont des tubercules, la boiſſon & les alimens que l'on prend, n'incommodent point ; on ne crache pas comme lorſqu'il y a ulcère. La toux violente qui eſt produite par l'ulcère du goſier ou de la trachée, fait auſſi quelquefois cracher le ſang. Enfin il eſt des cas, où le ſang que l'on rend, vient ou du poulmon, ou de la poitrine, ou de la plévre, ou du foie. On voit même des femmes chez leſquelles la ſuppreſſion des regles produit le crachement de ſang. Les Auteurs en Médecine diſent que le ſang ne peut s'échapper que de trois façons, ou par l'éroſion, ou par la crévaſſe des vaiſſeaux, ou par l'ouverture de leurs extrémités. Les Grecs appellent la premiére *Diabroſis*, la ſeconde *Regmochaſme*, la troiſiéme *Anaſtomoſe :* cette derniére n'eſt nullement dangereuſe ; la premiére eſt très-grave. Il arrive ſouvent que l'on crache du pus, après avoir craché du ſang.

Il ſuffit quelquefois pour guérir, d'arrêter le crachement de ſang. Mais ſi le crachement a été ſuivi d'ulcère, ſi l'on rend du pus, s'il y a toux, il ſurvient des maladies dangereuſes & qui ne différent entre-elles que par la différence de la partie qui eſt attaquée. Si le crachement de ſang eſt ſeul, on guérit plus vite, & plus aiſément. Il eſt bon d'obſerver néanmoins qu'un crachement de ſang modéré, pourvu qu'il n'y ait point de fiévre, n'eſt point nuiſible aux perſonnes qui ſont accoûtumées d'en cracher, ou qui reſſentent des douleurs dans l'épine, ou dans les hanches, après avoir couru, ou après s'être promenées beaucoup; le ſang même qu'on rend alors par les urines, appaiſe la laſſitude. Le crachement de ſang qui ſurvient à la ſuite d'une chute, n'a rien qui doive épouvanter, s'il ne paroît pas quelque autre mauvais ſigne dans les urines. Il en eſt de même du vomiſſement, qui eſt ſans danger, quand il reprendroit à différentes repriſes, pourvu qu'on ait eu le tems auparavant de rétablir & de remettre le corps en bon état. Enfin le crachement de ſang ne peut avoir aucune mauvaiſe ſuite, s'il n'eſt accompagné ni de toux,

ni de chaleur, s'il eſt modéré, & ſi le malade eſt d'un bon tempérament. Tout ce que nous avons dit juſqu'ici ne renferme que des généralités ; nous allons maintenant entrer dans le détail.

Si le ſang vient des gencives, il ſuffit de mâcher du pourpier ; s'il vient de la bouche, il faut ſe la gargariſer avec du vin pur ; ſi le vin fait peu d'effet, il faut prendre du vinaigre ; ſi malgré cela le ſang continue de couler abondamment, comme le malade pourroit en périr, il n'y a rien de mieux, que de detourner le cours du ſang qui ſe porte avec violence à la bouche, en appliquant des ventouſes avec ſcarification à la nuque. Si c'eſt une femme chez laquelle les régles ſoient ſupprimées, il faut appliquer ſur les aines les ventouſes, auſſi avec ſcarification. Si le ſang vient du goſier, ou des parties intérieures, il y a plus lieu de craindre, & il faut prendre plus de précautions. On doit commencer par ſaigner ; ſi malgré la ſaignée, le ſang continue de couler, il faut la réitérer le lendemain, & le ſurlendemain ; il eſt même à propos de le faire tous les jours, mais en petite quantité. On fait avaler au malade ou du vinaigre, ou du ſuc

de plantin, ou de porreau dans lequel on a fait diſſoudre de l'encens. On applique enſuite ſur l'endroit auquel répond la douleur, de la laine graſſe trempée dans du vinaigre, & on la rafraichit de tems en tems avec une éponge. Eraſiſtrate faiſoit faire en différens endroits, des ligatures aux jambes, aux cuiſſes, & même aux bras. Aſclépiade a prétendu que cela faiſoit plus de mal que de bien; mais l'expérience fait voir le contraire. Il n'eſt pas néceſſaire de faire ces ligatures en différens endroits, il ſuffit d'en faire au-deſſous des aines, au-deſſus des talons, au haut des épaules, & aux bras mêmes, ſi l'on veut. S'il y a fiévre, il ne faut donner que de la *ſorbition* pour nourriture, & pour boiſſon que de l'eau dans laquelle on ait fait bouillir quelques aſtringens. S'il n'y a point de fiévre, on donne au malade, ou de la fromentée bouillie, ou du pain trempé dans de l'eau froide, ou quelques œufs frais. La boiſſon eſt la même que celle que nous avons préſcrite plus haut, ou bien un peu de vin doux, ou de l'eau froide. On ne doit boire que très-peu, parce que la ſoif fait bien dans cette maladie.

Outre

Outre ces remédes, le repos, la sécurité, le silence sont absolument nécessaires. Lorsque le malade est au lit, il doit avoir la tête élevée; il est bon de la faire raser. Il est à propos de faire souvent des fomentations sur le visage, avec de l'eau froide. Le vin, le bain, l'usage des plaisirs de Vénus, les alimens préparés avec l'huile, toutes les choses âcres, les fomentations chaudes sont contraires. Il ne faut point trop couvrir le malade, ni le mettre dans une chambre exactement fermée, & où il fasse chaud. On doit attendre qu'il y ait long-tems qu'il ne crache plus de sang, pour lui faire des frictions; & lorsqu'on recommence à lui en faire, il ne faut frotter que les bras & les jambes, & ne point toucher à la poitrine. Le malade en Hyver, doit habiter les bords de la mer, & en Eté, les endroits situés dans le milieu des terres.



CHAPITRE VIII.

Des maladies de l'estomac.

SOus la poitrine, est situé l'estomac qui est sujet à plusieurs maladies chroniques; car tantôt on y éprouve un sentiment de chaleur brûlante; tantôt on y ressent un gonflement considérable; tantôt il s'enflamme, tantôt il s'y forme un ulcère. Une autre fois c'est un amas de pituite, ou bien un amas de bile qui en derange les fonctions. Le relâchement de l'estomac est la maladie qui l'attaque le plus souvent, qui le derange davantage, & qui porte un plus grand désordre dans toute l'économie animale.

Toutes ces maladies sont différentes, & demandent chacune un traitement particulier. Dans l'ardeur d'estomac, il faut faire dessus à l'extérieur, des fomentations avec des feuilles de roses trempées dans du vinaigre; y appliquer la poudre de ces mêmes feuilles mêlées avec l'huile rosat; employer des cataplasmes qui soient en même-tems rafraichissans & émolliens; donner

pour boiſſon de l'eau à la glace, à moins qu'il n'y ait quelque choſe qui s'y oppoſe.

Le gonflement ſe diſſipe par l'application des ventouſes ſans ſcarification, par les fomentations ſéches & chaudes, mais qui cependant ne ſoient point trop violentes, par la diéte : on fait prendre à jeun une potion d'abſynthe, d'hyſſope ou de rue ; on fait faire au malade dans les commencemens, des exercices legers, & enſuite un peu plus forts ; on a ſoin qu'il s'exerce ſur-tout les parties ſupérieures ; ce qui eſt très-avantageux dans toutes les maladies de l'eſtomac. Lorſque le malade s'eſt exercé, il eſt à propos de l'oindre, & de lui faire des frictions ; il peut uſer quelquefois du bain, mais rarement, & prendre de tems en tems quelques lavemens ; il faut qu'il mange chaud, & qu'il faſſe uſage d'alimens qui ne ſoient point venteux ; qu'il boive pareillement chaud, d'abord de l'eau, & lorſque le gonflement eſt paſſé, qu'il prenne du vin auſtère. Une choſe qui eſt encore à obſerver dans toutes les maladies de l'eſtomac, c'eſt qu'il faut, lorſqu'on eſt guéri, continuer de vivre de la même façon qu'on a vécu pour ſe guérir ; car le mal ne tarde

pas à revenir, si l'on n'employe pour se conserver en bonne santé, les mêmes moyens qu'on a employés, pour se rétablir. Dans l'inflammation de l'estomac, qui est presque toujours accompagnée de douleur & de tumeur, il faut commencer par le repos, & la diéte; entourer l'estomac de laine souffrée, faire prendre au malade à jeun, de l'absynthe; s'il y a chaleur, on fait des fomentations avec les feuilles de roses & le vinaigre, & ensuite on donne un peu de nourriture; on applique extérieurement des cataplasmes repercussifs & émoliens; on ôte ensuite ces cataplasmes & on en prépare d'autres avec la farine, qu'on applique chauds pour dissiper le reste de l'inflammation; on donne de tems en tems des lavemens, & on fait prendre plus d'exercice & plus de nourriture au malade. S'il y a ulcère à l'estomac, il faut faire à peu près les mêmes remédes que nous avons préscrits pour l'ulcère du gosier; il faut s'exercer, se faire frotter les parties inférieures; faire usage d'alimens adoucissans & glutineux, mais n'en point trop prendre; éviter toutes les choses âcres & acides; boire du vin doux, s'il n'y a point de fiévre, ou si le vin doux

gonfle, uſer d'un vin fort léger, & ne boire ni trop chaud, ni trop froid.

S'il y a amas de pituite dans l'eſtomac, il eſt néceſſaire de faire vomir, tantôt à jeun, & tantôt après le repas. L'exercice, la geſtation, la navigation, les frictions font un bon effet. Il ne faut rien boire, ni manger qui ne ſoit chaud; éviter tout ce qui peut former de la pituite.

L'amas de bile dans l'eſtomac eſt plus dangereux. Les perſonnes qui ſont attaquées de cette maladie, ont coutume au bout de quelques jours, de vomir de la bile, & ce qui eſt beaucoup plus mauvais, de vomir de la bile noire. Les lavemens font très-bien, de même que les potions dans leſquelles il entre de l'abſynthe; la geſtation & la navigation ſont néceſſaires; il faut, s'il eſt poſſible, vomir par les ſimples nauſées que produit l'agitation du vaiſſeau. On doit éviter les indigeſtions; uſer d'alimens faciles à digérer, & qui ne ſoient point contraires à l'eſtomac, & boire du vin auſtère.

La maladie la plus ordinaire, & la plus fâcheuſe de l'eſtomac, eſt le relâchement. Par le relâchement, j'entends cet état de l'eſtomac dans lequel il ne

retient plus les alimens, & où le corps cesse de prendre de la nourriture, & périt de consomption. Rien n'est plus contraire à ce mal que le bain. Il faut lire, s'exercer, se faire oindre, se faire frotter les parties supérieures, & ensuite se faire répandre dessus de l'eau froide; prendre des bains froids; se faire faire des douches d'eau froide sur le corps, sur l'estomac même, & principalement depuis les épaules, jusqu'à la hauteur de l'estomac. Les bains des fontaines froides & médicinales, tels que ceux de Cutilie & de Sumbruine, sont salutaires. Dans cette maladie, il faut faire usage d'alimens froids, & de difficile digestion, qui ne soient point sujets à se corrompre: c'est pour cela que la plûpart qui ne peuvent rien digérer autre chose, digérent fort bien la viande de bœuf; d'où il suit qu'on ne doit donner ni oiseaux, ni gibier, ni poisson, à moins qu'ils ne soient d'une chair fort dure. On ne peut rien boire de mieux que du vin froid, ou du vin pur bien chaud, principalement du vin de Rhété, ou du vin de Dauphiné, ou de quelque autre qui soit austère, & dans lequel on ait mêlé de la résine; si l'on n'en a point de cette sorte, il

faut boire le vin le plus dur, & principalement du vin de Segni.

Si le malade rend la nourriture qu'il a prise, il faut lui faire boire de l'eau, & le faire vomir un peu fortement; lui donner de nouveau à manger, lorsqu'il aura vomi; lui appliquer les ventouses deux doigts au-dessous de l'estomac, & les y laisser deux ou trois heures. S'il y a vomissement avec douleur, il faut lui mettre sur l'estomac, de la laine grasse, ou une éponge trempée dans du vinaigre, ou bien un cataplasme rafraîchissant; lui faire de fortes, mais de courtes frictions sur les bras & les jambes, & lui échauffer ces parties.

Si la douleur augmente, on appliquera au malade, les ventouses quatre doigts au-dessous de l'estomac, & on lui fera prendre sur le champ du pain trempé dans de l'oxicrat froid. S'il vomit le pain, on lui donnera, lorsque le vomissement sera arrêté, quelque aliment léger, & convenable à l'estomac; s'il rend même cette nourriture, on lui fera prendre d'heure en heure, un verre de vin, jusqu'à ce qu'il ne vomisse plus. Le suc de raifort est un fort bon remède; le suc de grenade aigre, mêlé avec partie égale de suc de

grenade douce, auquel on ajoute celui de chicorée, & de menthe, de façon cependant que le ſuc de menthe ſoit en moindre quantité que tous les autres, eſt encore plus efficace. Il eſt très-à propos de délayer tous ces ſucs dans une égale quantité d'eau froide. Cette potion eſt plus propre que le vin, pour raffermir l'eſtomac. On doit arrêter le vomiſſement qui ſurvient de lui-même, quand il y auroit des nauſées. Si les alimens s'aigriſſent ou ſe pourriſſent dans l'eſtomac, ce que l'on connoît par les rapports, il faut faire vomir le malade, & lui faire prendre ſur le champ, la potion dont nous venons de parler, pour lui rétablir l'eſtomac : lorſque le mal préſent eſt appaiſé, on remet de nouveau le malade à l'uſage des choſes que nous avons conſeillées plus haut.



CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Des douleurs de côté.

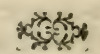
L'ESTOMAC eſt environné des côtés, où l'on a coutume de reſſentir auſſi des douleurs conſidérables qui proviennent ou du froid, ou de quelque coup, ou d'une courſe outrée, ou de l'inflammation de ces parties. Le malade en eſt quelquefois quitte pour la douleur, qui ſe termine plus ou moins promptement. Quelquefois auſſi ce mal donne lieu à une maladie aiguë des plus pernicieuſes, que les Grecs appellent *pleuréſie*. Pour lors au point de côté, ſe joignent la fiévre, & la toux dans laquelle les crachats ſont pituiteux, ſi la maladie eſt peu conſidérable, & ſanguinolens, ſi le mal eſt plus grave. La toux eſt auſſi quelquefois ſéche, & le malade ne crache point; ce dernier cas eſt plus mauvais que le premier, & moins dangereux que le ſecond. Si la douleur eſt récente & conſidérable, le meilleur reméde eſt la ſaignée; mais ſi la douleur eſt légére ou invétérée; la ſaignée eſt inutile, ou il

n'eſt plus tems de l'employer ; il faut avoir recours aux ventouſes avec ſcarifications. On ſe trouve bien auſſi d'appliquer ſur la poitrine, de la graine de moutarde macérée dans du vinaigre ; on l'y laiſſe juſqu'à ce qu'elle ait excité des ulcères, & élevé des phlycténes : on y met enſuite un médicament propre à attirer les humeurs. Outre ces remédes, on entoure d'abord le côté avec une bande de laine ſouffrée, & lorſque l'inflammation commence à diminuer un peu, on emploie des fomentations ſéches & chaudes, & on en vient enſuite aux cataplaſmes. Si la douleur qui eſt invétérée, ne céde point à ces remédes, on la diſſipe en appliquant en dernier lieu, de la réſine ſur le côté. La boiſſon & les alimens doivent être chauds ; il faut éviter le froid. Pendant l'uſage de ces remédes, il n'y a point d'inconvénient de ſe faire frotter les extrémités avec de l'huile & du ſouffre. Si la toux eſt appaiſée, on peut lire doucement, on peut prendre des alimens âcres, & boire ſon vin plus pur. C'eſt ainſi que les Médecins traitent cette maladie ; on aſſure cependant que nos payſans s'en guériſſent fort bien ſans tous ces remédes, en bu-

vant une décoction de germendrée. Telle est la méthode générale qu'on doit suivre dans toutes les douleurs de côté ; mais si la douleur est accompagnée de pleurésie, le traitement est plus difficile. Il faut dans ce cas, outre les remédes que nous venons d'indiquer, ne prendre qu'une nourriture fort légére & en petite quantité ; vivre principalement de *sorbition*, & sur-tout de *sorbition* faite avec l'orge mondé ; ou de bouillons de poulet, dans lesquels on fait cuire quelques porreaux ; & ne commencer à en faire usage, que le troisiéme jour, pourvu que les forces le permettent ; donner pour boisson, de l'eau miélée, dans laquelle on a fait bouillir de l'hyssope, ou de la ruë. L'état de la fiévre diminuée ou augmentée, fera connoître dans quel tems on doit prendre ces alimens : ce doit être dans le tems de la plus grande rémission ; néanmoins il est bon d'observer qu'il seroit dangereux, eu égard à la nature de la toux, de laisser trop dessécher le gosier. Lorsqu'on ne crache point, souvent la toux ne discontinue pas, & on est en danger de suffoquer ; c'est pour cette raison que j'ai dit qu'une toux séche étoit plus dangereuse que

celle dans laquelle on rend des crachats pituiteux. La maladie ne permet point que l'on boive du vin, comme dans la ſimple douleur de côté ; au lieu de vin il faut prendre de la crême d'orge mondé.

Voilà la diéte que l'on doit ſuivre dans la violence du mal ; lorſqu'il commence à s'appaiſer, on peut donner un peu plus de nourriture, & tant ſoit peu de vin ; il ne faut cependant rien donner qui puiſſe réfroidir le malade, ou cauſer une irritation dans le goſier. Si la toux ſubſiſte dans la convaleſcence, il faut faire abſtinence pendant un jour, le lendemain reprendre de la nourriture, & boire un peu plus de vin. Si la toux augmente, il n'y aura point d'inconvénient de faire boire, comme nous l'avons dit plus haut, quelques verres de vin ; mais dans cette eſpéce de maladie, le vin le plus convenable eſt un vin doux, ou du moins qui ne ſoit point dur. Si la toux eſt opiniâtre, il faut ſoutenir le malade, en le faiſant vivre à la maniére des athlétes.



CHAPITRE X.

Des maladies des viſcères, & premiérement des maladies du poulmon.

DES parties qui environnent les viſcères, nous paſſerons aux viſcères mêmes, & nous commencerons par les maladies du poulmon. Ce viſcère eſt ſujet à une maladie dangereuſe & aiguë, que les Grecs appellent *péripneumonie*. Voici qu'elle eſt ſa nature : tout le poulmon eſt affecté ; il y a toux, & l'on rend des crachats bilieux ou purulens ; on ſent une peſanteur dans le poulmon, & dans toute la poitrine ; la reſpitation eſt difficile ; il s'allume une fiévre conſidérable ; le malade ne peut dormir ; il eſt dégouté ; la conſomption ſurvient. Cette maladie eſt plus dangereuſe que douloureuſe. Il faut, ſi les forces le permettent, tirer du ſang ; ſi elles ne le permetteut point, on applique les ventouſes ſur la poitrine, ſans ſcarification. Si le malade eſt fort, il faut tenter de réſoudre la maladie, par la geſtation ; mais s'il

eſt foible, il ſuffit de le tranſporter chez lui d'une place à l'autre. On lui donne pour boiſſon, une décoction d'hyſſope & de figues ſéches ; ou de l'eau miéllée, dans laquelle on a fait bouillir de l'hyſſope, ou de la ruë. On doit faire de longues frictions ſur les épaules, enſuite ſur les bras, puis ſur les piés, & les jambes ; onfrotte légérement la poitrine ; on réitére ces frictions deux fois par jour.

Pour ce qui eſt des alimens, ils ne doivent être ni ſalés, ni âcres, ni amèrs, ni de nature à reſſérer le ventre, mais un peu adouciſſans. On donne dans les premiers jours, une *ſorbition* faite d'orge mondé, de fromentée, ou de ris, dans laquelle on a fait bouillir de la graiſſe nouvelle. On y ajoute un œuf frais, des pignons, du pain avec du miel ou de la fromentée, bouillie dans de l'eau miéllée. On donne pour boiſſon, non ſeulement de l'eau pure, mais encore de l'eau miéllée, tiéde & même froide, ſi c'eſt en Eté, à moins qu'il n'y ait quelque choſe qui s'y oppoſe. Lorſque la maladie va en augmentant, on ne donne rien au malade que de jour à autre. Lorſqu'elle ceſſe d'augmenter, il faut, autant qu'il eſt poſſi-

ble, ne prendre que de l'eau tiéde; ſi les forces manquent, il eſt à propos de les ſoutenir par l'uſage de l'eau miéllée. La douleur s'appaiſe par l'application de cataplaſmes chauds, où qui ſoient en même tems répercuſſifs & émolliens; on ſe trouve bien auſſi d'appliquer ſur la poitrine du ſel broyé, mêlé dans du cérat; il produit une légére éroſion dans l'endroit où on l'applique, & y attire le cours de la matiére qui engorge le poulmon: ces cataplaſmes attractifs produiſent auſſi un bon effet. Lorſque le mal eſt dans ſa violence, il n'y a point d'inconvénient de laiſſer le malade en repos dans une chambre dont les fenêtres ſoient fermées; mais lorſque la maladie commence à diminuer; il faut entr'ouvrir les fenêtres trois ou quatre fois par jour, pour faire reſpirer un air pur au malade. Dans la convaleſcence, il faut ſe priver de vin pendant pluſieurs jours; avoir recours à la geſtation & aux frictions. On ajoute aux *ſorbitions* & aux alimens que nous avons preſcrits, le porreau par préférence aux autres légumes; pour ce qui eſt des viandes, on ne doit manger que les piés & les tendrons des animaux, & quelques petits

poissons ; de façon qu'on soit longtems à ne vivre que d'alimens légers & adoucissans.

CHAPITRE XI.

De l'Hépatite.

LA maladie qui attaque le foie & que les Grecs appellent *Hépatite*, est tantôt aiguë, & tantôt chronique. On ressent une douleur violente sous la poitrine, du côté droit ; cette douleur s'étend du même côté, le long des côtes, de l'épaule & de la gorge ; la main droite est même quelquefois engourdie, & on y éprouve un sentiment de froid considérable. Lorsque la maladie est grave, le malade vomit de la bile ; il est tourmenté d'un hocquet qui le met en danger d'être suffoqué. Tels sont les symptômes qui annoncent que la maladie est aiguë. On est assuré au contraire, qu'elle est chronique, lorsqu'il y a suppuration au foie ; lorsque la douleur cesse, & qu'ensuite elle augmente ; que l'hypocondre droit est dur & tuméfié ; que la difficulté de respirer est

plus grande après qu'on a mangé; que les machoires sont en quelque façon paralytiques. Lorsque ce mal a duré pendant un certain tems, le ventre, les jambes & les piés s'enflent, tandis que la poitrine, les environs des épaules & de la gorge, se desséchent.

Il faut tirer du sang dès le commencement, purger même avec l'hellébore noir, si les autres purgatifs ne font rien; appliquer à l'extérieur, des cataplasmes d'abord répercussifs, & ensuite résolutifs; ces derniers s'appliquent chauds. On se trouve bien d'y ajouter l'iris, ou l'absynthe; après ces cataplasmes, on met un emplâtre. On fait prendre des *sorbitions*; on donne des alimens chauds qui nourrissent peu, & qui sont presque les mêmes que ceux dont on fait usage dans l'inflammation du poulmon; on use aussi de ceux qui poussent par les urines, de même que des boissons qui sont propres pour cela. Le thym, la sarriéte, l'hyssope, le calament, la marjolaine, le sésame, les bayes de laurier, les fleurs de pin, la pimprenelle, la menthe, la moelle de coing, le foie de pigeon, nouveau & crud, conviennent dans cette maladie. On donne seules quelques-unes de ces

drogues, & on en mêle d'autres dans la *ſorbition*, ou dans les potions ; mais en petite quantité. On ſe trouve bien de prendre tous les jours, une pilule d'abſynthe & de poivre broyés & incorporés dans du miel. Il ne faut rien prendre froid, parce que rien n'eſt plus contraire au foie. On doit ſe faire frotter les extrémités, éviter toute ſorte de travail & tout mouvement violent ; on ne doit pas même retenir long-tems ſon haleine. La colére, la peur, tout ce qui péſe trop, eſt contraire à cette maladie, de même que l'agitation & la courſe. On ſe trouve bien de ſe faire répandre ſur le corps beaucoup d'eau chaude, ſi c'eſt en Hyver, & de la tiéde, ſi c'eſt en Eté. Il eſt bon de ſe faire de fortes onctions, & de ſuer beaucoup dans le bain ; s'il y a abſcès au foie, il faut faire les mêmes choſes que l'on fait dans toutes les ſuppurations intérieures. Il y en a qui outre cela, ouvrent l'abſcès avec la lancette, & qui brûlent le Kiſte.



CHAPITRE XII.

Des maladies de la Ratte.

SI la Ratte eſt affectée, il y a tumeur & gonflement dans le côté gauche qui eſt dur & rénitent au toucher. Le ventre eſt tendu, les jambes ſont un peu enflées; ſi le malade a des ulcéres, ou ils ne ſe guériſſent point du tout, ou du moins ils ne peuvent qu'à peine ſe cicatriſer. Lorſqu'on ſe proméne, ou que l'on court avec violence, on reſſent de la douleur & de l'embarras dans cette partie.

Le repos augmente ce mal. C'eſt pourquoi il eſt néceſſaire de s'exercer & de travailler; il faut cependant prendre garde de ne point pouſſer le travail, ni l'exercice trop loin, de crainte qu'ils n'allument la fiévre. Il eſt néceſſaire de ſe faire oindre, de ſe faire frotter, & de ſuer. Toutes les choſes douces ſont contraires, de même que le lait, & le fromage. Les acides conviennent parfaitement; on ſe trouve bien de boire du vinaigre fort âcre, & principalement du vinaigre de ſcille.

Il faut manger des ſalines, des olives conſervées dans de la ſaumure forte ; de la laituë, de la chicorée, de la poirée trempée dans du vinaigre, de la moutarde, des raves ſauvages, des panais. Pour ce qui eſt de la chair des animaux, on mange les piés & les bajoues : on choiſit par préférence les oiſeaux maigres, & le gibier de la même eſpéce. On donne à jeun pour boiſſon, une décoction d'abſynthe. Après les repas, on fait boire de l'eau de forgeron dans laquelle ôn éteint un fer rouge. Il n'y a rien de mieux que cette eau, pour diminuer le volume de la ratte ; l'expérience fait voir que les animaux nourris chez ces ouvriers, ont la ratte beaucoup plus petite que les autres. On peut faire uſage d'un vin léger & auſtère ; on fait choix d'alimens & de boiſſon qui pouſſent par les urines. La ſemence de tréfle, le cumin, l'ache, le ſerpolet, le cytiſe, le thym, l'hyſſope, la ſarriette, ont ſur-tout cette propriété ; & il ſemble qu'on ne peut rien donner de mieux, pour faire couler les urines. On ſe trouve auſſi fort bien de manger de la ratte de bœuf. Enfin la roquette & le creſſon réſolvent parfaitement les tumeurs de la

ratte. On doit auſſi, pour diſſiper ce mal, faire uſage des remédes extérieurs; on applique l'onguent aromatique de myrobolan, ou bien un onguent fait avec la ſemence de lin, & de creſſon, auquel on ajoute de l'huile & du vin; on fait une préparation avec le cyprès vert, & les figues ſéches. On uſe d'un mélange fait avec la ſemence de moutarde & une quatriéme partie de ſuif de bouc, pris de deſſus les reins; on broye le tout dans du ſel, & on l'applique tout de ſuite ſur la ratte. On peut employer dans cette maladie, les câpres de plus d'une façon; car on peut en méler avec les alimens que l'on prend, & on peut en avaler la ſaumure avec du vinaige. Il eſt à propos même de broyer la racine ou l'écorce du câprier, avec du ſon, ou la câpre elle-même, avec du miel, & de l'appliquer extérieurement. On ſe ſert auſſi d'emplâtres qu'on ajuſte pour cela.



CHAPITRE XIII.

Des maladies des Reins.

LES maladies des Reins ſont longues & dangereuſes ; le danger eſt ſur-tout conſidérable, ſi l'on vomit fréquemment de la bile. Le malade doit ſe tranquilliſer, ſe coucher dans un lit mollet ; on doit purger, donner des lavemens, ſi les purgatifs ne font rien ; faire prendre ſouvent des bains tiédes ; ne prendre ni alimens, ni boiſſons qui ne ſoient chauds. S'abſtenir de toutes les choſes ſalées, âcres, acides ; ne point manger de fruits, boire copieuſement ; ajouter tantôt à la nourriture, tantôt à la boiſſon que l'on prend, du poivre, du porreau, de la férule, du pavot blanc. Toutes ces plantes ſont très-propres pour faire couler les urines.

S'il y a ulcère aux reins, & ſi cet ulcère n'eſt pas ſuffiſamment détergé, on prend ſoixante grains de ſemence de concombre, dont on a ôté l'écorce, quinze pignons de pin ſauvage, une pincée d'anis & un peu de ſafran ; on

broye le tout ensemble, & on le fait prendre dans deux verres de vin miéllé.

S'il ne s'agit simplement que d'adoucir la douleur; on broye trente grains de semence de concombre, vingt pignons de pin sauvage, cinq noix grecques, & un tant soit peu de safran; & l'on fait avaler le tout dans du lait. On se trouve aussi fort bien d'appliquer des cataplasmes, principalement des cataplasmes qui attirent l'humeur au-dehors.

CHAPITRE XIV.

Des maladies des intestins, & premiérement du cholera-morbus.

DES viscères nous passerons aux intestins, qui sont sujets à des maladies aiguës & chroniques. Nous commencerons par le cholera-morbus qui est une maladie qui paroît commune à l'estomac & aux intestins; car le malade va par haut, & par bas; outre cela, il y a gonflement & des tranchées dans les intestins; la bile qu'on rend, est d'abord semblable à de l'eau;

ensuite à de la lavure de chair; quelquefois elle est blanche, quelquefois noire, ou de différente couleur. Les Grecs ont appellé cette maladie *cholera.* Outre les symptomes dont nous venons de parler, les jambes & les mains se retirent quelquefois; le malade est pressé d'une soif violente, tombe dans des foiblesses; il n'est pas étonnant, lorsque tous ces accidens se rencontrent, que l'on périsse promptement. Cependant il n'est point de maladie à laquelle on remédie avec moins d'apprêt.

Dès que les symptomes que nous venons de rapporter, commencent à paroître, il faut boire beaucoup d'eau tiéde, & vomir. Il est très-rare que l'on prenne de l'eau tiéde, sans qu'on la rende aussi-tôt par le vomissement; mais quand bien même on ne vomiroit point, c'est toujours un avantage que de mêler une nouvelle matiére avec celles qui sont corrompues dans l'estomac; & d'ailleurs on est en partie guéri, lorsque le vomissement est supprimé; il faut dans ce dernier cas, retrancher sur le champ toute sorte de boisson. S'il y a des tranchées, il faut appliquer sur l'estomac des épithèmes froids & humides, ou tiédes, si le

ventre

ventre eſt douloureux ; il eſt bon même en ce cas, de tenir le ventre médiocrement chaud. Si la ſoif, les ſelles, le vomiſſement tourmentent conſidérablement le malade, & ſi les matiéres que l'on vomit, ne ſont qu'à demi digérées, il n'eſt point encore tems de donner du vin ; on ne doit donner que de l'eau qui ne ſoit point froide, mais tiéde ; il faut faire reſpirer du pouliot trempé dans du vinaigre, ou de la farine de froment déſſéchée, & ſur laquelle on ait répandu du vin, ou de la menthe, ou quelque choſe de convenable.

Lorſqu'il ne paroît plus d'indice de crudité, c'eſt alors que l'on doit appréhender que le malade ne tombe en foibleſſe. Il faut donc pour lors avoir recours au vin. Celui dont on fait uſage, doit être léger, odoriférent ; il eſt à propos de le mêler avec de l'eau, ou avec de la farine de froment, ſéchée, ou même d'y tremper du pain, que l'on ſe trouve bien de manger. Toutes les fois qu'on a rendu quelque choſe, ſoit par les ſelles, ſoit par le vomiſſement, il eſt néceſſaire de rétablir les forces par les remédes que nous venons d'indiquer. Eraſiſtrate prétendoit qu'il falloit commencer par prendre trois ou cinq

gouttes de vin dans ſa boiſſon ; enſuite il augmentoit peu à peu la doſe. Si Eraſiſtrate a donné du vin dès le commencement en ſi petite quantité, parce qu'il craignoit l'indigeſtion, il a bien fait ; mais il s'eſt trompé, s'il a cru qu'il pouvoit remédier à une grande foibleſſe avec trois gouttes de vin.

Si le malade eſt foible, & ſi ſes jambes ſe retirent, il faut ajouter à ce que nous venons de dire, une potion d'abſynthe. Si les extrémités ſont froides, il faut les oindre avec de l'huile chaude, à laquelle on ait ajouté un peu de cire ; il faut y rappeller la chaleur par des fomentations chaudes. Si malgré ces remédes, les accidens ne ceſſent point, il faut appliquer une ventouſe ſur la région de l'eſtomac, ou mettre deſſus de la graine de moutarde. Lorſque le vomiſſement eſt paſſé, le malade doit tâcher de dormir, ne point boire le lendemain, prendre le bain le troiſiéme jour, réparer petit à petit ſes forces par une bonne nourriture, & un long ſommeil ; s'il dort facilement ; il faut éviter le froid, & la laſſitude. Si lorſque le choléra-morbus eſt guéri, il reſte un peu de fiévre, il eſt néceſſaire de donner des lavemens ; de pren-

dre enſuite du vin & de la nourriture; cette maladie eſt aiguë, mais ſon ſiége paroît être placé de telle façon entre l'eſtomac & les inteſtins, qu'il eſt difficile de dire de quelle partie elle dépend principalement.

CHAPITRE XV.

De la Paſſion Cœliaque du Ventricule.

IL eſt auſſi une maladie particuliére au pilore de l'eſtomac; cette maladie eſt chronique, & les Grecs l'appellent *Cœliaque*. Dans la paſſion cœliaque, le ventre eſt dur & douloureux; le malade ne va point à la ſelle, il ne peut même rendre de vents. Les extrêmités ſont froides; la reſpiration eſt difficile. Il n'y a rien de mieux dans le commencement, que d'appliquer ſur tout le ventre, des cataplaſmes chauds, pour appaiſer la douleur. On doit faire vomir après le manger, pour déſemplir le ventre. Les jours ſuivans on applique ſur le ventre, & ſur les hanches, des ventouſes ſéches. On procure la liberté du ventre, en faiſant boire du lait & du

vin ſalé froid ; ou en faiſant manger des figues vertes, ſi l'on eſt dans la ſaiſon. Il ne faut cependant pas donner ni beaucoup de nourriture, ni beaucoup de boiſſon à la fois, mais peu & à différentes repriſes. Il ſuffit donc de faire prendre par intervalle, deux ou trois verres de boiſſon, & de la nourriture à proportion ; on ſe trouve bien de mêler un verre de lait avec un verre d'eau, & de les faire prendre enſemble. On doit faire choix d'alimens chauds & âcres ; l'ail pilé, mêlé avec le lait, fait auſſi fort bien.

Au bout de quelque tems, il eſt néceſſaire d'employer la geſtation, & ſurtout de naviger ; de ſe faire faire trois ou quatre frictions par jour avec de l'huile, à laquelle on ait ajouté du nître ; on ſe fait répandre ſur le corps de l'eau chaude après les repas, enſuite on ſe fait appliquer ſur tous les membres, excepté ſur la tête, de la graine de moutarde, qu'on laiſſe juſqu'à ce qu'il y ait rougeur & éroſion, ſur-tout ſi l'on a affaire à un homme qui ſoit robuſte. On paſſe enſuite par dégrés aux choſes qui peuvent reſſerrer le ventre : on ne mange que de la viande rôtie, qui ſoit fort nourriſſante, & qui ne ſe corrom-

pe point facilement. On prend pour toute boiſſon deux ou trois verres d'eau de pluye, qu'on a fait bouillir.

Si le mal eſt invéteré, il faut avaler environ la groſſeur d'un grain de poivre, d'excellent laſer, & boire de jour à autre du vin, ou de l'eau; quelquefois on boit un verre de vin après chaque repas. On fait prendre des lavemens d'eau de pluye dégourdie, principalement s'il reſte de la douleur vers le bas du ventre.

CHAPITRE XVI.

De la maladie de l'inteſtin grêle.

LES inteſtins ſont ſujets à deux maladies, dont l'une attaque les inteſtins grêles, & l'autre les gros inteſtins. La premiére eſt aiguë, la ſeconde peut être chronique. Dioclès de Caryſte a appellé la maladie des inteſtins grêles, *Chordapſe*, & celle des gros inteſtins *Ileon*. Mais aujourd'hui la plûpart des Médecins appellent celle-là *Ileon*, & celle-ci Colique. La premiére excite des douleurs tantôt au-deſſus, & tantôt au-

deſſous de l'ombilic; il y a inflammation dans l'un & l'autre endroit. Il ne paſſe ni vent ni matiére par bas. Si c'eſt la partie ſupérieure qui eſt affectée, on vomit le chyle; ſi c'eſt l'inférieure, on rend les excrémens par la bouche. Dans l'un & l'autre cas, le danger eſt grand; & il le devient encore d'avantage, ſi le vomiſſement eſt bilieux, de mauvaiſe odeur, de diverſes couleurs, ou noir.

Il faut ſaigner, ou appliquer les ventouſes en différens endroits, ſans cependant faire de ſcarifications dans tous les endroits où on les applique, il ſuffit d'en faire dans deux ou trois, & d'attirer l'air des autres. Il faut alors examiner où eſt le mal; il s'éleve ordinairement une tumeur au-deſſus. Si le mal a ſon ſiége au-deſſus de l'ombilic, les lavemens ſont inutiles; mais s'il eſt au-deſſous, c'eſt un excellent reméde, que de donner de tems en tems des lavemens, ainſi qu'Eraſiſtrate le pratiquoit; ils ſont d'un très-grand ſecours dans les maladies de ces parties. On prépare les lavemens avec une crême d'orge mondé paſſée par la chauſſe; on y ajoute de l'huile & du miel, & rien de plus. S'il ne paroît à l'extérieur aucune tumeur, il faut placer les deux

mains ſur le bas ventre, & les faire couler doucement tout le long du ventre; par-là on trouvera néceſſairement l'endroit du mal; car il ſera ſurement rénitent au toucher. On ſçaura alors s'il eſt à propos ou non, de donner des lavemens. Les remédes généraux ſont d'appliquer des cataplaſmes chauds, & d'en mettre depuis les mamelles juſqu'aux aines, & à l'épine; il faut changer ſouvent ces cataplaſmes; faire des frictions ſur les bras & les jambes; mettre le malade dans un bain d'huile chaude. Si la douleur ne s'appaiſe point, il faut lui donner un lavement avec trois ou quatre verres d'huile chaude. Si à l'aide de ces remédes, le malade rend des vents par bas, on peut lui donner du vin miellé tiéde, mais en petite quantité; avant ce tems, il faut bien ſe donner de garde de lui rien laiſſer boire; s'il ſe trouve bien du vin miellé, on y ajoute la *ſorbition*.

On ne donne une nourriture plus forte, que lorſque la fiévre & la douleur ſont appaiſées; les alimens ne doivent être ni venteux, ni fort nourriſſans; ils pourroient nuire aux inteſtins qui ſont encore très-foibles. La boiſſon doit être de l'eau pure; tout ce qui eſt vi-

neux, ou acide, eſt contraire à cette maladie. Il faut renoncer pour quelque tems au bain, à la promenade, à la geſtation, & à tous les autres exercices du corps : car ce mal revient très-facilement; & l'on retombe, à moins que les inteſtins ne ſoient parfaitement rétablis, pour le peu qu'on s'expoſe au froid, ou que l'on s'agite.

CHAPITRE XVII.

De la maladie des gros inteſtins.

LA maladie qui attaque les gros inteſtins eſt ſituée principalement dans les environs du *cœcum*. Il y a dans cet endroit, un gonflement conſidérable, accompagné de douleurs fort vives, ſur-tout dans le côté droit. L'inteſtin ſemble ſe tordre, ce qui coupe preſque la reſpiration. Cette maladie eſt ordinairement occaſionnée par le froid, ou par quelque indigeſtion; elle s'appaiſe enſuite, & revient ſouvent dans le cours de la vie, ſans cependant abréger pour cela les jours.

Lorſqu'on commence à ſe reſſentir de la douleur, il faut appliquer ſur le ventre

tre, des épithèmes ſecs & chauds; on commence par les plus doux, enſuite on en applique de plus forts. On attire en même tems la matiére, en faiſant des frictions ſur les extrémités, c'eſt-à-dire, ſur les bras & les jambes. Si le mal ne céde point à ces remédes, il faut appliquer les ventouſes ſans ſcarification, ſur l'endroit où l'on reſſent de la douleur. On ſe ſert auſſi d'un médicament fait exprès pour cette maladie, & qu'on appelle *colicon*. Caſſius ſe vantoit d'en être l'auteur. Ce médicament fait mieux en boiſſon; il appaiſe cependant auſſi la douleur, étant appliqué extérieurement, parce qu'il diſſipe les flatuoſités.

A moins que la douleur ne ſoit entiérement paſſée, on ne doit donner ni à manger, ni à boire au malade. J'ai déja dit de quelle façon devoient vivre les perſonnes qui ſont ſujettes à cette maladie. Voici quelle eſt la compoſition du médicament qu'on appelle *colicon*: Prenez de menthe cocq, d'anis, de caſtoreum, de chacun p. III. *; de perſil p. IV. *; de poivre long & rond, de chacun p. V. *; de larmes de pavot, de jonc rond, de myrrhe, de nard, de chacun p. VI. *: incorporés le tout dans

du miel. On peut avaler ce médicament en forme de bol, & le prendre dans de l'eau chaude.

CHAPITRE XVIII.

De la Dyſenterie.

LA maladie des inteſtins qui approche le plus de celles dont nous venons de parler, ce ſont les tranchées, que les Grecs appellent *Dyſenterie.* La membrane interne des inteſtins eſt ulcérée ; les malades rendent du ſang qui tantôt eſt mêlé avec quelque matiére fécale toujours liquide , & tantôt avec des mucoſités. Ils jettent auſſi quelquefois comme des eſpéces de raclures de chair. On a des envies fréquentes d'aller à la ſelle : on reſſent de la douleur à l'anus : on ne rend que peu de choſe à la fois, & même avec douleur, & cette douleur augmente encore, lorſqu'on va à la ſelle : elle s'appaiſe enſuite pendant quelque tems , mais elle revient bientôt & ne laiſſe que peu d'intervalle; le ſommeil eſt interrompu , il y a une petite fiévre. Cette maladie, lorſqu'elle eſt invétérée, ſe termine enfin après bien

du tems par la mort, ou fait ſouffrir encore long-tems, lors même qu'elle eſt paſſée. Il faut commencer par garder un parfait repos ; car on ne peut s'agiter, ſans irriter l'ulcère : on prend enſuite à jeun, un verre de vin, dans lequel on a mêlé de la racine de quinte-feuille pilée. On applique ſur le ventre des cataplaſmes répercuſſifs, ce qui feroit un mauvais effet dans les autres maladies du ventre, dont nous avons parlé plus haut. Toutes les fois qu'on a été à la ſelle, il faut ſe laver avec de l'eau chaude, dans laquelle on a fait bouillir de la verveine. On mange du pourpier ou cuit ou confit dans de la ſaumure forte. Les alimens & la boiſſon doivent être propres à reſſérer le ventre.

Si la maladie eſt ancienne, il faut donner des lavemens ou de crême d'orge mondé, ou de lait, ou de graiſſe fondue, ou de moelle de cerf, ou d'huile, ou de beurre avec l'huile roſat, ou de blancs d'œufs cruds, mêlés avec la même huile dans laquelle on fait bouillir de la graine de lin. Si le malade ne dort point, on lui donne des jaunes d'œufs délayés dans une décoction de fleurs de roſes. Ces remédes appaiſent la douleur, & rendent les

ulcéres plus benins ; ils produiſent ſur-tout un bon effet, ſi le malade eſt dégouté. Thémiſon faiſoit prendre de la ſaumure forte & très-âcre.

On doit faire choix d'alimens qui reſſérent légérement le ventre ; ceux qui pouſſent par les urines, s'ils produiſent leur effet, ſont très-bien dans cette maladie, en détournant ailleurs les humeurs ; autrement, ils augmentent le mal ; c'eſt pourquoi il ne faut les donner qu'aux malades chez leſquels ils ont coutume d'agir promptement. S'il y a un peu de fiévre, on ne doit donner pour toute boiſſon, que de l'eau pure chaude, ou de l'eau qui reſſére le ventre ; s'il n'y a point de fiévre, on donne un vin léger, auſtère. Si au bout de pluſieurs jours, on ne s'apperçoit point que ces remédes faſſent effet, & ſi le mal dure déja depuis un certain tems, on fait boire de l'eau bien froide ; cette eau reſſére les ulcères, & commence à rétablir la ſanté ; on ſe remet à l'eau chaude, dès que l'on ne va plus à la ſelle.

Quelquefois les déjections ſont mêlées de ſanie putride, & de très-mauvaiſe odeur, quelquefois auſſi on ne rend que du ſang tout pur. Si les déjec-

tions sont sanieuses, il faut déterger l'ulcère avec des lavemens de vin miéllé ; ensuite on emploie ceux dont nous avons parlé plus haut. Le vermillon en substance, pilé & mêlé avec une chopine de sel, est un fort bon reméde contre l'ulcère des intestins. Si on ne veut point s'en servir de cette façon, on fait dissoudre ces deux ingrédiens dans de l'eau, & on les donne en lavement. Si c'est du sang que l'on rend, il faut user de boissons & d'alimens astringens.

CHAPITRE XIX.

De la Lienterie.

LA Dysenterie est quelquefois suivie de la Lienterie, maladie dans laquelle les intestins ne retiennent rien, & où l'on rend presque sur le champ, les alimens tels qu'on les a pris, sans être digérés. Cette maladie traîne quelquefois en longueur ; elle fait aussi quelquefois périr brusquement le malade.

On doit employer les astringens pour rendre de la force aux intestins, & les mettre en état de retenir les alimens.

On applique ſur la poitrine, de la graine de moutarde, & lorſqu'il y a ulcération, on applique un cataplaſme qui attire au-dehors l'humeur. On baigne le malade dans une décoction de verveine; on ne lui donne que des alimens & des boiſſons capables de reſſérer le ventre; on lui répand ſur le corps, de l'eau froide; il ne faut cependant point faire tous ces remédes à la fois, de crainte de produire un mal contraire, en attirant une colique violente; il faut raffermir petit à petit les inteſtins, & augmenter de jour en jour le nombre des remédes. Il eſt néceſſaire dans tous les flux de ventre, mais ſur-tout dans la lienterie, de ne point aller à la ſelle toutes les fois qu'on en a envie, mais ſeulement lorſqu'il en eſt béſoin; il faut, en faiſant des efforts pour ſe retenir, accoutumer les inteſtins à garder les alimens qu'ils contiennent.

Une autre attention qu'il faut auſſi avoir dans toutes les eſpéces de maladies, & principalement dans celle-ci; c'eſt que la plûpart des remédes dont on fait uſage, étant déſagréables, comme le plantin, les mûres ſauvages, & tout ce qui eſt préparé avec l'écorce de grenade, on doit ſur-tout faire

choix de ceux qui ſont le plus du goût du malade ; & s'il arrivoit que tous lui déplûſſent, il vaudroit mieux, pour réveiller en lui l'appétit, lui en donner qui fiſſent moins d'effet, mais qui le flataſſent davantage. Les frictions, l'exercice ſont auſſi néceſſaires dans cette maladie. La chaleur du ſoleil, du feu, le bain, le vomiſſement, ainſi qu'Hippocrate l'a remarqué, font un bon effet ; on peut même faire vomir avec l'hellébore blanc, ſi les autres vomitifs font peu d'effet.

CHAPITRE XX.

Des vers qui s'engendrent dans les inteſtins.

IL s'engendre quelquefois des vers dans les inteſtins ; on les rend tantôt par les ſelles, & tantôt, ce qui eſt plus dégoutant, par la bouche. Ces vers ſont quelquefois plats, & ce ſont les plus mauvais ; quelquefois ils ſont ronds. Si les vers ſont plats, il faut donner pour boiſſon de l'eau, dans laquelle on ait fait bouillir du lupin, ou de l'écorce de mûrier ; ou dans

laquelle on ait mêlé de l'hyſſope écraſée, ou quelques pincées de poivre, & un peu de ſcammonée ; ou bien on fait manger un jour beaucoup d'ail, & le lendemain on fait vomir. Le jour d'après qu'on a vomi, on prend une poignée de petites racines de grenadier ; on les écraſe ; on les fait bouillir dans trois ſétiers d'eau, juſqu'à diminution d'un quart ; on y ajoute enſuite un tant ſoit peu de nître ; on boit à jeun cette décoction ; trois heures après, on reprend deux doſes de la même boiſſon, ou de ſaumure épaiſſe, mêlée avec cette décoction, enſuite on ſe met ſur un baſſin rempli d'eau chaude. Si les vers ſont ronds, eſpéce qui attaque ſur-tout les enfans ; on peut faire les mêmes remédes, & même en employer quelques-uns moins forts, comme la ſemence écraſée d'ortie ou de chou, ou celle de cumin ou de menthe, avec de l'eau, ou l'abſynte bouillie, ou l'hyſſope dans de l'eau miéllée, ou la ſemence de creſſon écraſée & mêlée dans du vinaigre ; on ſe trouve auſſi fort bien de manger du lupin & de l'ail, ou de prendre des lavemens d'huile.

CHAPITRE XXI.

Du Ténesme.

IL eſt une autre maladie plus légére que celles dont nous venons de parler, & que les Grecs appellent *Teneſme.* On ne doit la ranger ni dans la claſſe des maladies aiguës, ni dans celle des maladies chroniques, puiſqu'elle ſe guérit facilement, & qu'elle ne fait jamais mourir le malade, s'il ne ſurvient quelque autre accident. On a dans le téneſme comme dans la dyſenterie, des envies fréquentes d'aller à la ſelle, & l'on n'y va pareillement qu'avec douleur. Les ſelles ſont pituiteuſes, & reſſemblent à de la mucoſité ; elles ſont auſſi quelquefois légérement ſanguinolentes ; d'autrefois elles ſont comme dans l'état naturel, mais mêlées de quelques-unes de ces matiéres.

Il faut prendre des bains tiédes ; appliquer ſouvent des remédes ſur l'anus ; il y en a pluſieurs qui ſont propres pour cela, comme le beure avec l'huile roſat ; le ſuc d'acacia diſſous dans le vinaigre ; l'emplâtre que les Grecs appellent

tetrapharmacon, liquéfié avec l'huile rosat; l'alun étendu sur de la laine, & appliqué de cette façon. On donne les mêmes lavemens que dans la dysenterie; on fait aussi pareillement des fomentations sur les parties inférieures, avec une décoction de verveine; on boit alternativement de l'eau pendant un jour, & du vin léger & austère, pendant un autre; la boisson doit être tiéde, & même plus froide que tiéde. Le régime de vivre est le même que dans la dysenterie.

CHAPITRE XXII.

Du flux de ventre.

LA diarrhée, maladie dans laquelle le ventre est lâche, & où l'on va à la selle plus souvent que de coutume, n'est qu'une incommodité légére, lorsqu'elle est récente. Elle est quelquefois accompagnée d'une douleur supportable; quelquefois aussi, la douleur est des plus vives. C'est souvent un bien que d'avoir un flux de ventre pendant un jour, & même pendant

plusieurs, pourvu qu'il n'y ait point de fiévre, & que ce flux ne dure pas plus de sept jours. Le corps par-là se nétoye & se débarrasse avec avantage des matiéres qui étant retenues au-dedans, auroient pu lui nuire ; mais lorsqu'il dure davantage, il est dangereux ; il cause quelquefois la dysenterie, allume la fiévre, & consume les forces. Il suffit de se tranquilliser le premier jour, sans rien faire qui puisse arrêter le flux ; s'il s'arrête de lui-même, on prend le bain, & un peu de nourriture : s'il subsiste, on s'abstient non seulement de manger, mais même de boire. Le lendemain, si le ventre continue d'être lâche, on se tranquillise encore, & on prend quelques alimens astringens. Le troisiéme jour, on se baigne, on se fait faire de fortes frictions sur toutes les parties, à l'exception du ventre ; on se tourne le dos au feu ; on use d'alimens astringens ; on boit un peu de vin pur ; si le flux dure encore le quatriéme, on prend plus de nourriture, mais on se fait vomir. Enfin les seuls remédes qu'on emploie, jusqu'à ce qu'il soit passé, sont la soif, la faim & le vomissement. Il est presque impossible qu'avec ces précautions, on n'arrête

le flux de ventre. Il eſt une autre voie pour l'arrêter ; c'eſt de ſouper ; enſuite de ſe faire vomir ; le lendemain de ſe tenir au lit ; le ſoir de ſe faire oindre, mais légérement ; après quoi on mange environ une demi livre de pain, trempé dans du vin d'Aminée pur, puis quelque choſe de rôti, ſur-tout un oiſeau. Après cela on boit du même vin, mêlé dans de l'eau de pluie ; on continue de vivre de cette façon, juſqu'au cinq, & on ſe fait vomir de nouveau. Aſclepiade a prétendu contre le ſentiment des anciens, que la boiſſon devoit être froide, & très-froide ; pour moi, je penſe que chacun doit ſe décider là-deſſus, ſelon qu'il s'eſt bien ou mal trouvé de boire chaud ou froid. Il arrive quelquefois que ce mal, pour avoir été négligé pendant pluſieurs jours, devient très-difficile à guérir. On doit commencer par ſe faire vomir ; on ſe fait oindre enſuite le lendemain au ſoir dans un lieu chaud ; on prend peu de nourriture ; on boit pur, le vin le plus dur qu'on peut trouver ; on ſe fait appliquer ſur le ventre de la ruë avec du cérat. Il n'eſt point néceſſaire dans la diarrhée de ſe promener, ni de ſe faire faire de frictions ; on ſe trouve

bien d'aller en voiture, & encore mieux d'aller à cheval; il n'y a rien qui raffermisse davantage les intestins, que l'exercice du cheval.

S'il est nécessaire d'employer pour la guérison, des médicamens, le meilleur est celui qui se prépare avec des fruits. Dans le tems de la vendange, on ramasse des poires & des pommes sauvages, on les met dans un grand vase; au défaut de poires & de pommes sauvages, on prend des poires de Tarente vertes, ou de Segni, des pommes de Scandie ou d'Amerine, & de Myrrhapie; on y ajoute des coings, des grenades avec leur écorce, des cormes, & même celles qui causent des tranchées, & qui sont le plus en usage: on met tous ces fruits ensemble, de façon qu'ils tiennent les trois quarts du vase, qu'on acheve de remplir avec du moût de vin: on fait bouillir le tout, jusqu'à ce qu'il soit entiérement liquéfié, & qu'il forme un seul & même corps. Ce remède n'est point disgracieux au goût; & on peut toutes les fois qu'il en est besoin, en prendre modérement; il resserre le ventre, sans nuire en aucune façon à l'estomac. Il suffit d'en prendre deux ou trois cuillerées par jour. Un second

reméde plus fort que le premier; c'eſt de choiſir des bayes de myrthe, d'en faire du vin, de le faire bouillir, juſqu'à ce qu'il n'en reſte que la dixiéme partie, & d'en boire un verre. Un troiſiéme que l'on peut faire en tout tems, c'eſt d'ôter tous les pepins d'une grenade, d'y remettre enſuite les zeſtes qui ſéparent chaque grain; d'y ajouter des œufs cruds, & de mêler le tout avec une ſpatule : après cela on met la grenade ſur un braſier; elle ne ſe brûle pas tant qu'il reſte de la liqueur en dedans; lorſqu'elle commence à ſe ſécher, on l'ôte de deſſus le feu; on tire enſuite avec une cuillier, ce qui reſte au-dedans, & on le mange. Ce reméde, en y ajoutant quelques autres ingrédiens, eſt plus efficace que les deux premiers; c'eſt pourquoi on le mêle avec du poivre & du ſel, & on l'avale de cette façon. On peut auſſi prendre une bouillie dans laquelle on ait fait cuire un peu de vieux rayon de miel. La lentille cuite avec l'écorce de grenade, les ſommités de mûrier ſauvage, bouillies dans de l'eau, & mangées avec de l'huile & du vinaigre, font un bon effet; on ſe trouve bien auſſi de boire de l'eau dans laquelle on ait fait

bouillir ou des dattes, ou des coings, ou des cormes séches, ou des mûres sauvages. C'est cette décoction que j'entends, toutes les fois que je dis qu'il faut faire usage d'une boisson astringente. On fait aussi bouillir une chopine de froment dans du vin austère d'Aminée; on fait avaler à jeun ce froment au malade, lorsqu'il a soif, & on lui fait boire le vin par-dessus. Ce reméde mérite d'être mis au rang des plus efficaces. On donne pour boisson, du vin de Segni, ou du vin souffré austère, ou tel autre qu'on voudra, pourvu qu'il soit de cette qualité. On pile, avec son écorce & ses sémences, une grenade, & on la met dans du vin austère; on fait prendre au malade, ce vin pur ou avec de l'eau. Mais il est inutile de faire aucun reméde, à moins que le flux de ventre ne soit considérable.



CHAPITRE XXIII.

Du mal de matrice.

LES femmes ſont ſujettes au mal de matrice ; maladie qui provient immédiatement de l'eſtomac, & qui affecte ſouvent tout le corps. Celles qui en ſont attaquées, éprouvent quelquefois des foibleſſes ſi grandes, qu'elles tombent par terre, comme dans l'épilepſie. Cette maladie en différe cependant, en ce que les yeux ne ſe renverſent point, qu'on n'écûme point par la bouche, & qu'il n'y a point de mouvemens convulſifs ; la malade paroît ſeulement comme dans un aſſoupiſſement profond. Si ce mal revient ſouvent à une femme, il dure toute ſa vie.

Dès qu'une femme eſt dans cet état, on doit la ſaigner, ſi ſes forces le permettent ; ſi elle eſt foible, il faut lui appliquer les ventouſes aux aines ; ſi elle demeure, ou ſi elle a coutume de demeurer fort long-tems en foibleſſe, on lui fait reſpirer la vapeur d'une méche de lanterne, éteinte, ou quelque autre

autre chose de mauvaise odeur, pour la faire revenir. L'eau froide répandue sur le corps produit le même effet; la rue pilée avec le miel, le cérat mêlé avec le parfum de Chypre, ou tout autre cataplasme chaud & humide, appliqué sur les parties naturelles jusqu'au pubis, font aussi très-bien. On doit en même-tems qu'on use de ces remédes, faire des frictions sur les hanches, & sur les jarrets.

Lorsque la malade est revenue à elle, il faut lui interdire pendant un an l'usage du vin, quand même il n'y auroit point de rechute; il faut faire des frictions sur tout le corps, mais principalement sur le ventre, & les jarrets. On n'use que d'alimens de la classe moyenne; on applique tous les trois ou quatre jours, de la graine de moutarde sur le bas ventre, jusqu'à ce qu'il y ait rougeur. S'il reste quelque dureté, on se sert avec succès, pour ramollir les parties, du solanum qu'on trempe d'abord dans du lait; qu'on broye ensuite, & qu'on mêle avec de la cire blanche, de la moëlle de cerf, & de la pommade d'iris. Le suif de taureau ou de chevre, malaxé avec l'huile rosat, est aussi un fort bon reméde. On mêle dans

les boiſſons, du caſtoreum ou de la nielle ou de l'anet. S'il y a amas d'humeurs, on purge avec le jonc quarré; ſi la matrice eſt ulcerée, on ſe ſert d'un cérat fait avec l'huile roſat. On peut auſſi employer l'axonge récente de porc, qu'on mêle avec des blancs d'œufs, ou les blancs d'œufs avec l'huile roſat, à quoi on ajoute les fleurs de roſes pulveriſées, afin qu'ils prennent plus facilement conſiſtance. Si la matrice eſt douloureuſe, il faut faire des fumigations avec le ſouffre.

Si le flux menſtruel eſt trop conſidérable, on doit appliquer ſur les aines ou ſous les mamelles, les ventouſes avec ſcarification. Si les régles coulent en trop petite quantité, il faut les faire venir avec plus d'abondance. Les olives * blanches, le pavot noir, pris avec du miel, la gomme diſſoute avec la ſemence d'ache pilée, & priſe dans un verre de vin fait de raiſins ſéchés au ſoleil, ont cette propriété.

Outre ces remédes, il eſt à propos d'employer dans toutes les douleurs de matrice, des potions faites avec les ſub-

---

* Nous avons ſuivi ici le texte du Manuſcrit de la Bibliothéque du Roi.

ſtances odoriférentes, comme le nard, le ſaffran, le cinamome, la canelle, & autres ſemblables. La décoction de lentiſque fait le même effet. Si la douleur eſt inſupportable, & ſi les régles coulent, il eſt même à propos de tirer du ſang, ou tout au moins d'appliquer les ventouſes ſur les hanches avec ſcarification.

Du flux d'urine.

Lorſque la quantité d'urine excéde la quantité de boiſſon que l'on prend, ſi le flux eſt ſans douleur, mais s'il rend maigre, & met le malade en danger, & ſi l'urine eſt ténue, il eſt néceſſaire de prendre de l'exercice, de ſe faire des frictions, principalement au ſoleil, ou au feu; on ne doit prendre le bain que rarement, & y reſter fort peu. Il faut uſer d'alimens aſtringens, boire du vin auſtère, pur, froid en Eté, & tiéde en Hyver, & en prendre toujours le moins qu'il eſt poſſible; on doit prendre des lavemens, ou ſe purger avec le lait. Si l'urine eſt épaiſſe, l'exercice doit être plus fort, ainſi que les frictions; on doit reſter plus long-tems dans le bain; il faut uſer d'alimens tendres, & de vin auſtère. Dans l'un & l'autre cas, on doit

s'abſtenir de toutes les choſes qui ont coutume de pouſſer par les urines.

CHAPITRE XXIV.

Du flux immoderé de ſémence par les parties naturelles.

LE flux immoderé de ſémence, eſt une maladie des parties naturelles, dans laquelle la ſémence s'écoule involontairement, & ſans que l'imagination ſoit frappée d'aucun objet laſcif. Ce mal au bout d'un certain tems, fait périr le malade de conſomption.

Ceux qui en ſont attaqués, doivent ſe faire faire de fortes frictions ; ſe baigner dans l'eau la plus froide, s'en faire répandre ſur le corps ; ne rien boire, ni manger qui ne ſoit froid ; ne faire aucun uſage des alimens indigeſtes, & venteux ; ne rien prendre de tout ce qui peut augmenter la quantité de la ſémence, comme la premiére fleur de farine d'épautre, la fleur de farine de froment, les œufs, la fromentée, l'amidon, les chairs glutineuſes, le poivre, la roquette, les bulbes, les pi-

gnons. Il eſt auſſi à propos, de ſe faire faire des fomentations aſtringentes ſur les parties inférieures avec une décoction de verveine, & de ſe faire appliquer ſur le bas ventre & les aines, des cataplaſmes faits avec la même plante, bouillie dans du vinaigre. Il faut ſurtout éviter la rue, & ne point dormir couché ſur le dos.

CHAPITRE XXV.

Des maladies des hanches.

Il me reſte à parler des extrémités du corps, qui ſont unies entre elles par le moyen des articulations; je commencerai par les hanches. On eſt ſujet à y reſſentir une douleur des plus vives, qui affoiblit certains malades, & ne ſe paſſe point chez d'autres; ce mal eſt d'autant plus difficile à guérir, qu'il ne ſe jette ordinairement ſur ces parties qu'à la ſuite de longues maladies, & d'un caractère rebelle, qui ne quittent les parties qu'elles attaquoient d'abord, que pour venir ſe fixer ſur celles-ci.

On commence par faire des fomen-

tations ſur les hanches avec de l'eau chaude; on applique enſuite des cataplaſmes chauds. L'écorce de câprier coupée en menus morceaux, & mêlée avec de la farine d'orge, ou avec des figues bouillies dans de l'eau, fait un fort bon effet; il en eſt de même de la farine d'yvraie, qu'on fait bouillir dans du vin & de l'eau, & qu'on mêle avec de la lie ſéche; mais comme ces drogues ſe refroidiſſent aiſément, il vaut mieux appliquer des cataplaſmes pendant la nuit. La racine d'aunée broyée, & bouillie dans du vin auſtère, & qu'on applique enſuite tout le long des hanches, eſt un des meilleurs remédes qu'on puiſſe employer. Si le mal ne céde point, il faut employer la vapeur chaude de ſel; ſi la douleur réſiſte à ce dernier remède, ou s'il ſurvient une tumeur, on doit employer les ventouſes avec ſcarification; on donne des remédes propres à pouſſer par les urines; ſi le ventre eſt reſſerré, on fait prendre des lavemens. Le dernier reméde qu'on doit tenter, & qui eſt auſſi très-efficace dans les maladies du bas ventre, c'eſt de faire des ulcères artificiels avec un fer rouge, ſur les hanches dans trois ou quatre endroits. Il faut auſſi faire

des frictions sur-tout au soleil, & plusieurs fois chaque jour, afin de dissiper & d'emporter les humeurs qui par leur engorgement dans ces parties, ont donné lieu à la maladie; on doit faire ces frictions sur les hanches mêmes, si elles ne sont point ulcérées, & si elles le sont, il faut les faire sur les autres parties. Une régle générale qu'on doit suivre, c'est que lorsqu'on a été obligé d'ulcérer une partie avec un fer rouge, pour donner une issue à l'humeur nuisible, on ne doit jamais guérir ces sortes d'ulcères, aussitôt qu'on le peut, mais les laisser durer jusqu'à ce que la maladie pour laquelle on les a faits, soit entiérement guérie.

CHAPITRE XXVI.

De la douleur des genoux.

Sous l'articulation des hanches, est celle des genoux auxquels on ressent quelquefois de la douleur. Ce mal se guérit pareillement par l'application des ventouses, & l'usage des cataplasmes, dont nous venons de parler : il

en eſt de même des douleurs du bras, ou des autres jointures. Il n'y a rien de plus contraire pour un homme qui reſſent de la douleur dans les genoux, que d'aller à cheval. Lorſque ces douleurs ſont invéterées, il eſt preſque impoſſible de les guérir ſans le ſecours du feu.

CHAPITRE XXVII.

Des maladies des articles des mains & des piés.

LES maladies qui attaquent les articles des mains & des piés, ſont plus fréquentes, & plus longues. Pour ce qui eſt de la goutte ſoit aux piés ou aux mains, il eſt rare qu'elle attaque les eunuques, les garçons avant l'uſage du commerce des femmes, & celles-ci à moins que leurs régles ne ſoient ſupprimées. Lorſqu'on en reſſent les premiéres atteintes, il faut ſaigner. La ſaignée préſerve quelquefois de la goutte pour toute l'année, & quelquefois même pour toute la vie. Il en eſt auſſi qui s'étant purgés à fond, en prenant le lait d'âneſſe, ſe ſont garantis de ce mal,

mal, pour toujours. D'autres ſe ſont procuré le même avantage, en rénonçant pendant toute une année au vin, aux liqueurs, & aux femmes. Mais il eſt abſolument néceſſaire de prendre ces précautions après la premiére attaque, lors même que la douleur eſt paſſée. Si la goutte eſt formée, on peut à la vérité, ſe moins ménager dans les tems où la douleur s'appaiſe, mais on ne peut trop prendre de précautions dans ceux où elle a coutume de revenir ; ce qui arrive preſque toujours au Printems & en Automne. Lorſque la douleur ne ſe fait point ſentir, on doit recourir à la geſtation le matin, enſuite ſe faire porter, ou ſe promener doucement ; ſi c'eſt une podagre, on doit après de courts intervalles, tantôt s'aſſeoir, & tantôt marcher. Après la promenade, il faut, ſans prendre le bain, & avant que de manger, ſe faire faire de légeres frictions dans un lieu chaud, y ſuer, ſe faire répandre de l'eau tiéde ſur le corps ; enſuite prendre des alimens qui ſoient médiocrement nourriſſans ; faire uſage en même-tems des diurétiques, & ſe faire vomir toutes les fois qu'il y a plénitude. Lorſque la douleur eſt dans toute ſa violence, il eſt important d'exa-

miner ſi elle n'eſt point accompagnée de tumeur, ou s'il y a tumeur avec chaleur, ou ſi la tumeur eſt déja calleuſe; car s'il n'y a point de tumeur, il faut employer des fomentations chaudes. On doit faire chauffer de l'eau de la mer, ou de la ſaumure forte, la verſer enſuite dans un baſſin, & mettre dedans les piés du malade, s'il le peut ſupporter; on met par-deſſus un manteau, & une couverture; on a ſoin enſuite de répandre petit à petit, & fort doucement, de la même eau, le long des bords du vaſe, pour entretenir la chaleur au dedans; on applique pendant la nuit des cataplaſmes échauffans; on ſe ſert principalement de la racine de guimauve bouillie dans du vin; s'il y a tumeur & chaleur, les rafraîchiſſans valent mieux, & l'on ſe trouve bien de faire mettre au malade, l'articulation attaquée, dans l'eau la plus froide; mais il ne faut point le faire tous les jours, ni long-tems chaque fois, de crainte que les nerfs ne ſe durciſſent. Il faut appliquer des cataplaſmes rafraîchiſſans; ne pas les continuer long-tems, & paſſer enſuite à l'uſage de ceux qui ſont en même-tems repercuſſifs & émolliens.

Si la douleur eſt des plus vives, on fait bouillir des têtes de pavots dans du vin, qu'on mêle avec un cerat fait avec l'huile roſat; ou bien on prend partie égale de cire, d'axonge de porc, qu'on fait fondre enſemble; on mêle enſuite le tout avec le vin dans lequel on a fait bouillir les têtes de pavots; on applique ce cataplaſme; on l'ôte lorſqu'il s'eſt échauffé, & on en met un autre à la place.

Si les tumeurs ſont calleuſes & douloureuſes, on ſe trouve bien d'appliquer deſſus une éponge qu'on a trempée auparavant dans de l'huile, ou du vinaigre, ou de l'eau froide; on peut ſe ſervir auſſi d'un cataplaſme fait avec partie égale de cire, de poix & d'alun. Il en eſt pluſieurs autres qui ſont un fort bon effet, dans la goutte des piés ou des mains. Si la violence de la douleur ne permet pas qu'on applique rien ſur la partie affectée, s'il n'y a point de tumeur, on fait deſſus des fomentations avec une éponge trempée dans de l'eau chaude, où l'on a fait bouillir des têtes de pavots, ou de la racine de concombre ſauvage; on couvre enſuite les articles de ſaffran mêlé dans du ſuc de pavots & du lait de brebis.

S'il y a tumeur, il faut la fomenter avec de l'eau tiéde, dans laquelle, on ait fait bouillir du lentiſque, ou de la verveine, avec quelques autres aſtringens. On couvre la tumeur d'un cataplaſme fait avec les amandes ameres pilées dans du vinaigre, ou bien avec la ceruſſe délayée dans du ſuc de pariétaire. La pierre qui ronge les chairs, & que les Grecs appellent *Sarcophage*, adoucit ce mal. On fait avec cette pierre une eſpéce de cuvette, dans laquelle on met & on laiſſe les piés, lorſqu'on y reſſent de la douleur. C'eſt avec cette pierre qu'on fait les ſépulchres à Aſſos. La pierre de ce nom fait auſſi un bon effet.

Lorſque la douleur & l'inflammation ſont appaiſées, ce qui arrive ordinairement au bout de trente jours, à moins que le malade n'ait encore avec la goutte, quelque maladie particuliére, on doit s'exercer modérement, vivre de régime, ſe faire de légeres frictions, ſe contenter de ſe faire frotter les articles affectés avec les remédes anodins, ou le cérat liquide de Chypre. L'exercice du cheval eſt contraire à ceux qui ont la goutte aux piés.

Ceux chez leſquels la goutte a cou-

tume de revenir dans des tems marqués, doivent avant le retour, empêcher par un régime exact, qu'il ne se forme un amas d'humeur nuisible; & si l'on a lieu de soupçonner que le corps ne soit pas en bon état, il faut se faire vomir, prendre des lavemens, & se purger avec le lait. Erasistrate a banni cette méthode du traitement de la goutte des piés; il a prétendu que c'étoit attirer l'humeur sur ces parties; mais il s'est trompé, puisqu'il est évident que toute purgation désemplit les parties inférieures comme les supérieures.

CHAPITRE XXVIII.

De la maniére de rétablir les Convalescens.

SI l'on est long-tems à se remettre de quelque espéce de maladie que ce soit, il faut être éveillé dès le matin, & cependant rester au lit; se frotter doucement le corps vers la troisiéme heure du jour, avec les mains ointes; ensuite se promener tant qu'on le

juge à propos, pour ſe recréer, & ſans ſonger à aucune affaire. A la promenade il faut faire ſuccéder la geſtation, qui doit durer long-tems: il faut auſſi ſe faire faire grand nombre de frictions; changer ſouvent de lieu, d'air, & d'alimens; boire pendant un jour ou deux de l'eau, après avoir bû du vin pendant trois ou quatre. Avec ces précautions, on ne courra point riſque de tomber dans aucune maladie qui puiſſe produire la conſomption, & l'on reprendra promptement ſes forces. Lorſqu'on ſera entiérement rétabli, il y auroit du danger & de l'imprudence à changer tout-à-coup cette façon de vivre: ce n'eſt que petit à petit qu'on peut négliger ces attentions, & en venir au point de vivre à ſa fantaiſie.



LIVRE CINQUIÉME.

PRÉFACE.

JUSQU'ICI je n'ai parlé que des maladies du corps auxquelles on remédie principalement par le ſecours du régime. J'en viens à préſent à cette partie de la Médecine qui guérit ſurtout par les médicamens. Les anciens Médecins, Eraſiſtrate & les Empiriques ont attribué de grands effets à ces remédes ; mais perſonne n'en a fait plus d'uſage qu'Herophile & ſes Sectateurs : car il n'y avoit preſque point de maladie où ils ne les employaſſent. Ils ont auſſi écrit pluſieurs volumes ſur les propriétés des médicamens. Tels ſont les ouvrages de Zenon, d'André, d'Apollonius qui fut ſurnommé le Rat. Aſclepiade a preſque banni entiérement de la Médecine, & non ſans raiſon, l'uſage des médicamens ; car comme la plûpart ſont contraires à l'eſtomac, &

d'un mauvais ſuc, il a mieux aimé porter preſque toutes ſes vûës du côté du régime. On ne peut diſconvenir en effet que le régime ne procure de plus grands avantages dans la plûpart des maladies; mais il faut avouer auſſi qu'il en eſt pluſieurs qu'on ne peut guérir ſans le ſecours des médicamens. Toutes les parties de la Médecine ſont tellement liées entre elles, qu'il eſt impoſſible de les ſéparer entiérement; & elles ne tirent leur dénomination, que du nom de la choſe dont elles font le plus d'uſage. La premiére qui guérit à l'aide du régime, a donc beſoin quelquefois de la ſeconde, & la ſeconde qui ſe ſert ſur-tout des médicamens, eſt auſſi obligée à ſon tour d'avoir recours au régime qui produit de très-grands effets dans toutes les maladies du corps. Comme tous les médicamens ont leurs propriétés particuliéres, & que les uns ſont ſimples & les autres compoſés, je crois qu'il ne ſera pas hors de propos, avant toute choſe, de rapporter leurs noms, leurs vertus, & leurs mélanges; par-là nous abrégerons la route à ceux qui pratiquent la Médecine.

CHAPITRE PREMIER.

Des propriétés simples de chaque médicament, & premiérement des médicamens qui ont la propriété d'arrêter le sang.

LES médicamens qui ont la propriété d'arrêter le sang, sont le vitriol que les Grecs appellent *Calcanthe*, le chalcitis, l'acacia, la lisse trempée dans de l'eau, l'encens, l'aloës, la gomme, le plomb brûlé, le porreau, la renouée, la terre cimolée, ou la terre à Potier, le misy, l'eau froide, le vin, le vinaigre, l'alun, l'huile de coing, l'écaille de fer, & de cuivre; cette derniére est de deux espéces; car il y a l'écaille du cuivre simple, & l'écaille du cuivre rouge.

CHAPITRE II.

Des Cicatrisans.

LES cicatrisans sont la myrrhe, l'encens, la gomme, principalement la gomme arabique, l'herbe aux

puces, la gomme adragant, le cardamome, les bulbes, la ſemence de lin, le creſſon, le blanc d'œuf, la glu, la colle, la vigne blanche, les eſcargots pilés avec leurs coquilles, le miel cuit, l'éponge trempée dans de l'eau froide ou du vin ou du vinaigre; la laine graſſe trempée dans les mêmes liqueurs; la toile d'araignée même, ſi la bleſſure eſt légére. Les répercuſſifs ſont l'alun-ſcaiol, l'huile de coing, l'alun liquide, l'orpiment, le verd de gris, le chalcitis, & le vitriol.

CHAPITRE III.

Des Maturatifs.

LES maturatifs ſont le nard, la myrrhe, la menthe-cocq, le baume, le galbanum, le propolis, * le ſtyrax, la ſuie, l'écorce du bois qui porte l'encens, le bitume, la poix, le ſouffre, la réſine, le ſuif, la graiſſe & l'huile.

* Sorte de matiére gluante qu'on trouve à l'entrée des ruches des Abeilles.

CHAPITRE IV.

Des Apéritifs qu'on emploie dans les blessures.

LES apéritifs qu'on emploie dans les blessures, & qui tiennent les embouchures des vaisseaux ouverts, ce que les Grecs appellent *Anastomose*, sont le cinamome, le baume, la panacée, le jonc quarré, le pouliot, la fleur de violette blanche, le bdellium, le galbanum, la résine du térébinthe & du pin; le propolis, la vieille huile, le poivre, la pyretre, l'ivette, le raisin des bois, le souffre, l'alun, la semence de ruë.

CHAPITRE V.

Des Déterfifs.

LES déterfifs sont la rouille, l'orpiment appellé des Grecs *Arsenic*; il est en tout semblable à la sandaraque, excepté qu'il est plus violent; l'écaille de cuivre, la pierre ponce,

l'iris, le baume, le ſtyrax, l'encens; l'écorce de l'arbre qui porte l'encens; la réſine du pin, & du térébinthe, liquide; l'œnanthe, la fiente de lézard, le ſang de pigeon, de ramier & d'hyrondelle; la gomme ammoniac qui eſt en tout ſemblable au bdellium, excepté que cette premiére eſt plus forte; l'auronne, la figue ſéche, le garou, la raclure d'yvoire, le verjus, le raifort, la préſure, principalement la préſure de liévre, qui a les mêmes propriétés que les autres préſures, mais qui eſt plus forte; le fiel de taureau, le jaune d'œuf crud, la corne de cerf, la glu, le miel crud, le miſy, le chalcitis, le ſafran, le raiſin des bois, la litharge, la noix galle, l'écaille d'airain, la pierre hématite, le vermillon, le cocq, le ſouffre, la poix crue, le ſaindoux, la graiſſe, l'huile, la ruë, le porreau, la lentille, & l'ers.



CHAPITRE VI.

Des Corrosifs.

LES corrosifs sont l'alun liquide, mais sur-tout l'alun rond ; le verd de gris, le chalcitis, le misy, l'écaille de cuivre, mais principalement du cuivre rouge, l'airain brûlé, l'arsénic rouge, la mine de plomb rouge, la caneile, le baume, la myrrhe, l'écorce du bois qui porte l'encens, le galbanum, la résine du térébinthe liquide ; l'un & l'autre poivre, mais sur-tout le rond ; le cardamome, l'orpiment, la chaux, le nître, l'écume du nître, la semence d'ache, la racine de narcisse, le verjus, l'écume de mer, l'huile d'amandes amères, l'ail, le miel crud, le vin, le lentisque, l'écume de fer, le fiel de taureau, la scammonée, le raisin des bois, le cinnamome, le styrax, la semence de rue, la résine, la semence de narcisse, le sel, les amandes amères, de même que leur huile ; le vitriol, le borax, la cendre des coquilles.

CHAPITRE VII.

Des médicamens qui rongent.

LES médicamens qui rongent ſont le ſuc d'acacia, l'ébene, le verd de gris, l'écaille d'airain, le borax, la cendre de troëne, le nître, la calamine, la litharge, l'hypociſte, le diphryge, le ſel, l'orpiment, le ſouffre, la roquette, la ſandaraque, la ſalamandre, l'écume de mer, les fleurs d'airain, le chalcitis, le vitriol, l'ochre, la chaux, le vinaigre, la noix-galle, l'alun, le lait du figuier ſauvage, ou de la laituë marine, que les Grecs appellent *Tithymale*; le fiel, la ſuie d'encens, le ſpode, la lentille d'eau, le miel, les feuilles d'olivier, le marrube, la pierre hématite, la pierre phrigienne, la pierre d'Aſſos, & la pierre ſciſſile, le miſy, le vin, le vinaigre.



CHAPITRE VIII.

Des Caustiques.

LES caustiques sont l'orpiment, le vitriol, le chalcitis, le misy, le verdet, la chaux, le carton brûlé, le sel, l'écaille de cuivre, la suie brûlée, la myrrhe, la fiente de lézard, de pigeon, de ramier, d'hyrondelle; le poivre, le garou, l'ail, le diphryge; l'une & l'autre espéce de lait dont nous avons parlé dans l'article précédent, l'hellébore blanc & noir, les cantharides, le corail, la pyretre, l'encens, la salamandre, la roquette, la sandaraque, le raisin des bois, le borax, l'ochre, l'alun de plume, la fiente de brebis, l'œnanthe.

CHAPITRE IX.

Des Escarotiques.

ON appelle escarotiques les remédes qui font naître des croutes sur les ulcères, comme si on les avoit touchés avec le feu; ils ne différent

presque pas des caustiques ; les principaux sont le chalcitis, principalement si on l'a fait bouillir ; la fleur d'airain, le verdet, l'orpiment, le misy, surtout lorsqu'il a bouilli.

CHAPITRE X.

Des médicamens qui font tomber les croutes des ulcères.

LES médicamens qui font tomber les croutes des ulcères, sont la farine de froment, mêlée avec de la ruë ou du porreau ; la lentille, à laquelle on a ajouté du miel.

CHAPITRE XI.

Des Résolutifs.

LES médicamens résolutifs sont ceux qui ont la vertu de dissiper les humeurs arrêtées dans quelque partie du corps. Les principaux sont l'abrotanum, l'aunée, la marjolaine, la violette

lette blanche, le miel, le lis, le marum, le ſoucy, le lait, le mélilot, le ſerpolet, le cyprès, le cédre, l'iris, la violette rouge, le narciſſe, la roſe, le ſafran, le marrube, le jonc quarré, le nard, le cinamome, la canelle, la gomme ammoniac, la cire, la réſine, le raiſin des bois, la litharge, le ſtyrax, la figue ſéche, l'origan, la ſemence de lin, & de narciſſe, le bitume, les ordures qu'on ramaſſe dans les lieux où s'exercent les lutteurs, la pierre à feu, la pierre de meule, le jaune d'œuf crud, les amandes amères, le ſouffre.

CHAPITRE XII.

Des Attractifs & des Digeſtifs.

LES médicamens qui ſont en même tems attractifs & digeſtifs, ſont le ladanum, l'alun rond, l'ébene, la ſemence de lin, le verjus, le fiel, le chalcitis, le bdellium, la réſine du térébinthe, & du pin; le propolis, la figue ſéche bouillie, la fiente de pigeon, la pierre ponce, la farine d'yvraie, les figues qui ne ſont point mures, bouil-

lies dans de l'eau, l'élatérium, les bayes de laurier, le nître, le ſel.

CHAPITRE XIII.

Des remédes qui rendent liſſe ce qui eſt âpre & raboteux.

CES remédes ſont l'ivoire brûlé, l'ébene, la gomme, le blanc d'œuf, le lait, la gomme adraganthe.

CHAPITRE XIV.

Des Sarcotiques.

ON appelle ſarcotiques, les remédes qui facilitent la régénération des chairs dans les plaies & les ulcères. Telle eſt la réſine de pin, l'ochre d'Attique, le miel, la pierre étoilée, la cire, le beurre.



CHAPITRE XV.

Des Emolliens.

LES émolliens ſont l'airain brûlé, la terre d'Erétrie, le nître, la larme du pavot, la gomme ammoniac, le bdellium, la cire, le ſuif, la graiſſe, la figue ſéche, le ſéſame, le mélilot, la ſemence & la racine de narciſſe, les feuilles de roſes, la préſure, le jaune d'œuf crud, les amandes amères, toutes les eſpéces de moëlles, l'antimoine, la poix, l'eſcargot bouilli, la ſemence de ciguë, les ſcories de plomb, la panacée, le cardamome, le galbanum, la réſine, le raiſin des bois, le ſtyrax, l'iris, le baume, les ordures ramaſſées dans un endroit où s'exercent les lutteurs, le ſouffre, le beurre, la rue.

CHAPITRE XVI.

Des médicamens qui nétoyent la peau.

CES médicamens ſont le miel, ſurtout lorſqu'il eſt mêlé avec la noix de galle, l'ers, la lentille, le marrube, l'iris, la ruë, le nître, ou le verdet.

CHAPITRE XVII.

Du mélange des médicamens ſimples & de leurs poids.

APRÈS avoir parlé de la vertu des médicamens ſimples, il nous reſte à traiter de leur mélange, duquel réſultent les médicamens compoſés. Ce mélange ſe fait différemment, & on ne peut donner ladeſſus des régles certaines, car on retranche certaines drogues d'une eſpéce, pour en ſubſtituer d'autres, & lors même qu'on conſerve les mêmes eſpéces, il y a encore quelque diverſité, par rapport au poids. C'eſt ce qui fait que les propriétés ſimples des remédes, ſans être fort multipliées, donnent par leurs différens mélanges un nombre preſque infini de compoſitions qu'il ſeroit inutile de rapporter ici, quand même on le pourroit, parce qu'avec peu de remédes on remplit les mêmes indications, & qu'il eſt facile lorſqu'on connoît bien les propriétés ſimples des médicamens, de faire les changemens néceſſaires. Je me contenterai donc de rapporter les compoſi-

tions, qui ſont les plus en vogue, & d'indiquer dans ce livre, celles qui manquent dans les premiers, ou qui ſont d'uſage dans les maladies dont je vais parler; j'aurai ſoin néanmoins de rapprocher celles qui ſont les plus générales; & s'il en eſt quelques-unes qui ſoient appropriées à certaines maladies en particulier, ou à un petit nombre, je n'en parlerai que lorſque je traiterai de ces maladies mêmes.

Mais avant tout, il eſt bon de ſçavoir que l'once péſe ſept deniers; que je diviſe le denier en ſix parties, c'eſt-à-dire, en ſixiémes; & que chaque ſixiéme équivaut à l'obole des Grecs, qui fait dans notre meſure, un peu plus qu'un demi-ſcrupule.

En quoi différent le cataplaſme, l'emplâtre, & le paſtille.

Quoique le cataplaſme, l'emplâtre, & le paſtille, que les Grecs appellent *Trochiſque*, ayent pluſieurs choſes communes, ils différent néanmois en ce que le cataplaſme eſt principalement compoſé de fleurs, & de tiges de ces mêmes fleurs, au lieu qu'il entre plus de parties métalliques dans la compoſition

de l'emplâtre & du paſtille. D'ailleurs le cataplaſme ſe ramollit facilement, il ſuffit pour cela de le battre; on l'applique ſur la peau qui n'eſt point entamée; au contraire les matiéres qui entrent dans la compoſition de l'emplâtre & du paſtille, ont beſoin d'être broiées avec plus de ſoin & d'exactitude, ſans quoi elles feroient mal aux bleſſures ſur leſquelles on les applique. Il y a cette différence entre l'emplâtre & le paſtille, qu'il entre toujours quelque choſe de liquéfié dans l'emplâtre, au lieu que dans le paſtille on ne fait entrer que des matiéres ſéches qu'on lie par le moyen de quelque liqueur. Il y a encore cette différence dans la maniére dont ſe fait l'emplâtre; c'eſt qu'on broie ſéparément les drogues ſéches qui entrent dans ſa compoſition, & qu'enſuite on les mêle, & on verſe deſſus du vinaigre, ou quelque autre liqueur qui ne ſoit point graſſe, s'il doit y en entrer; après quoi, on les broie de nouveau dans cette liqueur; on fait en même-tems fondre au feu toutes les drogues qui peuvent ſe fondre; & c'eſt alors qu'on verſe l'huile, lorſqu'il eſt néceſſaire qu'il y en entre. On commence auſſi quelquefois par faire bouillir dans

l'huile quelques drogues séches. Lorsqu'on a fait tout ce qui devoit se faire en particulier, on mêle le tout ensemble. Voici la maniére dont se font les pastilles; on broie les drogues séches, ensuite on les lie par le moyen d'une liqueur qui ne soit point grasse, comme le vinaigre, ou le vin, & après les avoir ainsi liées, on les laisse sécher de nouveau, & on les délaye avec une liqueur de la même espéce, lorsqu'on veut s'en servir. On applique l'emplâtre, on enduit le pastille, ou on le mêle avec quelque autre matiére plus molle, ou avec du cérat.

CHAPITRE XVIII.

DES CATAPLASMES.

1. *Cataplasme contre la Goutte chaude.*

APRÈS ces notions générales, je passe tout de suite aux cataplasmes, dont on ne se sert presque jamais pour rafraîchir, mais pour échauffer. Il en est cependant un qui est rafraîchissant & qui convient dans la goutte chaude. Il est composé d'une mesure

de noix de galle mures & non mures, d'autant de sémence de coriandre, de ciguë, de larmes de pavots séchées, de gomme, & d'une demi-livre de cérat lavé. Presque tous les autres échauffent; il en est cependant quelqu'uns qui sont résolutifs, & d'autres attractifs; on appelle ces derniers *Epispastiques*. La plûpart sont appropriés à certaines parties du corps.

2. *Cataplasme attractif.*

S'il est nécessaire d'attirer la matiére comme dans l'hydropisie & la pleuresie, dans un abscès qui se forme, dans une légere suppuration, on se sert du cataplasme qui est composé de résine séche, de nître, de gomme ammoniac, de galbanum de chacun p. *; de cire p. *; ou de verdet ratissé, d'encens de chacun p. II. *; de sel ammoniac p. VI. *; d'écaille de cuivre, de cire, de chacun p. VIII. *; de résine séche p. XII. *; & d'un verre de vinaigre. La farine de cumin mêlée avec d'herbe au foulon & de miel, p. II. *, fait le même effet.



Cataplasme

3. *Cataplasme contre la douleur du foye.*

Dans la douleur du foye, on se sert d'un cataplasme fait avec de larmes de baume, p. XII. * ; de coq, de cinnamome, d'écorce de canelier, de myrrhe, de saffran, de jonc rond, de semence de l'arbrisseau dont on tire le baume, d'iris d'Illyrie, de cardamome, d'amome, de nard, de chacun p. XVI. * ; On y ajoute une quantité suffisante d'onguent de nard, pour lui donner la consistance de cérat. Il faut employer ce cataplasme nouvellement fait ; si l'on en veut un qui puisse se conserver, on le prépare avec de térébenthine p. XVI. * ; de cire p. X. * ; qu'on broie & qu'on mêle dans un vin léger.

4. *Cataplasme pour la Ratte.*

Si on a mal à la Ratte, on prépare un cataplasme avec parties égales de myrobolans, & de nître, qu'on broie ensemble ; on verse ensuite dessus du vinaigre fort âcre, pour lui donner la consistance de cérat ; on l'étend sur un linge trempé auparavant dans de l'eau froide ; on l'applique de cette façon, &

on répand par-dessus de la farine d'orge. On ne doit point le laisser appliquer pendant plus de six heures, de crainte qu'il ne détruise la ratte; il vaut mieux en réiterer l'usage deux ou trois fois.

5. *Cataplasme pour différentes maladies.*

Lysias a donné la composition d'un cataplasme qui est bon dans les maladies du foye, de la ratte, dans les abscès, les écrouelles, le gonflement des parotides, dans les suppurations des articles, du talon, ou dans les autres maladies de ces parties; ce cataplasme facilite aussi la digestion; il est composé d'opoponax, de galbanum, de résine, de chacun p. II. *; de gomme ammoniac, de bdellium, de cire, de suif de taureau, d'iris séche, p. IV. *; d'une mesure de graine de romarin, de quarante grains de poivre; on broie toutes ces drogues ensemble, & on en tempére l'activité, en les incorporant dans de la pomade d'iris.

6. *Cataplasme contre les douleurs de côté.*

On se sert dans les douleurs de côté, d'un cataplasme dont la composition est

dûë à Apollophane: il entre dans ce cataplaſme, de réſine, de térébenthine, de ſuie d'encens, de chacun p. IV. *; de bdellium, de gomme ammoniac, d'iris, de ſuif de veau ou de chevre pris ſur les reins, de gui, de chacun p. IV. *; ce cataplaſme adoucit toutes ſortes de douleurs, amollit ce qui eſt dur & échauffe modérement.

7. *Cataplaſme d'Andrée, qui a les mêmes propriétés que le précédent.*

Le cataplaſme d'Andrée a les mêmes propriétés que le précédent; de plus, il eſt réſolutif; il chaſſe les humeurs, fait murir le pûs, ouvre les tegumens lorſque le pûs eſt mur, & procure enſuite la réunion des chairs. Il fait bien ſur les petits & les grands abſcès. Il ſoulage dans les douleurs des articles, des hanches & des piés. Il rétablit ce qu'il peut y avoir de froiſſé à l'intérieur, il amollit les hypocondres lorſqu'ils ſont durs & gonflés; il détache les eſquilles d'os, enfin il eſt bon dans tous les cas, où la chaleur peut être utile; il eſt compoſé de cire, p. XI. *; de gui, de ſuc de ſycaminum, ou autrement de ſycomore, de chacun p. I. *; de poivre rond & long, de parfum

préparé avec la gomme ammoniac, de bdellium, d'iris d'Illyrie, de cardamome, de bois de baume, d'encens mâle, de myrrhe, de résine séche, de chacun p. X. * ; de pyretre, de garou, d'écume de nître, de sel ammoniac, de racine d'aristoloche de Créte, de racine de concombre sauvage, de térébenthine liquide, de chacun p. XX. * ; on ajoute à ces drogues une quantité suffisante d'onguent d'iris, pour les amollir & les lier ensemble.

8. *Cataplasme relâchant, émollient, & résolutif.*

Un des meilleurs cataplasmes qu'on puisse employer pour relacher, amollir & résoudre en même-tems, est celui dont on attribue la composition à Poliarque. Il est fait avec parties égales de jonc quarré, de cardamome, de suie d'encens, d'amome, de cire, & de résine liquide.

9. *Autre semblable.*

Le cataplasme de Nilé produit les mêmes effets. Il est composé de la substance la plus grossiére du saffran, & qui en est pour ainsi dire, comme la

ſcorie, p. IV. * ; de parfum préparé avec la gomme ammoniac, de cire, de chacun p. XXX. * ; on broie ces deux premiers ingrédiens dans du vinaigre, & on fait fondre la cire dans de l'huile roſat ; on mêle enſuite le tout enſemble.

10. *Cataplaſme émollient de Moſchus.*

Le cataplaſme de Moſchus eſt auſſi émollient. Il entre dans ſa compoſition, de galbanum une once, de ſuie d'encens p. III. * ; de cire, de parfum avec la gomme ammoniac un tiers ; de poix ſéche p. II. * ; de vinaigre trois chopines.

11. *Cataplaſme réſolutif de Medus.*

Le cataplaſme de Medus eſt réſolutif. Il eſt compoſé de cire p. III. * ; de panace p. * & demie ; d'écaille d'airain, d'alun rond, d'alun de plume, de chacun p. I. * ; de plomb brûlé, p. I. * & demie.

12. *Autre pareil de Panthéme.*

Le cataplaſme de Panthéme étoit auſſi réſolutif. Il entroit dans ſa compoſition de chaux p. * & demie ; de graine de

moutarde broyée, de fenu-grec, d'alun, de chacun p. I. * ; de ſuif de bœuf p. II. * & demie.

13. *Cataplaſme contre les Ecrouëlles.*

On trouve dans les Auteurs pluſieurs cataplaſmes contre les écrouëlles. Le mauvais caractère de cette maladie, la difficulté qu'il y a de la guérir, ont été cauſe, à ce que je crois, qu'on a tenté beaucoup de remédes, qui ont produit différens effets chez les différentes perſonnes qui étoient attaquées de ce mal. Andrée conſeille de ſe ſervir d'un cataplaſme fait avec de ſemence d'ortie p. I. * ; de poivre rond, de bdellium, de galbanum, de parfum d'ammoniac, de réſine ſéche, de chcaun p. IV. * ; de réſine liquide, de cire, de pyretre, de poivre long, de ſemence de titimalle, ou laitue marine, de ſouffre qui n'a point paſſé par le feu, parties égales.

14. *Autre cataplaſme de Micon, contre les Ecrouëlles.*

Le cataplaſme de Micon, contre les écrouëlles, eſt compoſé de lie deſſéchée, de vinaigre, d'écume de nître, de ſel ammoniac, de graine de mou-

tarde, de cardamome, de racine de concombre ſauvage, de réſine, de chacun p. IV. * ; on broye toutes ces drogues dans un vin doux.

15. *Autre cataplaſme contre le même mal.*

On prépare encore contre les écrouëlles, un cataplaſme plus efficace que les précédens, & qui eſt fait avec parties égales de gui, de fiente de chat, de réſine, de ſouffre qui n'a point paſſé par le feu, & dans lequel il entre de ſouffre ordinaire p. I. * ; de mondique p. IV. * ; de cumin une meſure, & en outre une partie de mondique, deux de ſouffre, & trois de réſine de térébenthine.

16. *Cataplaſme contre les Ecrouëlles & le Phyma.*

Le cataplaſme d'un certain Arabe, réſout les écrouëlles & le phyma. Il eſt composé de myrrhe, de ſel ammoniac, d'encens, de réſine ſéche & liquide, du ſaffran le plus groſſier, de cire p. I. * ; de mondique p. IV. * ; quelques-uns ajoutent à ces ingrédiens, de ſouffre p. II. *.

17. *Cataplaſme contre les Ecrouëlles, les Tubéroſités, & le Cancer.*

Un cataplaſme qui eſt bon contre les écrouellës, les tumeurs qui ſuppurent difficilement, & les cancers, eſt celui qui eſt fait avec de ſouffre p. II. *; de nître p. IV. *; de myrrhe p. VI. *; de ſuie d'encens p. * & demie; de ſel ammoniac p. III. *; de cire p. I. *.

18. *Cataplaſme de Protarchus, contre les Parotides, le Meliceris ou Favus, & les ulcères malins.*

Protarchus employoit dans la tumeur des parotides, le meliceris ou le favus, & les ulcères malins, un cataplaſme composé avec de pierre ponce, de réſine de pin, liquide, de ſuie d'encens, d'écume de nître, d'iris, de chacun p. VIII. *; de cire p. IX. *; & un verre & demi d'huile.

19. *Cataplaſme contre le Panus, & le Phyma.*

On ſe ſert contre le Panus, dès qu'il commence à paroître, & contre le Phyma, d'un cataplaſme fait avec l'ocre d'Attique, deux parties de fleurs

de farine de froment, qu'on broye ensemble, & auxquelles on ajoute une quantité suffisante de miel pour leur donner la consistance de cataplasme.

20. *Cataplasme contre le Phyma.*

On employe pour résoudre toutes les espéces de phyma, un cataplasme qu'on prépare avec de chaux, d'écume de nître, de poivre rond, de chacun p. I.*; de galbanum p. II. *; de sel p. IV. *; qu'on incorpore dans un cérat fait avec l'huile rosat.

21. *Cataplasme pour arrêter la suppuration.*

Le cataplasme qui arrête la suppuration, est fait avec de galbanum, de féve écrasée, de chacun p. I. *; de myrrhe, d'encens, d'écorce de la racine du câprier, de chacun p. IV. *. Il suffit d'appliquer sur les abscès pour les faire venir à maturité, de la poudre de buret brûlé, à laquelle on ajoute le vinaigre.

22. *Cataplasme pour arrêter le sang.*

Si le sang coule trop abondamment, on employe avec succès un cataplasme

qui convient auſſi dans le Phyma, & qui eſt compoſé de bdellium, de ſtyrax, de gomme ammoniac, de galbanum, de réſine de pin, ſéche & liquide, de lentiſque, d'encens, d'iris, de chacun p. II. *.

23. *Cataplaſme pour adoucir la violence du Carcinome & du Phyma.*

On adoucit la violence du Carcinome & du Phyma, avec un cataplaſme compoſé de galbanum, de gui, de gomme ammoniac, de réſine de térébenthine, de chaque p. I. *; de ſuif de taureau p. * & demie, de lie brûlée, la plus grande quantité qu'on peut en faire entrer, ſans cependant rendre le cataplaſme plus ſec qu'il ne doit être.

24. *Cataplaſme qu'on employe dans la contuſion, & la meurtriſſure du viſage.*

On guérit la contuſion & la meurtriſſure du viſage avec le cataplaſme ſuivant, qu'on laiſſe appliqué le jour & la nuit. On prend d'ariſtoloche, de thapſie, de chacun p. II. *; de bdellium, de ſtyrax, de parfum d'ammoniac, de galbanum, de réſine ſéche, & de réſine liquide de lentiſque, d'encens

mâle, d'iris d'Illyrie, de cire, de chacun p. IV. *. Le cataplasme de féve convient aussi dans ce cas.

25. *Cataplasmes* Anastomotiques, *pour ouvrir.*

Il est aussi des cataplasmes que les Grecs appellent *Anastomotiques*, parce qu'ils ont la propriété d'ouvrir. Tel est le cataplasme qui est composé de poivre long, d'écume de nître, de chacun p. II. *; de velar p. IV. *; qu'on incorpore avec du miel. Ces cataplasmes sont aussi propres pour faire ouvrir les écrouëlles. Un des plus efficaces qu'il y ait dans ce genre, est celui qui est fait avec de chaux p. IV. *; de poivre six grains, de nître, de cire, de chacun p. X. *; de miel p. III. *; & une chopine d'huile.

26. *Cataplasme de Micon, pour résoudre, ouvrir & déterger.*

Le cataplasme de Micon est bon pour résoudre, ouvrir & déterger; il est composé avec parties égales d'écume de la mer, de souffre, de nître, de pierre ponce, & d'une quantité de poix & de cire suffisante pour lui donner la consistance de cérat.

27. *Cataplasme pour les os, & les nerfs.*

Voici comme se fait le cataplasme d'Aristogene pour les os ; on prend de souffre p. I. * ; de résine de térébenthine, d'écume de nître, de la partie intérieure de l'oignon de scille, de plomb lavé, de chacun p. II. * ; de suie d'encens p. VIII. * ; de figue séche très-grasse, de suif de taureau, de chacun p. VIII. * ; de cire p. XXI. * ; d'iris de Macédoine p. VI. * ; de sesame froissé une mesure. Ce cataplasme est très-bon pour les nerfs & les articles.

28. *Cataplasme d'Euthyclée, contre les maladies des articles, & toute sorte de douleurs.*

Le cataplasme d'Euthyclée fait un bon effet dans les maladies des articles, dans toutes les espéces de douleurs, dans celle de la vessie ; il convient aussi dans le resserrement des articles, occasionné par une cicatrice récente, ce que les Grecs appellent *Ankylose*. Il est composé d'une mesure de suie d'encens, d'autant de résine, de galbanum en larmes une demi-once, d'ammoniac, de bdellium, de chacun p. * ; de cire

p. * demie. On en fait encore un autre avec d'iris, d'ammoniac, de galbanum, de nître, de chacun p. XIV. *; de résine liquide p. VI. *; de cire p. XVI. *.

29. *Cataplasme de Sosagore, contre les douleurs des articles.*

Il est un cataplasme de Sosagore contre les douleurs des articles; il est composé de plomb brûlé, de larmes de pavots, d'écorce de jusquiame, de styrax, de pain de pourceau, de suif, de résine, de cire parties égales.

30. *Cataplasme de Chrysippe, qui a la même vertu que le précédent.*

Il entre dans le cataplasme de Chrysippe, de résine liquide, de sandaraque, de poivre, de chacun p. XII. *, & un peu de cire.

31. *Cataplasme de Ctésiphon, qui est aussi contre les douleurs des articles, la tumeur des Parotides, le Phyma & les Ecrouëlles.*

Le cataplasme de Ctésiphon est composé de cire de Créte, de résine de térébenthine, de nître très-rouge, de

chacun p. * demie ; & trois verres d'huile. Mais on doit répandre auparavant ſur ce nître pendant trois jours de ſuite, de l'eau, le broyer, & le faire enſuite bouillir avec un ſétier de cette eau, juſqu'à ce qu'elle ſoit toute conſumée. Ce cataplaſme convient dans la tumeur des parotides, dans le phyma, & les écrouëlles ; il eſt bon auſſi pour rendre de la fluidité aux humeurs qui ſe ſont arrêtées, & épaiſſies.

32. *Cataplaſme dont on ſe ſert dans les maladies des articles.*

On ſe trouve bien auſſi d'appliquer dans les maladies des articles, un cataplaſme fait avec de figues ſéches une partie, mêlée avec l'herbe au chat, ou bien avec le raiſin de bois dépouillé de ſes ſemences, & mêlé avec le pouliot.

33. *Cataplaſme d'Ariſton, dont on ſe ſert dans la goutte, le phyma récent, & les différentes eſpéces de douleurs.*

Les cataplaſmes dont nous venons de parler, procurent auſſi du ſoulagement dans la goutte, mais Ariſton ſe ſervoit dans cette maladie, d'un cataplaſme particulier, fait avec de nard,

de cinnamome, de canelle, de chamæleon, de jonc rond, de chacun p. VIII. *; de ſuif de chevre, fondu dans l'onguent d'iris, p. XX. * ; d'iris p. I. * ; qu'on a fait macérer auparavant pendant vingt jours dans du vinaigre très-fort. Ce même cataplaſme réſout le phyma récent, & diſſipe toutes ſortes de douleurs.

34. *Cataplaſme de Théoxene, contre les douleurs des piés.*

Théoxene employoit dans les douleurs des piés un cataplaſme fait avec un tiers de ſuif pris de deſſus les reins, & deux parties de ſel, dont il frottoit une membrane qu'il mettoit ſur les piés; il appliquoit par-deſſus cette membrane, du parfum d'ammoniac, diſſout dans du vinaigre.

35. *Cataplaſme de Numenius, contre la goutte des piés, & des autres articles, accompagnée de dureté.*

Dans la goutte des piés & des autres articles accompagnée de dureté, Numenius rendoit de la ſoupleſſe & de la molleſſe à ces parties, avec le cataplaſme ſuivant : il prenoit d'abrotanum,

de fleurs de roſes ſéches, de larmes de pavots, de chacun p. III. * ; de réſine de térébenthine p. IV. * ; d'encens, d'écume de nître, de chacun p. VIII. * ; d'iris, d'ariſtoloche, de chacun p. XII. * ; de cire p. III. * ; auxquels il ajoutoit un verre de gomme de cédre, trois verres d'huile de laurier, & un ſétier d'huile acerbe.

36. *Cataplaſme de Décius, contre le cal des articles.*

Décius employoit contre le cal des articles un cataplaſme fait avec de chaux p. IV. * ; de ceruſe p. VIII. * ; de réſine de pin p. XX. * ; & de poivre gr. XXX. * ; de cire p. II. *. On verſe ſur ces drogues à meſure qu'on les broye, une chopine de vin doux.

CHAPITRE XIX.

Des Emplâtres.

IL n'eſt point d'emplâtre dont on retire plus d'avantage, que de ceux qu'on applique ſur les bleſſures, lorſqu'elles ſont encore ſanglantes. Les Grecs appellent ces emplâtres *Enema ;* ils arrêtent

rêtent les progrès de l'inflammation, à moins qu'elle ne ſoit fort conſidérable ; & dans ce cas là même, ils en diminuent la violence. Ils réuniſſent auſſi les lévres des plaies qui ne ſont point accompagnées d'hémorragie, & les font cicatriſer. Il n'entre aucune ſorte de graiſſe dans leur compoſition ; c'eſt pourquoi les Grecs les appellent *Alipanta*.

1. *Emplâtre barbare noir, qu'on applique ſur les playes, lorſqu'elles ſont encore ſanglantes.*

Un des meilleurs emplâtres de cette éſpéce, eſt celui qu'on appelle barbare ; il eſt compoſé de verdet, p. XII.* ; de litharge, p. XX. * ; d'alun, de poix ſéche, de réſine de pin ſéche, de chacun p. I. * ; auxquels on ajoute une chopine d'huile, & autant de vinaigre.

2. *Emplâtre choacon noir, qui a la même propriété.*

L'emplâtre choacon a la même propriété. Il eſt fait avec de litharge p. X. *, & autant de réſine ſéche ; on doit faire bouillir auparavant la litharge dans trois chopines d'huile. La couleur de ces

deux emplâtres eſt noire; couleur que donne preſque toujours la poix & la réſine, de même que le bitume donne une couleur très-noire; le verdet ou l'écaille de cuivre, une verte; le minium, une rouge; la ceruſe, une blanche.

3. *Emplâtre Baſilic noir, qui produit le même effet.*

Il eſt peu de compoſitions en fait d'emplâtres, dans leſquelles la variété du mélange produiſe quelque changement; c'eſt pourquoi la couleur de l'emplâtre baſilic eſt auſſi noire. Cet emplâtre eſt fait avec d'opoponax, p. I. *; de galbanum, p. II. *; de poix & de réſine de chacun p. X. * & d'un demi verre d'huile.

4. *Emplâtre Smaragdin, qui convient dans le même cas.*

On appelle ſmaragdin, un emplâtre qui eſt très-vert, & qui eſt compoſé de réſine de pin, p. III. *; de cire, p. I. *; de verdet, demi p. *; de poudre très-fine d'encens, p. II. *; d'autant d'huile & de vinaigre, pour lier enſemble la poudre d'encens, & le verdet.

5. *Emplâtre roux, qui a la même vertu que les précédens.*

Il est aussi un emplâtre d'une couleur presque rousse, qui améne très-promptement les plaies à cicatrice. Il est composé d'encens, p. I. * ; de résine, p. II. * ; d'écaille d'airain, p. III. * ; de litharge, p. XX. * ; de cire, p. C. * , & d'une chopine d'huile.

6. *Emplâtre* Paracolletique, *pour la même chose.*

Il y a aussi un emplâtre qu'on appelle *paracolletique*, parce qu'il est glutinatif. Il est fait avec de bitume, d'alun de plume, p. IV. * ; de litharge, p. IV. * ; & une chopine de vieille huile.

7. *Emplâtre* Céphalique *de Philotas, qui convient dans les blessures de tête.*

Outre les emplâtres dont nous venons de parler, il en est encore de la même espéce, que les Grecs ont appellé *céphaliques*, parce qu'ils conviennent dans les blessures de tête. L'emplâtre de Philotas est composé de terre

d'Erétrie, de chalcitis, de chacun p. IV. * ; de myrrhe, d'airain brûlé, de chaque, p. X. * ; de colle, p. IV. * ; de verdet ratiſſé, d'alun rond, de miſy crud, d'ariſtoloche, de chaque, p. VIII. * ; d'écaille de cuivre, p. XX. * ; d'encens mâle, p. II. * ; de cire, p. I. * ; d'huile roſat, & d'huile acerbe, trois verres ; & d'une quantité ſuffiſante de vinaigre, pour pouvoir broyer dedans toutes les matiéres ſéches qui entrent dans cet emplâtre.

8. *Emplâtre vert, qui convient auſſi dans les bleſſures de tête.*

L'emplâtre vert convient auſſi dans les bleſſures de tête ; il eſt fait avec de cuivre brûlé, d'écaille de cuivre, de myrrhe, de colle, de chaque, p. IV. * ; de miſy crud, de verdet ratiſſé, d'ariſtoloche, d'alun rond, de chaque, p. VIII. * ; de cire, p. V. * ; d'huile une chopine, & d'une quantité ſuffiſante de vinaigre.

9. *Emplâtre* Tetrapharmaque, *ſuppuratif.*

Un des meilleurs emplâtres ſuppuratifs qu'on puiſſe employer, & qui eſt très-facile à préparer, eſt l'emplâtre

que les Grecs appellent *tetrapharmaque*. Il eſt fait avec parties égales, de cire, de poix, de réſine, de ſuif de taureau, ou de veau, ſi l'on n'a point de ce premier.

10. *Emplâtre* Enneapharmaque, *ſuppuratif & déterſif.*

L'emplâtre *enneapharmaque* eſt auſſi ſuppuratif; mais plus déterſif que le premier. Il entre dans ſa compoſition neuf drogues qu'on mêle en pareille quantité; la cire, le miel, le ſuif, la réſine, la myrrhe, l'huile roſat, la moëlle de cerf, de veau, ou de bœuf, l'œſipe & le beure, qu'on mêle en pareille quantité.

11. *Emplâtres qui ſont en même tems ſuppuratifs & déterſifs.*

Il eſt certains emplâtres qui ſont en même tems ſuppuratifs & déterſifs. Ces emplâtres valent mieux que les autres, s'il eſt néceſſaire de faire ſuppurer, & de déterger; autrement ils ſont moins bons. On ne doit donc les employer que lorſqu'on a ces deux indications à remplir, ou bien, lorſqu'on n'en a qu'une des deux, mais qu'on n'a pas

d'emplâtre qui y ſoit approprié; car ſi on a ſéparément des emplâtres de l'une & de l'autre eſpéce, on ne doit point faire uſage de ces premiers; il vaut mieux employer ceux qui conviennent ſpécialement à l'indication préſente. Je vais en donner deux exemples qui ſerviront de modéle pour la compoſition des autres.

12. *Emplâtre d'Attale, dont on ſe ſert dans les plaies.*

On ſe ſert dans les plaies, de l'emplâtre d'Attale, qui eſt compoſé d'écaille d'airain, p. VI. *; de ſuie d'encens, p. XV. *; d'autant d'ammoniac; de réſine liquide de térébenthine, p. XXV. *; d'autant de ſuif de taureau; de trois chopines de vinaigre, & d'un ſétier d'huile.

13. *Emplâtre de Judée, qui convient dans les fractures du crâne.*

Parmi les emplâtres qui conviennent dans les fractures du crâne, il en eſt un dont on attribue la compoſition à Judée: il eſt fait avec de ſel, p. IV. *; d'écaille d'airain rouge, d'airain brûlé, de chacun p. XII. *; de parfum d'am-

moniac, de ſuie d'encens, de réſine ſéche, de chaque p. VI. *; de réſine de colophone, de cire, de ſuif de veau préparé, de chacun p. XX. *; on y ajoute un demi verre de vinaigre, & un peu moins d'un verre d'huile; nous appellons drogues préparées, celles que les Grecs appellent *Tetherapeumenes*, comme lorſqu'on ôte avec ſoin, du ſuif ou de quelque autre médicament, toutes les péllicules.

14. *Emplâtres* Epiſpaſtiques.

Il eſt auſſi des emplâtres particuliers pour attirer les humeurs; on les nomme *Epiſpaſtiques*. Tel eſt celui qu'on appelle *Diadaphnidon*, à cauſe des bayes de laurier qui entrent dans ſa compoſition. Il eſt fait avec de réſine de térébenthine, p. X. *; de nître, de cire, de poix ſéche, de bayes de laurier, de chaque p. XX. *, & un peu d'huile. Toutes les fois que je dirai qu'on doit employer, ou des bayes, ou des amandes, ou quelque choſe de ſemblable, il eſt bon de ſçavoir que j'entends toujours qu'on doit ôter la pellicule dont elles ſont couvertes, avant que de les mettre en uſage.

15. *Autre de la même eſpéce, attractif & ſuppuratif.*

On donne auſſi le nom de *diadaphnidon* à un autre emplâtre, qui eſt attractif & ſuppuratif. Il eſt fait avec parties égales de ſuif de veau, de parfum d'ammoniac, de poix, de cire, de de nître, de bayes de laurier, de réſine ſéche, dariſtoloche & de pyretre.

16. *Emplâtre de Philocrate, attractif & ſuppuratif.*

L'emplâtre de Philocrate a les mêmes vertus que les précédens ; il eſt composé de ſel ammoniac, p. VII. * ; d'ariſtoloche, p. VIII. * ; de cire, de réſine de térébenthine, de ſuie d'encens, de chaque p. XV. * ; de litharge d'argent, p. XXXII. * ; on ajoute à cet emplâtre, pour le rendre ſuppuratif, d'iris, p. III. * ; de galbanum, p. VI. *.

17. *Emplâtre attractif.*

Un des meilleurs emplâtres attractifs eſt l'emplâtre que les Grecs appellent *Rhypodes* à cauſe de ſa reſſemblance avec des ordures. Il eſt composé de myrrhe,

myrrhe, de ſafran, d'iris, de propolis, de bdellium, de grains de grenade, d'alun de plume & d'alun rond, de miſy, de chalcitis, de vitriol bouilli, d'opoponax, de ſel ammoniac, de gui, de chacun, p. IV. *; d'ariſtoloche, p. VIII. *; d'écaille d'airain, p. XVI. *; de réſine de térébenthine, p. LXXV. *; de cire, & de ſuif de taureau ou de veau, de chacun p. C. *.

18. *Emplâtre d'Hecaté, attractif.*

Hecaté faiſoit auſſi un emplâtre attractif, avec de galbanum p. II. *; de ſuie d'encens, p. IV. *; de poix, p. VI. *; de cire, & de réſine de térébenthine, de chaque p. VIII. *. On ajoute à ces drogues, un peu de pommade d'iris.

19. *Emplâtre Alexandrin, verd, attractif.*

L'emplâtre Alexandrin, verd, eſt auſſi attractif; il eſt compoſé d'alun de plume, p. VIII. *; de ſel ammoniac, p. VII. *; d'écaille d'airain, p. XVI. *; de myrrhe, d'encens, de chaque p. XVIII. *; de cire, p. CL. *; de réſine de colophone ou de pin, p. CXC. *;

d'huile une chopine, & d'un ſétier de vinaigre.

20. *Des emplâtres rongeans.*

Il eſt auſſi quelques emplâtres rongeans, que les Grecs appellent *Septiques.* Tel eſt celui qui eſt compoſé de réſine de térébenthine, de ſuie d'encens, de chaque p. II. *; d'écaille d'airain, p. I. *; de ladanum, p. II. *; d'autant d'alun, de litharge d'argent, p. IV. *.

21. *Emplâtre qui ronge les parties molles, détruit la texture des os, & conſume les chairs fongeuſes.*

Il eſt un emplâtre qui ronge puiſſamment les parties molles du corps, qui détruit la texture des os, & conſume les chairs fongeuſes. Cet emplâtre eſt fait avec une once de litharge d'argent, une once d'écaille d'airain, deux onces de nître qui n'a point paſſé par le feu; de pierre d'Aſſos, d'ariſtoloche, de chaque un ſixiéme; de cire, de réſine de térébenthine, d'encens, de vieille huile, de vitriol, de ſel ammoniac, p. demie; de verdet ratiſſé, huit onces; d'une chopine de vinaigre de ſcille, & d'autant de vin d'Aminée.

22. *Emplâtre contre les morsures, & les autres plaies récentes.*

EMPLATRE NOIR DE DIOGENE.

Il est aussi des emplâtres contre les morsures. Tel est l'emplâtre noir de Diogene, qui est composé de bitume, de cire, de résine de pin séche, de chaque p. XX. * ; de litharge d'argent, p. C. *, & d'un sétier d'huile ; ou bien d'écaille d'airain, p. IV. * ; de ceruse, & de verdet ratissé, de chaque p. VIII. * ; d'ammoniac, p. XII. * ; de cire, de résine de pin, de chaque p. XXV. * ; de litharge d'argent, p. C. *, & d'un sétier d'huile ; ou bien enfin, d'écaille d'airain, p. XIV. * ; de galbanum, p. VI. * ; de ceruse, & de verdet ratissé, de chaque p. VIII. * ; d'ammoniac, p. XII. * ; de cire, de résine de pin, de chaque p. LV. *. On fait bouillir la litharge d'argent dans ces drogues.

23. *Emplâtre d'Ephese, rouge, qu'on emploie dans les mêmes cas.*

L'emplâtre rouge, d'Ephese, convient dans les mêmes cas ; il est fait avec de résine de térébenthine, p. II. * ;

de galbanum, p. IV. * ; de garou, p. VI. * ; de ſuie d'encens, p. VI. * ; de cire, p. VIII. * ; de litharge d'argent, p. LVI. *, & d'une chopine de vieille huile.

24. *Autre emplâtre dont on ſe ſert auſſi dans les mêmes cas.*

On ſe ſert auſſi dans les mêmes cas de l'emplâtre ſuivant, qui eſt fait avec d'écaille d'airain, de ſuie d'encens, de chaque p. IV. * ; de galbanum, p. VI. * ; de ſel ammoniac, p. XII. Z. * ; de cire, p. XXV. *, & de trois chopines d'huile. On applique auſſi avec ſuccès ces emplâtres ſur les autres bleſſures récentes.

25. *Emplâtres blancs qui conviennent danſles bleſſures légéres & récentes.*

Il eſt auſſi des emplâtres blancs, adouciſſans, qu'on appelle en Grec *Leuca*, qui conviennent preſque dans toutes les bleſſures légères, & récentes. Tel eſt l'emplâtre qui eſt fait avec de ceruſe, p. LII. * ; de ſuif de veau, préparé, & de cire, de chacun p. LVIII. * ; de trois chopines d'huile, dans laquelle on fait bouillir la ceruſe.

26. *Emplâtre d'Elephant.*

Il eſt encore un autre emplâtre très-blanc, qui eſt fait avec de ceruſe, p. XX. * ; de cire, p. LV. * ; d'une chopine d'huile, & d'un ſétier d'eau. Il faut remarquer que toutes les fois qu'on fait entrer la ceruſe, ou la litharge dans un emplâtre, on doit les faire bouillir dans de l'huile, & de l'eau. L'emplâtre dont nous venons de donner la compoſition, eſt très-blanc ; c'eſt pourquoi on l'appelle l'emplâtre d'Elephant.

27. *Emplâtres adouciſſans.*

Il eſt auſſi certains emplâtres adouciſſans, qu'on appelle en Grec *Lipara.* Tel eſt celui qui eſt fait avec de minium, p. IV. * ; de litharge d'argent, p. XXV. * ; de cire & de graiſſe de porc, de chaque p. XXXV. * ; & de quatre jaunes d'œufs.

28. *Emplâtre adouciſſant.*

Voici un autre emplâtre de la même eſpéce. Prenez de cire, de réſine de térébenthine, de chaque p. V. * ; de

ceruſe, p. VIII. * ; de litharge d'argent, de recrément de plomb, de chaque p. X. * ; d'huile de palme de chriſt, & de myrrhe, de chaque le tiers d'une chopine.

29. *Emplâtre adouciſſant d'Archagatus.*

Archagatus a auſſi donné la compoſition d'un emplâtre adouciſſant, qui eſt fait avec de miſy bouilli, d'airain brûlé, de chacun p. IV. * ; de ceruſe bouillie, p. VIII. * ; de réſine de térébenthine, p. X. * ; de litharge d'argent, p. VI. *.

30. *Emplâtres de la même eſpèce qui ſont auſſi propres pour adoucir.*

Les emplâtres ſuivans ſont auſſi de la même eſpéce. Ils ſont faits avec de litharge d'argent, de cire, de graiſſe de porc, de chaque p. XXVII. * ; de jaunes d'œufs cuits, & une chopine d'huile roſat ; ou bien avec de cérat préparé avec l'huile de myrthe, trois parties ; de graiſſe de porc, un quart, & un peu de recrément de plomb. Tel eſt encore l'emplâtre fait avec une demi-

livre de litharge d'argent, qu'on fait bouillir dans une chopine d'huile, & une chopine d'eau de la mer, jusqu'à ce que la liqueur soit entiérement réduite; on y mêle un peu de cire. On peut aussi faire un emplâtre de la même espéce, avec parties égales de cire, de suif, d'antimoine, de litharge d'argent, & de ceruse.

CHAPITRE XX.

DES PASTILLES.

Et premiérement des Pastilles qui sont propres pour cicatriser, & guérir les blessures récentes.

LES pastilles ont aussi différentes propriétés; il en est qui sont propres pour cicatriser, & guérir les blessures récentes. Tel est celui qui est fait avec de chalcitis, de misy, d'écume de nître, de fleurs d'airain, de noix de galle, d'alun de plume qu'on fait bouillir légérement, de chaque p. I. *; d'airain brûlé, de grains de grenade, de chacun p. III. *. On délaye ce pas-

tille dans du vinaigre, & on l'étend ainsi sur la playe, lorsqu'il est tems de la cicatriser. Mais si la partie blessée est nerveuse ou musculeuse; il est plus à propos de mêler ce pastille avec du cérat dont on met un neuviéme, avec huit parties de ce premier.

1. *Autre pastille qui fait le même effet.*

Voici un autre pastille de la même espéce. Prenez de bitume, d'alun de plume, de chacun p. I. *; d'airain brûlé, p. IV. *; de litharge d'argent, p. XI. *, & un sétier d'huile.

2. *Du Pastille* Sphragis, *propre à cicatricer les playes, & dont la composition est dûe à Polyidas.*

Le Pastille dont Polyidas est l'Auteur, est très-rénommé: on l'appelle en Grec *Sphragis.* Il est fait avec d'alun de plume p. IV. *; de vitriol p. II. *; de myrrhe p. V. *; autant d'aloës; de grains de grenade, de fiel de taureau, de chacun p. VI. *. On broye ensemble toutes ces drogues, & on les mêle dans du vin austère.

3. *Pastille qu'on employe dans les ulcères sordides & gangreneux des oreilles, des narines, des parties honteuses, & dans l'inflammation de ces mêmes parties.*

On employe dans les ulcères sordides & gangreneux des oreilles, des narrines, des parties honteuses, & dans l'inflammation de ces mêmes parties, un pastille fait avec de borax p. I. * ; de vitriol, d'alun de plume, de chaque p. II. * ; d'écorce d'alkekenge p. IV. * ; de minium p. VI. * ; de litharge d'argent p. XII. * ; de ceruse p. XVI. *, qu'on lie avec le vinaigre, & qu'on délaye dans la même liqueur, lorsqu'on veut s'en servir.

4. *Pastille d'Andron, contre l'inflammation de la luette, les ulcères sordides & le chancre des parties honteuses.*

On se sert du Pastille d'Andron dans l'inflammation de la luette, les ulcères sordides, & le chancre des parties obscènes. Il est composé avec de noix de galle, de vitriol, de myrrhe, de chaque p. I. * ; d'Aristoloche, d'alun de

plume, de chaque p. II. *; de grains de grenade p. XXV. *. On incorpore toutes ces drogues ensemble avec du vin cuit, & lorsqu'on veut s'en servir, on les délaye dans du vin ou du vinaigre, selon que le mal qu'on a à traiter, est plus ou moins grave.

5. Pastille contre les fissures de l'anus, la rupture des vaisseaux sanguins, & le chancre.

Il est un Pastille dont on se sert spécialement dans les fissures de l'anus, la rupture des vaisseaux sanguins, & le chancre; il est fait avec de verdet, p. II. *; de myrrhe p. IV. *; de gomme p. VIII. *; d'encens p. XII. *; d'antimoine, de larmes de pavot, d'acacia, de chacun p. XVI. *; qu'on broye dans du vin, & qu'on délaye aussi dans la même liqueur, lorsqu'on veut en faire usage.

6. Pastille pour faire sortir la Pierre de la vessie.

Le Pastille suivant paroît propre pour faire sortir avec l'urine la Pierre de la vessie; il est composé avec parties égales de canelle, de saffran, de myrrhe,

de coq, de nard, de cinnamome, de réglisse, de baume, d'hypericum : on broye toutes ces drogues ensemble, on verse dessus du vin doux, & on en forme des pastilles qui pesent chacun p. I.*; on en fait prendre un tous les matins à jeun.

CHAPITRE XXI.

Des Pessaires.

LES trois compositions dont nous venons de parler, le Cataplasme, l'Emplâtre, & le Pastille, sont d'un usage aussi varié qu'étendu. Mais il est encore d'autres genres de remédes qui ont aussi leur utilité; comme ceux qui sont destinés uniquement à l'usage des femmes. On les appelle en Grec *Pessaires*. Voici la maniére dont on s'en sert : lorsqu'ils sont faits, on les étend sur une laine fort douce, & on introduit cette laine dans les parties naturelles des femmes.

1. *Pessaire pour faire venir les régles.*

Pour provoquer les menstrues, on fait un pessaire avec deux figues de caunus,

auxquelles on ajoute de nître p. I. * ; ou bien avec la ſémence d'ail broyée, à laquelle on ajoute un peu de myrrhe qu'on incorpore avec l'onguent de lis ; ou bien avec la moëlle de concombre ſauvage qu'on délaye dans du lait de femme.

2. *Peſſaire émollient.*

Le Peſſaire émollient ſe prépare avec un jaune d'œuf, le fenugrec, l'huile roſat, & le ſafran qu'on mêle enſemble. On peut auſſi le préparer avec d'élaterium p. III. * ; autant de ſel, de raiſin des bois p. VI. * ; qu'on incorpore avec du miel.

3. *Autre Peſſaire qui fait le même effet.*

Le Peſſaire de Boëthus produit le même effet ; il eſt fait avec de ſafran, de réſine de térébenthine, de chaque p. IV. * ; de myrrhe p. III. * ; d'huile roſat p. I. * ; de ſuif de veau p. III. * ; de cire p. II. *. On mêle toutes ces drogues enſemble.

4. *Pessaire de Numenius, dont on se sert dans l'inflammation de la matrice.*

Un des meilleurs Pessaires qu'on puisse employer dans l'inflammation de la matrice, est le Pessaire de Numenius ; il est fait avec de safran p. III. * ; de cire p. I. * ; de beurre p. VIII. * ; de graisse d'oye p. XII. * ; deux jaunes d'œuf cuits, & un peu moins d'un verre d'huile rosat.

5. *Pessaire pour faire sortir de la matrice, l'Enfant mort.*

Si l'Enfant est mort dans la matrice, il faut pour le faire sortir plus facilement, préparer un Pessaire avec l'écorce de grenadier pilée dans de l'eau, & en faire usage.

6. *Pessaire qu'il faut employer dans la suffocation de matrice.*

Si une femme est sujette a avoir des suffocations de matrice, on se sert d'un Pessaire fait avec les escargots broyés & brûlés avec leurs coquilles, qu'on incorpore dans du miel.

7. Peſſaire contre la ſtérilité.

Si une femme eſt ſtérile, on a recours à un Peſſaire fait avec la graiſſe de lion, mêlée avec l'huile roſat.

CHAPITRE XXII.

Des Médicamens qu'on employe ſous une forme ſéche ; & en premier lieu, de ceux qui ſont propres pour ronger les chairs fongeuſes.

Il eſt des Médicamens qu'on employe ſous une forme ſéche, & dont les parties ne ſont point liées entr'elles ; on les répand alors en forme d'aſperſion ; ou bien les parties ſont unies entr'elles par l'interméde de quelque liquide, & on s'en ſert en maniére d'onction. Tel eſt un mélange qui eſt propre pour ronger les chairs baveuſes, & qui eſt fait avec d'écaille de cuivre, de ſuie d'encens, de chaque p. I. * ; de verdet p. II. *. Ces mêmes ingrédiens mêlés avec du miel, détergent les ulcères, & procurent la regénération des chairs, lorſqu'ils ſont mê-

lés avec la cire. Le misy & la noix de galle mêlés ensemble en parties égales, rongent aussi les chairs. On peut s'en servir sous une forme séche, en les répandant sur la partie qu'on veut ronger, ou bien en forme d'onction, en les incorporant dans de la calamine.

2. *Différentes Compositions pour ronger doucement les chairs, s'opposer à leur pourriture, & l'empêcher de s'étendre.*

On se sert avec succès pour ronger doucement les chairs, s'opposer à leur pourriture, & l'empêcher de s'étendre, du miel mêlé avec la lentille, ou le marrube, ou les feuilles d'olivier, qu'on a fait bouillir auparavant dans du vin; du mélilot bouilli dans du vin miellé, & ensuite écrasé; de la chaux incorporée dans du cérat; des amandes améres mêlées avec de l'ail, mais de façon qu'il n'y ait qu'un tiers d'ail, & auxquelles on ajoute un peu de safran; on employe aussi une composition faite avec de litharge d'argent p. VI. *; de corne de bœuf brûlée p. XII. *; d'huile de myrthe & de vin trois verres; ou bien avec de fleurs de grenade, de

vitriol, d'aloës, de chaque p. II. * ; d'alun de plume, d'encens, de chaque p. IV. * ; de noix de galle p. VIII. * ; d'aristoloche p. X. *. On peut aussi faire usage de l'orpiment mêlé avec le chalcitis, ou le nître, ou la chaux, ou le papier brûlé; mais il agit plus puissamment, car il brûle même les parties sur lesquelles on l'applique; on se sert encore du sel mêlé avec du vinaigre, ou de la composition suivante. Prenez de chalcitis, de grains de grenade, d'aloës, de chaque p. II. * ; d'alun de plume, d'encens, de chaque p. IV. * ; de noix de galle p. VIII. * ; d'aristoloche p. X. * ; de miel quantité suffisante pour lier ensemble tous les ingrédiens. Ou bien prenez de cantharides, de souffre, de chaque p. I. * ; d'yvraie p. III. * ; incorporez-les avec une quantité suffisante de poix liquide ; ou bien faites un mélange de chalcitis, de résine, & de ruë, ou de diphryge & de résine, ou de raisin des bois avec la poix liquide. La lie de vin brûlée, la chaux & le nître mêlés en parties égales, produisent les mêmes effets, de même qu'une composition faite avec d'alun de plume p. I. * ; d'encens, de sandaraque, de nître, de chaque p. I.* ; de noix de galle p. VIII.* ;

d'aristoloche

d'ariſtoloche, p. X. * ; & d'une quantité ſuffiſante de miel.

3. *Compoſition d'Hera.*

La compoſition d'Hera eſt faite avec de myrrhe, de chalcitis, de chaque p. II. * ; d'aloës, d'airain, d'alun de plume, de chaque p. IV. * ; d'ariſtoloche, de noix de galle non mures, de chaque p. VIII. * ; d'écorce de grenade pilée, p. XX. *.

4. *Compoſition de Judée.*

Nous avons encore la compoſition de Judée, dans laquelle il entre deux parties de chaux, un tiers de nître fort rouge, qu'on lie enſemble avec de l'urine d'un jeune enfant, pour leur donner la conſiſtance de raclure de peau. Mais on doit avant que de s'en ſervir, mouiller la partie ſur laquelle on veut l'appliquer.

5. *Compoſition d'Iolle.*

Iolle faiſoit un mélange avec de papier brûlé, de ſandaraque, de chaque p. I. * ; de chaux, p. II. *, & autant d'orpiment.

6. Mêlange pour arrêter l'hémorragie des membranes du cerveau ou des autres parties, & dont on ſe ſert auſſi pour guérir le chancre, cicatriſer les playes, & conſumer les chairs fongeuſes.

Si le ſang coule de la membrane qui enveloppe le cerveau, il faut répandre deſſus un jaune d'œuf cuit & mis en poudre. Mais ſi l'hémorragie vient de quelque autre partie, on ſe ſert d'une poudre faite avec d'orpiment, d'écaille d'airain, de chaque p. I. * ; de ſandaraque, p. II. *, & de marbre bouilli, p. IV. * ; ces mêmes ingrédiens font auſſi un bon effet dans le chancre. On emploie pour cicatriſer les playes, une compoſition faite avec d'écaille d'airain, de ſuie d'encens, de chaque p. II. * ; de chaux partie IV. Cette même compoſition eſt auſſi propre pour conſumer les chairs fongeuſes.

7. Compoſition de Timée contre le feu ſacré & le chancre.

Timée employoit dans le feu ſacré, & dans le chancre, une compoſition faite avec de myrrhe, p. II. * ; d'encens ;

de vitriol, de chaque p. III. * ; de ſandaraque, d'orpiment, d'écaille d'airain, de chaque p. IV. * ; de noix de galle, p. VI. * ; de ceruſe brûlée, p. VIII. *. Ces ingrédiens font le même effet, ſoit qu'on les employe en poudre, ſoit qu'on les incorpore avec du miel.

8. *Mélanges pour exciter l'éternument.*

On excite l'éternument, en faiſant reſpirer par les narines de l'hellébore blanc, ou de l'herbe au foulon. On fait auſſi éternuer avec un mélange de poivre, d'hellébore blanc, de chaque p. III. * ; de caſtoreum, p. I. * ; d'écaille de nître, p. II. *, & d'herbe au foulon, p. III. *.

Des ingrédiens qu'on doit employer dans les gargariſmes.

On emploie les gargariſmes ou pour adoucir, ou pour répercuter, ou pour faire couler l'humeur. Les gargariſmes adouciſſans ſe font avec le lait, la crême d'orge, ou de ſon ; les aſtringens avec de l'eau dans laquelle on a fait

bouillir ou de la lentille, ou des fleurs de roſes ou de ronces, ou des coings, ou des dattes. Les attractifs ſe préparent avec la moutarde & le poivre.

CHAPITRE XXIII.

Des antidotes, & des maladies où il convient de les employer.

On ſe ſert rarement des antidotes; mais leur uſage eſt quelquefois fort néceſſaire, parce qu'ils remédient à de très-grands maux. On les emploie avec ſuccès, toutes les fois qu'il y a quelque choſe de froiſſé dans le corps, ſoit parce qu'on a reçu quelque coup, ſoit parce qu'on eſt tombé de quelque endroit élevé. On s'en ſert auſſi dans les douleurs des viſcères, de la plevre, du goſier, & des parties intérieures. On en fait ſur-tout uſage, lorſqu'on a été mordu par une bête venimeuſe, ou lorſqu'on a bu ou mangé du poiſon.

1. *Compoſition de l'antidote.*

Il eſt une eſpéce d'antidote qui ſe fait avec de larmes de pavot, p. * Z.

d'acorus, de feuille indienne, p. V. * ; d'iris d'Illirie, de gomme, de chaque p. II. * ; d'anis, p. III. * ; de nard des Gaules, de feuilles de roſes ſéches, de cardamome, de chaque p. IV. * ; de perſil, p. * III. Z. de trefle, p. V. * ; de caſſe noire, de ſil, de bdellium, du fruit de baume, de ſemence de pavot blanc, de chaque p. * Z. de ſtyrax, p. V. * Z. de myrrhe, d'opoponax, de nard de Syrie, d'encens mâle, de ſuc d'hypociſte, de chaque p. VI. * ; de caſtoreum, p. VI. * ; de coq, de poivre blanc de galbanum ; de réſine de térébenthine, de ſafran, de fleurs de jonc rond, de chaque p. VI. * Z. de régliſſe, p. VIII. * Z. On mêle toutes ces drogues dans du miel ou dans du vin de raiſins cuits au ſoleil.

2. *Autre antidote qu'on appelle ambroſie, que Zopyrus fit pour le Roi Ptolémée.*

Il eſt une autre eſpéce d'antidote qu'on appelle Ambroſie, que Zopyrus fit pour le Roi Ptolémée ; il ſe prépare avec les drogues ſuivantes. Prenez de coq, d'encens mâle, de chaque p. V.* ; de poivre blanc, p. * Z ; de fleurs de

jonc rond, p. II. * ; de cinnamome, p. III. * ; de caſſe noire, p. IV. * ; de ſafran de Cilicie, p. IV. * Z ; de myrrhe, qu'on appelle ſtacté, p. V. * ; de nard d'Inde, p. * V. Z. On broye tous ces ingrédiens, & on les incorpore dans du miel cuit, & l'orſqu'on veut s'en ſervir, on en prend la groſſeur d'une féve d'Egypte, qu'on délaye dans du vin.

3. *Antidote de Mithridate.*

L'antidote de Mitridate eſt des plus renommé. On dit que ce Roi étoit dans l'uſage d'en prendre tous les jours, & que par-là, il ſe mit à l'abri de tous les poiſons. Il entre dans la compoſition du mithridate, de coq, p. Z. * ; d'acorus, p. V. * ; d'hypericum, de cumin, de ſagapenum, de ſuc d'acacia, d'iris d'Illirie, de cardamome, de chaque p. II. * ; d'anis, p. III. * ; de nard des Gaules, de racine de gentiane, de feuilles de roſes ſéches, de chaque p. IV. * ; de larmes de pavots, de perſil, de chaque p. IV. * Z ; de caſſe, de livêche, d'yvraie, de poivre long, de chaque p. VI. * ; de ſtyrax * p. V. Z ; de caſtoreum, d'encens, de ſuc d'hypociſte, de myrrhe, d'opoponax, de chaque p. VI. * ; de

ſeuilles de malabar, p. VI. *; de fleurs de jonc rond, de réſine de térébenthine, de galbanum, de ſemence de carotte de Crete, de chaque p. * V. Z; de nard, de baume, de chaque p. * VI. Z; de thlaſpi, p. VI. *; de racine de Pont; p. VII. *; de ſafran, de gingembre, de cinnamome, de chaque p. VIII. *. On broye toutes ces drogues & on les incorpore dans du miel. On en fait prendre contre le poiſon, la groſſeur d'une noix grecque délayée dans du vin. Dans les autres maladies du corps, il ſuffit d'en donner ſelon leur violence, ou la groſſeur d'une féve d'Egypte, ou d'une ſemence d'ers.

CHAPITRE XXIV.

DES ACOPES *.

1. *Acope bon pour les nerfs.*

LES *Acopes* ſont bons pour les nerfs. Tel eſt celui qui eſt fait avec de fleurs de jonc rond, p. * II. ZZ; de coq, de jonc quarré, de

* Remède pour délaſſer.

bayes de laurier, d'ammoniac, de cardamome, de chaque p. * IV. Z; de myrrhe, d'airain brûlé, de chaque p. VII. *; d'iris d'Illirie, de cire, de chaque p. IV. *; de calamus d'Alexandrie, de jonc rond, d'aſpalat, de bois de baume, de chaque p. XVIII. *; de ſuif p. * & d'un verre d'huile d'iris.

2. *Acope elœodes, bon pour les nerfs.*

Il eſt un autre Acope qu'on appelle elœodes, & qui ſe prépare de la maniére ſuivante. Prenez de cire, p. * Z; d'huile autant, de réſine de térébenthine, de la groſſeur d'une noix; faites bouillir le tout enſemble; broyez-le enſuite dans un mortier, & verſez par-deſſus une meſure d'excellent miel, d'huile d'iris, & d'huile roſat trois verres.

3. Encriſtes *pour déterger les ulcères & procurer la régénération des chairs.*

Les Grecs appellent *Encriſtes*, des liquides, dont on ſe ſert pour faire des onctions. Tel eſt celui qu'on emploie pour déterger & incarner les ulcères ſitués dans les environs des nerfs, & qui

qui se fait avec parties égales de beurre, de moëlle de veau, de suif de veau, de graisse d'oye, de cire, de miel, de résine de térébenthine, d'huile rosat, & d'huile de ricin. On fait fondre tous ces ingrédiens séparément; & lorsqu'ils sont fondus, on les mêle & on les broye ensemble. Cet encriste est fort détersif: si on veut le rendre plus émollient, on substitue à l'huile rosat, l'huile de chypre.

4. *Encriste contre l'Erysipele.*

On employe contre l'Erysipele, un encriste fait avec de litharge d'argent p. X.*; de corne de bœuf brûlée p. XI.*. On broye ces deux drogues, & on verse dessus, alternativement du vin ordinaire, & du vin de myrthe, la valeur de chacun trois verres.

CHAPITRE XXV.

DES PILULES.

1. *Pilule pour procurer le sommeil, calmer la douleur, & faciliter la digestion.*

IL est différentes sortes de Pilules, dont on fait usage dans différens cas. On appelle pilules anodines, celles qui calment la douleur, en procurant le som-

meil. On ne doit les employer, que dans une extrême néceſſité. Elles ſont compoſées de remédes fort violens, & contraires à l'eſtomac. Il en eſt une néanmoins, qui aide à la digeſtion, & qui ſe fait avec de larmes de pavots, de galbanum, de chacun, p. I. *; de myrrhe, de caſtoreum, de poivre, de chaque p. II. *: Il ſuffit d'en prendre la groſſeur d'une ſemence d'ers.

2. *Pilule plus forte, pour procurer le ſommeil.*

Il eſt une autre Pilule moins bonne à l'eſtomac, mais plus ſure pour procurer le ſommeil: elle ſe fait avec de mandragore * p. Z; de ſemence d'ache & de juſquiame, de chaque p. IV. *, broyées dans du vin: elle ſe donne à la même doſe; que la précédente.

3. *Pilules pour appaiſer différentes ſortes de douleurs, en procurant le ſommeil.*

Dans les douleurs de tête, dans les ulcères, la chaſſie, les maux de dents, la difficulté de reſpirer, les tranchées, l'inflammation de la matrice, des hanches, les douleurs de la rate, du foye, dans le point de côté, dans les attaques d'hyſtericie, on ſe ſert avec

ſuccès, de la pilule ſuivante qui calme la douleur, en procurant le ſommeil. Prenez de ſil, d'acorus, de ſemence de ruë ſauvage, de chaque p. II. *; de caſtoreum, de canelle, de chaque p. II. *; de larmes de pavot, de racine d'hélianthême, de pommes de mandragore, ſéches, de fleurs de jonc rond, de chaque p. II. *; & de LVI. grains de poivre. On broye ces drogues ſéparément; on verſe deſſus, du vin de raiſins cuits au ſoleil, enſuite on les broye toutes enſemble, juſqu'à ce qu'elles ayent la conſiſtence convenable; on en prend un peu, ou en ſubſtance, ou délayé dans de l'eau.

4. *Autre Pilule, bonne contre différens maux.*

On fait auſſi des Pilules de coquelicoq, de la maniére ſuivante. Prenez de coquelicoq bien mur, une bonne poignée que vous mettrez dans un vaſe; verſez deſſus, de l'eau, de façon que le coquelicoq ſoit entiérement couvert; faites-le enſuite bouillir, & lorſqu'il aura ſuffiſamment bouilli, après l'avoir exprimé, jettez-le hors du vaſe, & ajoutez à la liqueur qui reſte dedans, une pareille quantité de vin de raiſins cuits au ſoleil; faites bouillir de nou-

veau le tout, jusqu'à ce qu'il soit réduit à une consistence convenable; laissez-le ensuite refroidir, & faites-en des pilules de la grosseur d'une féve ordinaire. Ces pilules conviennent dans différens cas. Elles procurent le sommeil, étant prises seules, ou délayées dans de l'eau; elles appaisent les douleurs d'oreilles, lorsqu'on y ajoute un peu de suc de ruë, & de vin de raisins cuits au soleil. Elles arrêtent la dysenterie, étant prises dans du vin. Elles guérissent l'inflammation de matrice, étant mêlées avec du cérat, & un peu de safran; étant détrempées dans de l'eau, & appliquées sur le front, elles détournent le cours des humeurs qui se jettent sur les yeux.

5. *Pilule pour faire cesser l'insomnie occasionnée par les douleurs de matrice.*

On employe contre l'insomnie occasionnée par des douleurs de matrice, des pilules faites avec de safran p. II. *; d'anis, de myrrhe, de chaque p. I. *; de larmes de pavot p. IV. *; de semence de ciguë p. VIII. * On mêle le tout ensemble dans du vin vieux; on en prend la grosseur d'un grain de lupin, délayé dans trois verres d'eau. Il seroit dan-

gereux de faire uſage de ces pilules, dans la fiévre.

6. *Pilule pour guérir les obſtructions du foye.*

Pour guérir les obſtructions du foye, on fait des pilules avec de nître p. Z. * ; de myrrhe, de ſafran, de nard de Gaule, de chaque p. I. * ; qu'on incorpore dans du miel, & dont on fait prendre la groſſeur d'une féve d'Egypte.

7. *Pilule contre le point de côté.*

On ſe ſert contre le point de côté, de Pilules faites avec parties égales de poivre, d'ariſtoloche, de nard, & de myrrhe.

8. *Pilules pour appaiſer les douleurs de poitrine.*

Dans les douleurs de poitrine, on fait uſage de Pilules compoſées de nard p. I. * ; d'encens, de caſſe, de chaque p. III. * ; de myrrhe, de canelle, de chaque p. VI. * ; de ſafran p. VIII. * ; d'un quart de réſine de térébenthine, & de trois chopines de miel.

9. *Pilule d'Athenion contre la toux.*

On ſe ſert contre la toux, des Pilules d'Athenion, qui ſont faites avec de myrrhe, de poivre, de chaque p. I. * ; de caſtoreum, de larmes de pavot, de

chaque p. I. *. On broye ces drogues séparément, & ensuite on les mêle. On en prend le matin, deux pilules de la grosseur d'une feve ordinaire, & autant le soir, en se couchant.

10. *Pilule d'Heraclide de Tarente, pour appaiser la toux, & procurer le sommeil.*

Si la toux empêche de dormir, il faut avoir recours aux Pilules d'Heraclide de Tarente. Ces pilules se font avec de safran p. I. *; de canelle, de castoreum, de larmes de pavot, de chaque p. I. *; de myrrhe, de poivre long, de coq, de galbanum, de chaque p. *. Z.

11. *Pilules pour déterger les ulcères du gosier, occasionnés par la toux.*

On déterge les ulcères du gosier, occasionnés par la toux, avec les Pilules suivantes. Prenez d'heliantheme, de myrrhe, de résine de térébenthine, de chaque p. V. *; de galbanum p. *. Z; d'hyssope p. *. Z. On broye ces ingrédiens, & on les mêle dans une chopine miel. La dose est ce qu'on peut en prendre avec le bout du doigt.

12. Colice *du Médecin Cassius.*

Ce médicament est fait avec les dro-

gues ſuivantes : Prenez de ſafran, d'anis, de caſtoreum, de chaque p. III. * ; de perſil p. IV. * ; de poivre long & rond, de chacun p. V. * ; de larmes de pavot, de jonc rond, de myrrhe, de nard, de chaque p. VI. * ; incorporez le tout avec du miel. On peut prendre ce remède en ſubſtance, ou délayé dans de l'eau.

13. *Potion pour faire ſortir le fœtus mort & l'arrière faix, de la matrice.*

Pour faire ſortir l'enfant mort, ou l'arrière faix, de la matrice, on fait une potion avec de l'eau, dans laquelle on a fait diſſoudre de ſel ammoniac p. I. * ; ou à laquelle on a ajouté de dictame de Créte, p. I. *.

14. *Potion dont on doit ſe ſervir dans l'accouchement difficile.*

Dans l'accouchement difficile, on doit faire prendre à jeun, à la malade, une infuſion de velar dans du vin tiéde.

15. *Potion pour fortifier la voix.*

On peut prendre pour ſe fortifier la voix, d'encens p. I. *, dans deux verres de vin.

16. *Pilules contre la difficulté d'uriner.*

On employe dans la difficulté d'uriner, des Pilules faites avec de poivre long, de castoreum, de myrrhe, de galbanum, de larmes de pavot, de safran, de coq, de chaque, une once; de styrax, de résine de térébenthine, deux onces, de miel d'absynthe, un verre. On en prend le matin, & après souper, la grosseur d'une féve d'Egypte.

17. *Maniére dont se fait l'*Artériace.

Voici comment se fait l'*Arteriace*. Prenez de casse, d'iris, de canelle, de nard, de myrrhe, d'encens, de chaque p. I. * ; de safran p. I. * ; de poivre, gr. XXX. Faites bouillir le tout dans trois sétiers de *Passum*, jusqu'à ce qu'il soit réduit en consistence de miel. Ou bien, prenez de safran, de myrrhe, d'encens, de chaque p. I. *, mêlés avec la même quantité de *Passum*, & bouillis comme ci-dessus. Ou bien enfin, faites bouillir trois chopines de *Passum*, jusqu'à ce que les goutes qu'on en retire, se durcissent, & ajoutez-y de casse broyée, p. I. *.

Fin du premier Volume.

[illegible]

30. [illegible]

On [illegible] dans un alambic [illegible], des [illegible] [illegible], de [illegible] partie, & la [illegible], de charbon, une once [illegible], de résine de [illegible] deux onces, de [illegible] d'[illegible] [illegible]. On [illegible] le matin, & [illegible], le produit donne [illegible] les plus [illegible]

Voici comment [illegible] l'[illegible] [illegible], d'iris, de canelle, de [illegible], de myrrhe, d'[illegible], de [illegible] p. 1. [illegible], de [illegible] p. 1. [illegible] p. XXX. Faites bouillir le tout dans [illegible] de [illegible], [illegible] [illegible] de [illegible], de [illegible] p. 1. [illegible] de [illegible] [illegible]. On [illegible] [illegible] de [illegible], de [illegible], de [illegible], p. [illegible]

Fin du premier Volume.


ASSOCIATED MEDICAL SERVICES INCORPORATED 1937
MEDICAL CARE BY PREPAYMENT